
THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS

HISTOIRE INTELLECTUELLE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

PAR

TARDIF DE MELLO, ACHILLE,

AUTEUR DES PEUPLES EUROPÉENS ET DE LEURS DIVERS GOUVERNEMENTS

> En parcourant l'histoire des empires et des arts, on voit quelques hommes sur des hauteurs, et en bas, le troupeau du genre humain qui suit de loin et à-pas lents. La gloire guid e les premiers et ils guident l'univers.
>
> (THOMAS, *Essais sur les éloges.*)



PARIS

CHEZ AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE LA PAIX, 6

1854

AVANT-PROPOS

C'est un grand et digne spectacle que celui d'un peuple qui, après s'être débattu, pendant près de huit siècles, dans les langes de l'enfance, prend tout à coup une attitude juvénile, et, de l'état de barbarie, s'élance à l'état de civilisation. De toutes les nations, la Russie est la seule, sans contredit, qui ait fourni cet exemple vraiment admirable, et je crois être utile aux Lettres en retraçant, dans un travail consciencieux, l'historique de cette miraculeuse transformation. Les œuvres intellectuelles ne doivent connaître ni haines, ni antipathies nationales; tous ceux qui les aiment, tous ceux qui les cultivent, quels que soient leur langue et leur caractère, sont frères par le génie et par le cœur.

Ayant, pendant longues années, habité la Russie, étudié la physionomie de ses populations multiples, approfondi leurs di-

idiomes, saisi, dans leur principe, la couleur et l'expression de leurs pensées, fréquenté les universités de Saint-Pétersbourg et de Kharkof, — j'ai été entraîné à consacrer mes veilles aux Lettres russes. Cet ouvrage, entièrement neuf, mettra le public au courant des progrès du langage et du style dans un pays, à peine connu il y a cent cinquante ans. J'y constate la marche du progrès, et m'applique à guider le lecteur dans chaque phase de cette rapide civilisation.

Sans doute, il ne faut pas s'attendre à trouver ici une parfaite ressemblance avec ces hautes et brillantes conceptions, ce coloris ferme et diversifié des cinq grandes nations littéraires de l'Europe, ni même ces teintes rudes et originales qui charment dans les chants ossianiques ou scandinaves ; mais on ne verra pas sans intérêt, jusqu'où peut aller la force d'impulsion imprimée à un peuple par un grand homme, — ce que peut la volonté d'un seul contre tous, — volonté de granit, mais féconde, et si prodigieuse dans ses résultats !

Au moment où tant d'écrits divers viennent à peine jeter quelque jour sur la Russie, on me saura peut-être gré de faire connaître, sous un autre point de vue, un peuple trop longtemps ignoré sous le rapport littéraire.

Le drame n'existe pas chez les Russes ; mais ils ont le sentiment et le vers tragique ; la tournure de leur esprit les porte au vers comique, à la satire, à l'épigramme ; ils excellent dans

l'ode, et leurs poëtes modernes ont abordé avec succès la poésie romantique.

Ils possèdent des chansons ravissantes de mélancolie, d'amour et de gaieté ; plusieurs de leurs fabulistes ont, à juste titre, une grande réputation. En prose, ils étaient un peu emphatiques, et depuis Karamzine seulement, ils ont compris que les trop longues périodes et les expressions excentriques avaient passé de mode. De simples traductions ne pourront que donner une faible idée du mérite des auteurs renommés, dont j'ai extrait les plus belles pièces; mais le soin que j'y ai apporté, s'il ne me garantit pas le succès, me répond du moins de l'indulgence et de l'impartialité des lecteurs.

A. Tardif de Mello.

HISTOIRE INTELLECTUELLE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN RUSSIE

depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours

863 — 1853

Si nous étudions avec profondeur les annales littéraires des grands peuples, nous reconnaîtrons, dès l'abord, que, chez eux, la civilisation n'a pas été improvisée; que, tout d'un coup et par enchantement, elles n'ont point passé de l'état barbare à l'état policé ; mais nous découvrirons aussi qu'à chaque époque remarquable de l'histoire de ces nations célèbres, on voit poindre à l'horizon quelque astre transcendant qui laisse un rayon d'impérissable lumière.

Pendant près de cinq cents ans, les Grecs se meuvent, s'agitent dans une atmosphère fabuleuse ; ils vivent de glands ; ils déifient les inventeurs de l'agriculture ; mais à peine sortis de leur berceau, ils engendrent la mythologie, et pour récompense ils ont la gloire d'être chantés par un Homère, qui transmet aux siècles à venir leurs exploits et leurs sublimes allégories.

mot, puiser à toutes les sources où nous sommes certains d'enrichir notre patrimoine littéraire.

Avant Vladimir le Grand, toutes les tribus errantes sur les bords des deux Dvina, du Dniéper, du Don, du Dniester et du Volga étaient plongées dans la plus odieuse barbarie; mais dès que ce prince, devenu chrétien, les eut soumises pour la plupart à sa domination, lorsqu'en présence de ses sujets consternés, il eut fait flageller et jeter dans les flots du Dniéper la statue d'or du dieu Péroune, sa conversion fut plus que religieuse, elle fut politique, il devint lui-même l'apôtre de la civilisation dans ses États; non content d'appeler à Kief des architectes grecs qui y construisirent de somptueuses basiliques et de magnifiques palais, il invita des moines de la même nation à venir jeter parmi les Russes les premiers éléments d'instruction. Des écoles furent fondées par lui, et les boïars, suivant l'exemple du maître, commencèrent à rougir de leur ignorance. Les discordes qui suivirent le partage de sa monarchie entre ses fils arrêtèrent l'élan donné aux contrées septentrionales par ce Charlemagne du Nord. Cependant, c'est une vérité aujourd'hui historiquement constatée que la Russie, à cette époque, était plus éclairée que le reste de l'Europe. C'était comme une planète de l'empire d'Orient, sur laquelle le soleil de Constantinople réflétait les rayons de son astre décoloré; et, certes Henri I[er], roi de France, n'aurait pas épousé la fille du législateur Yaroslaf, si le nom de Vladimir et de la gloire des armes russes n'eût retenti dans la plupart des cours occidentales. Nestor écrivait sa chronique en langue nationale, dans un temps, où, dans tous les États occidentaux, on n'écrivait encore qu'en mauvais latin. Mais bientôt des ténèbres plus épaisses encore que les premières vinrent s'appesantir sur l'héritage de Rurik. Les guerres des princes apanagés, qui durèrent pendant plus deux cents ans, l'invasion des Mongols, dont les terribles effets se firent ressentir pendant près de trois siècles, ne permirent aux Russes que de gémir sur leur esclavage. Chez les moines seulement s'était conservé l'art de lire et d'écrire; le peuple, jouet de l'ignorance et de la superstition, jouet de ses despotes et de la rapacité tartare, demeurait brut au milieu des ruines et des décombres. Plus tard, après son affranchissement du joug des Tartars, nous voyons Moscou se relever de

ses cendres, et la Moscovie renouveler avec l'Occident des relations plus fréquentes et surtout plus fructueuses. Les Anglais, conduits par le hasard à Archangel, trouvent un nouveau débouché pour les produits de leur industrie, et des ambassadeurs russes paraissent à Londres, afin de signer un traité de commerce entre Elisabeth la Grande et Jean le Terrible. La belle Sophie, princesse du sang des Paléologue, est unie, par l'intermédiaire du pape Nicolas V, au fils du sanguinaire Yvan, et les Italiens qui forment son cortége, viennent jeter dans Moscou les premières lueurs du génie occidental. Les Français eux-mêmes commencent à apprécier l'alliance du monarque russe ; l'avénement de Henri III au trône de Pologne est le point de départ des rapports politiques de la France avec la Moscovie. Des chargés de pouvoirs de la cour des Valois se montrent à la cour du tzar. Un corps de troupes suédoises et françaises, sous le commandement de Pontus de la Gardie, combat pour la cause de Boris Godounoff contre les Polonais.

La Russie fut longtemps à se remettre des guerres intestines qui l'avaient si cruellement déchirée ; ses blessures étaient trop profondes pour que sa convalescence ne fût pas indéfiniment prolongée. Malgré l'éclat de l'or et des pierreries qui scintillaient autour des tzars moscovites, malgré la finesse des peaux de martres et de renards bleus dont se couvraient et le prince et ses boïars, l'époque de sa plus grande barbarie était celle précisément, où, grâce à la renaissance des lettres, l'Occident se ranimait à la chaleur du volcan d'où allaient s'échapper des flots de lave, qui devaient engloutir toutes les momeries, tous les abus, toutes les superstitions ; et, durant ce long espace de temps, les Russes ne peuvent citer, en fait de littérature, que quelques homélies composées par leurs moines ou leurs archimandrites sur les malheurs des peuples et les désastres de la patrie. Pour les tirer de cet état aussi désespéré de torpeur et de stagnation intellectuelle, dix siècles de civilisation progressive eussent été insuffisants. En raison de la marche rapide des esprits en Occident, ils fussent constamment restés de quelques centaines d'années en arrière des peuples dont le besoin, ou plutôt un instinct secret, indiquait de rechercher et de cultiver l'alliance. Un prodige était indispensable pour opérer cette guérison miracu-

leuse, il fallait réveiller par le moxa ce colosse moscovite endormi dans l'ignorance, allumer une fournaise assez ardente pour fondre les glaces de son berceau boréal. C'est ce que tenta et ce qu'exécuta Pierre le Grand. Un prince plus éclairé, plus civilisé n'aurait peut-être pas essayé cette œuvre gigantesque ; son expérience, ses lumières mêmes eussent été des obstacles pour l'accomplir. En vain eût-il consulté l'histoire et ses enseignements, l'histoire fût restée muette devant une entreprise aussi neuve que téméraire. Cette gloire était réservée à un homme dont les annales humaines n'offrent point d'autre type. Pierre le Grand fut cet homme extraordinaire. Ignorant, barbare, rude et sauvage comme sa nation, la méprisant trop pour l'estimer, mais s'estimant trop pour régner sur elle dans l'état où elle languissait, il quittera son sceptre pour s'armer du glaive et du knout, lui-même il se fera licteur pour châtier les ennemis de son système de régénération ; plus tard même il renouvellera, comme despote, l'exemple de Brutus immolant ses fils aux intérêts de la république. Que l'historien raisonne sur ce fait jusqu'alors inouï ; qu'il trace le portrait de ce génie grossier comme son peuple, mais immense comme sa monarchie, c'est un soin que je lui laisse, ma tâche n'est pas la sienne, je dois me borner à montrer l'influence du règne étonnant de Pierre I[er] sur la naissance de la littérature chez les Russes. Pierre comprend que sa nation n'a rien d'original que son ignorance et sa barbarie. Que fait-il ? Il s'élance vers l'Occident où s'élevait avec majesté l'arbre de la civilisation, il en détache quelques rameaux et les implante dans sa patrie, qu'il transforme en une vaste serre chaude, où ils produisent en quelques années des fruits moins savoureux que ceux des contrées occidentales, mais qui du moins séduisent par leur coloris factice et leur apparente maturité. Ne pouvant créer, il devient imitateur : il se fait Hollandais, Allemand, Français, il se transforme de toutes manières et veut que ses sujets suivent aveuglément son exemple. Il n'a pour port de mer qu'Archangel, situé aux extrémités de l'empire, il parle, et, à sa voix, Pétersbourg et Cronstadt surgissent comme par enchantement sur les bords du golfe de Finlande ; il n'a pour toute marine que quelques barques de pêcheurs ou des bateaux informes destinés à l'approvisionnement des provinces ; il s'exile lui-même de ses États et après

un apprentissage dans les chantiers de Sardam, il revient accompagné d'ingénieurs et de marins hollandais qui lui construisent des frégates et des vaisseaux de ligne. Il n'a pour armée que des soldats à longue barbe, portant des kaftans et des caleçons; il fait raser ses soldats, les enrégimente et les soumet aux exercices et aux manœuvres des troupes du Brandebourg et de l'Autriche. Pétersbourg n'est presque qu'une vaste caserne et le corps des cadets est institué pour servir de pépinière aux jeunes nobles destinés à devenir officiers. Les grands de sa cour conservent encore le costume national, la pelisse et le bonnet de boïar, il les force à paraître devant lui habillés à la française et la tête couverte d'une perruque à la Louis XIV.

De tous les pays de l'Europe, des maîtres habiles sont appelés dans son empire pour y apporter leurs lumières; de nombreuses écoles sont fondées dans ses deux capitales, en un mot, le scalpel du despotisme lui sert pour greffer la civilisation européenne sur la barbarie qu'il veut anéantir. On a beaucoup écrit, beaucoup raisonné sur les résultats apportés par cette mutation subite dans les mœurs et le caractère du peuple russe; les uns ne voient dans Pierre le Grand qu'un badigeonneur qui a recouvert d'un vernis plus brillant que solide le vieil édifice de la monarchie moscovite; d'autres lui ont prodigué des éloges qui l'ont transformé en un dieu créateur qui n'eut qu'à prononcer le *Fiat lux*. Quoi qu'il en soit et du pour et du contre, et des apologistes outrés et des détracteurs peu consciencieux, on ne saurait s'empêcher de reconnaître que le règne de ce grand homme est la seule véritable époque d'où les Russes puissent compter l'ère de leur existence comme nation, et que le mouvement ascensionnel qui lui fut alors communiqué n'a fait depuis lui que redoubler de vitesse et d'intensité. Les faits parlent plus haut que tous les raisonnements possibles, que toutes les suppositions imaginables; et de quelque côté que l'on envisage la chose, on ne saurait blâmer la postérité d'avoir consacré le titre de *Grand* décerné à Pierre Ier par ses contemporains. Car depuis le rasoir qui abattait les barbes de ses sujets, jusqu'à la hache avec laquelle il tranchait la tête des strélitz, depuis ses excursions à l'étranger et ses voyages dans l'intérieur de ses États, jusqu'à l'obstination qu'il mit à désori-

ginaliser son peuple, tout paraîtra grand aux yeux du philosophe qui fait son étude des effets et des causes. Quand il s'agit d'un plan à suivre, et surtout d'un plan tel que Pierre l'avait conçu, les demi-mesures sont inadmissibles. Quand il faut tout faire, tout créer, quand il est question de changer la physionomie d'une nation entière, il faut imiter le laboureur chargé de défricher une terre vierge : ce n'est pas assez de la caresser avec le soc, il faut l'y enfoncer profondément, la creuser et herser en tous sens, afin de la rendre propre à recevoir les semences qu'elle n'a jamais encore renfermées dans son sein. Au résumé, Pierre le Grand fonda dans les différentes villes de gouvernements et de provinces cinquante et un instituts nationaux, cinquante-six écoles de garnisons, vingt-six séminaires, les écoles d'artillerie et du génie, ainsi que l'Académie de marine. Il avait également donné le plan d'une Académie des sciences, mais elle ne fut installée qu'après sa mort, le 29 décembre 1725. C'est à lui que l'on doit également la première idée d'un musée des raretés. C'est aussi sous son règne que s'opéra une scission complète entre la langue slave et l'idiome russe tel qu'il existe encore aujourd'hui. Tandis que tout changeait sous l'inspiration créatrice, costumes, divertissements, armées de terre et de mer, la langue s'enrichissait d'une foule de mots allemands, anglais, français et hollandais. Cependant, il faut l'avouer, son époque fut peu littéraire, et l'on ne peut citer comme écrivains qu'Antiochus Kantémir, Tatistschef, Krascheninnikof et Trédiakofski, tous auteurs presque oubliés aujourd'hui.

Sous Elisabeth Ire, de nouveaux efforts furent tentés pour répandre l'instruction dans l'empire. Cette souveraine créa le corps des cadets de la marine, et donna les indications nécessaires pour la création de l'Académie des arts ; c'est à sa protection que les Russes doivent leur Lomonossof et l'établissement des premiers théâtres nationaux à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Le règne de l'impératrice Anne est plus célèbre sous le rapport des intrigues de cour et de cabinet que sous celui des lettres. Catherine II ne négligea rien pour se mettre au niveau de la civilisation occidentale. Il y avait du Louis XIV et du Louis XV dans cette femme extraordinaire, grande jusque dans sa mollesse, jusque dans sa corruption. Tandis qu'elle payait de ses

charmes les lauriers conquis à Ismaïl et à Otchakof, qu'elle rémunérait par toute sa tendresse les Orlof, les Potemkin, les Razoumofski, que ses somptueux appartements fumaient de tout l'encens de l'adulation européenne, de magnifiques monuments et des établissements utiles surgissaient de toutes parts dans les États soumis à sa vaste domination. Les sciences et les arts sortirent alors de l'engourdissement où ils languissaient depuis Lomonossof; ils vinrent jusqu'au pied du trône de Catherine couronner le poëte Derjavine, dont la lyre redisait aux Russes les exploits de leur souveraine. Tous les genres de littérature naquirent sous la baguette de cette Circé hyperboréenne. C'est alors que parurent *la Pétréide* de Khéraskof, les tragédies d'Ozéroff, les fables de Khemnitser, les comédies de Von Vizine. Mais, il faut l'avouer, malgré tout ce que, dans ce fait, il peut y avoir de flatteur pour notre amour-propre national la langue et les lettres eussent fait des progrès bien plus rapides en Russie, sans la prédilection que Catherine professait pour la langue française. La gallomanie était à l'ordre du jour, et rien n'était beau, rien n'était bon que ce qui venait et sortait de France. A la cour, on ne parlait que français, et c'est un fait connu que, sous ce règne métis plus que tout autre, les Russes eux-mêmes se trouvaient étrangers à la cour de leur impératrice. Ce penchant de Catherine II pour les lettres françaises fait sans doute beaucoup d'honneur à son discernement, mais si c'est pour elle un titre de gloire que d'avoir marchandé le mérite de Diderot et de d'Alembert, c'en est un à sa déconsidération que de s'être laissée prendre aux grossiers éloges de Voltaire, et surtout d'avoir oublié qu'avant d'être Française, elle devait être Russe, et ne pas faire rétrograder le char de l'amélioration moscovite si puissamment lancé dans la carrière par le bras géant de Pierre Ier. En effet, plus de quinze ans encore se sont passés après elle, avant que les Russes n'aient véritablement songé à s'occuper de leur langue. Le français étant alors le seul idiome en faveur, le seul dans lequel il suffisait de s'exprimer pour arriver aux emplois et aux honneurs, les Russes rougissaient, pour ainsi dire, de parler leur langue qui, de la sorte, resta toujours inculte et ingrate malgré ses éléments de grandeur et d'harmonie.

La révolution française, dont la terrible commotion ébranla la so-

ciété jusque dans ses fondements, ne pouvait manquer d'avoir une puissante influence sur les États avec lesquels la France se trouvait dans les plus intimes rapports. Les émigrés, fuyant une patrie qui les rejetait comme traîtres à leurs serments et à leurs obligations, trouvèrent un refuge honorable à la cour d'une princesse pour qui le despotisme était une idole, le supplice d'un roi une œuvre de l'enfer, et qui devenait plus sévère à mesure que l'âge faisait disparaître ses charmes. La Russie fut donc inondée d'une multitude de nobles français qui, dépourvus d'autres moyens d'existence, s'adonnèrent bien ou mal à l'instruction publique ; mais ne pouvant le faire qu'en français, ils répandirent de plus en plus le goût et la connaissance de leur langue. Ce n'était pas au milieu de circonstances si peu favorables pour elle, que celle des Russes pouvait acquérir assez de popularité pour terrasser le culte antinational que la cour et les grands professaient pour la langue française.

Le règne orageux de Paul Ier, sorti de sa prison d'Oranienbourg pour monter sur le trône, fut en général peu propice au développement des lettres. Le caporalisme de ce prince, les sourdes menées de ses courtisans pour le rendre odieux à ses sujets, l'expédition de Souvaroff en Italie, l'enthousiasme subit dont l'empereur se sentit transporté pour les plans de Bonaparte, occupèrent trop les esprits pour leur permettre de s'adonner à la culture des sciences et des arts ; cependant les Russes doivent à Paul plusieurs établissements d'instruction et d'utilité publique, tels que l'Université de Dorpat, l'Institut des Jeunes Enseignes, l'Ecole d'agriculture, le Corps des orphelins militaires, et l'Institut de Sainte-Catherine.

Les guerres désastreuses qu'Alexandre eut à soutenir contre Napoléon, les défaites qu'il essuya pendant les campagnes de 1805 et de 1807 avaient épuisé l'empire au point que les Russes ne songèrent qu'à réparer les malheurs de la patrie ; mais sorti victorieux de la terrible lutte de 1812, lorsque le hasard le plus immense l'eut conduit triomphant dans cette belle France, dans ce Paris, centre et foyer des lumières européennes, il revint dans ses États avec des idées d'agrandissement moral et d'amélioration intellectuelle. Sans avoir ce qu'on appelle du génie, on ne peut lui refuser d'avoir possédé l'esprit d'ordre ainsi que des vues grandes et généreuses. Dès

les premières années de son règne, il avait, à l'instar du gouvernement français, partagé l'administration en sept branches principales dont chacune fut confiée à un ministre spécial. Le département de l'instruction publique ne fut pas oublié, et c'est à lui que les universités de Saint-Pétersbourg, de Kharkof, Dorpat, Kasan et Vilna, doivent leur création. Fidèle aux indications de son aïeule, il s'appliqua surtout à démontrer à ses sujets que la puissance physique, jusqu'alors la seule estimée, n'était pas la plus importante ; qu'il existait une force morale qu'ils devaient acquérir pour achever de s'européiser. Aussi employa-t-il tous ses soins à multiplier dans l'empire les établissements d'instruction publique, et, à part les idées d'étroit caporalisme dont il avait hérité de son père, on peut dire qu'aucun monarque russe ne fit jamais tant de choses pour assurer à son peuple une existence fixe, et lui inculquer le sentiment intime de sa dignité.

Le dévouement déployé par les Russes pendant et après les événements de 1812 à 1815, fut pour la langue russe comme l'ère de sa nationalité. La haine que dès lors ils vouèrent à la langue française alla plus loin que l'ingratitude; les indigènes radicaux se déchaînèrent contre elle au point, qu'à cette époque, parler français était réputé comme un crime de lèse-nation pour les Russes et de scandale pour les Français. Alexandre sut arrêter ce flot d'inimitié contre un idiome auquel ses sujets étaient redevables de leur sortie de la barbarie où ils étaient plongés; mais en homme habile et prévoyant, il sut profiter de ce mouvement de nationalité. Tout en arrêtant les exaspérations d'un vandalisme qui prétendait interdire jusqu'à l'usage de la langue française en Russie, il publia des oukases en vertu desquels toutes les sciences ne seraient à l'avenir enseignées qu'en russe, et qui spécifiaient en outre, que l'étude du français ne pourrait plus être propagée que par des personnes munies d'un diplôme qui constaterait leur capacité. Car, il faut l'avouer, mille intrigants de toutes professions accouraient dans le Nord dans l'idée d'y faire fortune, et trompés dans leurs espérances, privés de toutes ressources, ils exploitaient l'engouement des Russes pour le français, inondant les maisons de seigneurs de leurs barbarismes, et jetant par là sur leurs compatriotes instruits la défaveur et la honte dont tôt ou tard devait les couvrir

leur ignorance. Ces décrets de l'empereur Alexandre opérèrent donc un double bien. Les instituteurs français, passés au crible d'un examen sévère, surent désormais à quoi s'en tenir sur leur mérite personnel, et les Russes, encouragés par leur souverain dans l'étude de leur langue, s'y adonnèrent avec une application, un dévouement, une aptitude qui devaient produire les fruits les plus précieux. Il y eut dès lors à son profit un mouvement d'ascension très-prononcé; les poésies de Pouschkin, de Viazemsky, de Krilof, de Joukofsky, et les ouvrages en prose de Karamsine, de Batiouschkof dévoilèrent aux Russes les immenses ressources de leur idiome riche et mélodieux. C'est également à cette époque que l'on commença à parler russe dans les salons d'où jusqu'alors il avait été banni, et où la langue française avait exclusivement le droit de bourgeoisie. Cependant l'aversion des Russes pour le français n'a pas été de longue durée; leur ingratitude a cessé avec les circonstances qui l'avaient provoquée, et la paix est si bien cimentée entre les deux langues qu'il n'est pas rare d'entendre maintenant un Russe commencer sa phrase en russe et la terminer en français. Un fait remarquable et qui parle plus haut que toutes les argumentations en faveur de la protection qu'Alexandre a accordée aux lettres russes, c'est le don de 150,000 roubles qu'il fit à Karamsin (1) pour la publication de son histoire de Russie, et les honneurs dont il le combla lorsqu'elle eut paru. Ce qu'il y a de plus généreux dans cette action vraiment impériale, c'est que l'historiographe s'arrêtait encore bien loin de son règne, et qu'on ne saurait l'accuser d'avoir si richement récompensé l'encens qui aurait pu lui être prodigué. Louis XIV ne se montra jamais si magnanime ni envers Boileau ni même envers Racine, qui, cependant, étaient chargés de transmettre à la postérité la gloire de ses armes et l'illustration de son règne. Alexandre peut donc être à juste titre regardé comme le véritable père des lettres en Russie. La création des journaux littéraires à Saint-Pétersbourg et à Moscou ne contribua pas peu à répandre

(1) En 1839, l'empereur Nicolas a également fait à M. Ricard de Montferrand, architecte, un don de 100,000 roubles pour l'érection de la magnifique colonne Alexandrine. La construction de la basilique de Saint-Isaac a été également confiée au talent de cet habile architecte, et ce monument, tout en granit, est une des merveilles de l'Europe.

dans les classes moins élevées de la société l'amour du bien dire et de la véritable éloquence, et nous ne saurions oublier de mentionner que c'est en 1811 qu'eut lieu l'ouverture de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

La mère de l'empereur Alexandre, Marie Féodorowna, mérite une juste mention dans l'histoire des progrès des lettres en Russie. Tout le monde sait que pendant la vie de son époux et après sa mort, elle se déclara protectrice de tous les établissements d'instruction pour les filles nobles et bourgeoises (1). Elle employait ses moments de loisir à les visiter, à suivre les études des élèves, et à distribuer elle-même les prix décernés aux plus habiles. Dans un pays aussi monarchique, rien n'était plus propre à exciter l'amour des sciences et à faire valoir aux yeux de la jeunesse les avantages d'une bonne et riche éducation, que cette sollicitude de la souveraine pour les instituts dont elle était la fondatrice et la mère.

L'empereur Nicolas I[er] poursuit la noble tâche que s'était imposée son frère. Les commencements tumultueux de son règne, ses guerres avec les Perses et les Turcs, la chute de Varsovie ont sans doute retardé l'exécution de bien des projets d'amélioration: cependant les lumières vont toujours croissant en Russie; et malgré les entraves que leur oppose un gouvernement forcé d'être soupçonneux, les sciences,

(1) Voici comment s'exprime, au sujet de l'auguste veuve de Paul I[er], M. de Gouroff, ex-recteur de l'Université impériale de Saint-Pétersbourg, dans son ouvrage sur les Enfants-Trouvés, publié en 1840 à Paris, page 412 :

« Une forte somme a été consacrée par le génie bienfaisant de Marie Féodorowna à la fondation d'établissements qui feront bénir sa mémoire jusqu'à la dernière postérité. L'Ecole de Commerce, l'Institut des Sourds-Muets, la Maison des Veuves, l'Hôpital pour les pauvres malades, les Veuves de la Charité, l'Hospice d'accouchement, l'Ecole des Sages-Femmes, sont d'une utilité incontestable et appellent l'intérêt des étrangers qui visitent Saint-Pétersbourg. Tous ces établissements ont reçu des témoignages multipliés de la munificence de l'impératrice. Elle a pourvu dans l'avenir à leurs besoins en faisant contribuer chaque année les maisons d'Enfants-Trouvés à la formation d'un capital qui leur assure des revenus suffisants. 20,692,818 roubles ont été ainsi rassemblés dans ce but philanthropique. Quel plus bel emploi pouvait-on faire du superflu des richesses de la maison impériale d'Education? Dans le cours de sa vie, cette bonne impératrice, si bienfaisante, si vertueuse, semble avoir eu présentes à l'esprit ces belles paroles de saint Jean (Epist. Cathol. I, cap. IV, v. 16) : *Deus charitas est*; *et qui manet in charitate*, *in Deo manet*, *et Deus in illo.* »

les lettres et les arts y font chaque jour de nouveaux progrès. Une preuve parlante de ce que nous avançons, c'est la publication du Code russe en 1833.

C'est à l'empereur Nicolas qu'il était réservé d'élever ce monument remarquable entre tous ceux que le génie civilisateur du XIXe siècle a produits.

Ce prince, en montant sur le trône, déclara, par oukase du 31 janvier 1826, qu'il prenait lui-même la haute surveillance des travaux législatifs. Tout se fit par son impulsion supérieure et sous la direction immédiate de l'illustre et savant comte Spéranski. L'empereur assistait aux discussions préparatoires et y prenait une part active, lumineuse, efficace; en sorte que le Code russe pourrait porter le nom de Nicolas à aussi juste titre que le Code civil français celui de Napoléon. Ainsi poussés, les travaux avancèrent si rapidement qu'en moins de sept ans la codification fut achevée. Le 31 janvier 1833, le nouveau corps de droit fut promulgué par un manifeste impérial qui le rendit exécutoire à partir du 1er janvier 1835.

Un ministre éclairé, auteur lui-même de plusieurs ouvrages importants, M. Ouvaroff, a présidé pendant vingt ans aux destinées de l'instruction publique en Russie (1). Sous l'administration de ce Mécène intelligent, les écrivains nationaux ont tous obtenu des encouragements. Il faut reconnaître aussi que chaque jour la langue s'épure, se perfectionne, se fixe davantage, les écrits se multiplient; en un mot, quelque tranchants que puissent être les ciseaux de la censure impériale, le désir d'apprendre et de savoir pénètre peu à peu dans le peuple, et tout fait présumer qu'avant un faible temps les Russes pourront à leur tour présenter aux yeux de l'Europe étonnée, des productions littéraires marquées du sceau de l'originalité; car, on ne peut le dissimuler, à moins de remonter aux premiers siècles de la monarchie, on ne saurait trouver chez les Russes ce qui fait la véritable littérature, c'est-à-dire ce type national, cette touche qui ne ressemble à aucune autre, ce premier jet de pensées et de sentiments,

(1) Voyez le *Journal des Débats* du 20 octobre 1838; on y trouve en entier le discours prononcé par M. Ouvaroff, lors de la séance qui termine l'année scolaire et après laquelle on rend un compte officiel à l'empereur des progrès de l'instruction publique.

cette fraîcheur d'expressions qui attirent un peuple vers un autre peuple et magnétisent jusqu'aux génies les plus rebelles. La raison en est que jusqu'ici les auteurs russes n'ont encore osé marcher qu'avec les lisières de l'imitation. Ces hommes si hardis, si nomades, qui parcourent si aventureusement et avec tant de rapidité l'immensité de leurs steppes, craignent encore de s'élancer dans les champs de l'imagination. Nous pourrions assigner encore un autre motif à cette lenteur de développement, à cette timidité intellectuelle, mais il faudrait aborder une question politique, et ceci n'est point de notre ressort. Le génie est un coursier qui n'est vraiment beau qu'en liberté.

Telle est l'histoire bien succincte de la civilisation en Russie. On y remarque quatre époques bien distinctes : celle de Vladimir, qui fut suivie de huit siècles de barbarie; celle de Pierre le Grand, qui lui donna une impulsion à laquelle les Russes ne pouvaient plus désormais résister ; celle d'Alexandre, sous le règne duquel la langue s'est fixée et la littérature a véritablement pris naissance ; et celle de l'empereur Nicolas. Depuis dix-sept ans, il s'est déclaré le protecteur des lettres, des sciences et des arts. En janvier 1836, il a promulgué, sur l'organisation universitaire, de nouveaux statuts, qui ont tourné au profit du progrès. La littérature nationale prend de l'essor, malheureusement les génies sont rares, et le temps seul peut seconder les vues généreuses du monarque.

La forme et l'esprit du gouvernement en arrêtent sans contredit l'élan, et la sévérité de la censure sera longtemps un obstacle à l'infiltration des idées libérales et généreuses d'où jaillit la lumière; mais tôt ou tard, les chefs de l'Etat reviendront de ce système de compression morale, le trône deviendra de moins en moins le centre de toutes les pensées; un système gouvernemental plus large, plus clairvoyant même, laissera moins captives tant d'inspirations qui n'attendent qu'à s'échapper, pour achever l'œuvre de la régénération intellectuelle chez le peuple russe. Cet heureux moment sera peut-être encore longtemps sans éclore. Le nombre des élèves qui cultivent les universités et les écoles, est encore, chez eux, trop disproportionné à la population ; et puis, ce n'est pas le tout que de répandre l'instruction parmi le peuple ; il est un genre d'éducation, il est une masse

de connaissances qu'il importe de propager, et sans lesquelles il n'existe ni science solide, ni saine morale, ni véritables lumières. Ce genre d'éducation, le gouvernement russe le répudie comme antimonarchique, il ne vise qu'à inculquer dans les esprits des idées d'obéissance passive. C'est sur cette colonne qu'il fait reposer l'édifice de sa puissance et de sa vitalité. Mais, malgré tous ses efforts, le flambeau de la philosophie pénétrera peu à peu dans ces contrées lointaines, et les généreuses vérités de bonheur public et d'amélioration nationale finiront par triompher de la routine ; car une grande idée a surgi dans les sociétés humaines, résultat de l'expérience des siècles passés, des travaux de la philosophie, des recherches de la science : c'est que la guerre d'homme à homme n'est pas le but de la société; que tous ses efforts doivent être tournés à connaître et à diriger les forces de la nature ; lutte immense qui ne peut avoir ni fin ni limite. Et cette idée n'est autre que celle du perfectionnement progressif de l'homme et de sa condition. Ayant pris naissance dans le XVIIIe siècle, elle fut accueillie par la noble et puissante intelligence de Turgot, et développée par Condorcet, qui en a tracé une si belle esquisse dans son *Tableau du progrès de l'esprit humain*. On peut penser que l'histoire des sciences a beaucoup contribué à faire naître l'opinion que l'état des sociétés humaines allait en s'améliorant. Quand on parcourt les annales d'une science, quelle qu'elle soit, l'anatomie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la médecine, etc., il est impossible de ne pas être frappé de l'incontestable progrès qui s'est fait, et de la certitude que de nouveaux et plus grands progrès attendent nos successeurs. Des esprits accoutumés à considérer ce développement se sont demandé si une pareille loi se faisait remarquer dans les rapports sociaux de l'humanité; et malgré les catastrophes plus fréquentes parmi les nations que les tremblements ou les inondations sur le globe; malgré d'étranges anomalies, malgré d'inexplicables inégalités, malgré de sauvages instincts qui ont parfois compromis toute l'économie de la civilisation humaine, il a été impossible de ne pas reconnaître que, dans le cours des temps historiques, l'ensemble des choses avait marché vers un état meilleur et s'était perfectionné en se transformant. Cet aperçu est une découverte de haute portée, ce n'est point une de ces vérités philosophiques, dont l'application soit incertaine

et vide ; c'est une vérité qui a fait immédiatement comprendre les droits et les devoirs de tous. Plus elle pénétrera dans l'esprit des hommes, plus l'on en demeurera convaincu. Du moment qu'il est constaté que les sociétés humaines se sont améliorées et doivent s'améliorer encore, il est constaté aussi que, toute politique qui n'a pas ce but essentiel devant les yeux, est une politique qui comprend mal ses intérêts.

POÉSIE LYRIQUE

LOMONOSSOF

La poésie lyrique est essentiellement musicale : la mélodie et l'harmonie en sont les principales conditions : elle sourit à Anacréon couronné de fleurs par les Bacchantes, à Pindare célébrant les gloires olympiques, à Horace, le plus sage et le plus voluptueux des poëtes ; elle écoute avec délices Malherbe déplorant la mort de l'aimable fille de Duperrier, admire les vers de J.-B. Rousseau, et ses derniers hommages, elle les accorde avec une religieuse reconnaissance aux *Messéniennes,* aux *Méditations poétiques,* aux *Orientales.*

Mais la lyre ne saurait être maniée par des génies vulgaires ; il faut des doigts créés exprès pour faire vibrer ces cordes délicates et sonores qui doivent électriser les âmes. La poésie lyrique est capricieuse et coquette : tantôt langoureuse, frivole ou légère, elle devient, tout à coup, majestueuse et sublime ; elle gémit, elle pleure, elle chante à son gré ; comme une virtuose, elle admet tous les tons, toutes les formes, tous les rhythmes. Si parfois elle se donne des allures désordonnées, c'est qu'elle est sur son terrain, c'est qu'elle est chez elle, et qu'elle sait toujours où elle doit arriver, sans même avoir l'air de savoir où elle va.

Etudiez une ode ; vous ignorez au premier abord où l'auteur va vous conduire ; il marche par sauts et par bonds ; cependant, suivez bien tous ses mouvements ; il vous enchaîne par la grandeur de ses conceptions, par l'heureux effet même de ses réticences et de ses suspensions.

Il est facile maintenant de concevoir pourquoi tous les peuples sont d'abord entrés dans la lice par la poésie lyrique, qui admet les écarts d'imagination et les idées les plus excentriques, et pour ne parler ici que des Russes, dont nous traitons la littérature en particulier, nous nous permettrons les observations suivantes :

Lomonossof fut le Malherbe russe ; avant lui, il n'y avait ni poésie ni même de langue russe. L'étude qu'il fit des œuvres des anciens l'électrisa, et de ce génie jaillirent des étincelles jeunes et parfumées. Toujours dominé par le sentiment religieux, chez lui, point de cet enthousiasme ossianique qui dévoile l'homme de la mer ou des montagnes. Grand par lui-même, il fut obligé de rapetisser son génie. A l'exception des odes dont nous donnons ici la traduction, et qui, si elles n'ont pas le mérite des *Méditations poétiques* ou des *Orientales*, révèlent chez Lomonossof de grandes et belles inspirations, presque toutes ses œuvres lyriques ne sont consacrées qu'à célébrer l'avénement au trône d'Élisabeth, ou bien la grandeur et les vertus de cette souveraine.

Malgré son talent, qui l'a fait ranger au nombre des plus grands poëtes, faisons observer que bien qu'il ait été le père de la poésie russe, il n'a pas su se préserver de cette enflure, de cette boursouflure que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans tous ceux qui ont ouvert la carrière.

Lomonossof avait puisé aux sources bibliques slaves, grecques et latines ; voilà pourquoi il y a chez lui plus d'imitation que d'originalité. Quelquefois il est peu lucide, mais l'obscurité de ses œuvres et l'âpreté de son style ne sauraient lui être reprochées. C'était un enfant trop à l'étroit dans les langes dont l'enveloppait une langue dont lui, le premier, traça les règles grammaticales et prosodiques.

Malgré, donc, qu'il n'ait fait, pour ainsi dire, que paraphraser des lieux communs, on ne peut refuser l'admiration à ce grand homme qui, fils d'un pauvre pêcheur de Kholmogor, mû par son génie et sa prédestination, traverse, dénué de tout, l'espace glacial qui sépare Archangel de Moscou, se précipite aux pieds du métropolitain, se voue pendant plusieurs années à la vie des anachorètes, et à force d'étude et de résignation, devient le pivot d'une littérature et d'une poésie nouvelles.

LE MATIN.

MÉDITATION SUR LA GRANDEUR DE DIEU.

Le soleil brille et sa lumière
En flots s'épandant sur la terre,
De Dieu raconte la splendeur !
Ébloui par un tel mirage,
A genoux devant son ouvrage,
Il me semble en être l'auteur.

Mais quand l'homme aurait la puissance
De s'élever par son essence
Jusqu'à cet astre, œuvre de Dieu ;
Succombant sous son vol sublime,
Il ne verrait, dans cet abîme,
Rouler qu'un océan de feu.

Là, point de rive, point de plages ;
Embrasant le torrent des âges,
Le feu s'échappe en tourbillons ;
Inextinguible est l'incendie ;
Tout y meurt, tout s'y liquéfie ;
La pluie y bout à gros bouillons.

Mais cette masse de lumière,
De feu, de brûlante poussière
N'est qu'un éclair auprès de toi !
Par toi, cette lampe formée,
Grand Dieu ! tu ne l'as allumée
Que pour nous indiquer ta loi.

Du sein de la nuit sont sorties
Et les forêts et les prairies,

Et les montagnes et les mers ;
D'un mot tu créas la nature,
Tu voulus que la créature
Te nommât roi de l'univers !

L'astre du jour, l'astre de vie
Éclaire la superficie
De corps dont il n'est point l'auteur ;
Mais, toi, grand Dieu, ton œil pénètre
Jusque dans l'âme de tout être,
Pour y répandre le bonheur.

Dieu de lumière et de sagesse,
Daigne protéger ma faiblesse,
Au sein de mon obscurité !
Enseigne-moi ce qu'il faut faire,
Pour te louer et pour te plaire,
Arbitre de l'immensité !

LOMONOSSOF.

LE SOIR.

MÉDITATION SUR LA GRANDEUR DE DIEU.

Déjà l'ombre sur les campagnes
S'étend, et couvre les montagnes ;
Déjà nous est ravi le jour.
Belle de mille et de mille étoiles,
Resplendissante dans ses voiles,
La nuit règne dans son séjour.

Ainsi qu'un pauvre grain de sable,
Ainsi qu'un éclair périssable,
Qu'un brin de paille au feu jeté,

Englouti dans ce gouffre immense,
En vain j'admire, en vain je pense,
Je me perds dans l'éternité.

Regardez, nous disent les sages,
Tous ces mondes, tous ces rouages,
Ces soleils, ces peuples divers;
Sans nombre, sans fin, sans histoire,
Ils roulent pour chanter la gloire
De celui qui fit l'univers.

Mais quoi! le pôle se colore
Des rayons brillants de l'aurore,
L'Orient est donc sans réveil?
Est-ce qu'il meurt ou qu'il se passe?
Un brûlant océan de glace
Est donc le trône du soleil?

Vous, au regard vif et rapide,
Vous, que le moindre rayon guide,
Pour lire au fond du firmament;
Vous qui sur rien n'avez de doute,
Qui des astres suivez la route,
Dites pourquoi, dites comment?

D'où naît cet horizon de flamme
Qui dans la nuit surprend notre âme ?
Sans nuages pourquoi l'éclair?
Profond savant, cherche, étudie;
Dis-nous pourquoi cet incendie,
Vapeur glacée en plein hiver?

Dis-nous comment il se peut faire
Qu'un rayon brise l'atmosphère,
Comment le feu sort des volcans,
Comment il vomit le bitume,

Comment la mer bondit, écume,
Et le calme de l'Océan?

Mais déjà ton savoir hésite;
Quand tu franchirais la limite
Qui des cieux défend la hauteur,
Près de toi, tout peut te confondre;
Au lieu de chercher à répondre,
Tombe aux pieds de ton Créateur.

LOMONOSSOF.

LA VRAIE GLOIRE.

Rayon sublime, auguste flamme,
Fanal de la postérité,
Dont les feux dévorent une âme
Avide d'immortalité!
Devant ta lumière divine
Le temps respectueux s'incline,
Ton horizon, c'est l'avenir!
O gloire, je sais te comprendre;
A moi, ta voix se fait entendre;
Mais qui saurait te définir?

Es-tu ce brillant météore,
D'en haut souffle mystérieux,
Cette étincelle ou ce phosphore,
Soleil des cœurs ambitieux?
Serait-ce toi qui du tonnerre
Armerais ces fils de la terre
Parés du titre de héros?
Non, non, tout me défend de croire
Que jamais l'astre de la gloire
Du monde éclaire les bourreaux.

Pour les Césars, pour les Augustes
L'encens fume sur tes autels ;
Pour moi, je briserais leurs bustes ;
Ils sont teints du sang des mortels.
La foule aveugle les contemple ;
Elle se presse dans ton temple,
Pour leur chercher quelques vertus ;
Mais l'éclat qui les environne
Pâlit auprès de la couronne
Des Marc-Aurèle et des Titus.

Fuyez, politiques comètes,
Brillants éclairs, astres errants,
La voix sinistre des tempêtes
Nous annonce les conquérants :
En vain d'âge en âge, on vous vante ;
L'univers, saisi d'épouvante,
Frémit quand vous apparaissez :
Votre carrière est lumineuse !
Mais l'humanité n'est heureuse
Qu'alors que vous êtes passés !

Du haut de la céleste voûte
Tel Syrius, dans sa fureur,
Brûle, consume sur sa route
L'espérance du laboureur.
Plus de parterres, de prairies,
Plus de bois, de plaines fleuries,
Un ciel de feu, pur, inclément ;
Partout les campagnes jonchées
De plantes tristes, desséchées,
Victimes de l'embrasement.

Mais sitôt que de la balance
Le soleil franchit le palais,
De la fraîcheur, de l'abondance

Bientôt renaissent les attraits.
D'une fécondante rosée
Désormais la terre arrosée
Reprend sa vie et sa splendeur;
Et l'automne, en habits de fête,
De pampres couronne sa tête,
Pour célébrer son bienfaiteur.

Quels sont donc ceux dont la mémoire
Ici-bas ne doit point mourir,
Ceux dont la muse de l'histoire
Aime à garder le souvenir?
Est-ce vous, héros éphémères,
Qui viviez du sang de vos frères
A votre orgueil sacrifiés;
Qui pour salaire de vos crimes,
Transformés en exploits sublimes,
Avez été déifiés?

Non, c'est vous, dont le zèle sage
Conjurant les fureurs du sort,
Du malheur guidez le courage,
Du salut lui montrez le port;
Reflets de la divine essence,
Émules de sa Providence,
Ah! pourquoi disparaissez-vous?
Rayons de l'éternelle aurore,
Le pauvre est là qui vous implore,
Restez, il est à vos genoux.

C'est en vain que la loi commune
Vous rappelle au séjour des cieux,
Vous y veillez sur l'infortune,
Seuls véritables demi-dieux!
Oui, votre bonté protectrice
Sait encore briser le calice

Où boivent les fils du malheur.
D'en haut votre oreille attentive
Recueille encor leur voix plaintive,
Et les accents de leur douleur.

Hélas! ils ne sont que trop rares
Ces amis de l'humanité,
Éclairant comme autant de phares
L'océan de l'adversité!
Mais cette prudente avarice
Du hasard n'est pas le caprice;
De Dieu c'est un présent de plus;
Sans elle un mortel magnanime
Aurait-il cet élan sublime
De la plus belle des vertus?

Le froid égoïsme sommeille,
Mais le repos fuit un bon cœur;
Jadis l'a prouvé dans Marseille
Un digne et généreux pasteur;
Dans cette ville infortunée
Quand une affreuse destinée
Promenait la mort sur ses pas,
Belzunce, plein d'un feu céleste,
De ceux qu'avait frappés la peste
Voulut partager le trépas.

Atteint par la justice humaine
Un coupable est chargé de fers;
Aussitôt, pour briser sa chaîne,
Howard traverse l'univers :
Député de la Providence,
Du torrent de sa bienfaisance
En tous lieux pénètrent les flots ;
A la voix douce et charitable
Du voyageur infatigable,
S'ouvrent les plus hideux cachots.

Ils sont grands, mais il en est d'autres
Plus grands, plus sublimes encor;
Le cœur de ces sages apôtres
D'humanité fut un trésor.
A la terre reconnaissante
Leur bonté toujours renaissante
A laissé plus qu'un souvenir.
Non moins active, non moins tendre
Dans ses vœux, elle a su comprendre
Et le présent et l'avenir.

Un Vincent, un modeste prêtre,
Est brûlé de l'esprit de Dieu;
Pour le bien le ciel l'a fait naître;
Le bien est son unique vœu :
Des offres de la bienfaisance
Conquis par sa douce éloquence
Il refuse la moindre part;
Sa patience inaltérable
Elève un temple mémorable
Aux pauvres enfants du hasard.

Voyez avec quelle noblesse
Monthyon, jusqu'au lit de mort,
Répartit l'immense richesse
Dont l'avait accablé le sort;
En expirant, son opulence
Veut laisser une récompense
Aux mœurs, aux talents, aux vertus;
Il veut que sa patrie entière
Devienne heureuse légataire
Du philanthrope qui n'est plus.

Dans les demeures éternelles,
Eux seuls à jamais fortunés,
Devant leurs cendres immortelles

Verront les siècles prosternés.
Ils ont laissé pour héritage
Une vertu sans alliage,
Seul bien qui ne saurait périr ;
Et leur mémoire vénérable,
Ainsi qu'un parfum délectable,
S'exhalera dans l'avenir.

Traduction libre de LOMONOSSOF.

A DIEU

ODE

Toi, sans bornes comme l'espace,
Immuable comme le temps,
Qui survis à tout ce qui passe,
Être un et triple en même temps !
Toi sans séjour, sans origine,
Toi que personne ne devine,
Être présent en chaque lieu,
Par qui tout vit et tout respire,
Se meut, se conserve et s'inspire,
Enfin, toi que nous nommons Dieu !

A calculer les grains de sable
Nous pourrions nous aventurer ;
Mais toi, Verbe incommensurable,
Mais toi comment te mesurer?
Né de ton souffle l'homme n'ose,
Tremblant, remonter à la cause,
Aux effets de ta majesté ;
Terrassé par son impuissance,
Il se confond dans ton essence,
Comme un jour dans l'éternité.

De l'abîme tu fis éclore
Le chaos, enfant de ta loi ;
L'éternité, plus jeune encore,
Tu la fis reposer en toi.
Toi qui ne vis que par toi-même,
Tu la gardas pour diadème ;
Père du feu que tu créas !
Toi qui fis tout d'une parole,
Toujours créant, toujours symbole,
Toi seul tu *fus, es* et *seras.*

Anneau de la chaîne qui lie
La fin et le commencement,
Par la mort tu donnes la vie ;
Tu sais pourquoi, tu sais comment.
Ainsi que jaillit l'étincelle
De la pierre qui la recèle,
Les soleils jaillissent de toi :
En hiver le givre scintille
Et chacun de ses diamants brille
Comme les astres sous ta loi.

Mais ces planètes, ces étoiles
Qui traversent, l'immensité,
Qui de la nuit ornent les voiles,
Qui nous disent la vérité :
Mais ces lampes étincelantes,
Ces vagues de feu bouillonnantes,
Ces volcans nés dans ton séjour,
Que sont-ils avec leur puissance ?
Ils pâlissent en ta présence
Comme la nuit devant le jour.

Qu'est devant toi la créature ?
Un flot qui se perd dans les mers ?
Sais-je ton nombre et ta mesure ?

Puis-je comprendre l'univers?
Et quand même, dans mon audace,
Je pourrais semer dans l'espace,
Des soleils plus beaux que le tien,
Que serait ce stérile ouvrage?
Pas un point, devant ton image,
Et moi, grand Dieu, je ne suis rien!

Rien!... Que dis-je?... en moi se répète
La majesté de tes bienfaits;
Ainsi la goutte d'eau reflète
Et le soleil et ses effets.
Je ne suis rien!... mais j'ai la vie;
Mon Dieu, tu m'as donné l'envie
De quitter le terrestre sol!
Mon cœur te voit, il te pénètre;
Je suis, je suis, donc tu dois être,
Vers toi, daigne guider mon vol.

Ton existence!... la nature
Ne la dévoile que trop bien;
Lorsque je vois la créature,
Je ne dis plus : Je ne suis rien...
De l'univers pauvre parcelle,
Qui sait?... je suis peut-être celle
Où finit le monde mortel,
Ou bien celle où touche la chaîne
D'êtres que je comprends à peine,
Et qui va de la terre au ciel.

Centre, lien de toute essence,
Atome dans l'éternité;
D'échelon de l'échelle immense,
Je sers à la Divinité!
Mon corps pourrira dans la terre,
Mais mon âme parle au tonnerre,

Je suis esclave, je suis roi,
Ver ou Dieu... que puis-je être encore!
Mais d'où viens-je?... Moi, je l'ignore,
Car par moi seul, serais-je moi?

Toi, mon Dieu, l'âme de mon âme,
Toi, mon roi, source de bonté,
Tu mis en moi ta sainte flamme,
Je naquis par ta volonté!
Mais pour dire ton nom sublime,
Il me fallait franchir l'abîme
Où tout par ton souffle est jeté;
Il me fallait, être éphémère,
Comme un fils qui meurt pour sa mère,
Mourir pour ton éternité.

DIERJAVINE.

Dierjavine, dans ses odes, est soudainement inspiré; il n'élabore pas péniblement le sujet qu'il aborde. Là, toutes ses idées sont rapides, elles se dessinent avec majesté, se pressent, se lient, se comprennent entre elles.

Alors que, comme sous nos anciens monarques, la poésie fut obligée de graviter autour de l'astre despotique, Dierjavine fut le poëte de Catherine II et de Paul Ier, ainsi que Lomonossof avait été celui de la seconde Elisabeth. Triomphes des armes russes, avénements au trône, naissances de tsaréwitch ou de princesses impériales, il célébra tout avec le même enthousiasme, mais quelquefois pas avec le même bonheur.

Dans le court espace de temps qui avait séparé les deux règnes, nous voyons déjà l'imagination moins assujettie s'agrandir, et Dierjavine attaque des questions philosophiques, sentimentales, vaporeuses même auxquelles n'eût pas osé toucher son précurseur. Chez lui les formes sont moins âpres; sa poésie, plus courtisanesque, est moins adulatrice, et cependant, quoique plus libre, on remarque souvent chez lui un génie qui n'ose pas prendre tout son essor. Et puis n'ou-

blions pas de dire, que déjà la langue avait perdu de sa rudesse ; qu'elle s'était polie, poétisée et que le tumulte et l'emphase du style avaient de beaucoup diminué. Mais à qui Dierjavine doit-il sa gloire? Au pauvre pêcheur de Kholmogor, qui fut poëte et grammairien, deux choses le plus souvent incompatibles, deux mots qui hurlent de se trouver ensemble.

Admirons la statue équestre de Pierre le Grand, par Falconet, et la colonne Alexandrine, par Ricard (de Montferrand) ; mais rendons aussi justice aux ouvriers qui ont su arracher au golfe de Finlande le roc immense qui forme le piédestal du premier de ces gigantesques monuments, et les colonnes de granit qui supportent les majestueuses coupoles de la basilique de Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg.

Oui, Dierjavine est éminemment lyrique ; il a de ces jets, de ces élans qui n'appartiennent qu'aux grands poëtes, mais quelquefois il est verbeux, il est diffus, et puis il joue avec son idiome qu'il a su vaincre et transformer. Il a de plus tous les vices ou plutôt il s'est créé tous les embarras du poëte apologétique ; de là enflure ; et cet enthousiasme exagéré qui, plus tard, fit dire à Pétrof, à propos d'une victoire navale remportée par les Russes sur les Turcs, dans un accès de patriotisme,

Son héritage, ce n'est pas le Nord, c'est l'univers.

Ce n'est pas l'empire des mers qu'il faut à mon souverain, c'est l'empire de l'univers.

On a dit que Dierjavine avait imité Horace ; cela est tellement possible que cela est vrai ; mais jamais Horace ne fut guindé ni embarrassé.

Nous avons cité son ode *à Dieu*, dont les Russes s'enorgueillissent à juste titre, parce qu'elle étincelle de grandes, de belles idées. Son ode sur la mort de son ami, le prince Metschersky, respire la plus douce philosophie et un sentiment religieux de la plus grande suavité.

ODE

SUR LA MORT DU PRINCE METSCHERSKY.

Voix du temps, cloche menaçante,
Je t'écoute, non sans frémir !
Au fond d'une âme pénitente,
Tes accents viennent retentir.
A peine ai-je entrevu le monde,
Que du tombeau la nuit profonde
De mes plaisirs suspend le cours ;
J'entends la mort ; elle me presse,
Et sans pitié pour ma jeunesse,
Éteint le flambeau de mes jours.

Le sort, sous sa cruelle serre,
Presse le riche et l'indigent ;
Aux vers, vils enfants de la terre,
Tous deux vont servir d'aliment.
Pour la mort, la vie est un crime,
Le temps lui-même est sa victime.
Pareils, en leur rapidité,
Aux vagues que les vents irritent,
Nos jours, nos ans se précipitent
Dans les flots de l'éternité !

Tout meurt, tout s'éteint, tout s'efface ;
Heurtés d'un invisible bras,
Ces globes, planant dans l'espace,
S'écroulent avec fracas.
Dès que la trompette céleste
Donnera le signal funeste,
L'astre éclatant de l'univers,
Rompant des jours l'ordre immuable,

Dans un chaos épouvantable
Plongera la terre et les mers.

Qui de nous à finir s'apprête?
Homme d'un jour! frêle mortel!
Quand la faux plane sur ta tête,
Oses-tu te croire éternel?
Le trépas est la loi commune;
Jusqu'au sommet de la fortune
Il atteint l'homme ambitieux;
Plus rapide encor que la foudre,
Dont les traits réduisent en poudre
Les rochers perdus dans les cieux.

Celui qui n'aima que la guerre,
Ce conquérant, ivre d'orgueil,
Que ne put contenir la terre,
Est contenu dans un cercueil.
Contre la mort aucune égide!
Elle promène un œil avide
Sur la jeunesse, la beauté;
Richesse, honneurs, esprit sublime,
Au fond de l'éternel abîme
Tout, par elle, est précipité.

Hier, encor, digne d'envie,
Aujourd'hui, brisé par le sort;
Hier, souriant à la vie,
Aujourd'hui, glacé par la mort.
Fils du luxe et de la misère,
Déjà, pour toi, du monastère
Les cyprès couvrent le chemin :
C'en est fait, Metscherski succombe.
Je pleure, hélas! et sur ma tombe
Peut-être on pleurera demain!

Des plaisirs la troupe légère
Renaît ici : cruel destin!
Je vois l'appareil funéraire
Remplir la salle du festin.
Plus de fleurs; un drap mortuaire!
La triste et lugubre prière
Succède aux concerts enchanteurs;
Près de la lampe sépulcrale,
La mort, dans la foule, signale
Une autre proie à ses fureurs.

En parlant de la mort le poëte continue :

Devant cette image terrible,
Pénétré d'une sainte horreur;
Aux pieds de ce corps insensible
La vérité parle à mon cœur.
Honneurs, plaisirs, trompeuse gloire,
Lauriers des filles de mémoire,
Je vous dis adieu sans retour.
Oui, déjà mon âme plus pure,
Dépouillant l'humaine nature,
S'élance à l'éternel séjour.

DIERJAVINE.

FÉLITSA,

TSARINE DES COSAQUES KIRGHUIS. — *Poëme.*

Félitsa, noble souveraine
Qui domines sur les Kirguis,
Qui, sachant vos devoirs de reine,
Par la main prenez votre fils,
Et le menez sur la colline
Où la rose naît sans épine,

Où la vertu fait son séjour!
Cette sainte vertu m'inspire;
Qu'elle soit l'âme de ma lyre...
Je veux la chanter en ce jour.

Quand on est riche, avec justice
Comment vivre au sein des plaisirs?
Comment arrêter le caprice
Et la tempête des désirs?
Votre fils connaît votre livre,
Las! trop jeune encore pour le suivre,
Pour connaître la vérité,
Aujourd'hui, Félitsa, je l'aime,
Hélas! demain, malgré moi-même,
J'obéis à ma vanité!

Vos Mourzas, vos Sardanapales,
Sage, vous ne les suivez pas;
Vos habitudes sont frugales,
Et modestes sont vos repas;
A pied vous faites vos voyages,
Vous-même écrivez vos ouvrages,
Partout vous répandez l'espoir :
Et comme moi, dans ma folie,
Vous ne passez pas votre vie,
Aux cartes du matin au soir.

La danse, pour vous, est sans prisme;
Les concerts ne vous charment pas;
Pour vous, point de Donquichottisme,
Vous marchez toujours pas à pas.
Vous ne montez point sur Pégase;
La poésie est une gaze
Que ne peuvent percer vos yeux;
Vous avez foi dans l'espérance;
Vous régnez... et votre existence
Se passe à faire des heureux.

Et moi, je me réveille à peine,
Lorsque douze heures ont sonné;
En fête, toute la semaine,
Je fume, je prends le café.
Contre les Perses je m'escrime,
Le Turc vient pour faire la rime,
Je rêve que je suis sultan;
Mon regard fait trembler la terre;
Mais bientôt, pauvre et solitaire,
Je vois des trous à mon kaftan.

Ou bien dans un festin splendide,
Dont mes amis me font l'honneur,
Je m'asseois, convive intrépide,
Devant mille mets dont l'odeur
De jouir inspire l'envie :
C'est le jambon de Westphalie,
C'est le sterlet, poisson divin;
Puis le champagne fait sa ronde;
Ivre, je ne vois plus le monde,
Qu'au fond de mon verre de vin.

Tantôt la danse et la musique
Me séduisent par leurs attraits;
Puis, je vais voir comment s'applique
Un coup de poing avec succès;
Parfois, laissant là toute affaire,
Avec mes chiens et mon tonnerre,
Je m'élance, hardi chasseur;
Ou bien, sur la Néva tranquille,
Pendant le sommeil de la ville,
Je me plais aux chants du rameur.

Félitsa! ce n'est pas un songe;
Tout homme est faible comme moi;
Le plus sage n'est que mensonge;

Le mensonge est sa seule loi;
Après mainte et mainte chimère,
Sans but, sans guide, sans lumière
Il court incertain, éperdu;
Il ne trouve, amoureux du vice,
Que par hasard ou par caprice,
Le droit chemin de la vertu.

Il le trouve... Mais quelle étoile
Le conduira sur ce chemin?
Les passions, avec leur voile,
L'entraîneront le lendemain.
Pauvres savants! Dans le voyage,
En fou se transforme le sage,
Partout scandale et déshonneur :
O Félitsa, reine divine!
Où donc la rose sans épine?
Où donc la route du bonheur?

Vous seule éclairez chaque sphère;
Du chaos à vous appartient
Le don de tirer la lumière,
De lier le tout qui se tient :
Par vous tout s'unit, tout s'accorde,
Vous seule maîtrisez la corde
De nos instincts impétueux.
Malgré les vents, malgré leur rage,
Tel un pilote habile et sage
Triomphe des flots orageux.

A nul vous ne faites injure;
Vous voyez, écartant les doigts,
Et la sottise et le parjure;
De chacun vous savez le poids.
Bonne envers tous tant que nous sommes,

Vous ne dévorez point les hommes
Comme fait le loup dans les bois;
Vous savez qu'au gré du monarque
Chaque sujet conduit sa barque,
Mais que Dieu seul prescrit des lois!

Devant vous peut lever la tête
L'homme digne, aux talents divers;
Mais pour vous n'est point un prophète
Celui qui sait rimer des vers :
Vous aimez ces vives images
Qu'enfanta le pays des Mages,
Pour un kalife redouté;
Mais à vos yeux la poésie
N'est que l'orange ou l'ambroisie
Qui nous rafraîchit en été.

Toujours décente, jamais fière,
Toujours partageant par moitié;
Douce en paroles, en affaire,
Immuable est votre amitié :
Grande et noble dans l'infortune,
Pour vous la gloire est seule, est une;
Tout don doit être mérité :
A la louange inaccessible,
On dit même qu'il est possible
De vous dire la vérité!

Est-il vrai que, dans votre empire,
Reine, vous ne défendez pas
De tout penser et de tout dire,
A haute voix comme tout bas?
On prétend que chaque personne,
Bien ou mal de votre couronne,
Chez vous discourt impunément;
Qu'aux vipères, aux crocodiles;

Aux impitoyables zoïles
Vous épargnez le châtiment?

Mes yeux versent de douces larmes;
Les sanglots étouffent ma voix!
Combien doit éprouver de charmes,
Le mortel qui vit sous vos lois?
Comment? sans parfums, sans louange
Il peut approcher de cet ange,
Qui porte un sceptre redouté!
Comment? Il peut, puis-je le croire,
Devant les rois causer et boire,
Sans trembler pour sa liberté?

Voulant maintenir l'équilibre
Entre sujets et potentats;
Sachant que tout homme est né libre,
Reine, vous ne l'insultez pas!
Quand, descendant de votre trône,
Vous déposez votre couronne,
Pour un moment vous reposer :
« Mon cher fils, vous entends-je dire,
Fuyez l'auteur d'une satire,
C'est un fou qui peut tout oser. »

Seriez-vous belle, grande, aimable,
Si, grâce à votre nom puissant,
Ainsi qu'une ourse impitoyable,
Vous viviez de chair et de sang?
Ceci s'explique dans la rage
D'un transport subit et sauvage;
Le prince alors est un tyran;
Mais, est-il de haute origine,
Mais, est-il de race divine,
Alors le prince est Tamerlan?

Pour un monarque quelle gloire
Aux combats de mettre une fin?
Immortelle, vit sa mémoire
Chez le pauvre et chez l'orphelin;
Qu'il est grand, quand de sa lumière
Il vivifie, échauffe, éclaire
Les sots, les lâches, les ingrats;
De ses bontés le fleuve inonde,
Console, réjouit le monde;
Et le mal, il ne le rend pas.

Chez ce monarque point d'esclaves .
Chez lui règne la liberté;
Chez lui non plus de ces entraves
Emprisonnant la volonté :
— « Va, dit-il, abats pins et chênes,
» Tes bras ne portent point de chaînes,
» Va conquérir l'argent et l'or;
» Et vous, amants de la science,
» A la source d'expérience,
» Allez puiser votre trésor... »

Félitsa..., ce roi hait le vice,
Sait à qui donner sa faveur;
Mais qui distingue en sa justice,
Et l'honnête homme et le voleur?
Qui défend qu'erre, misérable,
La vieillesse au front vénérable?
Qui veut l'égalité pour tous?
Où donc est l'exil sans vengeance,
Où la vertu, la conscience?
Félitsa!... serait-ce chez vous?

Vous que j'aime et que tant j'admire,
Mais où donc est votre séjour?

Est-ce à Bagdad, à Cachemire?
Où se rassemble votre cour?
Vous êtes riche autant que grande,
Mais moi, pauvre je ne demande
Turbans, ni châles superflus;
Je veux les richesses de l'âme
Resplendissantes d'une flamme
Que n'eut point tout l'or de Crésus.

Mais j'entends la voix du prophète,
A vos pieds j'arriverai pur;
Que votre grâce me permette
De lire dans vos yeux d'azur.
Je voudrais, émule des anges,
Devant vous, chantant vos louanges,
Mériter votre souvenir.
Loin des méchants, et près du sage,
Félitsa, brillez d'âge en âge,
Comme un astre, dans l'avenir.

DIERJAVINE.

Félitsa est une personnification idéalisée de l'impératrice Catherine II, qui n'eut pas de peine à se reconnaître dans ce portrait tracé avec un ardent amour, mais en même temps avec une finesse d'éloges auxquels on ne savait rien objecter. L'œuvre, d'ailleurs, révélait un génie de premier ordre. Aussi, à l'insu de ses favoris, Catherine II s'empressa-t-elle d'envoyer au tatar russe, une tabatière ornée de son portrait qui la représentait sous la forme idéale de Félitsa, en costume kirghuis. Dierjavine devint sénateur, ministre de la justice, et mourut, comme Goethe, accablé par l'âge, en 1816.

AU VOLGA.

Enfin ma course est accomplie!
Vite à la voile, amis, partons;
Mais quoi! faut-il donc que j'oublie
Les bords heureux que nous quittons?
Salut à ta magnificence,
Roi des fleuves dont la puissance
Retentit dans tout l'univers!
Ecoute les sons de ma lyre,
Volga! c'est ta voix qui m'inspire;
C'est toi qui me dictes ces vers!

Le ciel a comblé l'espérance
Qui, dans mon cœur, ne mourait pas;
Vers toi, dès ma plus tendre enfance
Par instinct, je tendais les bras.
Impatients, mes désirs vagues
Suivaient les barques sur tes vagues.
Ces désirs furent écoutés.
Par la loi de mes destinées,
J'ai vu tes rives fortunées,
J'ai vu l'éclat de tes beautés.

Tantôt, comme en un jour de fête,
Te caresse le doux zéphir;
Et tantôt j'entends la tempête
Dans ton sein gronder et mugir;
Je glisse sur tes flots rapides;
Plus loin, tes montagnes humides,
Sur moi, s'élèvent dans les airs;
Partout sur tes rives bruyantes,
Je vois des villes florissantes,
Ou des steppes ou des déserts!

Là, ce sont de riantes plaines,
Des troupeaux, des pêcheurs joyeux,
Mille fleurs aux douces haleines,
Des sites qui charment les yeux :
Là, mille oiseaux, sous le feuillage
Voltigeant, jouant sous l'ombrage,
Par leurs chants célèbrent tes bords;
Et deux aigles, sur la montagne,
Planant sur l'immense campagne.
Semblent sourire à leurs accords.

Regardez, nous dit le pilote
Vers un tertre étendant la main;
Regardez ce crêpe qui flotte;
Là, fut la tente de Razin;
Puis, à l'aspect de la colline,
Le front du pilote s'incline,
De sueur son corps est glacé;
Moi, sur les ailes du génie,
Volga, je reviens sur la vie,
Et j'interroge le passé.

Ainsi qu'au travers d'un nuage
Je te vois comme l'Océan,
Porter, de rivage en rivage,
Les guerriers du terrible Jean.
Et par les monts et par la plaine
En vain éperdus, hors d'haleine,
Courent les Tatars effrayés,
Comme un éclair le Russe arrive,
Les barbares sont à ses pieds.

Et j'entends l'antique Caspienne
Parler ainsi dans son courroux :
— « Persans! votre perte est prochaine,
» Le tzar s'avance devers vous;

» Roi de la foudre, du tonnerre,
» Il fait trembler toute la terre,
» Le fier Volga roule son char;
» Invincibles sont ses cohortes;
» Derbent! Derbent! ouvre tes portes,
» Malheur à toi! voici le tzar. »

Elle dit... Dès lors, plus de doute;
Dans le Volga silencieux,
Tombent de la céleste voûte,
Des flots qui montent jusqu'aux cieux!
Oh! que tes visions sont grandes!
A tous les fleuves tu commandes;
A toi le tzar et ses vaisseaux
Quelle gloire égale la tienne?
Et la Baltique et la Caspienne
Ne seront plus que des ruisseaux!

Quand sur tes bords tout vient redire
De tes bienfaits l'immensité,
Pourquoi faut-il que mon délire
Dans ses transports soit arrêté?
Si j'avais le pouvoir d'un ange,
Tu serais plus grand que le Gange,
Que l'Euphrate majestueux.
Volga, dans ta course féconde,
Comme un Nil, traversant le monde,
Tu rendrais les peuples heureux.

DMITRIEF.

SUR LA MODÉRATION.

Aurea mediocritas (HORACE).

Écoute, cher ami, le précepte du sage :
Ne va pas, si tu veux vivre heureux et longtemps,
De crainte des écueils trop longer le rivage,
Non plus qu'en pleine mer affronter les autans.

Le bonheur que j'envie, et qu'à tout je préfère,
Le bonheur qui consiste en désirs modérés,
Il n'existe pas plus sous la pauvre chaumière
Que sous le toit pompeux de nos palais dorés.

Vainement, dans les airs, le pin lève la tête,
La foudre vient briser son front audacieux;
N'as-tu pas vu souvent frappés par la tempête,
Et ces tours et ces monts qui menaçaient les cieux?

Le vrai sage sait lire au fond des précipices,
Il y voit l'espérance, il entrevoit le port,
Et c'est lorsque les vents lui sont le plus propices,
Qu'il redoute le plus les caprices du sort.

Toujours ne dure pas l'hiver inexorable;
Le printemps, après lui, ramène le zéphir;
Aujourd'hui, cher ami, le chagrin nous accable,
Demain, nous nous trouvons dans les bras du plaisir.

La foudre gronde au loin, et de sombres nuages
Parfois, du firmament, viennent ternir l'azur:
Un souffle bienfaiteur vient chasser les orages,
Tout rentre dans le calme et le ciel devient pur.

Sois ferme quand luiront les fatales étoiles,
Jamais trop ne te fie à la prospérité;
Au vent de la fortune, abandonne tes voiles,
Heureux, tu béniras la médiocrité.

KAPNIST.

LE PAPILLON.

Dans les airs plane l'alouette,
Et l'épervier audacieux,
Rase les monts, quand l'aigle jette
Son regard au delà des cieux!
Le papillon quitte le lierre
Pour aller glaner son trésor;
Il succombe sous la poussière
Qui parsème ses ailes d'or.

Cet insecte, moi je l'imite;
Ici-bas, jeté par le sort,
Le sort m'a tracé ma limite,
Jamais je ne verrai le port;
Du destin la fatale roue
Tourne et retourne vainement;
Ah! le destin de moi se joue,
Il me promet, mais il me ment.

Voyez-vous ce chêne superbe
Du ciel bravant l'immensité?
Il peut tomber, mais le brin d'herbe
Par l'aquilon est respecté;
Puisque du sort telle est l'envie,
Que mon destin est de souffrir,
Quand l'homme heureux craint pour sa vie,
Pourquoi craindrai-je de mourir?

KAPNIST.

HYMNE A L'ÉTERNEL.

Foyer d'inextinguible flamme,
Dieu trois fois saint, Verbe éternel,
Vers toi se transporte mon âme,
Elle te voit briller au ciel !
Jusqu'au sein du moindre nuage,
J'admire ton divin ouvrage ;
Tout me dévoile son auteur,
Le ver qui rampe sur la terre
Et l'oiseau porteur du tonnerre
Sont égaux devant ta grandeur.

Sur quel pivot tourne le monde ?
Où vont tous ces astres divers ?
Qui maintient et sur quoi se fonde
Ce tout appelé l'univers ?
D'où vient cette masse liquide
De la terre entourant le vide,
Toi, qui d'un souffle as tout créé !
A cette œuvre sublime, immense,
Où tout finit, où tout commence,
Qui peut avoir coopéré ?

Mais non, grand Dieu, mais non, personne
N'a pénétré dans tes conseils ;
La lumière qui t'environne,
Seule, engendre mille soleils.
Divin objet de nos louanges,
Qui d'un souffle enfantas les anges,
Monarque de l'éternité,
D'un seul mot, plus prompt que la foudre,

Grand Dieu ! tu réduirais en poudre,
Ce qui sans toi n'eût pas été !

DMITRIEF.

HYMNE A DIEU.

Grand Dieu ! maître des temps ! Le cours de chaque année,
M'explique ta nature et notre destinée :
Lorsque vient le *Printemps*, la grâce, la beauté,
Et les champs et les fleurs, tout est ressuscité :
Le ciel a revêtu, pour embraser les âmes,
Son écharpe d'azur, lancé toutes ses flammes,
Et le cœur, animé d'espérance et d'amour,
Demande, impatient, quand finira le jour.
L'*Été*, lorsqu'à ta voix, la foudre nous menace,
Lorsque des ouragans s'amoncèle la masse,
Lorsque l'orage gronde, et qu'à l'heure du soir,
Les bois et les ruisseaux nous disent au revoir ;
L'univers, à genoux devant ton diadème,
Nous dit que Dieu nous voit, nous dit que Dieu nous aime.
Puis l'*Automne*, docile à la voix du destin,
Apporte à la nature un splendide festin.
Et l'*Hiver*, nous voyons s'élancer le cortége
Des nuages, des vents, des tourbillons de neige,
La nature est en deuil ; terrible est son aspect,
Et le monde, à genoux, saisi d'un saint respect,
Admire le pouvoir de ton bras redoutable !

O contraste constant ! ô chaîne inextricable !
Qui donc à la laideur maria la beauté?

Qui donc de l'univers a fait la majesté?
Qui donc fit à la nuit succéder la lumière,
Qui, dans les champs du ciel a semé la poussière,
Qui, d'étoiles sans nombre, orna le firmament,
Voulut que le repos naquît du mouvement?
Qui fait changer de face à ce tout immuable,
Et veut que pour renaître, l'homme soit périssable?
Ah! reconnais la main de cet Être éternel
Qui maîtrise le temps, qui gouverne le ciel,
Et pour l'ordre commun fait mouvoir chaque sphère!
C'est lui qui donne aux champs leur fraîcheur printanière;
Le tonnerre tremblant s'incline devant lui,
Il tremblera demain comme il tremble aujourd'hui.

Monde, réveillez-vous, et que la créature
Célèbre dans ses chants l'auteur de la nature;
Puissent vos hymnes saints, puissent vos chants joyeux
Ébranler, réjouir la coupole des cieux!
Amour, redis son nom aux ombres du bocage;
Annonce-le, zéphir, au verdoyant feuillage,
Vous, pins majestueux qui défiez les vents,
Gigantesques rochers d'où naissent les torrents,
Faites pompeusement, vous tous, tant que vous êtes,
Parvenir jusqu'à lui vos louanges secrètes!
Qu'il soit béni par vous, tempêtes, ouragans,
Dont le souffle imprévu trouble les océans;
Que tout chante son nom! que tout, jusqu'à la feuille,
Dise que c'est par lui que chaque fruit se cueille!
Le ruisseau qui murmure à travers les forêts,
La cascade qui parle au milieu des cyprès,
Le béniront. Le fleuve, orgueilleux de ses rives,
Charmera de son nom les vagues attentives.
Devant sa majesté, que tout baisse le front,
Que tout soit à genoux! Que l'abîme sans fond
Le proclame, ce Dieu, dont la voix souveraine
Fait d'une plaine un mont, et d'un mont une plaine!

Épis dorés, vous, champs, aux multiples couleurs,
Vers lui faites monter le parfum de vos fleurs.
Par lui, tous les matins chaque plante arrosée
Lui doit cette fraîcheur que donne la rosée ;
Qu'il ordonne... aussitôt, ainsi qu'un diamant,
Brillera l'arc-en-ciel au sein du firmament.
Vous, filles du printemps, vous, plaines et montagnes,
Vous, mères des moissons, abondantes campagnes,
Chantez-le, comme l'ombre et le flot qui bruit !
Sois son adorateur, toi flambeau de la nuit,
Lune aux rayons d'argent, devant qui le poëte,
Rêveur prédestiné, baisse et lève la tête !
Lorsque dans ses flots d'or s'est caché le soleil,
Quand la nature entière est livrée au sommeil,
On entend résonner dans les célestes voûtes,
Dont les anges de Dieu seuls connaissent les routes,
La lyre des esprits, les chœurs des Séraphins,
La voix de l'univers, et mille accords divins.

Et toi, phare du temps, maître de la tempête,
Dont chacun des rayons est un rayon de fête,
Toi, devant qui la foudre impuissante se tait,
Pâlis devant ton Dieu ; dis-nous ce qu'il était,
Ce qu'il est, et pourquoi, devant toi, le tonnerre
Se reconnaît esclave, et rentre dans la terre ;
Dis-nous ce qu'est la nuit, dis-nous ce qu'est le jour,
Et pourquoi le printemps est frère de l'amour ?
Vous, bois silencieux, ondoyantes prairies,
Majestueux rochers, vous, campagnes fleuries,
Au nom du Saint des saints, heureux, inclinez-vous !
Embaumez ses autels des parfums les plus doux.
Pour chasser de la nuit la teinte inopportune,
Lorsqu'au ciel paraîtra le disque de la lune,
Et lorsque le matin, la voix du rossignol
De ses joyeux concerts réjouira le sol,
Quand la création, dans un chœur de louanges,

Redira la grandeur et la beauté des anges,
Devant la vérité prosterne-toi, mortel,
Et reconnais l'auteur de la terre et du ciel !
De l'immense avenir consulte les oracles,
Du passé, du présent, calcule les miracles ;
Adresse au Tout-Puissant ces chants mélodieux
Qui de joie et d'amour font tressaillir les dieux,
Et l'encensoir en main, ému d'un saint délire,
Fais résonner les sons de ta joyeuse lyre ;
Que les chants du berger, pour te louer, grand Dieu,
A la voix des éclairs, s'unissent en tout lieu !
Que l'univers entonne un hymne de victoire ;
De Dieu que tout célèbre et le nom et la gloire ;
Puissent être, pour rendre hommage à l'Éternel,
Chaque son, un éloge et tout mont un autel,
Tout homme un séraphin, chaque forêt un temple,
Où la Divinité s'admire et se contemple !
Que puisse tout mortel, d'un vol audacieux,
Promener ses regards, sur la voûte des cieux,
Et, barde improvisé, versant de saintes larmes,
Chanter de l'univers la grandeur et les charmes !

Moi, pauvre créature à mon auteur lié,
Mon hymne saint, par moi, serait-il oublié !
Oh ! non ! tant que ton souffle, embrasera mon âme,
Tant qu'en moi brillera ton électrique flamme,
Tant que ta main divine, arbitre de mon sort,
Dans ton sein paternel me montrera le port,
Paisible ami des champs, au sein des forêts sombres,
En face du soleil, jusqu'au milieu des ombres,
En tous lieux, en tous temps, du matin jusqu'au soir,
Jusqu'au séjour affreux où vit le désespoir,
Grand Dieu, j'apercevrai ta divine lumière
Dont l'astre d'Orient à peine est la poussière ;
J'irai t'interroger et du cœur et des yeux,
Sur ton trône j'irai te chercher dans les cieux.

Tel qu'un autre David, je ferai dès l'aurore
Retentir les accents de ma harpe sonore,
Mon chant sera sublime, et fidèle à sa foi,
Mon cœur avec transport s'élancera vers toi.
Mais aussi puisses-tu, dans mes moments funèbres,
O grand Dieu, m'éclairer au milieu des ténèbres !
Puisses-tu me guider ! puisses-tu me bénir,
Dans la nuit du présent me montrer l'avenir,
Et quand aura sonné ma minute suprême,
Quand viendra ce repos que je veux et que j'aime,
Et lorsqu'à l'ignorance où tu m'avais plongé
Succédera le jour; quand tout sera changé,
Quand mon âme au néant comprendra quelque chose,
Dans ton sein paternel permets que je repose,
Et qu'arrivant au port, se dévoile à mes yeux
De la sainte clarté l'astre mystérieux !

JOUKOFSKI.

POÉSIE RELIGIEUSE CHEZ LES RUSSES.

Le sentiment religieux est inné chez tous les hommes ; il vient de la magnificence de la création ; mais ce sentiment agit en sens divers chez les différents peuples. Nous ne parlerons pas ici du fanatisme, que l'on pourrait qualifier d'ivresse religieuse ; nous voulons dépeindre cette quiétude de conscience, cette croyance intime reposant sur des dogmes, articles de foi, forteresse inexpugnable qui résiste et devient martyre.

Lamennais, dans son admirable ouvrage sur *l'Indifférence en matière de religion*, nous a dit tout ce qu'un peuple doit craindre lorsque, devant lui, ne brille pas l'astre de la foi ; mais bien d'autres, et l'histoire surtout, cet enseigneur irrécusable, nous apprend jusqu'où

nous entraîne la foi mal comprise, qui, dès lors, entre des mains habiles et hypocrites, devient l'arme la plus dangereuse. Métamorphosée en glaive sacerdotal, brandie par l'ambition, par la cupidité, elle immole des millions d'hommes dans le nouveau monde, elle enfante les massacres de la Saint-Barthélemy, crée les auto-da-fé de la sainte Inquisition, inonde l'univers de sang au nom du Dieu de paix, au nom de Jésus-Christ.

Jetons un voile sur ces abus de la plus sublime des doctrines; nous inclinant devant ce que nous ne pouvons comprendre, tâchons au moins d'étudier succinctement la question religieuse chez les nations qui occupent leur page dans l'histoire, dans le siècle actuel.

La société française, travaillée par les idées philosophiques, est peu croyante, mais cependant le feu sacré ne s'est pas éteint. Le Nord, plus positif, ne dévie point de ce qu'il a adopté en fait de foi, en fait de dogme, tels que l'ont établi les schismes luthériens et calvinistes. L'Italie, l'Espagne et le Portugal se complaisent encore dans les idées ultramontaines; mais à toutes ces idées religieuses, les divers gouvernements rattachent une pensée politique.

En Russie, au contraire, le sentiment religieux, chez le peuple, existe comme conscience; aussi, l'une des grandes fautes de Napoléon, c'est d'avoir touché à l'arche sainte, d'avoir joué avec ce que la nation avait de plus sacré. Chez les Russes, le sentiment religieux existe dans les classes supérieures; le monarque même s'incline devant le plus pauvre prêtre; mais ce sentiment domine particulièrement chez le peuple qui le comprend tel qu'il doit être compris, avec foi et sans aveuglement; et comme la plupart des poëtes russes ne sont devenus nobles qu'après avoir été poëtes, il n'est pas étonnant que ces hommes illustres aient d'abord choisi pour objet de leurs chants, ce Dieu unique et sublime devant lequel nous tombons à genoux, nous tous, humbles créatures.

Vous trouverez, chez le paysan russe, l'amour, le respect pour les traditions; vous le verrez parfois superstitieux par ignorance, jamais par fanatisme. Il croit ce que ses aïeux ont cru, il y a dans sa foi quelque chose d'ingénu, de suave, de patriarcal. Vous ne trouveriez point parmi ce peuple, de mœurs éminemment douces et débonnaires, l'étoffe d'un Jacques Clément ou d'un Ravaillac; il est religieux

par conviction et non par politique. Dieu et le tzar, voilà ses deux pensées dominantes, et pour lui les deux axes sur lesquels tourne l'univers.

Ajoutons aussi que le paysan comprend bien le caractère sacré du prêtre; qu'il accorde à celui-ci la connaissance des dogmes et des lumières que, lui, ne possède pas ; mais dans ce prêtre, il voit un frère, un homme soumis aux mêmes lois naturelles, aux mêmes faiblesses, chez lequel il n'y a rien de surhumain, et dans les grandes solennités de la vie, aux mariages, aux baptêmes, aux enterrements, les paysans et les ministres du culte sont confondus pêle-mêle, et fraternisent avec la plus grande cordialité. On peut dire que le prêtre russe est l'ami de la famille chez laquelle il est appelé.

POÉSIE ROMANTIQUE

Homère fut le plus romantique des poëtes ; il a réuni tous les genres ; tour à tour grave et sublime, léger, lyrique, inconstant, sous le voile de l'allégorie, il voit la nature, il l'étudie, il la dessine, il la colore sous toutes ses faces. Au feu de son génie, se sont échauffés tous les poëtes venus à sa suite ; à la source thermale de son inépuisable imagination, sont venus s'abreuver ses émules, et jusqu'aux serpents littéraires qui, vainement, ont jeté leur venin sur sa gloire immortelle.

Plus tard, des hommes à idées froides, étroites et strictement logiques, des hommes sous les noms de rhéteurs et de grammairiens vinrent commenter, analyser ses œuvres. Dépourvus de génie et d'imagination, ils ont voulu tracer au vulgaire le chemin de l'immortalité, comme si le génie n'était pas un reflet de la Divinité.

Sur les traces d'Aristote qui exilait les poëtes de sa république, mille autres surgirent après lui qui, d'après les leçons de leur divin maître, voulurent accabler la poésie de syllogismes et de dilemmes. Cette sombre comète apparut à l'origine de la petite latinité, après Quintilien, à la fois homme de haute intelligence, de haute conception, et qui, mieux que personne, comprit l'éloquence en prose et en vers.

Dans le moyen âge, les moines, par politique et intérêt religieux, retenteurs, comme les prêtres égyptiens, de la science humaine, et ne dispensant qu'à regret quelques étincelles du flambeau des lumières, s'emparèrent des dogmes d'Aristote pour tuer la poésie ; mais que peuvent les digues du fanatisme et de l'hypocrisie contre les vol-

caniques éruptions des cerveaux humains. Si le précepteur d'Alexandre vivait de nos jours, il rirait de bon cœur de tous ces pédants qui ne l'ont point compris. Aurait-il jamais pu supposer qu'il serait cause, bien longtemps après sa mort, d'une lutte acharnée qui se terminerait par la guerre des classiques et des romantiques ?

Si grande est l'influence des noms et des faits, que, pendant plus de huit cents ans, en Europe, dans les pays les plus éclairés, on était condamné sans forme de procès, si l'on ne se soumettait à la logique d'Aristote et de ses sectateurs.

La France, surtout, cette reine de la mode et de l'inconstance, tint longtemps et tient encore aujourd'hui, grâce à l'Académie et à l'Université, à ces antiques préceptes sur lesquels, d'après leurs arrêts, doivent être modelées les œuvres du génie.

Il n'y a pas trente ans, en fait de tragédies, on ne connaissait en France que les noms du grand Corneille, du tendre Racine, du noir Crébillon; le drame était à peine connu, et on ne parvint jusqu'à lui que par l'intermédiaire du mélodrame qui faisait rire et pleurer, chose qui, déjà, sent de bien loin son romantique.

Cependant, vint l'irruption des barbares : c'étaient des Anglais, dont Voltaire bafouait le Shakspeare; des Écossais, auxquels on accordait à peine un Ossian; puis ces bons Allemands, dont l'âme engourdie était morte, disait-on, aux élans d'une vive et brûlante imagination. Qui donc, à cette époque, connaissait les noms de Pope, de Klopstock, de Kant, de Walter-Scott et de ce Lord Byron qui devait effacer tous ses rivaux ?

Ainsi qu'en physique, en chimie, en politique, dut avoir lieu à cette époque une rébellion intellectuelle, une révolte poétique. Le culte des anciennes statues était mort; en 1814, on nous avait enlevé la Vénus de Médicis, le Laocoon et l'Apollon du Belvédère; il fallait à la France de nouveaux dieux, de nouvelles images. Que fit-on ? Au moyen âge, on demanda ses antiques et intéressantes chroniques; à l'Allemagne, son Schiller et son Goethe; à l'Angleterre, tout l'arsenal de ses poésies en dehors des idées reçues; on puisa chez les Suédois, chez les Danois, on parcourut les quatre points du globe pour trouver du nouveau, et de ce mélange des intelligences, de ce conflit de peuples pensants, naquit parmi nous le genre romantique, mot

tout germanique, que les Français confondirent longtemps avec celui de romanesque.

Un peuple restait ignoré pourtant, non par le pouvoir de ses armes, par le nombre de ses victoires, par l'importance de sa politique, mais sous celui de la littérature ; on ignorait que les Russes eussent encore songé à la culture des lettres.

Et pourquoi donc, à cette époque de fusion universelle parmi les peuples, à cette époque où le nord et le midi se rencontraient face à face, et les armes à la main, pourquoi les âmes ne se seraient-elles pas entendues? Les Anglais, d'abord, les Allemands, plus tard, avaient fait parvenir jusqu'à nous leurs accents littéraires ; mais qui donc, jusque-là, avait entendu parler de Lomonossoff, de Dierjavine, de Bogdanovitch, de Karumsine, de Pouschkine? Ces noms étaient ignorés. On savait que la littérature française avait été accueillie avec enthousiasme sous Elisabeth, sous Catherine II et sous Paul Ier. On savait que le colonel La Harpe avait inspiré de nobles et grandes idées à l'empereur Alexandre. Mais où se trouvaient tous ces noms aujourd'hui glorieux et alors dans l'oubli.

Lomonossof, nous l'avons dit, est le père de la poésie, de la littérature et de la grammaire russe; mais ce grand génie ne fut qu'imitateur; après lui Pétrof, l'auteur de Rossiade, ne fut qu'un pâle émule de Virgile. Dierjavine et Dmitrief vinrent après; grands furent leurs efforts pour imprimer au langage russe, cet accent, cette mélodie qui lui conviennent. Karumsine dépouilla la langue de tout ce qu'elle avait de trop asiatique, et de trop classique; il commença à l'européiser; mais, au milieu de tant de productions lyriques, descriptives ou dramatiques, nous ne voyons, après tout, que de faibles copies des anciens et des modernes anciens. Partout, des lieux communs traduits en odes et en hymnes, partout des drames copiés, sur les Français surtout; mais, au sein de ce fleuve d'imitation, nous nous plaisons à reconnaître l'aimable Bogdanovitch, immortalisé par sa *Douschinka* toute autre chose que la Psyché de La Fontaine, puis les œuvres de Pouschkine, toutes d'entraînement et d'imagination, et qui, plus romantique que tout autre, mû par ses seules inspirations, ne pensa jamais que le romantique pût faire école. Lisez le *Prisonnier du Caucase; Rouslan* et *Lioudmila,* ces deux poëmes si beaux de vérité,

si frais de jeunesse; lisez les *Bohémiens,* son *Comte Pouline*, son chant de *Pultava,* son *Angélo,* la cascade de *Bakhtchi-Saraï,* et vous les croiriez sortis d'une plume byronienne; cependant, pauvre poëte, il n'allait pas, comme Childe-Harold, s'enivrer aux baisers des Albanaises ou des femmes des Cyclades, il assistait à la toilette des Circassiennes, et fut aimé de l'une de ces incomparables houris.

Batiouschkof et Joukofski, surtout, qui doit beaucoup à l'école allemande, ont enrichi le répertoire de la littérature romantique, et plusieurs femmes même ont consacré leur génie à ce genre. Deux dames du plus haut mérite, Anna Bounina et mademoiselle Koulmann, se sont fait admirer par des poésies que ne désavoueraient point les Dufrénoi, les Tastu, ni les Valmore. Leurs œuvres se distinguent par une harmonie de langage, un sentiment mélancolique qui ne trouve sa source que dans l'étude des tableaux de la nature et des orages du cœur humain.

La poésie est l'amour de la pensée; comme celui-là, elle est innée. Elle est le plus attrayant, le plus incompréhensible, le plus électrique sentiment qui puisse enflammer le génie humain. Les premiers poëtes furent peintres; ils ont exprimé leurs joies ou leurs douleurs, décrit les beautés ou les horreurs de la nature, et le mensonge poétique démontre ou ce qui est ou ce qui devrait être.

La poésie romantique est le cheval de la nature, le cheval pur-sang, habitant des forêts, le cheval sur lequel fut attaché Mazeppa. Il ne suit que son caprice, n'obéit qu'à sa volonté : tantôt calme et mélancolique, il se repaît de l'herbe tendre et se désaltère dans un ruisseau limpide, tantôt, soumis à ses instincts fougueux, il poursuit une cavale. L'air retentit de ses hennissements, il se heurte aux montagnes, il brise ronces et broussailles, sa force et sa jeunesse triomphent de tous les obstacles. La poésie classique sera le cheval dompté, qui connaît le mors et le frein; richement caparaçonné, il porte aigrettes et panaches, paisiblement attelé au char d'un triomphateur. La poésie classique a des bornes, la romantique n'en connaît point; cette dernière est donc la plus naturelle, car l'homme n'est pas né avec des langes, il n'en a été enveloppé que par la misère de sa nature.

DOUSCHINKA.

Poëme en douze chants par Bogdanovitch.

PORTRAIT DE DOUSCHINKA ET DE SON PÈRE.

Au temps de Jupiter, alors que, dans la Grèce,
Des grands seigneurs se propageait l'espèce,
Le moindre bourg avait mortels,
Se faisant dieux, ayant autels.

Parmi tant de rois, tant de princes,
En vivait un, riche de ses provinces,
De ses guerriers, de son esprit surtout,
Des agréments de sa figure,
De sa grâce, de son bon goût,
Des boucles de sa chevelure,
De ses moissons, de ses troupeaux,
Et du nombre de ses chevaux.

Par malheur il avait des voisins peu commodes,
Qui, dans celui des ours, étudiaient leurs codes,
Gens méchants, l'un surtout, du nom de Lycaon,
Brigand, célébré par Nason,
Au cœur dur, aux serres cruelles,
Vivant de meutres, de querelles,
Que, pour méfaits et mauvais coups,
On a rangé parmi les loups.

Mais celui dont, ici, je vais conter l'histoire,
Mérite de rester dans l'humaine mémoire.
De la bête féroce il n'avait ni l'aspect,
Ni les mœurs;... pour les dieux pénétré de respect,
Aimé d'eux, il était humain autant qu'aimable;
Renvoyait l'innocent, punissait le coupable.

Les méchants tenaient-ils un peu de l'animal,
Il ne leur faisait aucun mal;
Mais sa sévérité ne voulait point de bornes :
A sa voix, quelques-uns étaient bêtes à cornes;
D'autres devenaient porcs; d'autres, pour châtiment,
Du lion répétaient le sourd rugissement;
Même, de la justice, ingénieux organe,
A d'autres il donnait les oreilles d'un âne,
Consacré par l'antiquité :
Malgré les dents du temps qui tout mange et tout ronge,
Ces faits ne sont pas un mensonge,
Ils passeront à la postérité.

Aux envieux il infligeait la peine
De travailler au bien d'autrui;
Ce bonheur excitait leur haine,
Ainsi qu'il arrive aujourd'hui :
Mais, chose encore bien plus rare,
Il ordonnait que tout avare,
Toujours assis sur son trésor,
Le gardât, le comptât, le recomptât encor,
Sans que jamais il pût se rassasier d'or.
Aux vaniteux, aux autres hommes,
Il défendait d'adresser nul discours;
Ce châtiment, jusqu'au siècle où nous sommes,
Pour ces gens-là dure toujours.

Nul ne devait accorder confiance
Aux hypocrites, aux menteurs;
Tous devaient haïr cette engeance
Et fuir les calomniateurs.
Les espions, les délateurs,
Qui de leur foi font un commerce,
Tous ceux dont le talent s'exerce
A mentir près du souverain,
Ceux-là devaient porter le masque

Qui stygmatise, qui démasque
Celui qui nuit à son prochain.

Naguère, ainsi, dans une mascarade,
Au dernier carnaval, après une parade,
Contre un grand nombre de méfaits,
Le peuple de Moscou lança ses quolibets.
Et puis, dans sa juste colère,
Il pensa ne pouvoir mieux faire,
Que de publier un édit,
Dans lequel prudemment est dit :
Que tous ceux reconnus coupables
De tant de choses condamnables,
A l'avenir porteront un bonnet
Spécifiant ce qu'ils ont fait,
Afin que chacun, au plus vite,
Puisse fuir à jamais cette race maudite.

Cet oukase, fort peu sévère,
Parut excellent au vulgaire,
Lequel ne savait pas, dans sa simplicité,
Qu'autrefois, sans aucun scrupule,
L'homme méchant ou ridicule,
Dans la rivière était jeté.

Du livre des Métamorphoses
L'auteur aimable, ingénieux,
Qui peignit tant de fausses choses,
Comme vérités à nos yeux,
Ovide dit comment la Grèce
Punissait l'humaine faiblesse,
Le mensonge, la cruauté :
En bœuf elle changeait Séraste,
Puis en singes toute la caste
De Cécrops, aux discours trompeurs;
En grenouilles les vils flatteurs,

Les inconstants en girouettes,
Les indiscrets en alouettes,
En marbre tout cœur inhumain;
Ixion, Sisyphe, Tantale
Expiaient leur erreur fatale
Par un sommeil sans lendemain.
Comme faveur, le moins coupable
Était heureux, selon la fable,
Quand le prince était généreux,
De porter un masque hideux.
Cette loi, de justice empreinte,
Aux méchants inspirait la crainte,
Ils y voyaient leur châtiment;
Mais, gens de ville et de province
Étaient invités par le prince,
Qui leur donnait *sel* et *froment*.

Sublime Homère ! Homère immense
Toi qui, de tes héros, gardes si bien l'honneur !
A table ils oubliaient tout désir de vengeance;
De boire et de manger ils faisaient leur bonheur.
Si tu te réveillais, dieu de la poésie,
Sans doute tu t'étonnerais
Que pauvre barde, moi, j'aie eu la fantaisie
De t'imiter dans tes portraits.
Oh non ! certes, et ma faiblesse
Peindrait mal les repas des monarques de Grèce;
Je dirai seulement, et pour ne point mentir,
Que le roi dont je parle était excellent homme,
Qu'avec tous ses sujets il était gastronome,
Et qu'après leur dîner tous s'en allaient dormir ;
Aussi cette humeur sans nuage,
Ces repas offerts de moitié
Pour tous les rois du voisinage
Étaient un gage d'amitié !
Tous ces rois, pères de familles,

Envoyèrent vers lui, car il avait trois filles,
Trois filles dans l'éclat de toute leur beauté !
Trois fleurs, trois magnifiques roses,
Au souffle du zéphir écloses,
Symboles de candeur et de naïveté.

La plus jeune, surtout, était le vrai modèle
De ce que la nature enfanta de plus beau ;
Le lis, pour la blancheur, eût pâli devant elle ;
La rose eût, sur son sein, rencontré le tombeau.
L'homme n'a point, dans son langage,
De mot pour vous décrire une si douce image ;
Il serait inutile et même audacieux
De la peindre... Elle était comme une étoile aux cieux.
Pour si jeune et rare merveille,
Qui de son père éblouissait la cour,
Combien de soupirants ! pas un cœur qui ne veille,
Qui ne désire et la nuit et le jour !
D'après une légende antique,
Sans appel, comme sans réplique,
Mais dont le nom d'auteur reste à jamais caché,
Les Grecs, les anciens Grecs, la nommèrent *Psyché ;*
Plus tard, des érudits, d'après mainte réclame,
Ont dit qu'elle devait se parer du nom *d'âme ;*
Chez les Russes, enfin, un savant indiqua
Qu'on devait lui donner celui de *Douschinka*.
Ce savant, amoureux, sans doute, ajoute même,
Que pour nommer l'objet qu'on aime,
Quoique nouveau, ce nom est de tous le plus doux,
Qui soit d'usage parmi nous.

Aussi de Douschinka l'étoile nous éclaire ;
Chez le peuple, partout, on en redit le nom ;
L'amour l'a consacré dans son vocabulaire ;
En est-il qui, jamais, obtint tant de renom ?

BOGDANOVITCH.

LE PRISONNIER DU CAUCASE.

Poëme en deux chants,

PAR A. POUSCHKINE.

Cependant le fils de l'Europe
De ce peuple encor vierge admirait l'enveloppe;
Étudiant ces montagnards,
Leurs croyances, leurs mœurs, jusques à leurs regards.
Il se plaisait à leur nomade vie,
Leur amour des combats, leur hospitalité,
Leur courage, leur bonhomie,
Leur force et leur vélocité.
Il se plaisait à voir, s'exerçant de bonne heure,
Le Tcherkesse léger sortir de sa demeure,
Parfois, de sentier en sentier,
Parfois, de montagne en montagne,
En bonnet noir, par la campagne,
L'arc en main, sur son étrier,
A celui qui vers lui s'avance,
Présenter le fer de sa lance,
Se livrant à son destrier.
Fier, indomptable, le Tcherkesse
De ses armes fait sa richesse ;
Bariolé, son vêtement
N'a que du fer pour ornement.
Son arc, son carquois, sa cuirasse,
Son poignard, vengeurs de sa race,
Sont ses aïeux, sont son orgueil;
Sa gourde, inséparable amie
L'accompagne pendant sa vie,
Et le console aux jours de deuil.
Rien ne lui nuit, rien ne lui pèse;
Invincible comme invaincu,
A pied comme à cheval, il est toujours à l'aise,

Il meurt ainsi qu'il a vécu.
Terreur du terrible Cosaque,
Nourrisseur vigilant du cheval indompté,
Du traître il n'a point la casaque,
Il n'a que la fidélité.
Avec lui, dans sa grotte, ou bien dans l'herbe tendre,
Un voleur confiant peut venir se cacher;
Mais gare au voyageur qui vient se faire entendre!
Imprudent! où va-t-il? et que va-t-il chercher?
Comme un chacal, le Tcherkesse se lève,
Il tend son arc de sa puissante main;
Le trait part, il tire son glaive,
Le pauvre voyageur gît, là, sans lendemain.
Puis le cheval emporte le Tcherkesse,
A toute bride, à toute lesse,
Rien ne saurait lui résister;
Les marécages, les broussailles,
Les monts ne sont plus des murailles
Assez fortes pour l'arrêter;
Une trace de sang a marqué son passage;
Tout est silencieux, funèbre dans les airs;
Le galop saccadé de son coursier sauvage
Retentit seul dans les déserts.
Il rencontre un torrent..... aussitôt il s'élance
Avec son cheval et sa lance,
Au milieu des flots écumants,
Des algues, des roseaux dormants;
N'en pouvant plus, et hors d'haleine,
Il boit l'onde, il se tient à peine,
Il lutte, il joue avec la mort;
Mais son coursier jeune, rapide,
Comme lui, nageant intrépide,
Le transporte sur l'autre bord.
Le voilà sauf: quand dans la nue,
La lune au ciel refuse sa clarté,
Il se saisit de la souche cornue

D'un arbre, dans les flots, par l'ouragan jeté ;
Puis il suspend aux branches séculaires,
Son arc et ses flèches légères,
Sa cuirasse et son bouclier,
Puis dans le fleuve, il se jette à la nage,
Du torrent affrontant la rage
Comme un féroce sanglier.
Il fait noir et le fleuve gronde ;
Le héros traverse son onde,
Ne sachant pas où le sort le conduit.
Il gagne enfin ces tertres où la nuit,
Au sein du calme et du silence,
Le Cosaque veillant, à côté de sa lance,
De l'œil suit le cours du torrent,
Tandis que, près de lui, durant la nuit obscure,
Le torrent entraîne l'armure
Du perfide Tcherkesse errant !
Pauvre Cosaque ! assiste à ces champs de bataille,
Où, foudroyés par la mitraille,
Tes frères, comme toi, décimés par la mort,
Allaient, de leur trépas, demander compte au sort.
Pensif, tu regrettais ton épouse chérie,
Tu regrettais les jours de ta patrie !
Hélas ! pour toi, plus de réveil !
Tu ne reverras plus le Don ni le soleil,
Ni la demeure de tes pères,
Ni ces jeunes beautés qui te furent si chères,
En vain, tu n'es pas endormi ;
Voici venir ton ennemi ;
Du Cosaque déjà se prépare la tombe :
Une flèche est lancée ; il chancelle, il succombe,
Et du tertre précipité,
Roule son corps ensanglanté.

Mais dans le sein de sa famille,
Lorsque le bois brûle et pétille

Devant le paisible foyer,
Quelquefois arrive un guerrier
Des déserts habitant nomade;
Le Tcherkesse lui dit : Mon brave camarade,
Assieds-toi là, voici du feu;
Sois mon convive, sois mon frère,
Je n'ai qu'une pauvre chaumière,
Mais pour nous, là-haut, est un Dieu;
Il partage avec lui sa soupe,
De tchikhir (1) remplit une coupe,
Il trinque, il boit à sa santé;
Puis, le matin, lorsque l'aurore
Luit pour mettre un terme au sommeil,
Le Tcherkesse le laisse encore,
N'assistant point à son réveil.

Au Baïram, quand se rassemble
La fleur des jeunes combattants,
Tous on les voit lutter ensemble,
Et jouer aux jeux innocents;
Chacun, ainsi le veut la règle,
Tire sa flèche sur un aigle,
L'aigle tombe, au premier signal,
Vous voyez, tout couvert de gloire,
Heureux, d'une telle victoire
Chacun s'enfuir sur son cheval.

Mais souvent la monotonie
De ces fils du désert empoisonne la vie;
Je les ai vus au milieu d'un festin
D'un esclave innocent terminer le destin,
Et les petits garçons venir danser en ronde,
Autour de ce mourant, qu'on ravissait au monde.

(1) Le *tchikhir* est le vin rouge de Géorgie.

Le prisonnier du Caucase, c'est Pouschkine lui-même; c'est le poëte avec toutes ses douleurs et tout son désespoir; il souffre au milieu de ces peuplades qu'il ne connaît pas encore; mais il se console en étudiant leurs mœurs et leur caractère. Sous son habile et artistique pinceau, se tracent, se dessinent avec une admirable fidélité, toutes les habitudes de ces montagnards, idolâtres de l'indépendance, et dont la mixte brutalité semble tenir le milieu entre la barbarie et la civilisation ; ils ont bu à la coupe du prophète, mais aussi, a pénétré chez eux la voix du Christ, par l'organe des Américains, leurs voisins, et comme eux habitants des montagnes.

La poésie de Pouschkine est suave, harmonieuse, persuasive; son sourire est celui du condamné chrétien ; son style est l'expression diaphane de sa pensée. Sans lui, sans ses malheurs, les coutumes des Tcherkesses ou Circassiens seraient peut-être encore rangées parmi les fables des voyageurs; mais Pouschkine est poëte, peintre et historien. Dans des vers qui paraissent ne rien coûter à l'imagination et au génie, il décrit l'existence multiple des Tcherkesses, impressionnables comme tous les orientaux, reconnaissants, hospitaliers, mais vindicatifs; tantôt dans une heureuse et noble indolence, s'enivrant des larmes et des caresses de leurs captives aux yeux noirs ; puis, d'un seul bond, comme le tigre ou la panthère, s'élançant sur leurs coursiers toujours sellés, toujours bridés. Le Russe est là sur la frontière, en dépit des fusils, des canons, il faut aller le débusquer et revenir, avec du butin, goûter les paisibles jouissances de l'aoula (1). Cette première partie du poëme étincelle de beautés, que j'ai essayé de traduire aussi fidèlement que possible, mais où l'interprète trop sévère ne retrouvera pas, sans doute, cette rapidité, cette élégance, cette variété scintillante, principales qualités du style de Pouschkine.

Dans le deuxième chant, le poëte a eu le bonheur de captiver une des plus belles filles de la montagne ; lui-même en est éperdument épris, et tout ce que l'amour peut inspirer de plus délicat, de plus enchaînant, s'échappe des lèvres de cette jeune et délicieuse femme,

(1) Village des peuples circassiens.

qui brave une mort certaine pour s'endormir sur le sein de son amant.

Mais le noble poëte n'accepte pas un si noble dévouement. Non, lui dit-il, adorable créature, non, abandonne-moi à mon triste sort ; tu ne sais pas tout ce qu'il y a de douleur dans mon âme, tout ce qu'il y a d'amertume et de tristesse dans chacun de mes soupirs. Je suis trop malheureux pour être digne de tes embrassements. Laisse-moi mes fers ; tu ne saurais les supporter.

Ah, pourquoi, réplique la jeune Circassienne, pourquoi donc m'avoir embrasée de ton amour ? Oh ! Russe, à toi ma jeunesse et mon avenir ; à moi tes larmes et ton désespoir.

Au loin, cependant, se font entendre des cris d'alerte ; aux frontières ont paru les Russes et les Cosaques ; aussitôt s'élancent, du sein de l'Aoula, des guerriers qui ne dorment jamais, et cent tribus indomptables traversent à la nage les ondes menaçantes du Kouban.

Un chœur de jeunes filles entonne un chant funèbre ; la voix d'une seule se fait encore entendre : Va, dit-elle au jeune Russe, échappe aux horreurs de l'esclavage ; mais au moins, je te suivrai dans ta fuite ; et l'infortunée Tcherkesse, ne consultant que son amour, se précipite dans les flots, où elle rencontre la mort.

Le pauvre voyageur a le bonheur de rejoindre les Russes, et ne conserve que le souvenir de son amour.

Nous donnons ici les premiers vers du second chant, où le poëte a déployé tout ce qu'il y a de charme et d'amour dans le cœur d'une femme de la nature, éprise de ce sentiment que peut seul exprimer l'homme qui fut assez heureux pour en être l'objet.

FRAGMENT DU DEUXIÈME CHANT

DU PRISONNIER DU CAUCASE,

PAR ALEXANDRE POUSCHKINE.

Oui, tu les as connus tous les transports d'un jour !
Jeune enfant, vierge des montagnes,
Fille de l'innocence, au sein de tes campagnes,
Tu m'embrasas de ton amour !

Le soir, lorsque, brûlant d'une indicible flamme,
A tes côtés reposait ton ami ;
Quand, oubliant le monde, et n'ayant plus qu'une âme,
Autour de nous tout était endormi,
Tu lui disais dans ta tendresse :
« Plus de patrie et plus de liberté ;
» Oublions, oublions jusques à la tristesse ;
» Endors-toi sur mon sein, vivons de volupté !
» Toi que j'aime plus que moi-même (1),
» Toi, de mon cœur, victorieux,
» Avant toi nul mortel ne m'avait dit : Je t'aime,
» Nul n'avait embrassé mes yeux.
» Jusqu'à mon lit jamais Tcherkesse,
» A l'œil noir, brillant de jeunesse,
» N'osa se glisser dans la nuit :
» Dans la contrée il n'était bruit
» Que de la vierge inabordable,
» Au cœur dur, à l'âme indomptable.
» Je connais le sort qui m'attend ;
» Rien contre lui ne saurait me défendre ;
» Personne ici ne nous entend :
» Mais mon père et mon frère ont juré de me vendre !
» Je les prîrai... Si la raison,
» Sur ces bronzes ne peut rien faire,
» J'ai le poignard, j'ai le poison,
» J'ai, là, de quoi les satisfaire :
» Cher prisonnier, reçois ma foi,
» Je t'aime, t'aime d'une flamme
» Qui consume toute mon âme ;
» Prisonnier, je suis toute à toi.

Mais lui, pendant cette heure heureuse,
Morne, inquiet, silencieux,

(1) La Fontaine a dit :
« Vous que l'on aime à l'égal de soi-même. »

De sa vierge ardente, amoureuse,
Pensif, il détournait les yeux :
Il s'oubliait... Les jours d'alarmes
Passaient devant son souvenir ;
En torrents s'échappaient ses larmes,
Il songeait au noir avenir;
Puis comme plomb, puis comme flamme,
Tourments d'amour brisaient son âme,
Puis devant son amante en pleurs,
Il disait ainsi ses douleurs :

» Belle fille! et qui donc t'oblige
» De ta jeunesse à me livrer les jours?
» Je ne suis rien. Mon Dieu! qui suis-je?
» Rêve, rêve à d'autres amours !
» Un jeune homme à vive tendresse
» Vaudra bien mieux que ma tristesse;
» Heureux, ivre de volupté,
» Il saura dans ton âme tendre
» Tout deviner et tout comprendre,
» Et t'admirer dans ta beauté.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

» O Russe! ô Russe, mon vainqueur!
» Pourquoi, connaissant mal ton cœur,
» Te confiant ma destinée,
» A toi me suis-je abandonnée?
» Trop longtemps, mon unique bien,
» Aurais-je donc pressé mon sein contre le tien?
» Objet constant de mes pensées,
» Comment! ce peu de nuits qu'avec toi j'ai passées,
» Ces nuits de feu, ces nuits d'amour
» Auront disparu sans retour!

» Quoi! plus de ces moments d'ivresse,
» Captif, où, brûlant ma jeunesse,
» Par innocence et par pitié,
» Mon âme de ton sort partageait la moitié!
» Moi je voulais, soumise et tendre,
» Te veiller pendant ton sommeil;
» Chacun de tes soupirs, j'aurais voulu l'entendre
» Pour te sourire à ton réveil (1).
» Tu ne l'as pas voulu!... Ne suis-je donc plus celle,
» A tes yeux si jeune et si belle,
» La femme de ton cœur, celle que tu chéris,
» Celle qui comprend ta souffrance?
» Pardonne-moi mes sanglots et mes cris,
» Pardonne-moi mon espérance. »

LES FRÈRES BRIGANDS,

PAR ALEXANDRE POUSCHKINE.

Ainsi que des corbeaux qui, du haut de la nue,
Fondent pour dévorer les morts et les mourants,
Sur les bords du Volga, de voyageurs errants,
Près d'un feu se chauffait une troupe inconnue.
Là, mélange d'états et de conditions,
Là, mosaïque de costumes,
De rangs, de langues, de coutumes;
Hommes de toutes nations,
Tous échappés du bagne ou des prisons:
Ils n'ont qu'un but, c'est le pillage;
Sans rois, sans juges et sans lois,
L'instinct du vol fait leur courage,
Le hasard dicte leurs exploits.

(1) M. de Lamartine a exprimé les mêmes pensées dans son Élégie antique sur Sapho.

Et quels sont les sujets de ce nouvel empire ?
Ce sont les fils du Don, amoureux du butin,
Tous courant le même destin ;
Les enfants du désert, le Kalmouk, le Baschkire,
Le juif déguenillé, le Finois roux ou blond,
Et le Tsigane vagabond ;
Le mépris du danger, le sang, la tromperie,
Pour tous ces malheureux sont des liens sacrés ;
Pour tenir rang dans cette confrérie,
Il faut avoir du crime épuisé les degrés ;
Il faut avoir fourni la preuve
Qu'avec sang-froid on peut égorger une veuve.

Tout est calme, tout dort... De sa pâle lumière,
La lune les secourt jusques au lendemain ;
Cependant le vin coule, il se boit, et le verre
Passe, en moussant, de main en main,
Et le verre, à l'instant, est vide...
Quelques-uns, sur la terre humide,
S'étendent ; quelques-uns sommeillent à moitié ;
Les replis de leur tête avide
Cachent des songes sans pitié,
Devant eux leur montrant l'abîme.
D'autres, plus calmes et sans bruit,
Veulent, à l'ombre de la nuit,
Étudier la voix du crime.
L'un se leva... chacun s'assit,
Et voici quel fut son récit.

« Mes chers amis !... moi, comme aussi mon frère,
» Sommes nés malheureux... Et nos plus jeunes ans
» Furent remis aux soins d'une main étrangère.
» Mais nous n'étions que de pauvres enfants,
» Et la voix du besoin se fit bientôt entendre.
» Plus de soins, d'affection tendre,
» Plus aucun charme autour de nous ;

» Malheureux, des heureux nous devînmes jaloux.
» Plus rien, pas même une chaumière,
» Pas même un champ aux orphelins;
» Nous ne vivions que de misère,
» Nous errions dans les champs voisins.
» Cette vie! ah pourquoi nous fut-elle donnée?
» Vous concevez qu'elle nous ennuya;
» Et comme moi, mon frère s'écria :
» Allons chercher une autre destinée.
» Et nous voilà, bons compagnons,
» Armés de couteaux, de bâtons,
» Sans avenir, sans conscience,
» Nous livrant à la Providence.
» Pour nous, alors, nous avions l'amitié,
» Puis, nous avions la fleur de la jeunesse;
» Plaisirs, destin, force, richesse,
» Nous partagions tout par moitié...

» Un soir, par une nuit obscure,
» La lune seule éclairait les cieux;
» Elle seule, dans la nature,
» Guidait nos pas audacieux...
» Tous deux, cachés derrière un arbre,
» Aussi froids que peut l'être un marbre,
» Impatients nous attendions
» Un riche juif ou bien un pope,
» Revêtu de cette enveloppe,
» Qu'en vrais voleurs nous désirions.
» Une autre fois, l'hiver; pas l'ombre d'une étoile
» Ne se montrait au firmament;
» La nuit nous couvrait de son voile;
» Nous chantions, sur la neige, on voyageait gaîment.
» Tout à coup nous voyons briller une lumière.
» — C'est une auberge hospitalière,
» Disons-nous; nous frappons, on reconnaît nos voix;
» On nous ouvre, et jamais encore, aucune fois,

» Ne nous reçut si bien notre cabaretière.
» Allons! entrez, mes chers enfants,
» Vous voilà donc, fils de la joie.
» Puis on nous fête, l'on nous choie,
» Nous étions ivres, triomphants.
» Le pain, le vin, l'on nous prodigue
» Tout, jusqu'à des houris aux séduisants appas;
» Mais bientôt la justice opposait une digue
» A ce festin qui ne finissait pas.
» La porte s'ouvre, on nous regarde:
» En un clin d'œil nous sommes enchaînés;
» Soit par prudence ou par mégarde,
» Au poste nous voilà menés.
» Plus âgé de cinq ans, et plus fort que mon frère,
» Je pus endurer mes tourments;
» Lui, jeune et débile, au contraire,
» Attendait ses derniers moments.
» J'étouffe! je me meurs! répétait-il sans cesse,
» J'étouffe!... donne-moi de l'eau;
» Conduis-moi dans ces bois, abris de ma jeunesse,
» Ou bien creuse ici mon tombeau.
» Vite, je lui donnais à boire;
» J'espérais calmer sa douleur;
» Ecoutez-moi; veuillez me croire,
» L'eau, même, de son corps, accroissait la chaleur.
» Il avait perdu connaissance;
» Déjà même il ne savait plus
» Que, là, j'étais en sa présence;
» Il croyait mes soins superflus.
» Il s'écriait, dans son délire,
» Pensant que j'étais endormi:
» Où s'est caché celui qui dans mon cœur sait lire,
» Mon camarade et mon ami;
» Celui qui, m'arrachant à mes douces campagnes,
» A mes vallons, à mes montagnes,
» M'a conduit dans les bois, m'a montré le premier

» A me servir du fer du meurtrier ?
» Sans moi, dans ce moment, armé de sa massue,
» Libre, dans l'ombre des forêts,
» Sur quelque voyageur comme un tigre il se rue,
» Et moi, je suis sous les cyprès !
» Puis, lorsque de son sein la froide conscience
» Arrachait des cris de douleur,
» Il voyait de la Providence
» Le bras puissant, le doigt vengeur.
» Mais, à son âme triste et sombre,
» Mais devant son cœur désolé,
» Passait et passait toujours l'ombre
» D'un vieillard que tous deux nous avions immolé.
» La tête dans ses mains, l'infortuné malade,
» Sur moi fixant un sinistre regard,
» Me disait : — O mon frère ! ô mon cher camarade !
» Grâce, grâce, pour ce vieillard !
» Vois-le, mon frère, il crie, il pleure ;
» Son faible bras est impuissant ;
» Pour lui n'a pas encor sonné la dernière heure ;
» A peine a-t-il encor quelques gouttes de sang.
» Ne ris point de sa barbe blanche ;
» Du ciel évitons le courroux,
» Ou bien, redoutons qu'il ne tranche
» Les jours qu'il réserve pour nous.
» J'écoutais, saisi d'épouvante ;
» J'essayais de tarir ses pleurs ;
» Loin de cette ombre vivante
» Je voulais chasser les terreurs ;
» Mais lui, dans son cachot, dans le sein des ténèbres,
» De l'épaisseur des bois voyait sortir les morts ;
» Il voyait leurs danses funèbres
» Et les rêves hideux qu'enfantent les remords ;
» Il entendait jusqu'aux sourires
» Et des goules et des vampires ;
» Il entendait jusqu'au bruit des coursiers,

» Jusqu'à la voix des cavaliers
» Qui venaient demander une victime prête ;
» Ses cheveux hérissés se dressaient sur sa tête ;
» Tout tremblant, il voyait, au travers des barreaux,
» La foule se pressant, sur le lieu de torture,
» A grands cris appeler, par son cruel murmure,
» Le cortége de mort, le knout et les bourreaux.
» C'est ainsi que mon pauvre frère
» De la justice attendait le réveil ;
» Nos yeux, pendant ce temps d'alarmes, de misère,
» Avaient oublié le sommeil.
» Mon frère, grâce à sa jeunesse,
» Revint bientôt à la santé ;
» Il oublia jusques à la tristesse,
» Il redevint ce qu'il avait été.
» Nous voilà réveillés !... et jamais, dans notre âme,
» Si vive encor n'avait étincelé la flamme
» Du bonheur : nous voulions goûter le frais des airs,
» La sombreur des forêts, le parfum des déserts.
» Malheureux, nous n'avions, pour distraire nos peines,
» Que les cris des geôliers, que le bruit de nos chaînes,
» Que l'horreur de la nuit, et que quelques moineaux,
» Qui venaient se jouer autour de nos créneaux.

» De rue en rue, un jour, promenés par la ville,
» Nous quêtions pour les prisonniers,
» La bienfaisance et crédule et facile,
» Avec empressement nous versait ses deniers.
» Silencieux, une seule pensée
» Occupait notre âme oppressée...
» Il fallait fuir... un fleuve était tout près...
» Plump !.. nous voilà tous deux dans les vagues profondes ;
» Nageant à la merci des ondes ;
» Le bruit seul de nos fers arrêtait nos projets.
» Nous avions vu, sur l'autre rive,
» Avant de nous livrer aux flots,

» Surgir comme quelques îlots :
» Nous y poussons; mais déjà l'on arrive,
» Déjà, l'on crie : Arrêtez! arrêtez!
» Ce sont deux évadés !... Déjà sont à la nage
» Deux soldats; nous étions déroutés;
» Mais la frayeur double notre courage,
» Et sur un des îlots nous sommes emportés.
» Une fois arrivés à ce gîte,
» Moitié sauvés, nous brisons, vite,
» Nos fers, et lambeaux par lambeaux,
» Nous coupons nos habits traversés par les eaux.
» On nous poursuit... mais l'espérance
» Nous a rendu tout notre aplomb;
» Des deux soldats, le premier qui s'avance
» Du fleuve, en un clin d'œil va visiter le fond;
» L'autre, fusil en main, intrépide se rue
» Dans les flots... mais, moi, je le tue
» A coups de pierre, et de nouveau
» Mon frère et moi nous nous jetons à l'eau;
» Aucun n'ose plus nous poursuivre,
» Et désormais nous pouvons vivre
» Heureux; nous voilà dans les bois.
» Je croyais bien, pour cette fois,
» Avoir sauvé mon pauvre frère;
» Mais pour lui cette épreuve était bien la dernière.
» De trois jours il ne me parla;
» Le sommeil fuyait sa paupière,
» Au repentir son âme tout entière
» Soupirait... La mort était là.
» Un matin, cependant, c'était le quatrième,
» Il me fait un signe, et, me pressant la main,
» Mon frère, me dit-il, toi qui m'aimes, que j'aime,
» Mon dernier jour ne sera pas demain;
» Et puis, vaincu par la souffrance,
» Une dernière fois il soupire, il gémit;
» Plus de regard, plus d'espérance,

» Et dans mes bras il s'endormit.
» Je ne croyais encor qu'à l'agonie...
» Trois nuits je demeurai près de ce corps sans vie,
» Le pressais sur mon cœur... Inquiet, malheureux,
» Un espoir me disait qu'il ouvrirait les yeux.
» Mais plus d'espoir!... Dans mon deuil solitaire,
» Du criminel à Dieu j'adresse la prière;
» Puis je creuse une fosse, et confie à la terre
» Mon frère, mon ami, celui que tant j'aimais,
» Qui pour me consoler ne sera plus jamais.
» Alors, m'abandonnant aux lois des destinées,
» Je pars seul; mais, hélas! plus de jeunes années;
» Tout s'est évanoui!... Plus de joyeux festins,
» Plus de ces jours où la raison succombe,
» Plus de voyage aux rivages lointains,
» Le défunt avait tout emporté dans la tombe.
» Maintenant, enfant de l'enfer,
» Mon âme s'est pétrifiée;
» Mon cœur est de bronze et de fer;
» A mes maux la pitié sera sacrifiée.....
» Une chose, une seule encore me fait horreur;
» C'est d'immoler un vieillard sans défense;
» Non, jusque-là, n'ira point ma vengeance,
» Des cheveux blancs fléchiront ma fureur;
» Car étant encore à la chaîne,
» Sur moi mon frère, attachant ses regards,
» Dans sa prison, se soutenant à peine,
» Me suppliait d'épargner les vieillards. »

Il se tut, et brûlé par une fièvre ardente,
Notre brigand, vaincu par les douleurs,
Tenait entre ses mains, sa tête délirante,
Et versait des torrents de pleurs:
— Allons, disent ses camarades,
Ces regrets sont tardifs et fades,
Trêve aux ennuis, trêve au chagrin,

Le ciel est pur, l'air est serein;
A quoi bon répandre des larmes?
Laisse-nous là tous ces remords;
Loin de nous de vaines alarmes,
Nous vivons, il suffit; ne pensons plus aux morts:
Allons! du vin, vive la joie!
Ami je bois à la santé;
Aujourd'hui, si Dieu nous l'envoie,
Buvons! demain, il se serait gâté.
Puis la cruche passe à la ronde;
Le vin fait oublier le monde,
Oublier jusqu'à la raison;
Chacun répète sa chanson,
Chacun raconte son histoire;
Puis enfin, à force de boire,
De crier, de faire du bruit,
Aux cris succède le silence,
Mais l'implacable conscience,
Au jour remplacera la nuit.

Cette pièce, tout originale, est due aux premières inspirations de Pouschkine; mais ce n'est déjà plus ce fougueux élève du lycée de Tsarskoïé-Sélo. Il y a là quelque chose de plus réfléchi, de plus mûr. Une grande idée morale se rattache à ce récit; nous l'avons reproduit parce qu'il exprime, sous une allégorie criminelle, tout le respect qu'il a constamment porté à la vertu et aux bonnes mœurs. Son but, dans ce petit poëme, a été de consacrer toutes les tortures morales qu'éprouve l'homme, lorsqu'une fois il s'est éloigné du sentier de la justice, et qu'il a marché à pieds joints sur les lois sacrées de la nature et du droit humain.

Si le crime y est représenté chez l'un des deux frères sous une couleur qui peut intéresser le lecteur, c'est que tous deux étaient bien jeunes, et que la perversité n'avait pas encore tracé dans leur cœur l'ineffaçable sillon de l'impénitence finale, ou du non-repentir.

Quoi qu'il en soit, cette petite nouvelle est attrayante, sinon par la nouveauté des pensées, du moins par le jet de l'imagination, la variété du style, et j'oserais même dire par la latitude que laisse le poëte à la propre imagination du lecteur.

ANALYSE DE ROUSLAN ET LIOUDMILA

Poëme en six chants et en vers,

PAR ALEXANDRE POUSCHKINE.

Si l'on considérait la littérature romantique sous le même point de vue que celle des Orientaux, le poëme dont je présente ici une bien succincte analyse, pourrait être rangé parmi les productions du genre des *Mille et une nuits*. Mais si le lecteur veut bien y faire attention, il s'apercevra bien vite que le but de l'auteur a été de retracer de vieux souvenirs, et de rattacher une légende slave à quelques traditions scandinaves, que les Russes, avant même d'être constitués en nation, avaient reçues des princes normands qu'ils appelèrent, vers la fin du IXe siècle, pour les gouverner.

Sans doute, le lecteur, d'après ce froid exposé du poëme, ne pourra juger ni de toute l'imagination du poëte, ni surtout de cette richesse, de cette harmonie, de cette pompe de versification qui forment le principal mérite d'Alexandre Pouschkine. Dans deux extraits que nous croyons les plus saillants, nous avons essayé, autant qu'il nous a été possible, de nous rapprocher de la couleur de cette composition, si originale sous le rapport de la conception et de l'expression.

Ce poëme, tout dans le genre chevaleresque et féerique, peut être rangé parmi ce que la littérature ancienne et moderne nous offre de plus romantique; il figure, en première ligne, parmi les œuvres de l'auteur, et nous voyons Alexandre Pouschkine y déployer, pour ainsi dire, une surabondance d'imagination et de poésie, de verve et de jeunesse.

CHANT PREMIER.

Vladimir vient d'accorder la plus jeune de ses filles en mariage au valeureux Rouslan ; au splendide festin, donné à cette occasion, ne préside point la sobriété. Les invités se livrent à une joie immodérée. Les verres s'entre-choquent et au milieu de tout ce tumulte, se font entendre les chants d'un barde qui célèbre l'heureuse union de Rouslan et de la belle Lioudmila. Tel est le nom de la charmante fille de Vladimir.

De tous ces convives, un seul ne boit ni ne mange; ses yeux se portent partout avec inquiétude; son cœur bat impétueux, et ses regards d'amour s'arrêtent sur celle qui désormais doit être sa compagne. Il soupire, il brûle; son visage est embrasé de colère, il compte les instants qui le séparent encore de la fin du repas.

Trois jeunes chevaliers, rivaux de Rouslan, attirent surtout son attention, trois rivaux enflammés d'amour et de haine : Rogdaï, célèbre par ses exploits dans les champs de Kief; Farlaf, indomptable dans les festins, et des plus modestes dans les batailles; enfin, Ratmir, le jeune khan des Khazars, toujours calme, toujours silencieux. Tous trois sont tristes et semblent ne prendre aucune part à la cérémonie des noces.

Cependant a sonné l'heure de se retirer; on se sépare, et les Boyards, ivres d'hydromel, s'apprêtent à retourner chacun chez soi. L'épouse, les yeux baissés, n'ose regarder son époux, tandis que celui-ci, en imagination, dévore déjà tous les trésors de sa bien-aimée.

Cependant la jeune Lioudmila est conduite dans la chambre nuptiale. Tombent les derniers voiles de la pudeur; Rouslan va être heureux. Tout à coup, l'éclair brille, le tonnerre gronde ; trois fois se fait entendre une voix menaçante; l'époux interroge les ténèbres; il cherche en vain; Lioudmila lui a été enlevée par une puissance surhumaine.

Le grand prince est instruit de l'incompréhensible événement : terrible est sa fureur; bien tendre son amour pour sa fille. Ma

Lioudmila, s'écrie le vieillard, ma Lioudmila! qui viendra me la rendre?

— Moi, s'écria l'infortuné Rouslan. — Moi, moi, s'écrièrent aussi Rogdaï, Farlaf et Ratmir; nous te jurons de traverser tout l'univers pour te ramener la princesse.

Tous quatre, ils se mettent en route, et tous animés de pensées diverses, ils suivent, pendant tout un jour, les rives sinueuses du Dniéper; puis tous ils se séparent, prenant chacun une différente direction.

Rouslan, succombant à ses souvenirs d'amour, semblait dormir sur son coursier, lorsque le héros aperçoit une grotte; il entre, il pénètre sous la voûte; il se trouve bientôt en face d'un vieillard, à barbe blanche, qui lisait péniblement à la lueur d'une lampe : Salut lui dit-il, mon fils; voici vingt ans que j'habite cette solitude; mais je te connais; tu es Rouslan, tu as perdu ta Lioudmila. Notre sort est semblable, mais arme-toi de courage; marche et ne t'arrête pas avant minuit : celui qui t'a si cruellement offensé, c'est l'enchanteur Tchernomor, le terrible habitant des montagnes, l'impitoyable ravisseur de jeunes filles; mais, brave chevalier, déjà le jour baisse et tu as besoin de repos.

Près d'un feu mourant, Rouslan s'étend sur un lit de mousse, mais le sommeil le fuit; il rêve à son amour, à ce bien suprême qu'il a perdu, qu'il a juré de retrouver. Il s'adresse alors au vieillard et le prie de lui raconter quelle fatalité l'a conduit dans ce désert.

« Mon fils, lui répond le solitaire, je suis Finois; dans ma jeunesse,
» je menais paître les troupeaux dans les vallées et sur les mon-
» tagnes; mais le sort avait décidé que cette douce et tranquille
» existence me serait bientôt ravie. Tout près de notre village, res-
» pirait au souffle du printemps et de la jeunesse, une vierge, un
» ange des cieux, Naïna; je ne pus la voir, sans être embrasé pour
» elle de tous les feux de l'amour; pendant six mois j'endurai mon
» martyre; enfin je lui dis : Naïna, je n'aime que toi au monde. Elle
» me répondit froidement : Berger, je ne t'aime pas. — Dans mon
» désespoir, j'abandonne les champs de la Finlande, je m'embarque
» avec des corsaires, et après dix ans, couvert de sang et de gloire,
» je retourne dans mes paisibles foyers. J'apporte tous mes lauriers

» aux pieds de Naïna; elle me répond comme la première fois : Tu » es un héros, mais je ne t'aime pas.

» Que te dirai-je? Non revenu de mes illusions, non consolé de » ma douleur, avant de me réfugier dans cette grotte, où les larmes » ont dépouillé mon front et fait blanchir ma barbe, je poursuivis » mes voyages. — Ecoute, bien loin, bien loin, dans ma patrie, au » sein de déserts connus des seuls pêcheurs, habitaient de vieux et » habiles nécromanciens qui savent le passé, le présent et l'avenir. » Tout est soumis à leur domination, jusqu'au tombeau, jusqu'à » l'amour.

» J'allai trouver ces enchanteurs pour arracher à leur science un » philtre assez puissant pour fondre la glace du cœur de Naïna; je » passai plusieurs années parmi eux; ils me dévoilèrent tous leurs » secrets, et une fois maître de leur magie, je m'écriai : Fille impi- » toyable, fille orgueilleuse, enfin je serai ton vainqueur.

» Tout fier de mon savoir, je lance mes malédictions, j'évoque » les esprits; tout à coup, la terre s'entr'ouvre, et je vois assise à mes » côtés une vieille sans dents, aux yeux éraillés, à la tête branlante, » c'était Naïna! Comment c'est toi, m'écriai-je, toi qui jadis fut si » belle, si ravissante... — Hélas! oui, me dit-elle, mais les années se » sont succédées bien rapides; aujourd'hui ont tinté mes soixante- » douze ans; je te dirai plus, je suis sorcière.

» Je frémis à sa vue : mes yeux se dessillèrent désenchantés; je » voulus fuir, mais, Rouslan, la vieille, me poursuivant, s'écriait : » Oui, mon ami, flamme de mon cœur, oui je reconnais que tu » fus un amant fidèle, un amant digne d'un meilleur sort. Ma » froideur lui inspira bientôt d'autres épithètes, elle me prodigua » les noms d'inconstant, de volage, de ravisseur de jeunes filles; je » n'eus que le temps de fuir, et de me cacher dans cet antre. »

Le héros recueillit avec respect le récit du solitaire; et au moment où il lui donna le baiser d'adieu, celui-ci lui répéta encore : N'oublie pas la leçon du vieillard.

CHANT DEUXIÈME.

Rogdaï quitte ses compagnons; poussé par un indicible pressentiment, il s'abandonne sur sa monture à travers les steppes et l'épais-

seur des forêts. Il se disait : « Je ne crains rien, je pourfendrai tout,
» je briserai tous les obstacles : Rouslan, tu apprendras à me con-
» naître. Celle qui devait être ta femme aujourd'hui s'abandonne
» aux larmes. » — Puis, tout à coup, faisant faire volte-face à son cheval, il retourna chez lui à toute bride.

Cependant le valeureux Farlaf avait dormi la grasse matinée; puis, pour réparer ses forces, il s'était mis en devoir de dîner à l'écart, au bord d'un ruisseau, quand, tout à coup, il aperçoit un cavalier galopant à toute bride. Farlaf laisse là son dîner, son casque, sa lance, toute son armure, remonte en selle et part comme l'éclair. Le cavalier le poursuit et s'écrie : « Arrête, déserteur félon, ou ta tête me
» répond de ta résistance. »

Farlaf a reconnu la voix de Rogdaï, et mourant de peur comme un lièvre poursuivi par les chiens, il pique son cheval des éperons; stimulé par la frayeur de son maître, le pauvre coursier franchit les haies, les broussailles, tandis que le timide cavalier, plus mort que vif, se laisse choir dans un fossé fangeux, n'attendant plus que le coup qui doit trancher ses jours. Lâche infâme, tu vas mourir, s'écrie aussitôt Rogdaï, en tenant son glaive suspendu sur la tête du fugitif. Mais à peine a-t-il reconnu Farlaf que, furieux, écumant de rage, grinçant des dents, il s'éloigne, sur le point de rire de lui-même.

Puis au pied de la montagne, il rencontre une pauvre vieille, à peine vivante, bossue, à la chevelure toute blanche qui, du doigt, lui indiquant le nord, lui dit : « Là, tu la retrouveras. » Rogdaï brûlait de joie, et cependant il volait vers une mort certaine.

Quant à Farlaf, resté dans le fossé, il respirait à peine et se demandait s'il vivait encore, et où pouvait être son cruel ennemi, lorsqu'il entend la vieille lui dire d'une voix chevrotante : « Lève-toi,
» jeune homme; tout est calme dans la campagne; tu n'y rencon-
» treras plus personne; voici ton cheval que je t'ai ramené, — pars.
» Ecoute-moi; il n'est pas facile de trouver Lioudmila; le plus sage
» conseil que j'aie à te donner, c'est de retourner bien tranquille-
» ment à Kief; là, reste sans aucun souci; Lioudmila ne peut nous
» échapper. »

Elle dit et disparut; le héros, rassuré, monte à cheval, et ne

pensant plus ni à la gloire, ni à la jeune princesse, retourne dans ses foyers.

Cependant Rouslan poursuit sa course par monts et par vaux, toujours occupé de l'objet de sa flamme, sans autre désir que celui de la retrouver. Un jour qu'il côtoyait une rivière, et que le calme le plus profond régnait autour de lui, il entend tout à coup siffler des flèches, résonner des cuirasses, et des chevaux hennir dans la campagne. « Halte là, s'écrie une voix formidable. — Prépare-toi au » combat, et va chercher ailleurs tes fiancées. »

Mais, pour un moment, quittons nos chevaliers, et revenons à la jeune princesse et au terrible Tchernomor.

« Où donc es-tu, s'écriait-elle du soir au matin, d'un accent lamentable ; cher époux, toi qui m'avais été promis, qui m'avais été accordé : où donc et quand pourrai-je te retrouver? »

Et pourtant, autour de la jeune éplorée, s'exhalaient les parfums les plus délicieux ; mollement étendue sur le duvet, elle goûtait les douceurs du repos, et jamais Schéhérazade n'offrit assez séduisante description pour entrer en comparaison du séjour actuel de la belle Lioudmila ; mais qu'étaient pour elle tout ce luxe, toute cette magnificence, toutes ses esclaves empressées à embellir sa beauté? Qu'était même cette cantatrice enchanteresse venue là pour lui faire oublier sa tristesse?

Lioudmila se trouve seule ; ses yeux se portent sur la campagne ; mais tout est morne, tout est solitaire ; un immense manteau de neige couvre la nature ; tout en larmes, elle court à la porte d'argent, et enivrée d'accords divins, elle se trouve au milieu de bosquets dont ceux d'Armide ne sont que la faible image ; au lever du soleil, fatiguée de sa course nocturne, elle se jette sur un lit de gazon ; une musique harmonieuse vient charmer son repos, mais pour elle point de sommeil ; elle ne pense qu'à son bien-aimé. Elle s'endort ; à son réveil les mêmes esclaves s'empressent à sa toilette ; un nouveau sommeil la surprend sur un lit de roses, mais au moment où elle goûtait avec le plus de délices les douceurs du repos, un bruit se fait entendre, et, à ses yeux, se présente toute une troupe de nègres, derrière laquelle s'élève la tête majestueuse d'un nain, portant barbe et l'un des bonnets les plus pyramidaux qui se puissent imaginer.

Lioudmila se réveille, une lutte s'engage entre les nègres et le nain ; on se pousse, on se bat, on s'enfuit; le bonnet seul du nain demeure entre les mains de Lioudmila.

CHANT TROISIÈME.

Au lever de l'aurore, tout est silencieux dans le palais enchanté ; Tchernomor, privé de son bonnet, est au désespoir ; ses esclaves arrangent tant bien que mal ses rares cheveux ; ils aromatisent ses longues moustaches, lorsque tout à coup se glisse par la fenêtre un serpent ailé, enveloppant Naïna de ses anneaux. « Depuis longtemps, » je te connais, Tchernomor ; unis par une destinée commune, nous » le sommes aujourd'hui par la haine; la foudre est suspendue sur » ta tête, et mon honneur outragé m'appelle à la vengeance.

» Divine Naïna, lui répond le nain, ton alliance m'est bien pré- » cieuse; tous deux nous paralyserons les philtres du Finois. J'en jure » par ma barbe et par mes cheveux blancs, pas un de ces chevaliers » aventureux ne me fera renoncer à mes desseins. Lioudmila est » pour toujours à moi, Rouslan est voué à la tombe. »

L'enchanteur, encouragé par la sorcière, veut encore essayer de mettre son amour aux pieds de la jeune princesse prisonnière. Il la cherche partout, dans le palais, dans les jardins, au bord des lacs et des fontaines ; elle n'y est plus, on en a perdu la trace. Grande est la fureur de Tchernomor, il appelle à grands cris ses esclaves, et jure de les faire pendre par leur barbe si, à l'instant, ils ne retrouvent Lioudmila.

Celle-ci connaissait l'enchanteur ; de bonne heure elle s'était levée, avait jeté les yeux dans le miroir, arrangé ses beaux cheveux, revêtu ses habits de la veille ; triste, cependant, et comme pour se distraire, il lui vient à la tête d'essayer le bonnet de Tchernomor ; mais, sans y faire attention, elle le mit sens devant derrière. O miracle! plus de Lioudmila dans la glace ; elle le retourne, elle se revoit : Bon, dit-elle, aimable sorcier, maintenant je ne crains plus rien ici, maintenant je suis sans inquiétude ; et aussitôt la princesse, rayonnante de joie, mit le bonnet du vieux scélérat sens devant derrière.

Mais revenons à Rouslan. Après son combat à outrance contre Rogdaï, il traversait pensif d'épaisses et sombres forêts, et aux premiers rayons du soleil, il découvre devant lui un champ où depuis longtemps avait été livrée une cruelle bataille; partout des ossements, des casques, des boucliers épars; partout les traces de la mort et de la destruction.

Au milieu des réflexions que lui inspira ce lieu lugubre, notre chevalier se rappela cependant qu'un héros a besoin d'une bonne épée et d'une cuirasse, et que depuis son dernier combat il est désarmé. Il fait le tour du champ qu'il contemplait avec tant de mélancolie, se compose une armure, et poursuit sa route.

A travers le brouillard se dessine un tertre immense, vaporeux, qui semble fumer de toutes parts. Il approche; une tête est là, vivante et mystérieuse; de sa lance il en frappe les narines; la tête ouvre les yeux et éternue; les échos silencieux se réveillent; l'écho éternue à son tour. Le cheval hennit, se jette à droite, à gauche; à peine le chevalier peut-il le maintenir; puis s'élève une voix formidable qui gronde ces mots: « Où vas-tu, héros imprudent? retourne sur tes pas, ou bien je t'engloutis. »—Tête vide! répond Rouslan, mais regarde, tes menaces m'intimident peu, je marche, la peur ne me fait pas siffler, et pas âme qui vive ne s'opposera à mon passage. » Enflammé de rage, il se précipite sur cette tête fantastique, qui lui montre une énorme langue; il est sur le point de la trancher d'un coup de son glaive, lorsqu'un profond gémissement vient mettre un terme à sa colère.

« Tu m'as compris, dit la tête, en soupirant : ton bras m'a prouvé » que je suis coupable devant toi; mais écoute, sois généreux ! » Comme toi, je fus errant paladin. O perfide, artificieux, cruel Tchernomor, lui seul a causé mes malheurs ! Je dois te prévenir : toute » la puissance de ce nécromancien gît dans sa barbe; voici ce qui » m'arriva. Un jour, je rencontre un inconnu ; il me dit : Tant que » sera entière la barbe de Tchernomor, il n'y a rien à entreprendre » contre lui. — Sur les côtes tranquilles de la mer, dans une vallée » profonde, dans les cavités d'un château, existe un poignard: trouvons-le; moi je couperai la barbe, toi, tu trancheras la tête. » — « Comment, dis-je au nain, mais ici pas de difficulté ; pour accomplir » cette œuvre, j'irai jusqu'au bout du monde. »

» Je marche à la suite de mon inconnu, nous traversons fleuves et » montagnes; après mille et mille aventures, nous trouvons enfin le » glaive si désiré. Mais survient une querelle : à qui de nous deux » l'arme appartiendra-t-elle? Eh bien ! me dit Tchernomor, le sort » décidera entre nous. Moi, simple de confiance, j'adhère à sa pro- » position; et tous deux, l'oreille contre terre, nous entendons dire : » *Celui qui entendra la première parole sera possesseur du glaive.* Il se » couche, je me couche également, bien convaincu que je le trom- » perais. — Mais l'infâme se dresse en silence, et d'un coup du » glaive, me coupe cette tête où seulement aujourd'hui gît mon exis- » tence. Aujourd'hui ce glaive t'appartient, puis, vas à la grâce de » Dieu; peut-être, dans ton chemin, verras-tu ce nain faiseur de mi- » racles, mais si cela t'arrive jamais, rends injure pour injure; heu- » reux, je quitterai ce monde, et jamais je n'oublierai ta rencontre. »

CHANT QUATRIÈME.

Le jeune Ratmir s'était dirigé vers le sud; obéissant au galop impatient de son coursier, il espérait retrouver l'épouse de Rouslan, avant le déclin du jour. Inutiles furent ses recherches. Chevauchant, tranquille, et cherchant un refuge pour la nuit, il n'entrevoit qu'un château, aux tours crénelées; il n'entend qu'un chœur de jeunes filles, répétant ces mots : « Jeune voyageur, il est bien tard, cependant, viens te réfugier dans notre château solitaire. »

Bientôt il se voit entouré d'un essaim de jeunes filles; l'une d'elles s'empare de son cheval; l'autre lui ôte son casque, celle-ci sa cuirasse, celle-là le reste de son armure; puis, on le conduit au bain; de jeunes esclaves l'inondent d'eaux parfumées, et déjà le jeune khan, a oublié Lioudmila.

Il sort du bain et bientôt Ratmir se trouve à table, en face des jeunes enchanteresses. La douce orgie se prolonge, mais au moment où il nage dans la volupté, se lève une ombre qui, d'un baiser de feu, vient mettre fin à son rêve délicieux. Comment décrire l'entrevue de cette nouvelle Diane avec cet autre Endymion?

L'intrépide Rouslan poursuit sa route aventureuse, toujours dirigeant sa course vers le nord où il croit retrouver sa bien-aimée. Nous

sommes en hiver au sein des frimas et des tourbillons de neige. Il pourfend tantôt des chevaliers errants, tantôt quelques-uns de ces géants qui épouvantent l'univers; mais, du sein des brouillards et du haut des arbres, de jeunes et séduisantes Roussalki (1) lui sourient, tandis que lui, fidèle amant, ne pense et ne rêve qu'à sa chère Lioudmila.

Pendant tout ceci, que fait notre belle Lioudmila, parée du bonnet du magicien? Sa vagabonde imagination la transporte dans les champs de Kief, au milieu de ses compagnes : mais bientôt elle se retrouve seule, abandonnée, errante, cherchant le sommeil dans des jardins enchantés, ou sous l'ombre des platanes, ou au murmure d'une cascade, et toujours occupée du soin d'échapper à ses ravisseurs, tandis que de son côté, le nain inexorable nourrissait le désir constant de s'emparer de sa personne.

Un jour, à sa fenêtre, elle se récréait, contemplant les branches des bouleaux agitées par le vent, et l'émail des prairies verdoyantes. Tout à coup se fait entendre une voix qui lui crie : Cher et inoubliable amie ! — Elle a reconnu son fidèle Rouslan; c'est bien lui, ce sont ses traits, sa taille, sa démarche. Mais il est pâle, un brouillard a traversé ses yeux; et de son côté s'échappe le sang à gros bouillons. Rouslan, Rouslan, s'écrie-t-elle ! et déjà plus rapide qu'une flèche, la jeune fiancée est auprès de son époux; mais, horreur ! le charme a disparu; la princesse est enveloppée d'un filet; le bonnet de l'enchanteur est tombé à terre, et Lioudmila froide, et presque sans vie, entend ces mots cruels : « Enfin, je la tiens, elle est à moi. »

CHANT CINQUIÈME.

Cependant le son du cor se fait entendre : qui donc appelle au combat le faiseur de miracles? qui donc le provoque et le menace de sa puissante hache? C'est Rouslan, qui, poussé par la vengeance, a découvert le séjour du monstre.

Le paladin attend au pied de la montagne, lorsque tout à coup, son

(1) C'est le nom slave des dryades et des hamadryades, habitantes des forêts et fort passionnées pour les danses champêtres.

casque de l'acier le plus dur est frappé d'une main invisible. Saisi de terreur, il regarde, et, directement sur sa tête, il voit suspendue la redoutable massue du nain Tchernomor. Le prince riposte de son épée, le nain n'est pas atteint, et s'élançant vers les nuages, il fond de nouveau sur le héros. Prompt comme la foudre, Rouslan, d'un coup de sabre, fait tomber son ennemi sur la neige, et sans dire mot, il le saisit par la barbe.

L'enchanteur furieux grince des dents, mais bientôt il disparaît dans les airs, Rouslan toujours suspendu à sa barbe. Tous deux volent au dessus des plus hautes montagnes, au-dessus des abîmes de la mer, des forêts les plus sombres, les plus impénétrables. Rouslan tient toujours bon, et dans ce voyage aérien, il s'accroche, sans lâcher prise à son ancre de salut.

Voyant que les forces du prince s'épuisaient à la longue : « Ecoute » Rouslan, lui dit le rusé nécromancien ; écoute, j'admire ton jeune » courage, j'admire ton amour ; eh bien ! j'oublierai tout, je te par- » donnerai, je te lâcherai, mais à une seule condition. » — « Assez, » interrompit notre chevalier ; Rouslan n'admet point de condition » avec Tchernomor ; ce glaive va te punir, et dûsses-tu m'enlever » jusque par delà les étoiles, tu resteras sans barbe. »

Ces paroles font frémir Tchernomor ; en vain il s'efforce de faire quitter à Rouslan la corde de sauvetage à laquelle il se tient. Pendant deux jours encore le sorcier lui fait traverser les espaces, mais au troisième, vaincu par l'opiniâtreté, par le courage du paladin, il lui demande grâce, et le conduit au milieu de ses inabordables montagnes.

D'une main Rouslan saisit le glaive de la tête coupée, de l'autre il tranche comme une gerbe cette barbe, à laquelle étaient attachés tant d'enchantements.

Il siffle ; son coursier hennissant accourt auprès de lui. Le paladin met en croupe le nain, et, dans l'ivresse de son âme, il s'envole vers des palais où seules ont pu habiter les plus puissantes fées. Il arrive, il erre au milieu des jardins les plus délicieux, toujours appelant à grands cris sa princesse chérie. Puis tout disparaît, les bocages, les grottes solitaires se métamorphosent en déserts. Les goules répètent au loin les accents du tonnerre. Pourquoi ? parce que d'un coup de

revers de glaive, Rouslan, dans sa colère, avait tranché le dernier présent abandonné par Tchernomor à Lioudmila.

Plus d'enchantement! Lioudmila est dans les fers; elle est endormie. Rouslan est au désespoir, lorsque, tout à coup, il entend la voix consolatrice du bienfaiteur finois.

« Courage, prince, que ton cœur prenne de nouvelles forces ; pen-
» dant qu'elle sommeille, empare-toi de Lioudmila, et va dans le pa-
» lais de Kief, la déposer aux pieds du grand Vladimir. »

Tchernomor avait fui; Rouslan écoute la voix du Finois; il était possesseur de Lioudmila, toujours plongée dans cet état de somnolence, commandé par les enchantements, et, regardant, le héros ne cessait de lui crier : Regarde, elle n'est plus, la tête de notre bourreau; regarde, il est notre prisonnier.

Après un voyage aérien fait de compagnie avec sa bien-aimée et Tchernomor qui la tenait en croupe, Rouslan s'arrête au bord d'un ruisseau ; là se trouvent un pêcheur courbé sur ses rames, puis une jeune fille qui, sortant d'une chaumière, accourt joyeuse près du bord. Quel est ce jeune pêcheur? C'est Ratmir, le khan des Khazaves qui a oublié son ami et Lioudmila dans les bras de sa jeune épouse. Les deux paladins réconciliés passent la nuit à déplorer leurs anciennes erreurs et à chanter les délices du véritable amour et de la véritable amitié.

Cependant le lâche Farlaf, oublieux de la gloire, s'était constamment caché dans une forêt, dans l'espérance d'y trouver Naïna, et toujours il attendait l'événement, à l'instant même où l'heure suprême aurait sonné. La sorcière lui apparaît et lui dit : « Tu me connais; selle ton cheval et suis-moi. » Farlaf s'empresse d'obéir, et tous deux arrivent dans l'endroit où Rouslan, en silence, veillait auprès de son épouse endormie.

Farlaf succombe au sommeil; il voit aussitôt, en songe, comme une princesse pâle et immobile. Lui, est supendu au-dessus d'un abîme, d'où s'échappent une voix connue et des soupirs incessants... Rouslan se précipite à la poursuite de sa femme. Puis tout à coup lui apparaît Vladimir, entouré de ses douze fils et de tous ses chevaliers; puis Rogdaï, tué dans un combat, qui, joyeux, vidant sa coupe, ne

jetant pas même les yeux sur Rouslan, et conduisant Lioudmila par la main, jusqu'aux pieds du vieux monarque.

Il s'éveille, le lâche, remonte à cheval, et par un beau clair de lune, il arrive à un tertre où il aperçoit Rouslan dormant aux pieds de Lioudmila. Le traître, à cet aspect, est sur le point de reculer; c'est à peine s'il peut tenir les rênes de son coursier; mais, sûr de frapper le héros sans le combattre, il s'approche furtivement; en vain le cheval de Rouslan hennit et piaffe pour réveiller son maître; l'infortuné, plongé dans un sommeil de plomb, reste sourd à ces avertissements. Trois fois le lâche Farlaf enfonce son glaive dans le sein du jeune paladin; et il s'éloigne dans l'ombre, emportant sa précieuse victime.

Toute la nuit Rouslan resta immobile derrière la montagne; le sang s'échappait par torrents de ses blessures. Il fit de vains efforts pour se relever; il retomba sur le sol, sans pouvoir proférer un soupir.

CHANT SIXIÈME.

Pauvre Rouslan! il est là, étendu sur le sol; son sang ne coule plus; déjà les corbeaux s'apprêtent à en faire leur proie. Impatient, son cheval, aux yeux de feu, attend le réveil de son maître.

Et qu'est devenu Tchernomor? Il ignore encore tout ce qui s'est passé, lorsque, ô prodige! il aperçoit notre héros baignant dans son sang, et plus de Lioudmila! tout est silencieux dans le désert.

Cependant, conduit par Naïna, Farlaf, le ravisseur de Lioudmila, se rend en toute hâte à Kief.

Du haut de la tour de son palais, Vladimir, enveloppé dans sa tristesse, réfléchissait à ses infortunes, lorsqu'un cri soudain, poussé par tous ses paladins, se fait entendre et le tire de sa léthargie: « C'est Lioudmila; c'est Farlaf. » Le vieillard s'approche à pas lents de sa fille; il veut la toucher de ses mains, et s'assurer de ses yeux si c'est bien elle en effet; mais rien ne peut réveiller la princesse sous le pouvoir d'un sommeil enchanté.

« Lioudmila dort, dit alors Farlaf; je l'ai arrachée des piéges d'un malin esprit, dans les forêts de Mourom; j'ignore les lois du destin; je n'ai pour moi que l'espérance dans un meilleur avenir.

Aussitôt le palais retentit de cris de joie; le son des trompettes se

fait entendre ; tout respire l'allégresse ; Vladimir seul contemple avec douleur sa fille que rien ne peut rappeler au réveil, et près de lui soupire le lâche et perfide Farlaf auquel il ne reste plus rien même de son courage factice.

Le lendemain, il n'était question dans Kief que de ce miraculeux événement. A ce bruit, à ce tumulte, tous les habitants veulent l'instruire, mais les Pétchénègues sont aux portes.

Pendant ce temps, le vieux Finois, qui commandait si puissamment aux esprits, attendait patiemment dans sa chaumière que vînt enfin briller ce jour qu'il prévoyait depuis si longtemps.

Derrière une chaîne de montagnes dénudées, existe une plaine miraculeuse arrosée par deux sources. L'une coule, comme joyeuse, sur un lit de pierre et s'appelle libre et source de *vie* ; l'autre porte le nom de source de *mort*. Le vieillard prend un vase contenant de l'eau de la première et arrive dans la vallée où l'infortuné Rouslan gisait sans mouvement. Il en verse quelques gouttes sur le jeune héros, et à peine celui-ci en a-t-il éprouvé la vertu magique, qu'il se relève, brillant de jeunesse et de force.

« Mon fils, lui dit alors le vieux Finois, les destins sont désormais accomplis ; maintenant t'attend le bonheur ; mais à Kief t'attend aussi un repas sanglant ; prends cet anneau, fais-le toucher au front de Lioudmila ; à ton aspect fuiront tous tes ennemis ; tous deux, vous êtes dignes l'un de l'autre ; soyez heureux, comme vous le méritez. Adieu, brave chevalier, adieu ; donne-moi la main ; nous ne nous reverrons plus désormais qu'aux portes du tombeau. »

Le vieillard disparaît ; Rouslan est seul dans le désert ; il monte sur son coursier, avec le nain, sans cesse en croupe, et le voilà traversant les monts et les fleuves.

Cependant les Pétchénègues sont devant Kief ; un assaut se prépare. Le vieux Vladimir a rassemblé ses plus valeureux chevaliers, et tout le monde se prépare à la plus héroïque défense.

La bataille se livre ; elle est des plus acharnées, car les Pétchénègues ne savent point ce que c'est de faire grâce ; tout à coup, au plus fort de la mêlée, apparaît sur un coursier fougueux, un guerrier qui renverse et extermine tout sur son passage ; c'est Rouslan, toujours le nain en croupe : tout tombe sous ses coups ; rien ne résiste à sa

formidable épée. Les Slaves, ébranlés d'abord par le choc des Pétchénègues se rallient autour de l'invincible paladin, et bientôt l'ennemi fuit de toutes parts. — Rouslan rentre alors dans Kief, tenant en main son glaive victorieux, et laissant voir une barbe qui flottait à son casque, comme la queue d'un coursier.

Autour du paladin se groupent des flots de peuple; c'est à qui célébrera le sauveur de la patrie. L'heureux Rouslan retourna dans le palais de Vladimir où veillait seul l'infortuné vieillard auprès de la belle Lioudmila. A peine est-il présent, que la jeune fille ouvre les yeux et que tous deux, oubliant leur douleur, tombèrent aux pieds du grand prince, le suppliant de leur permettre de s'aimer comme on n'aime plus aujourd'hui.

Les œuvres poétiques d'Alexandre Pouschkine, forment huit volumes in-8° qui ont été publiés en 1838.

Le 1er volume contient le poëme d'*Eugène Oniéguine*, roman en vers, en huit chants. — Plusieurs scènes dramatiques. — Le chevalier Avar.

Le 2e volume contient ses poëmes romantiques.

Rouslan et Lioudmila ; le *Prisonnier du Caucase ;* la *Cascade de Bakhtchi-Saraï ;* les *Frères brigands ;* les *Tsigani ou Bohémiens ;* le *Comte Nouline ; Pultava ;* la *Petite maison à Kalomna ; Angélo.*

Le 3e volume contient ses poésies lyriques, chansons, stances, sonnets, épîtres, élégies, imitations des poëtes orientaux et des épigrammes.

Le 4e volume, des ballades, contes populaires, chants des Slaves occidentaux, des poésies anthologiques et des poésies diverses.

Les quatre derniers volumes renferment des œuvres dramatiques, sa correspondance et des morceaux en prose sur divers sujets.

Depuis le poëme jusqu'à l'épigramme, Pouschkine a tout abordé. Il connaissait admirablement bien le français et l'allemand ; mais son amour-propre lui défendait de traduire ses propres œuvres dans des langues étrangères. Assez modeste pour s'éclairer aux phares poétiques qui brillent aux rives étrangères, il les consulte, il les interroge; mais avant cela même il a fait ses premières armes, il a fait preuve de

génie, et pas un encore n'a dicté ses premières pages. Il est pur, il est vierge de tout contact, et si parfois il est timide, si parfois il est rude, il étonne toujours par la grandeur de ses conceptions.

Cependant plus tard, nous voyons se perdre, par l'imitation, cette originalité que tant l'on recherche, et que l'on ne retrouve que bien rarement : nous voyons surgir des lueurs ossianiques ou scandinaves sur les bords de la Néva ou sur les rochers du Caucase, nous voyons le barde inspiré des muses boréales ; mais ce n'est plus le barde slave ; il a humé le souffle des Byron, des Lamartine et des Victor Hugo ; et lorsqu'il a étudié, qu'il a compris Chateaubriand chef de l'école, il ne se contient plus ; c'est un fleuve de poésie qui déborde, et sa nation et ses rivaux eux-mêmes le proclament le premier des poëtes.

Qu'il me soit donc permis de faire asseoir au banquet poétique et aux premières places Alexandre Pouschkine, qui tant aimait Chénier : celui-ci périt sous la hache républicaine, l'autre succomba à trente-huit ans, dans un duel contre un officier des chevaliers-gardes.

LE COQ D'OR,

(Conte fantastique)

PAR ALEXANDRE POUSCHKINE.

Le roi Dadon, pendant trente ans,
De tous les rois environnants
Fut la terreur... dans sa jeunesse
Il bravait tout ; mais la vieillesse
Vint apaiser notre héros :
Il fallut songer au repos.
Partout on s'agite, on se lève ;
Contre le monarque vieillard ;
C'est à qui tirera le glaive
A qui tûra le léopard.
Afin d'assurer sa frontière,

Par ses vieux ans appesanti,
Dadon paie une armée entière,
Pour arrêter chaque parti.
Le moindre souffle le réveille,
Pas un de ses chefs ne sommeille...
De partout viennent des guerriers
Ne cherchant que gloire et lauriers;
De la mer surgissent des hôtes
Chevaliers aux manières hautes...
Le fier Dadon ne vivait plus;
Plus de courage, de vertus...
Comment vivre en pareil encombre?
Dadon représentait une ombre
Qui cherche une ancre de salut.
Vers un vieillard prudent et sage,
Il envoie alors un message,
Qui, de par lui, lui dit : Salut;
Au roi le sage se présente;
Roi, dit-il, reçois ce trésor.
D'un sac il tire un coq qui chante,
Mais ce coq était un coq d'or :
Sur ta frontière, il faut qu'il perche
Sur un bâton, sur une perche,
Jamais il ne s'endormira,
Et jamais ne te trahira;
Dors maintenant... si sur sa tête
On voit se remuer sa crête,
Comme un vrai coq il chantera,
Et sur-le-champ s'envolera.
Le tsar s'incline, remercie,
Et d'or lui promet des monceaux :
Mais comment, dit-il, pour des sots,
Je ne vous prends, je vous en prie,
Mienne sera, c'est arrêté,
Votre première volonté!
Du haut de la tour de frontière

Veillait en avant, en arrière,
Le coq, inflexible gardien;
Vigilant, il fait sentinelle;
Encore il ne redoute rien;
Du roi l'attente est bien cruelle;
Mais notre coq, sans quiproquo,
Criait partout : co-co-ri-co.
A ce cri, plus de peur, ni guerre,
Les voisins ne remuaient guère,
Et Dadon, lors de ces beaux jours,
De partout avait des secours.
Un an se passe bien tranquille;
Le coq est toujours impassible;
Cependant, Dadon, une nuit,
Entend un effroyable bruit;
La voix du Vévode, en personne,
A son oreille, ainsi résonne :
« Père du peuple! ô notre roi!
» Au nom de Dieu, réveille-toi!
» Malheur! malheur à ton empire! »
Dadon s'émeut, bâille, soupire.
« Qu'est-ce donc, dit-il, mes amis?
» Mais du coq entends donc les cris;
» Tout est à feu, tout est à sang ;
» Debout, debout, roi tout-puissant! »
De sa fenêtre Dadon cherche
En tous lieux. Il voit sur sa perche
Le coq tourné vers l'Orient;
Alors, il s'agite en criant,
Comme un lion quittant son gîte,
« A cheval! courez, courez vite!
» Courez, suivez mon fils aîné!
» Là-bas, vous trouverez la gloire;
» Vers l'Orient est la victoire;
» Mon fils est un prédestiné.»
On part, on se met en campagne;

Le roi même les accompagne,
Comptant, exhortant ses élus,
Et nôtre coq ne chante plus.

Pourtant la cour est alarmée,
Point de nouvelles de l'armée,
Pendant huit jours, le pauvre roi
Ne sait penser ni qui ni quoi;
Est-ce victoire? est-ce défaite?
On ne sait. Sur cette entrefaite,
Le coq se remet à chanter.
Et le roi de s'épouvanter.
A la hâte il assemble vite,
De gens une seconde élite;
Son second fils les conduira,
Qui son aîné secondera.
Le coq se tait... plus de nouvelles;
On n'en attend que de cruelles,
On craint, on espère toujours.
Ainsi se passent huit jours;
Huit jours d'inexorable attente...
Et de nouveau notre coq chante;
Que devenir?... Le roi Dadon
Rassemble une autre légion,
Et redoutant quelque prodige
Vers l'Orient il la dirige.

Nulle part ne faisant séjour,
Les soldats marchent nuit et jour.
Rien devant eux, rien ne se montre,
Et le roi Dadon ne rencontre
Ni signaux, ni troupes, ni camps;
Tout est calme et nu dans les champs.
Qu'est-ce donc, dit-il en lui-même,
C'est aujourd'hui le jour huitième,
Et rien... Par monts et par vaux,

Il conduit fantassins, chevaux,
Tout à coup il voit, dans sa joie,
Une tente brodée en soie;
Il crie, et déjà dans son cœur,
Il touche aux portes du bonheur;
Hélas! là, froide, inanimée,
Est là gisante son armée;
Il va plus loin... Quel jour a lui?
Il voit étendus devant lui
Ses fils... Plus de casque, de lance.
Quel spectacle quand il s'avance;
Il voit dans les champs, dans les prés,
D'azur et de blanc diaprés,
Chevaux, sur la troupe immolée,
Paissant l'herbe et rouge et foulée.
Le vieillard s'écrie : ô mes fils,
Vous qui suivîtes mes avis!
O cruel piége, ô cruel songe!
Tous deux victimes d'un mensonge,
Tous deux vous m'êtes enlevés!
Pourquoi vous ai-je retrouvés?
O mon Dieu! ma fin est prochaine;
Je sens le trépas qui m'enchaîne;
Plus de gloire, plus de repos!
Sa douleur surprend les échos.
Tout répète dans les campagnes,
Dans les vallons, dans les montagnes,
Ses sanglots, ses gémissements!
Ce sont donc ses derniers moments!
Tout autant le vent en emporte;
Heureusement s'ouvre une porte
Dans la tente, au milieu du camp!
La tsarine de Schamakan
Apparaît, étoile brillante,
Et, devant le roi se présente.
Dadon, tel que l'oiseau de nuit,

Qui craint le soleil, qui le fuit,
Se lève, et devant l'immortelle,
Et si radieuse et si belle
Si brillante de ses attraits
Ne pense plus à ses méfaits;
Tout il oublie, et ses fils même
Ne sont rien devant ce qu'il aime.
La jeune fille lui sourit,
Le prend par la main, le conduit,
Tout stupéfait, jusqu'à sa tente :
Le vieux prince est là, dans l'attente ;
Devant cent mets délicieux,
Qui feraient le bonheur des dieux.
C'était songe, c'était folie,
En un instant Dadon oublie,
Dans cette mer de volupté,
Sur un tapis d'or velouté,
Dadon, une semaine entière,
Soumis à l'aimable sorcière,
Suivi par son fatal destin
Chez elle achève son festin.

Mais la huitième aurore brille;
Le tsar, avec la jeune fille,
Avec ses braves chevaliers,
Heureux, regagne ses foyers.
On savait, par la renommée,
Les désastres de son armée...
On savait tout... devant le char
Traînant la princesse et le tsar,
Tout le peuple s'avance en masse:
Il se précipite, il s'amasse;
Il veut voir quelle fiction
Lui ramène le roi Dadon.
Pendant que le torrent s'écoule,
Le tsar aperçoit dans la foule

Un patriarche chancelant,
A l'œil débile, au pied tremblant,
Son vieux sage à tête de cygne.
Vite, il s'arrête, il lui fait signe,
— Eh quoi ! passeriez-vous ainsi !
Comment vous trouvez-vous ici?
Approchez; je suis prêt à rendre
Ce que de moi l'on peut attendre.
— Roi, dit le sage, il faut enfin
Que tout puisse avoir une fin;
Si vous avez bonne mémoire,
(Cela sans peine se peut croire,
A l'état de votre santé);
Entre nous il fut arrêté;
A vous-même je m'en refère,
Que pour vous je serais un frère,
Que le premier désir de moi
Serait compris par vous, ô roi;
Que ma volonté serait vôtre,
Et que vous n'en auriez point d'autre...
Et bien livrez-moi sur-le-champ,
La princesse de Schamakhan.
— Ah ça, dis-moi, je t'en supplie,
D'accès de rage ou de folie,
Mon vieux je te vois donc atteint!
Dis-moi comment ce fait advint;
Quel démon agite ta tête?
Quel ouragan, quelle tempête
A pu te troubler de façon
Comment, toi, savant dans la vie,
De jeune fille aurais envie!
Oui, sans doute, je t'ai promis,
Que nous serons toujours amis.
Certe, je connais ma promesse;
Mais pourquoi veux-tu la princesse,
Sage vieillard, mais sache bien,

Que je suis tout, que tu n'es rien.
Veux-tu quelque riche province,
Le nom de boyard ou de prince,
Ou choisir parmi les plus beaux,
Le plus jeune de mes chevaux?
J'accorde tout; tout est à toi;
Ici je t'en donne ma foi.
— Rien je ne veux, reprit le sage;
De toi, je n'exige qu'un gage;
O tsar, remets-moi sur-le-champ
La princesse de Schamakhan.
— Fi donc! dit le tsar impassible,
Ta demande est inadmissible;
A moi, gardes, et sans retard,
Assurez-vous de ce vieillard.
Le Sage voulut le confondre;
Le roi l'empêche de répondre;
Ajoutant au premier affront,
De son sceptre il le frappe au front.
A ce coup le vieillard succombe;
Il pâlit, il chancelle, il tombe.
La princesse, ne sachant pas,
Ce qu'advenait, rit aux éclats.
Pourtant le tsar est peu tranquille;
Il fait son entrée en la ville,
Croyant éloigner tout danger.
On entend comme un son léger...
Le coq, devant la capitale,
A quitté sa perche fatale,
Il fuit, il vole, et droit au char
Se met sur la tête du tsar.
C'en est fait... le roi trop peu sage,
Tombe à bas de son équipage,
Et la princesse, comme un trait,
Aux yeux du monde disparaît.

MADEMOISELLE ELISABETH KOULMANN.

Toutes deux même nom, toutes deux même sort.

Une Élisa Mercœur à Saint-Pétersbourg ! Encore une jeune et intéressante victime de la poésie, de l'indigence ! Ceci peut se concevoir dans nos pays du sud et de l'occident, où l'imagination brûle, où le génie tue, où les plus nobles ambitions trouvent partout des entraves, et ne peuvent franchir cette haie de talents supérieurs qui surgissent de toutes parts..... Mais en Russie, dans ce pays de glace où tout ne peut croître qu'en serre chaude?... Eh quoi donc de si extraordinaire ? Le domaine de la poésie n'est-il donc pas universel? N'est-il pas de tous les temps, de tous les pays? Émanée de Dieu, elle est partout et nulle part, elle est éternelle; la plus sublime poésie, c'est la création.

Elisabeth Koulmann est du nombre de ces intelligences rares et privilégiées dont le nom se grave dans la mémoire, comme le souvenir d'un beau paysage qui nous apparaît tout à coup, au sortir d'un désert aride, comme un jour serein dans les sévères et nébuleuses contrées du Nord. Voyez-la, triomphant de la cruelle indigence, déployer ses ailes d'aigle à nos yeux étonnés et ravis de la sublimité de son vol ; voyez-la descendre dans la tombe, jeune et belle, nous surprenant par le néant des espérances humaines, et vous désirerez, peut-être, connaître quelques détails sur l'existence de ce phénomène poétique.

Elisabeth Koulmann naquit à Saint-Pétersbourg, le 5 juillet 1808. Son père avait servi avec honneur sous les ordres du prince Roumantsof-Zadounaïski (le Transdanubien). Étant mort quelques années après, par suite de ses blessures, sa veuve ne reçut en héritage qu'un nom sans tâche et une extrême pauvreté. Mais, femme de cœur et de mérite, elle sut braver l'adversité, et elle ne s'appliqua désormais qu'à développer le génie dans l'âme de sa jeune Elisabeth, douée d'une mémoire prodigieuse, qui se manifesta d'abord par ses progrès extraordinaires dans l'étude des langues anciennes et modernes.

Le sort vint au secours de la tendre et sage sollicitude de madame Koulmann. Son mari avait été intimement lié avec M. Grossheinrich, professeur dans une des maisons les plus distinguées de Saint-Pétersbourg. Cet homme, honorable autant que savant, ne fut pas longtemps sans s'apercevoir des rares capacités de la jeune Élisabeth. Grâce à un guide aussi éclairé, l'intéressante orpheline se trouva, dès l'âge de quatorze ans, en état de comprendre les auteurs nationaux, grecs, latins, allemands et français.

L'histoire fut également une des sciences qu'elle affectionna le plus. Il n'était pas dans le domaine de la nature ou dans le sein de la société un seul objet qui n'eût fixé son attention. Chaque nouvelle idée était pour elle comme une fraîche goutte de sang, comme une plus vive étincelle de lumière et de chaleur. Plus tard, lorsque son talent poétique s'était déjà développé, elle disait souvent qu'elle ne concevait pas que l'on pût faire d'heureuses descriptions, sans avoir préalablement étudié dans le plus grand détail l'objet que l'on veut peindre.

Les essais d'Élisabeth Koulmann sont écrits dans le goût et le style grecs, car la langue d'Homère, d'Hésiode, d'Anacréon, de Pindare surtout, était celle qu'elle préférait à toutes, et cependant, l'on peut dire qu'elle ne dut rien absolument à l'école, que nulle inspiration étrangère n'influa sur ses œuvres poétiques, dont le second volume porte le titre de *Poésies de Corinne.*

Nous croyons être utile au lecteur en lui donnant ici la traduction de la préface de ce recueil, intitulé *Myrto :*

Non loin du lieu qui me vit naître,
S'élève un berceau de jasmin ;
Sous cet abri d'ambre et champêtre,
Se dérobe à tout œil humain
L'être dont la douce harmonie,
Dans l'âme épanchant ses accords,
Au charme emprunte son génie,
Des Dieux prodigue les trésors.
Sa voix dévance la lumière
Qui, s'éveillant à son appel,

Resplendissante, en sa carrière,
Vient remplir la terre et le ciel.
L'Orient se pare de roses,
De festons, de pourpre et d'azur :
Au souffle de l'aurore écloses,
Les fleurs au parfum le plus pur
Belles agitent leurs calices ;
La forêt semble rajeunir
Et receler plus de délices ;
La rive au lac paraît s'unir
Sous un nuage de rosée
Qui se replie en tournoyant,
Et d'azur teint l'onde en fuyant.
Ainsi qu'au soleil fond la glace,
Après un hiver rigoureux,
Cette voix pure charme, enlace
Et soulage les malheureux.
Il n'est point de douleur amère
Qui ne s'oublie à ses accents ;
Il n'est point de noble chimère
Qui n'électrise tous vos sens ;
Et quand, par Vénus inspirée,
Elle entonne des chants d'amour,
On croirait la terre épurée
Changée en céleste séjour,
Et que l'heureux mortel dont l'âme
Vibre à ces sons mélodieux,
Embrasé d'une sainte flamme,
S'élève jusqu'au rang des Dieux.
Si jamais mon luth solitaire
Entraîne les cœurs captivés,
Si mes chants légués à la terre
En traits d'airain s'y sont gravés ;
Si mon front ceint d'une couronne
Se voile à l'ombre des lauriers,
Jusqu'à l'éclat qui t'environne,

Myrto, je mets tout à tes pieds.
Tous mes succès sont ton ouvrage,
Et je te dois bien plus encor,
Car tu guidas, dès son jeune âge,
Corinne à suivre ton essor.

Ne demandons pas pourquoi Elisabeth Koulmann tourna toutes ses pensées vers la Grèce, pourquoi elle y chercha des inspirations et des tableaux pour ses chants? Il suffit de répondre: c'est ainsi qu'elle le voulut. Aussi la saine critique a-t-elle reconnu le mérite de ses œuvres, leur a assigné un rang distingué dans la littérature russe, et proclamé que les productions de ce génie précoce et profond sont un brillant héritage pour sa patrie.

Ses poésies ne sont point des fragments lyriques, fruits d'une imagination éphémère. Chacune de ses pièces est un petit poëme, une création pleine et achevée. Nulle part, vous ne rencontrerez une idée qui ne se présente sous des formes vivantes et gracieuses, et vous admirez à la fois la richesse de ses descriptions, la clarté et le fini de chaque tableau.

Indiquons les principaux travaux littéraires d'Élisabeth Koulmann: 1° *Essais poétiques,* en trois volumes, publiés par l'Académie impériale russe, 1833. — 2° Ses contes, trois volumes, sous les titres de *Contes Russes, Contes d'outre-mer, la Lampe merveilleuse, Conte oriental en huit soirées.* — 3° Ses *Traductions du grec en russe, outre des odes d'Anacréon, de quelques idylles de Bion.* — En prose, *des fragments d'Elien, de Xénophon et d'Hérodote ;* de l'italien en russe : *Saül,* tragédie d'Algiéri et plusieurs pièces de Métastase ; du russe en allemand et en vers ; les quatre tragédies d'Ozéroff, quelques odes de Lomonossof, et quelques-unes de Dierjavine; des morceaux choisis de Dmitrief, de Batiouschkof et de Karamsine ; de l'italien et en vers : quatre tragédies d'Alfiéri ; de l'anglais, un grand nombre de passages de Milton ; de l'espagnol, les fables d'Iriarté; du portugais, trente odes de Manoël, le tout en vers ; en italien, beaucoup d'odes d'Horace et quelques fragments de l'Iliade. Ce qu'il y a de singulier,

c'est que, quoiqu'elle ne fut pas moins versée dans la littérature française que dans les autres, elle n'ait rien traduit de cette langue ; elle s'était cependant proposé de traduire le poëme *de l'Imagination,* de Delille, l'un de ses poëtes favoris.

Cet ange de douceur et de modestie, ce météore poétique si jeune et si varié dans ses élans, s'éteignit le 19 novembre 1825. — A Saint-Pétersbourg, au cimetière de Smolensk, au Wassili-Ostroff (île de Basile), s'élève un monument en marbre de Carrare, exécuté par Alexandre Triscorni. Cet habile sculpteur a, suivant le goût des beaux temps de la Grèce, représenté une belle et jeune femme couchée dans son cercueil, la tête penchée sur sa main gauche. Tout le sarcophage est orné de feuilles d'acanthe, au milieu desquelles on voit une rose arrachée de sa tige. Sur les quatre côtés du piédestal sont gravées des inscriptions en langues slave, grecque, latine et dans tous les idiomes modernes de l'Europe. Il s'en trouve une en espagnol dont voici le sens :

« Dieu l'envoya sur la terre, non pour l'y laisser,
» Mais pour montrer son œuvre. »

POÉSIES CHOISIES D'ÉLISABETH KOULMANN.

FLEURS DE GIVRE.

Nature ! En tout tu te ressembles !
Dans ton hiver, dans ton été,
A ce que tu produis, à ce que tu rassembles,
Tu prodigues, partout, des trésors de bonté.
En ma simple et pauvre cabane,
Je n'ai qu'une fenêtre..... Eh bien ! pendant la nuit,
Tu veux bien y jeter un voile diaphane,
Prisme de glace où le jour vient et fuit.
Sur mon carreau guirlandes et couronnes,
Acanthes ne sont point les dessins du hasard :
Non, tendre mère, en passant tu les donnes,

Pour égayer, pour distraire un regard.
Types improvisés des caprices que j'aime,
Ces jeux du froid n'ont point l'éclat des fleurs
Que de nos champs ta richesse parsème;
Ils n'ont point de parfums, ils n'ont point de couleurs;
Mais leurs formes, mais leurs féries,
Lorsque je viens les admirer,
Elles charment mes rêveries,
Je ne puis plus m'en séparer.
D'un doux rayon, quand le soleil les dore,
Ces blanches fleurs brillent d'attraits;
Hélas! l'éclat qui les colore
Meurt devant un seul de ses traits!
Un seul souffle a fondu ces glaces;
Tout disparaît, tout s'éclipse à la fois;
Plus rien ne reste de leurs traces,
Rien du bonheur que je leur dois.

L'ÉTOILE TOMBANTE.

(Ballade.)

APRÈS UN BAL.

N'aime point tant, ô noble fille,
Cet or, ces joyaux précieux,
Trésors légués par ta famille,
Trésors de ton front radieux.
Écoute cet avis utile :
Le pur hasard, trop peu de soins,
Alors qu'on y pense le moins,
Font perdre un ornement futile.
Pour moi, n'aurait rien de cruel
Ce fait... Pour moi rien d'impossible;
J'ai vu pendant un soir paisible
Tomber une étoile du ciel.

Oui, ton aigrette étincelante
De mille fleurs nous éblouit;
Mais d'une lueur scintillante
D'autres astres brillent la nuit.
Où donc l'étoile préférée
Au bal par les jeunes danseurs?
Séduits par ta forme éthérée,
Ils te cherchent parmi tes sœurs;
Ils te découvrent jeune et belle;
Ton cœur répond à leur appel;
Moi, j'ai vu, fragile mortelle,
Tomber une étoile du ciel.

N'aime donc point tant, noble fille,
Cet or, ces joyaux précieux,
Trésors légués par ta famille,
Trésors de ton front radieux...
Cette étoile s'est éclipsée,
Laissant un lumineux sillon;
On eût dit la gloire d'un nom
Dans la nuit des temps effacée...
Je me tais sur un sort cruel;
Mais rien ne me semble impossible,
J'ai vu, pendant un soir paisible,
Tomber une étoile du ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Mon âme est tranquille, heureuse,
Alors que l'arc aux sept couleurs
Sort de sa couche nuageuse,
Tel qu'un sourire après des pleurs,
Alors qu'il annonce à la terre
Un ciel pur, brillant de soleil.

— Pour moi, pauvrette, solitaire,
Rien n'est plus beau, rien n'est pareil
A cet écharpe diaprée,
Aux traits si doux, rose, azurée.
Comme le zéphir aux autans,
L'arc-en-ciel succède aux nuages,
Comme le calme au noir orage,
Comme l'hiver au doux printemps.
Tu ne fus jamais mensongère,
Pour notre sainte antiquité;
Tu fus toujours la messagère
Du ciel que tu n'âs pas quitté.
Jeune et belle comme l'aurore,
Ton cours n'est point ambitieux:
Sans rivale tu luis encore,
Tu nous souris du haut des cieux.
Signe de paix qui nous rassure,
Sur son amour, sur sa bonté,
Es-tu l'éclat de la parure,
L'ombre de la Divinité?
Sers-tu d'entrée à sa demeure,
De banderole à son autel?
Ou bien viens-tu nous dire l'heure
Où nous devons monter au ciel?

ADIEUX A LA VIE.

C'est elle! je la vois... ô mort! Enfin c'est toi,
C'est toi qui mets un terme à ma longue souffrance!
Las! Le printemps s'offrait à moi,
Brillant de joie et d'espérance.
Une ardente étincelle, embrasant mes esprits,
Comme un astre éclairait l'aurore de ma vie,
Et je voyais dans mes écrits

Scintiller le feu du génie;
Je croyais que le temps, respectant mes travaux,
Du laurier poétique aurait orné ma tête.
Car vous tous que j'aimais, et maîtres et rivaux,
A suivre votre gloire on me vit toujours prête.

Les doux chants d'Hésiode, en mes chants modulés,
Bientôt devaient offrir une de ces merveilles
Que garde encor, malgré tant d'âges écoulés,
La Grèce, cher objet de mes vœux, de mes veilles.
Cette œuvre, hélas ! je n'ai pu la finir !
Ainsi le laboureur qui du soc rompt la terre,
Qui compte sur des biens que le ciel doit bénir,
Voit un nuage noir, recélant le tonnerre,
S'étendre à l'horizon... La foudre, en longs éclats,
Brille, serpente et fend la nue...
Devant cette attaque imprévue,
En vain, il veut fuir le trépas,
L'éclair l'atteint, il meurt, emportant ses projets.

Milton, j'eusse chanté, partageant ton saint zèle,
Non point de ton printemps la perte et nos regrets;
De nos premiers malheurs ton sublime modèle
A jamais brillera du laurier qui t'est dû;
Milton, j'aurais chanté ce prodige de grâce,
L'Eden où nous rentrons après l'avoir perdu.
Oui, mon pays, j'ai cru, dans mon vol plein d'audace,
Pouvoir porter ta gloire aux lieux les plus lointains;
De sept peuples vivants, j'empruntai le langage;
Sur le Rhin, la Tamise, et la Seine et le Tage
Je voulais te chanter, raconter tes destins.
Mais avant d'essayer mes ailes,
Dans mon extase, et l'œil ambitieux,
Je contemplai, s'élevant vers les cieux,
Sept cygnes qui cherchaient des régions nouvelles.
Tel un jeune aigle, à son réveil,

Avant de dominer l'espace,
S'exerce à fixer le soleil.

Lors, prenant mon essor, je poursuivis la trace
Que m'indiquaient mes modèles choisis :
Combien je fus heureuse!... O chantre d'Ionie,
En sept langues tes vers fidèlement redits
Me promettaient la palme du génie!
Un ange avait paru, sous les traits d'Elisa;
Elisa, de nos cœurs idole et souveraine,
Daigna me distinguer, et mon cœur s'embrasa
Du saint amour du bien, du mépris pour la peine.
Deux astres bienfaisants me versaient leur clarté;
L'un d'eux, du roi du jour a la magnificence,
L'autre, le doux éclat de ce disque argenté
Qui de la nuit égaie la présence.

Mon Dieu! si je savais qu'en un modeste abri,
Mon urne, par l'amour, de guirlandes parée,
Pût célébrer mon nom, autant qu'il fut chéri,
Qu'elle comblât d'honneurs une mère adorée,
Je sentirais ma fin s'approcher, sans frémir!
Mais que veux-tu, mon cœur?... Renonce à cette joie;
Redis, avant de t'endormir,
Que du temps tout devient la proie.
Mais, comme un feu mourant qu'un souffle a rallumé,
Quoi! la vie en mon sein ne peut-elle renaître?
Et ce cœur défaillant, tout à coup ranimé,
Ne peut-il encore battre longtemps, peut-être?
Dieu! si tu m'accordais seulement un printemps,
Si tu voulais d'un jour prolonger ma carrière!...
O toi, dont la bonté nous accorde, en tout temps,
Tant de biens, tant de vie, exauce ma prière!
Oh! laisse-moi jouir des beautés de mes fleurs,
Laisse-moi respirer leurs haleines nouvelles,
Leur aspect me rendrait mes premières couleurs;

Jusqu'à l'été, permets que je vive comme elles :
De leurs débris ma mère ornera mon cercueil,
Et, la dernière fois, parant ma chevelure,
Distraira sa douleur, par les soins de mon deuil.

Mais non ! il faut mourir, avant que la nature
Ait repris son éclat, avant que les oiseaux,
Nos hôtes passagers, paraissent en Russie.
Avant que les glaçons n'affranchissent les eaux,
Ma tombe va s'ouvrir sous la neige durcie...
Une sourde souffrance, un sûr pressentiment,
Tout me dit en ce lieu que mon heure est venue...
Mais l'instant du courage est au dernier moment.

Mes chers amis, de vous je détourne la vue;
Je ne puis supporter ni calmer vos regrets;
Il est vrai... j'ai passé comme l'ombre sur l'onde;
Mais que ce court passage eut de joie et d'attraits !
Seule, je n'errais point dans les déserts du monde,
Je me croyais encore loin des coups du trépas;
De l'horrible abandon, je n'avais nul présage;
Le silence et l'oubli ne m'environnaient pas.
Mon port, il était sûr... je craignais peu l'orage :
Un ciel toujours serein embellissait mes jours;
La source où je puisais était inépuisable;
Je rêvais le bonheur, et je suivais son cours,
Sans me douter qu'il fût comme un songe durable.

Deux anges, attentifs à mes moindres désirs,
Devinaient mes regards, devinaient ma pensée;
Ils souffraient de mes maux, ils goûtaient mes plaisirs;
Leur tendresse pour moi ne s'est jamais lassée.
Ces anges protecteurs, ensemble ou tour à tour,
Avec soin m'épargnaient tout chagrin, toute peine;
Qui, mieux que moi, pouvait jouir de tant d'amour?
Ignorant jusqu'aux noms et d'envie et de haine,

La vie eût été douce en cet heureux accord;
La mort nous vit heureux... Elle devint jalouse :
« C'est souffrir trop longtemps, dit-elle, un si beau sort;
» Assez souvent j'enlève un époux à l'épouse...
» Frappons ici!... D'un coup, que de biens je détruis! »

C'en est fait!.. Adieu, donc, tout ce que j'aime encore!
Adieu, trop doux lieux d'un monde que je fuis!
Amis, séchez vos pleurs... une nouvelle aurore
Bientôt m'éclairera... que craignez-vous pour moi?
Vos sanglots me suivront dans la sombre vallée
Où me jette le sort... C'est là tout mon effroi;
Mais je vous attendrai pieuse et consolée.

Dans mes jours, j'adorai le sauveur des humains;
Du monde, des faux biens, sa loi m'a préservée;
Je le vois qui me tend ses paternelles mains,
Je l'entends qui me dit : « Viens, ta foi t'a sauvée. »

LE TASSE.

De Sorrente, riche et fleurie,
Enfant oublié dès neuf ans,
Suis ton père et fuis ta patrie :
Tous deux maudissez les tyrans.
Sur des monts à peine accessibles,
Tu gravis de rudes sentiers;
Tu vas chercher des cœurs sensibles
Et quelques toits hospitaliers.

Tes ennemis, en leur colère,
Ont, pauvre enfant, privé tes jours
Du sol natal qui tant sait plaire,
Du sol qu'on regrette toujours.

Ce beau ciel, ton âme ravie
Ne l'a vu que pour le pleurer;
Du séjour, charme de la vie,
Il faut déjà te séparer.

L'air étranger que tu respires
Aurait-il le souffle embaumé
Des lieux pour lesquels tu soupires,
Où gémit un objet aimé?
Ce n'est plus ce charmant rivage,
Cette mer féconde en tableaux,
Où, pendant le calme et l'orage,
Ton cœur interrogeait les flots.

L'aspect des collines fertiles,
Les flancs du Vésuve enflammé,
De ce volcan brûleur de villes
Electrisait ton œil charmé;
Ce laurier, dont l'ombre éternelle
Abrite l'Homère romain,
Enfant, d'une gloire immortelle,
Déjà, te montrait le chemin.

Ils t'ont tout ravi... ta famille,
Ta sœur, compagne de tes jeux;
Mais sur ton front un éclair brille,
Ainsi qu'en un jour orageux.
Roseau battu par la tempête,
L'arrêt de mort pèse sur toi;
Mais la fuite sauve ta tête
Des rigueurs d'une inique loi.

Mais quoi! la sentence funeste
N'a pu te ravir un trésor
Qui toujours vit, qui toujours reste,
Que le malheur accroît encore;

Ce don de sentir et de peindre,
D'embraser tous les cœurs épris.
Ils n'ont pu jusque-là t'atteindre,
Ni lutter pour avoir le prix.

Change à ton gré la joie en larmes,
Les cris de deuil en chants joyeux;
Peins l'amour ou les hauts faits d'armes :
Partout tes sons harmonieux
T'élèveront au-dessus même
De ceux dont l'orgueil insensé,
Par l'éclat de leur diadème,
Rêveraient t'avoir surpassé.

C'est ainsi qu'Alphonse s'ombrage!
Pour sa sœur, ton sublime amour,
A ses yeux, est plus qu'un outrage
Il soupçonne un tendre retour.
La merveille de l'Italie,
Perle de grâce et de beauté,
Pour un pauvre poëte oublie
Et sa grandeur et sa fierté.

Lors, pour toi, par ordre d'Alphonse
S'ouvre un cachot... Et dans les fers,
Tu vas enfouir, sans réponse,
Ton amour, ta gloire et tes vers.
Là, torturé par sa vengeance,
Tu languis sept ans malheureux,
Contemplant, dans ton indigence,
Les parois de murs ténébreux.

Mais tandis que sa noire envie,
Loin du jour, t'abreuve de fiel,
La foule empressée et ravie
Te proclame, à Rome, immortel;

La fête au Capitole est prête;
Mais, hélas ! trop tôt emporté,
Tu meurs... on couronne ta tête,
Aux yeux du monde transporté.

Dans les cœurs revit encore
Le souvenir de tes malheurs;
Toujours, au nom d'Eléonore,
Dans tous les yeux naîtront des pleurs.
De siècle en siècle la mémoire
De son amour, de sa beauté,
S'unit, se marie à ta gloire,
Te suit dans l'immortalité (1).

POÉSIES DE LA COMTESSE RASTOPTSCHINE,

PAR M. NIKITIENNEKO.

Depuis quelque temps nous voyons surgir, dans notre littérature, quelques dames douées d'un talent remarquable, et, dans la même mesure, nous voyons l'épigramme employer ses formes les plus acerbes contre ces femmes, comme si le génie de ces dernières ne leur servait point de bouclier contre la satire. Nous, Russes, nous devrions, plus que tous autres, nous abstenir de ces démonstrations hostiles; notre littérature, encore jeune, encore faible, a besoin du concours, de la protection universelle; et qui peut aussi bien lui prêter son concours, que la femme, mère de la génération future, et appréciatrice née de tout ce qui est beau, de tout ce qui est grand ? Qu'elle écrive, tant mieux. Cela veut dire qu'elle exprime solennellement son respect pour l'œuvre à laquelle elle est appelée à participer, par les besoins de son cœur et par ceux de la civilisation universelle. Les preuves parlantes des progrès de la littérature nationale auxquels contribuent

(1) Treize ans plus tard, en 1838, Hégésippe Moreau redisait les mêmes pensées dans son admirable élégie : *La Sœur du Tasse.*

si puissamment nos dames, ce sont les poésies de madame la comtesse de Rastoptschine. Nous avons pris sur nous de justifier une femme qui a consacré sa vie à des œuvres littéraires, mais nous avons encore oublié de dire qu'elle possède, en littérature, un domaine qui n'appartient qu'à elle seule, une souveraineté qu'elle seule est capable d'exercer. Il faut avant tout écouter la voix de la nature; sans doute, dans l'ordre des choses morales, l'homme est créateur et destructeur à la fois; dans sa puissante étreinte, il embrasse ce tout dont il fixe la destinée; de la hauteur de sa pensée, il règne, il domine sur l'immensité de l'histoire; il s'empare des moindres parcelles de la science, il les moule, il les fond comme bon lui semble, il les enlace de ses bras puissants, et de ces parcelles, il forme ces masses de connaissances sous lesquelles succombe quelquefois l'intelligence humaine. Dans les arts, il enfante de ces ouvrages grands et sévères modelés sur les types inventés par son génie créateur. Il ne craint pas de pénétrer dans les sombres profondeurs du cœur humain, d'en sonder les éléments les plus délétères, de peindre l'éternelle lutte de la nature morale avec les sauvages sanglots du désespoir, avec le tremblement fiévreux précurseur de la mort; il doit comprendre, exprimer tout ce qui se peut exprimer et comprendre. Voilà pourquoi il lui a été accordé plus de vigueur corporelle et moins de sensibilité. Toute l'énergie morale de la femme est soumise à une seule impulsion, à une seule force, celle du cœur. La femme est la vivante expression de cette loi conciliatrice et entraînante qui veut que l'homme reste en harmonie avec l'ordre de choses établi par la Providence; c'est ce qui fait que son caractère a pour type l'amour et la continuation de cet amour. La femme ne trace de sentiers ni dans la vie ni dans les arts; aussi n'a-t-elle point reçu la puissance brutale qui triomphe des obstacles et des séductions. Elle ne se serait pas bouché les oreilles, elle n'aurait pas, comme Ulysse, donné l'ordre de l'attacher au mât d'un navire, quand bien même ses accents eussent été nuls devant la voix enchanteresse des syrènes. Elle suit en tout les traces de l'homme, son guide, son protecteur né, mais sur la route, elle sait recueillir ce que l'homme néglige, ou ce qu'il ne peut apercevoir dans sa marche ambitieuse et rapide; elle ramasse mille de ces petits riens délicats et précieux, afin que son maître ne puisse prétendre à l'empire exclusif

et universel sur la terre. Sa vue ne s'étend pas au loin ; elle n'a pas ce regard diaphane, cet œil scrutateur qui traverse les espaces; elle ne trace pas de vastes plans systématiques; elle n'a recours ni aux poulies ni aux cordes pour descendre dans les profondeurs des choses; elle ne dessine pas de modèles de cette main forte et énergique qui témoigne de la puissance du sculpteur et de l'être qui la domine. Son esprit, c'est l'esprit d'analyse dans la sphère du cœur ; elle n'a pour arme qu'un pinceau orné de pierres précieuses trempé dans le suc des fleurs, sans mélange aucun d'huile non vierge. A elle appartient tout ce qu'il existe dans la vie de léger, d'entraînant, de voluptueux, et dans les passions, d'énergique et d'enivrant. A la femme a été accordé le talent et l'art de saisir les idées en masse, de les unir, d'étonner par les puissants moyens de grandeur et d'effroi, si peu appropriés à sa nature, et de lutter contre les vagues de l'Océan, en dirigeant le gouvernail de son navire. Dans ses œuvres, elle est plutôt soumise à ses impressions qu'aux libres inspirations du génie. Elle peint plus qu'elle ne crée; ses idées, puisées à la source sainte de l'art, sont comme l'écume de laquelle est née la déesse de l'amour. Elle arrive là où ne peut pas atteindre le langage de l'homme, et sans elle, le langage de l'art n'aurait pas acquis sa perfectibilité. La forme naturelle de ses idées est lyrique et romanesque, descriptive et légère ; lyrique, parce qu'elle n'emprunte qu'à ses impétueuses inspirations idéales, romanesque, parce que le roman est la grande ligne de démarcation entre le talent de l'homme et celui de la femme. C'est là surtout qu'elle se montre fidèle à sa vocation ; son œuvre se distingue par cet esprit d'analyse des moindres fils du cœur humain et des rapports imperceptibles qui unissent l'homme à la société.

Les poésies qui ont donné lieu aux idées que nous venons d'émettre appartiennent toutes au genre lyrique. N'allez point chercher d'architecture poétique dans ces œuvres, filles de l'esprit et de l'imagination d'une femme. Vous n'y trouverez point cette puissance créatrice qui fait d'une idée, une apparition, une vivante image. Ce sont des sons exhalés par une âme qui ne songe pas même aux objets qui l'inspirent. Le poëte vous introduit de suite dans son sanctuaire ; vous n'y voyez pas les dieux auxquels il sacrifie ; vous n'entendez que la douce et enchanteresse mélodie de la prière qui vous fait croire

que les dieux sont effectivement là. C'est ainsi que, généralement, la femme, sans vous en dévoiler les causes, vous découvre les mouvements de son esprit flexible et la délicatesse de ses sentiments. Uniquement occupée de ce qui se passe en elle, elle montre son cœur et vous dit : « Voilà mon monde, voici le vôtre. »

En lisant les poésies de la comtesse Rastoptschine, vous n'éprouverez pas, dès l'abord, ces douces, ces impétueuses impressions qui surgissent ordinairement dans l'âme, lorsqu'elle se trouve sous l'influence de ces chants purs et célestes créés par l'imagination, mais vous ne vous en attachez que davantage à mille détails délicieux ; vous n'en savourez qu'avec plus de plaisir le parfum qui s'exhale de cette douce et ravissante poésie. Ses idées roulent dans la sphère des idées contemporaines ; elles expriment, en grande partie, les chagrins et les tourments d'une existence non satisfaite. Chez beaucoup d'autres, ces chagrins, ces tourments ne sont que des lieux communs, ou des tremblements spasmatiques du cœur, qu'une déplorable misère de pensées, cachée sous les oripeaux de la mode, et ornée de phrases vainement retentissantes. Mais du sein de ce deuil hypocrite, il s'élève cependant ces plaintes réelles, ces gémissements sincères, cette souffrance d'une âme qui ne veut être ni au-dessus ni au-dessous d'elle-même. Sans doute il existe une issue pour sortir de ce dédale d'intérieures agitations, sans doute il est une montagne morale sur le sommet de laquelle, sous l'horizon le plus sombre, et au bruit même de la tempête, l'âme peut goûter la paix suprême et la tranquillité ; mais pour parvenir jusque-là que de peines et que d'efforts !

Les poésies de madame la comtesse Rastoptschine sont empreintes d'un caractère élégiaque qui respire le vrai et la simplicité. Les élans de sa tristesse partent du fond de son cœur, et leur énergie vous démontre qu'ils ne sont point les fruits de l'affaiblissement du génie poétique. Chez elle la délicatesse des sentiments s'allie toujours à la force des idées.

Mais laissons parler madame Rastoptschine elle-même ; voici comme elle s'exprime dans sa pièce ayant pour titre :

UNE SOIRÉE D'HIVER.

Alors que, dans l'hiver, la nuit vient de bonne heure,
Que le pâle soleil se couche à l'horizon;
Dites-moi pourquoi, triste, ici-bas, je demeure;
Par pitié, par pitié, dites-m'en la raison.
Pourquoi, dites-le-moi, ce jour sans feu ni flamme,
Et pourquoi ce chagrin qui tourmente mon âme !

Les nuages épais, voilés par le brouillard,
Les oiseaux de la nuit s'offrent seuls à ma vue ;
Mon génie inquiet s'abandonne au hasard,
La lumière du ciel serait-elle perdue !
Pourquoi tant de douleur? Pourquoi ce désespoir
Plus sombre, plus affreux, que les ombres du soir?

Ah! pourquoi dans mon cœur brûlant et plein de vie,
A mon insu réside un principe de mort?
Pourquoi l'illusion serait-elle ravie
A celle qui jamais ne connut un remord?
Je veux voir, mais pourquoi l'obscurité profonde
Qui cache à tous les yeux ce que c'est que le monde?

Ou bien partout préside un esprit créateur,
Donnant à tout la vie, ennemi du mensonge,
Ou bien si tout n'est plus que chimère et qu'erreur,
Les jours que nous vivons ne sont donc plus qu'un songe,
Aussi rien de réel, rien de vrai sur la terre,
Pour nous tout est caché, pour nous tout est mystère !

Mais peut-être le cœur n'est-il aussi chagrin,
Que parce que du vrai nous ignorons la voie ;
Mon Dieu ! le ciel toujours ne sera pas d'airain,
Et pour nous surgira le soleil de la joie,

Et pour nous, si le jour devient plus beau, plus pur,
L'ange nous couvrira de ses ailes d'azur.

Souvent la mort enlève une jeune existence ;
Souvent succède au jour la longue nuit du deuil ;
Et souvent la tristesse et même l'espérance
Nous ôtent le bonheur qui faisait notre orgueil.
Nous vivons, nous vivons, mais de la clarté sombre
Qui nous donne le froid, la solitude et l'ombre.

Quand le pâle soleil se couche à l'horizon,
L'hiver, lorsque la nuit se lève de bonne heure,
L'univers n'est pour moi qu'une vaste prison :
Si jeune que je sois, je gémis et je pleure ;
Si je parle à mon âme, elle ne me dit rien,
Sinon que de mourir est le souverain bien.

M. Nikitienneko a rendu un juste tribut de louanges à madame la comtesse Rastoptschine, et nous sommes heureux nous-même de reconnaître et de faire connaître au public français le rare mérite de cette dame ; mais pourquoi n'a-t-il point partagé les éloges dont il est si prodigue, avec d'autres femmes littéraires non moins célèbres? Pourquoi, dans la biographie de la comtesse, n'avoir pas au moins mentionné les noms d'Anna Bounina, dont les œuvres ont fait l'admiration de tout ce qu'il y a de lettré en Russie, d'Elisabeth Koulmann, enlevée si jeune à la poésie, de mesdames Tiéploff, Zartsof et Ischimof, connues pour le charme de leur style et de leurs pensées, et surtout de madame la princesse Galitzine qui, il faut bien l'avouer, a dédaigné la langue nationale pour ne composer que des romans en français.

Nous demandons pardon à M. Nikitienneko de cet oubli, sans doute involontaire, mais notre mission de critique veut de la justice pour chacun, et nous nous faisons un devoir de combler une lacune que son amour pour la vérité nous saura gré de ne pas laisser passer inaperçue.

LA FINLANDE.

Rochers de la Finlande, aux couronnes de glace,
Contre votre granit vient se briser le temps !
Accueillez un barde qui passe
Et qui vient, à vos pieds, rêver quelques instants.
Conduit par vos héros, il vient, avec sa lyre,
Célébrer vos sommets, vieux comme l'univers ;
Il vous salue ; il croit, dans son délire,
Qu'autant que vous vivront ses vers.

Autour de vous tout est miracle ;
Tout éblouit, tout fascine les yeux ;
Chacun de vous est un oracle ;
Chez vous la mer s'unit aux cieux.

Ici, du haut des monts, épais et riche d'ombre,
Un bois vient se mirer dans le cristal des eaux ;
Il est tard... Le jour fuit ; mais jamais il n'est sombre,
Chez vous, quand le soleil échauffe les ruisseaux.
Sur les rochers de la Finlande
Le jour n'a point de nuit ; c'est la nuit qui commande ;
Elle ne laisse au firmament
Que le peu qu'il lui faut d'astres de diamant.

Oui, telle est l'auguste patrie
Des terribles enfants d'Odin (1),
Dont la valeur, dont la furie,
De l'Occident effraya le destin.
Jadis, dans ce pays sauvage,
Tout respirait le brigandage,
On n'entendait que le son des clairons,

(1) Dieu des Scandinaves.

Des boucliers, des bruyantes alarmes,
Le Scandinave était toujours en armes,
Semait la mort aux environs.....
Mais aujourd'hui tout dort, aujourd'hui tout est calme,
Du hardi matelot ne verdit plus la palme;
Le chêne ne rend plus d'oracle belliqueux;
Les Dieux reposent sous la cendre,
Les fils ont oublié qu'ils eurent des aïeux,
Et la voix de Skalda (1) ne se fait plus entendre.

Autour de moi, tout se tait, tout est mort!
Héros scandinaviens, pourquoi donc ce silence?
Vous qui portiez partout le fer de votre lance,
De vos exploits passés auriez-vous le remord?
Dans ce pays qui vous vit naître,
Rien ne parle de vous! Seulement, sur les monts,
A travers un nuage, on croit vous voir paraître.
Héros, aériens démons,
Brillants d'une gloire immortelle,
Vous dignes du soleil, pourquoi chercher les nuits?
Ah! répondez, c'est moi qui vous appelle,
A vous cacher ainsi qui donc vous a réduits?

Et nous aussi, nos aurons nos jours sombres,
Le temps effacera nos noms et nos exploits;
Comme vous nous irons au royaume des ombres,
Tous esclaves des mêmes lois;
Oui, notre race passagère
Disparaîtra dans l'abîme des ans;
Comme de votre vie et futile et légère,
L'oubli dévorera les rêves séduisants.

Mais moi qu'anime une céleste flamme,
Qu'ai-je à redouter du sort?

(1) Skalda, dieu de la guerre des Scandinaves.

Poëte, je sens dans mon âme,
Que, mortel pour le temps, je ne crains pas la mort.
Les heures ici-bas ne me sont point amères ;
Possesseur du présent, à d'autres l'avenir ;
Je paie sons pour sons, chimères pour chimères ;
Que me font, incompris, les siècles à venir ?...

BARATINNSKI.

POÉSIE ÉPIQUE

Le poëme épique est le diamant-régent, dont toute nation historique a eu la prétention d'orner sa couronne littéraire. Chaque peuple à annales a voulu avoir son Homère; de là l'*Enéide*, de là la *Jérusalem délivrée* du Tasse, les *Lusiades* de Camoëns, le *Paradis perdu* de Milton, la *Messiade* de Klopstock, la *Henriade* de Voltaire. Les Russes, neufs encore en civilisation, mais ambitieux de toutes les gloires, n'ont donc pas manqué de se poser en athlètes épiques, s'efforçant de lutter avec les grands créateurs qu'ils ont pris pour modèles. Aussi voyons-nous, vers la première moitié du XVIIIe siècle, surgir la *Pétréide* de Lomonossoff, la *Rossiade* de Khéraskoff, la *Tauride* de Babroff.

Ces trois poëmes sont du classique le plus religieusement entendu, le plus exact, le plus fidèlement exécuté sur la Poétique d'Aristote; et n'y manquât-il cette touche qui fait l'immortalité du poëte, on y retrouve tout ce qui constitue le principal mérite du poëme épique, le grandiose. En effet, la Russie régénérée, mise au rang des nations occidentales, le royaume de Casan, acquis à la couronne moscovite, la Crimée devenue province russe, valent bien la fable d'Énée, portant sur ses épaules son père Anchise, pour aller, de là, fonder le royaume du Latium, Ulysse parcourant toutes les mers avant d'arriver à son Ithaque, Godefroi de Bouillon, entraînant à sa suite des millions de croisés pour se créer un empire éphémère, Vasco de Gama, doublant le cap de Bonne-Espérance, et Henri IV, entrant dans sa capitale en disant que Paris valait bien une messe.

Dans toutes ces œuvres, vous reconnaissez, il est vrai, l'amour des

grands mots, l'emphase du rhéteur, l'imitateur qui se traîne avec peine, avec fatigue, mais, au milieu de tout cela, vous ne pouvez vous empêcher d'admettre les grandes et belles idées, des pensées vierges, que nous avons essayé de reproduire dans notre traduction. Il y a copie sans doute, il y a presque servitude et calque des modèles, mais on y aperçoit le cachet slave qui en constitue le principal mérite.

Deux poëmes ensuite que nous ne pouvons passer sous silence, sont ceux de la *Naissance d'Homère* par *Gnéditsch* et celui de la *Création* par *Sokolofski.* Nous laissons au lecteur le soin d'entrevoir ce que cette œuvre a de large, d'idéal, et qui nous paraît posséder toutes les qualités qui méritent de fixer l'attention.

LA CRÉATION.

Poëme

PAR SOKOLOFSKI.

TROISIÈME JOUR.

Que la lumière soit !... la lumière fut faite ;
Plus de nuit, et le jour se leva radieux ;
La terre illuminée admira cette fête :
Le mot divin avait retenti dans les cieux.
Dès lors, les éléments séparés se fixèrent ;
Comme un nuage épais notre globe roula,
Et sous le ciel d'azur où les soleils passèrent,
Ainsi qu'un tourbillon l'eau surgit et coula.
Dès lors plus de néant : comme une ombre légère,
Il disparut, mais Dieu, de sa puissante main,
Ordonne au mouvement d'animer la matière,
Et pour son œuvre immense il crée un lendemain,
Et pour le conserver en sa bonté profonde,
Dans des langes de fer emmaillotte le monde.
Les flots, ne sachant pas le but du créateur,

Se ruant l'un sur l'autre et perdus dans le vide;
Écumaient, bouillonnaient, mugissant de fureur,
Ignorant le pouvoir de leur course rapide.

Mais, tout à coup, Dieu commande... A sa voix,
Jusqu'ici les vagues rebelles
Rouleront désormais, dociles à ses lois,
Toujours plus grandes et plus belles.
Quelle splendeur! Quel spectacle riant!
Des diamants! De liquides opales!
Des chutes d'eau, cascades sans rivales,
Vont s'échapper en perles d'Orient!
Ici bientôt va naître quelque source
Brillante de jeunesse et de fécondité;
Et là des torrents, dont la course
Ressemble à l'immortalité.

Mais la terre est encore obscure,
Malgré son fluide ruban;
L'eau circule, mais la nature,
Ne peut montrer encor son magique turban :
Comme une tombe et froide et sombre,
La terre était déserte et dans le deuil,
Quand tout à coup, du sein de l'ombre,
Part un éclair qui l'arrache au cercueil.
Et Jéhovah, dans son omnipotence,
Souffle sublime et vivificateur,
Forma la première existence
Qui révéla le créateur.
Ainsi que des rochers avides,
S'échappent lentement de limpides ruisseaux,
Ainsi que des flancs nus des montagnes humides,
Les torrents roulent, fiers du cristal de leurs eaux.
Ainsi l'on vit de lugubres prairies
Se revêtir d'un riche émail,
Et les arbres naissants, de leurs branches fleuries,

Étaler devant Dieu le brillant éventail.
Au feu des divines paroles,
On eût vu mille et mille fleurs,
Naître au jour, et muets symboles,
Répandre dans les airs leurs suaves odeurs.
Dites ! qui donc vous a créées?
Dites qui vous donna la grâce et la beauté,
Ce parfum par qui sont nos âmes récréées,
Et votre éclat et votre velouté ?

Et puis, entr'ouvrant ses entrailles,
La terre enfanta les forêts,
Jeunes et vivantes murailles
Protectrices de ses attraits.
Et puis sous le pouvoir d'une main invisible,
Les feuilles et les fleurs éclosent tour à tour;
Se dévoilant à chaque cœur sensible,
Parlant un langage d'amour;
Se créant un nouveau royaume;
En tous lieux leur suave arome,
Dans leur virginité s'exhale dans les airs,
Et du globe naissant embaume les déserts.
Mais quel sage pourra comprendre
De la création les sublimes décrets?
Et saurons-nous jamais entendre
Du sort les oracles muets?
Quel mortel, nourrissant des espérances vaines,
Osera pénétrer ces saintes profondeurs?
Si pur que fût le sang qui coulât dans ses veines,
Et si brûlant le feu qui brillât dans ses yeux,
L'aveugle oserait-il interroger les cieux?
Qui nous dira comment, de cette informe masse,
Et de cendre et de boue et de corruption,
Naquit cet univers qui roule dans l'espace,
Cet univers qui fait notre admiration?
Qui nous expliquera tant d'effets, tant de causes?

Ces fleurs, qui nous dira qui les a fait fleurir?
Qui nous racontera la naissance des roses,
Et celle des épis que l'été fait mûrir?
Fermons donc nos bouches profanes;
N'abordons point des mystères sacrés;
Dieu nous a défendu de sonder ses arcanes;
Son trône n'a point de degrés.

LA TAURIDE

PAR BABROFF.

LE POÈTE AU KHATIRDACH.

Qu'il est agile, qu'il est gracieux le vol de l'alouette, de ce chantre des montagnes! Comme il agite ses ailes argentées? comme il module sa voix sauvage, mais harmonieuse!

— Cette pierre couverte de mousse me servira de siége; cette pelouse de tapis; c'est ici que j'écouterai, que je contemplerai, que j'admirerai; viens à moi, fraîcheur du matin, ici je veux me reposer. Viens, aimable oiseau, viens chanter au-dessus de ma tête; la nature, timide ailleurs, ici change tout à coup l'aspect de la création; au milieu de ces rocs sourcilleux, sa main gigantesque déploie un spectacle plus imposant.

— Être incompréhensible, grand dans la nature infinie! ton image brille au sein des vallées parsemées de fleurs, au sein des lis et des roses. Ton souffle est celui des zéphirs, aux ailes légères, qui voltigent dans les prairies à peine renaissantes.

— Mais ici ta majesté repose dans ces rochers amoncelés par le temps. Ta voix se fait entendre dans ces chênes au sombre feuillage, dans le sifflement des vents en fureur. Et qui, sur ces sommets effrayants, ne retrouve pas les vestiges de ta toute-puissance? Qui ne voit pas les rayons de ta gloire?

— Tu souffles et le pin centenaire tombe dans la poussière; tu tonnes et les rochers vacillent, se déchirent et roulent dans la plaine;

tu luis dans les éclairs, et les cimes des monts, vainement assises sur leurs masses métalliques, s'embrasent, brûlent et disparaissent comme la cire en proie aux flammes, comme un épais nuage, pénétré des ardeurs du soleil, comme la neige qui brille au haut de ces pics menaçants. Que dis-je? Si Dieu l'ordonne, le monde s'ébranlera sur son axe fragile... mais ton trône, mais ton sanctuaire, mais la céleste Sion ne s'ébranleront jamais. O créateur! cette montagne aussi t'offre un temple; le céleste azur en est le dôme; ces chênes antiques lui servent de colonnes; le parfum des fleurs y tient lieu d'encens; les oiseaux, en chœur, célèbrent tes louanges; et dans cet inaccessible rocher, je vois un autel élevé à ta gloire. J'approche avec respect de ton séjour, de toi-même, et silencieux, mon cœur t'invoque à défaut de mes lèvres muettes.

GNÉDITSCH.

La *Naissance d'Homère*, poëme en deux chants, a fait le plus grand honneur au talent poétique de Gnéditsch; cette production, dont l'idée neuve appartient tout entière à l'auteur, est très-remarquable. L'harmonie des vers, la force des pensées vraiment homériques, ont assuré le succès de cet ouvrage dont je regrette de n'offrir ici qu'un fragment. On voit qu'une étude constante des chefs-d'œuvre de l'antiquité inspire le poëte dans cette belle conception, qui retrace avec charme la plaine d'Ilion, et les brillantes fictions d'Homère. Mais le plus beau titre de cet écrivain à la gloire littéraire, c'est sa traduction de l'*Iliade*, en vers hexamètres russes.

Gnéditsch naquit à Pultava, le 2 février 1784, et fit ses études au collége de Kharcoff, chef-lieu du gouvernement de ce nom. Il a traduit plusieurs tragédies entre autres celles du *Roi Léar* de Shakspeare, de *Tancrède* de Voltaire, qui ont été représentées, en 1810, sur le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg.

LA NAISSANCE D'HOMÈRE.

Poëme en deux chants.

Depuis ce jour fatal, où d'un trait homicide
Pâris, aux champs troyens, frappa le grand Pélide ;
Depuis ce jour de deuil, l'immortelle Thétis
De larmes arrosait les cendres de son fils.
« Thétis, rassure toi ; de la Parque cruelle
» Achille a triomphé ; sa gloire est éternelle :
» Sur sa tombe à jamais le laurier doit fleurir ;
» Ton fils aux bords du Xanthe a conquis l'avenir.
» Oui, tant que les humains, honorant le génie,
» De la langue des Dieux goûteront l'harmonie,
» Les poëtes, vainqueurs de la nuit des tombeaux,
» A la postérité transmettront les héros. »

C'est ainsi que, donnant sa parole sacrée,
Jupiter consolait la fille de Nérée,
Le jour où la déesse, en proie à ses douleurs,
Auprès du roi des cieux faisait parler ses pleurs.
Mais, rebelle aux arrêts du maître du tonnerre,
Déjà la main du temps efface de la terre
Le souvenir d'Achille, et ses faits glorieux :
Le temps a déjoué la volonté des Dieux.

Trois siècles ont foulé son héroïque cendre,
Depuis qu'aux sombres bords Pâris l'a fait descendre
Quelques enfants obscurs du divin Apollon
Vainement ont voulu ressusciter son nom.
Telle, au loin, des échos la faible voix expire,
Tels se sont égarés les accords de leur lyre ;
Et l'invincible Achille est vaincu par le temps.
Quel chant rappelle aux Grecs ses exploits éclatants ?

Qui parle de sa gloire ? Un tombeau solitaire,
Monument exilé sur la plage étrangère ?

. . . .

. . . .

Cependant la déesse interrompt ses sanglots ;
Et, désertant sa cour, sortant du sein des flots,
Elle aborde ces champs à jamais mémorables,
Où dorment d'Ilion les cendres déplorables.
Sur ces bords dépeuplés, quelques tertres épars,
Asile de la mort, ont frappé ses regards.
Ici, bravant les eaux de la mer écumante,
Du héros oublié la tombe se présente :
C'est là que tous les ans l'immortelle Thétis
Redemandait aux Dieux la gloire de son fils.

Sensibles à ses maux, les tristes Néréides
S'arrachent, pour la suivre, à leurs grottes humides ;
Et, près du Simoïs, près de ses flots déserts,
De leurs cris déchirants font retentir les airs.

. . . .

. . . .

En ces jours solennels où Thétis désolée
Vient répandre des pleurs sur la tombe isolée,
Elle accuse les Dieux, déplore ses tourments,
Et l'écho phrygien répète ses accents :
« Malheur, malheur à moi, déesse infortunée !
» A d'éternels soupirs suis-je donc condamnée ?
» Eh ! pourquoi, de mes sœurs méprisant les avis,
» Ai-je voulu former des nœuds mal assortis ?
» Que n'ai-je vu Pélée, à l'amour infidèle,
» Unir plutôt ses jours à ceux d'une mortelle ?
» Fruit de notre hyménée, un fils aimé des Dieux,
» Pareil au chêne altier, s'élevait sous mes yeux.

. . . .

. . . .

» Ulysse à mes conseils le rendit indocile.
» Deux chemins différents s'ouvraient devant Achille :
» Il pouvait loin de Mars, vieillir dans le repos ;
» Ou, jeune encor, périr de la mort des héros.
» Mon fils n'hésita point. . . . .»

POÉSIE DRAMATIQUE

DE LA TRAGÉDIE RUSSE

Il y a un siècle, les Russes, plus neufs encore en littérature que dans les sciences et dans les arts, ont dû faire comme tous les peuples qui commencent, ils ont dû imiter. Peu versés dans l'étude des langues grecque et latine, dont la connaissance s'était exclusivement réfugiée dans les cloîtres et dans les monastères, ils ne purent, comme nos premiers auteurs, puiser leurs essais à la source des Sophocle, des Eschyle et des Euripide. Mais forcés, par leur position sociale, par leurs relations politiques, de savoir le français, c'est à la France, et aux chefs-d'œuvre dramatiques qui l'ont si haut placée pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, que les écrivains russes ont emprunté leurs premières tentatives théâtrales. C'est de suite établir que rien ne saurait être plus classique que ce qui existe de leurs tragédies, principalement, toutes calquées sur celles de nos grands maîtres, lesquels, eux-mêmes, s'étaient fait une loi de ne pas déroger aux principes tracés par les anciennes poétiques.

Citons d'abord les poëtes qui règnent encore aujourd'hui, presque sans rivaux, sur la scène tragique russe. C'est premièrement *Soumarokoff*, père de huit tragédies, dont la meilleure est *Khoref ; Ozéroff* qui en a composé quatre : entre autres *Fingal*, qui attire toujours un

assez grand nombre de spectateurs ; mais cette pièce, comme toutes les productions de ce tragique, se fait remarquer par une boursouflure d'expression, par une exagération de ressorts qui nuisent à la beauté du style et à la conduite de l'action. — *Kniéjnine* n'est ni moins diffus ni moins rocailleux qu'Ozéroff, il lui manque même l'originalité et l'énergie de ce dernier, cependant on trouve dans son Rosslaf quelques passages supérieurs. Le *Pojarski* de Krioukofski est une pièce vraiment nationale ; le dévouement de ce tribun moscovite y est peint d'une manière palpitante, et chacune des représentations de ce drame attire beaucoup de monde. — La plus récente tragédie russe dont nous puissions parler est celle de Boris Godounoff, dans laquelle Alexandre Pouschkine fait ressortir de main de maître le caractère de cet ambitieux qui eut l'art d'usurper le trône des tsars de Moscovie.

Nous ne saurions donner cette notice sur la tragédie russe sans parler ici du célèbre acteur Yakovlef, élève de Talma, que les Russes radicaux ont été jusqu'à élever au-dessus de son maître, et de la belle et célèbre Séménowa, surnommée la Duchenoi du nord, sauf le hoquet dramatique. Le fait est que l'une et l'autre étaient doués d'un véritable talent, et que l'admiration devenait frénétique lorsqu'ils paraissaient sur la scène. Yakovlef a été dignement remplacé par Karatiguine qui possède toutes les qualités réclamées pour former un tragédien consommé. Il a fait ses preuves après avoir parcouru l'Europe. Les Anglais, dans leur enthousiasme, ont souvent comparé Karatiguine à Macready, et les feuilles moscovites l'ont placé beaucoup au-dessus du Lekain britannique.

Nous devons rendre également justice au gouvernement russe pour la protection toute paternelle qu'il accorde aux artistes dramatiques nationaux ; cependant, malgré tous ses efforts, malgré tous ses encouragements, malgré la riche subvention accordée au théâtre impérial, le spectacle est presque toujours déserté par la haute société, toutes les fois qu'il y a représentation aux Français. Le grand théâtre de Saint-Pétersbourg ne saurait mieux être comparé qu'à l'Odéon de Paris. Est-ce par la préférence que les grands seigneurs accordent à notre langue ? Est-ce le jeu de nos acteurs qui leur plaît davantage ? Est-ce répulsion d'un côté, entraînement de l'autre ? Est-ce indiffé-

rence pour les progrès de l'idiome et de la scène russes, c'est ce que nous ne saurions décider. Rien cependant de plus exact que ce fait, peu susceptible d'exciter l'émulation parmi les artistes nationaux.

MORCEAUX CHOISIS DES MEILLEURS TRAGIQUES RUSSES.

ŒDIPE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

D'un père criminel enfant infortuné,
Seul soutien d'un aveugle, à mourir condamné,
Ma fille! Le malheur me défendra de vivre.

ANTIGONE.

Mon père, au nom des dieux, daigne, daigne me suivre.
Marchons vers cette pierre... on y voit, alentour,
Des arbres dont l'ombrage abrite ce séjour.

ŒDIPE, *s'asseyant sur la pierre.*

C'est bien... Je veux finir mes jours sur cette pierre.

ANTIGONE.

Oh! plus de tels pensers de désespoir, mon père!

ŒDIPE.

Brisés par la tempête, as-tu vu, sur les eaux,
Surnager quelquefois des débris de vaisseaux?

ANTIGONE.

Oui, mon père... Et pourquoi?

ŒDIPE.

Telle est mon existence.

ANTIGONE.

Quel trouble agite donc tes vœux sans espérance?

ŒDIPE.

Je suis Œdipe, hélas !

ANTIGONE.

Jadis, ton cœur plus fort,
Avec plus de courage eût affronté le sort.

ŒDIPE.

Le monde désormais, pour moi n'a plus de charmes;
Je suis comme un soldat dépouillé de ses armes.
Les jours ne sont pour moi que des jours ténébreux ;
Mes fils ont oublié ce que j'ai fait pour eux.
Non, je ne verrai plus ni les belles campagnes,
Ni les vallons fleuris, ni les hautes montagnes,
Ni du jeune printemps la riante couleur,
Ni les épis dorés, espoir du laboureur.
Je ne reverrai plus le front de l'homme juste
Que des dieux bienfaisants créa la main auguste ;
Pauvre proscrit, errant de cités en cités,
Je traîne le fardeau de mes adversités ;
Pour moi déserte et morte est toute la nature,
Et mon nom détesté sera plus qu'une injure.
De partout l'on m'exile ainsi que les fléaux.

ANTIGONE.

Ici nous trouverons un terme à tous nos maux.

ŒDIPE.

Avec quelle insolence et quelle barbarie,
Mes fils ne m'ont-ils pas chassé de ma patrie !

ANTIGONE.

Pourquoi vous souvenir des maux qu'ils vous ont faits ?

ŒDIPE.

Moi qui les aimais tant !

ANTIGONE.

Mon père, oubliez-les :
Rappeler le passé, c'est rouvrir vos blessures.

ŒDIPE.

Ma fille, écoute-moi ; mes craintes sont trop sûres ;
Mon âme de longtemps n'attend des jours meilleurs :

Pour tes frères bientôt je prévois des malheurs.
Il n'est rien de terrible et rien qui désunisse
Comme l'appât d'un trône, et l'ardent Polynice,
Plus qu'Etéocle encor, naquit ambitieux.

ANTIGONE.

Moi! je suis donc aussi bien coupable à tes yeux!

ŒDIPE.

Quoi! Moi? te soupçonner! qui? toi, mon Antigone,
Dont le bras me soutient, toi si grande et si bonne,
Qui, pour suivre ton père, aimant sa pauvreté,
Fuis les attraits du luxe et de la royauté,
Toi, réduite, en tes jours d'amour et de jeunesse,
A ce seul vêtement que le destin nous laisse!

ANTIGONE.

Mon père! calme-toi; je ne regrette pas
Des rangs et des honneurs les passagers appâts;
Aux prestiges du luxe, à ceux de la couronne,
A tous ces vains trésors, ta fidèle Antigone
Préfère ce modeste et pauvre vêtement;
Loin de me déparer, il est mon ornement;
Loin de verser des pleurs, je suis heureuse et fière
De partager ta sainte et royale misère;
Ton repos m'est plus doux, plus cher, plus précieux
Que les titres à nous légués par nos aïeux.
Banni par tes sujets, sur la rive étrangère,
Sans ta fille, grands dieux! que ferais-tu, mon père?
Où reposer ton front courbé par le malheur?
Dans quel cœur généreux épancher ta douleur?
A quel fidèle ami confier tes alarmes?
A qui dire tout bas le secret de tes larmes?
L'été, quand le soleil lance ses traits brûlants,
A l'ombre, au moins, sur moi, posent tes cheveux blancs;
L'hiver, lorsque tout dort sur les monts, dans la plaine,
Dans l'épaisseur des bois t'échauffe mon haleine.
Oublions ceux de qui nous fûmes oubliés,
Et soyons à jamais l'un à l'autre liés...

Tes chagrins, tes regrets, verse-les dans mon âme,
Je te consolerai... Je ne suis qu'une femme,
Mais, femme, je saurai te défendre... et jamais
Ne seront plus heureux tes fils dans leur palais...

ŒDIPE.

O suave tendresse !... ô douce récompense
De ton amour pour moi !... combien elle compense
Tous les maux dont le ciel a voulu m'accabler !
Aujourd'hui le bonheur voudrait-il me combler ?
Là... reste près de moi... viens, généreuse fille,
Toi la gloire d'Œdipe et de notre famille ;
Les justes dieux prendront le soin de te bénir...
Tu fais tout mon bonheur... les siècles à venir
Rediront tes bienfaits, rediront ta tendresse
Pour Œdipe proscrit... chacun, avec ivresse,
Avec un saint respect, proclamera ton nom,
Et le père et la fille auront même renom...
Hélas ! de quelle noire et lugubre pensée,
Mon âme, en ce moment, est-elle traversée ?
Hélas ! tous deux, bientôt, séparés par la mort !...
Que feras-tu ?

ANTIGONE.

Pourquoi désespérer du sort ?
Par lui tant de douleurs ne sont point condamnées ;
Tu pourras vivre encore un grand nombre d'années.

ŒDIPE.

Non, ne te flatte pas... chaque chose a son temps...
L'homme naît pour compter plus ou moins de printemps ;
Puis, souffrant, il veillit, il chancelle, il succombe,
Et du dernier sommeil, il s'endort dans la tombe.
— Mais toi, fille adorée, allége ma douleur ;
La mort nous ouvrira les portes du bonheur !

ANTIGONE.

Nous sommes au milieu de campagnes arides,
Et d'ici j'aperçois l'autel des Euménides.

ŒDIPE.

— Les Euménides !... ciel !... ma fille! Je les voi,
Je les vois s'élancer furieuses sur moi,
Agitant leurs serpents, leurs prunelles, leurs chaînes,
Après elles traînant les horreurs des géhennes.

ANTIGONE, *à part.*

Quel trouble, quel vertige altère sa raison?

ŒDIPE.

Oh ! mont impitoyable !... O cruel Cythéron !
Où je vécus si grand, si jeune, si prospère,
C'est en te parcourant que j'ai tué mon père,
Que je devins un monstre, un monstre plus hideux
Que les ours recélés dans tes antres affreux.

ANTIGONE, *tombant à genoux.*

De lui, dieux tout-puissants, éloignez ce délire !

ŒDIPE.

Cruelles déités !... quel démon vous inspire?
Vous qui me poursuivez, dites, n'est-ce pas vous
Qui contre Laïus allumiez mon courroux,
Quand sur son noble sein ma main leva le glaive?
Oui, c'est bien dans ces lieux, c'est ici que s'élève
Le temple où je jurai, sur votre horrible autel,
A Jocaste, ma mère, un amour criminel...
Là, présidait Mégère et non point l'hyménée...
Cette vie !... ah ! pourquoi me l'avez-vous donnée?
Je n'en ai plus besoin !... Prenez !... Je vous la rends...
Mes maux sont trop cruels, vos fouets trop déchirants.

ANTIGONE *tombe sur la pierre.*

Eloigne ces pensées qui causent mon supplice.

ŒDIPE, *sans se lever et la repoussant.*

Ah ! ne m'approchez point !... Loin de moi, Polynice !
Fuis, ne me trouble pas dans ces moments de deuil.

ANTIGONE.

Quoi ! Tu ne reconnais plus ta fille, ton orgueil ! —
Entends au moins sa voix... Et si je te suis chère,

De tes esprits repousse une vaine chimère...
Je suis à tes côtés... Ton fils n'est point ici...
Ils nous ont oubliés et l'univers aussi ;
Je suis seule témoin du deuil qui t'environne...
C'est bien moi... Je suis là... Je suis ton Antigone.

ŒDIPE, *revenant à lui.*

Accents délicieux !... Toi seule auprès de moi,
Ma fille !... Je ne sais ni comment ni pourquoi...
Et ma mère et mon père et les trois Euménides
M'apparaissaient avec leurs visages livides;
Je croyais voir aussi, près de mes fils ingrats,
Surgir tous les tourments que je souffre ici-bas...
— Mais viens; car tu m'as dit qu'ici s'élève un temple
Que sans un saint respect personne ne contemple...
Allons prier tous deux au pied de ces autels,
Seul refuge assuré des malheureux mortels.

OZÉROFF.

DE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

PROLOGUE.

Adieux, monts et forêts, témoins de mon enfance !
Adieu, pour Jeanne s'ouvre un avenir immense ;
Je vous quitte à jamais !... Plus ne me reverrez ;
Vous si riantes fleurs, et vous plaines et prés
Que j'aimais à fouler dans ma jeunesse tendre !
Ingénieux écho, toi qui faisais entendre
Au loin mes chants joyeux, tu ne m'entendras plus ;
Pour te troubler encor mes vœux sont superflus.
Torrent de la montagne, et toi grotte charmante
Si chéri de l'amant et si chère à l'amante,
Adieu ! le ciel le veut, il faut nous séparer !
Toi, houlette, dont tant j'aimais à me parer,

Pour parcourir les champs dont j'étais souveraine,
Reste là... vous moutons, vous n'avez plus de reine;
Errez, broutez sans moi... l'inévitable sort
M'appelle, et dans les camps je vais braver la mort.
Je vois les glaives nus et les villes en flamme !
Pauvre fille ! j'entends retentir dans mon âme
La voix du Tout-Puissant, le prophétique son
Qui parlait à Moïse en un ardent buisson,
Qui, du jeune David, embrasant le courage,
Par la mort d'un géant punissait un outrage.
— Ce Dieu, mon protecteur, protecteur des bergers,
M'a dit : « Bergère, vas aux pays étrangers ;
» Des mortels mes élus reconnais bien la trace ;
» Sur ton sein virginal brillera la cuirasse ;
» Tu n'auras point d'espoir, tu n'auras point d'amour,
» Et pour toi l'hyménée est perdu sans retour ;
» D'aucun enfant aimé, de toi-même maîtresse,
» Jamais tu ne verras sourire ni caresse ;
» Mais ta tête chérie, au milieu des combats,
» Je la protégerai... nulle vierge, ici-bas,
» Tant que toi ne sera courageuse ni grande...
» Obéis, mon enfant... c'est Dieu qui le commande.
» C'est l'ordre du destin, la volonté du ciel,
» Pour un breuvage amer abandonne le miel...
» Quand le jour pâlira, lorsque sonnera l'heure
» Où tu devras quitter ta paisible demeure,
» De ma sainte oriflamme orne ton bras puissant —
» Les farouches Anglais rougiront de leur sang
» Les plaines et les monts, et ces douces vallées
» Qu'ils ont impunément si longtemps désolées.
» Du royaume des lis réparant les malheurs,
» En cantiques joyeux tu changeras les pleurs;
» Dans les cœurs abattus, ramenant l'espérance,
» En t'immortalisant tu sauveras la France,
» Et dans Reims étonné, prenant ta force en moi,
» Ta belliqueuse main couronnera ton roi. »

Oui, Dieu vient aujourd'hui d'accomplir sa promesse;
Ce casque est un présent que sa bonté m'adresse;
Oui, c'est Dieu qui m'inspire... Il le veut, je le sens,
Le feu des Chérubins embrase tous mes sens;
Je me crois transportée au milieu des batailles;
D'ici j'entends crouler bastions et murailles;
Je vole à l'ennemi, je me bats et j'entends
Partout autour de moi les cris des combattants;
Je vois par les guerriers la campagne foulée,
Des héros expirant au fort de la mêlée,
Et le sonore écho répandre, aux environs,
Le galop des coursiers et le son des clairons.

ACTE PREMIER.

SCÈNE X.

JEANNE. — *Les notables de la ville d'Orléans et une foule de chevaliers occupent tout le fond de la scène. — Jeanne s'avance avec majesté, et examine attentivement tous les assistants l'un après l'autre.*

DUNOIS, *avec dignité.*

Divine messagère, eh quoi! vous en ce lieu!

JEANNE, *d'un ton imposant.*

C'est mal à vous, Dunois, de vouloir tenter Dieu;
D'ici je vois celui pour qui je suis venue.

Elle s'avance résolûment vers le roi, s'agenouille devant lui, puis elle se relève et recule de quelques pas. Dunois se retire, et le roi reste seul au-devant de la scène.

LE ROI.

Pour la première fois je parais à ta vue;
Qui donc t'a si bien dit que, moi, j'étais le roi?

JEANNE.

Un pouvoir surhumain m'a conduite vers toi;

Je t'ai vu dans des lieux où, pour tous invisible,
Tu reconnus de Dieu la voix irrésistible.

Elle s'approche et lui parle à l'oreille.

Te souviens-tu, dis-moi, de l'heure et de la nuit,
Où, pendant le sommeil de tes gardes, sans bruit,
Tu sortis de ta couche, et prosterné par terre,
Tu fis entendre à Dieu ton ardente prière?...
Te le dirai-je?...

LE ROI.

En Dieu j'ai mis ma confiance. —
Des guerriers que tu vois ne crains pas la présence;
Devant eux, devant moi révèle ton secret...
D'où viens-tu? que veux-tu? j'écoute, je suis prêt.
Quelle est ta mission?

JEANNE.

Quelles que soient les causes,
A Dieu, cette nuit-là tu demandais trois choses:
Tu voulais préserver ton trône du danger
De le voir usurpé par un prince étranger;
Tu demandais encor dans ton humble prière
De faire enfin cesser la lutte meurtrière
Si longue avec l'Anglais, et tu courbais ton front,
Assumant sur toi seul et la peine et l'affront.

LE ROI, *reculant de terreur.*

Qui donc es-tu? — Ton nom? fille miraculeuse.

JEANNE.

Si je puis me fier à ma mémoire heureuse,
Tu demandais encor au Seigneur, roi des rois,
Tu demandais à Dieu que si ses saintes lois
Te privaient quelque jour du trône de tes pères,
Que s'il te refusait des heures plus prospères,
Que si les lis de France, à mourir condamnés,
Se flétrissaient devant tes aïeux couronnés,
Il daignât, n'usant point de ces lois trop cruelles,
Te conserver Agnès et tes amis fidèles.

Le roi se cache le visage et pleure. — Mouvement de stupéfaction dans l'assemblée. — JEANNE, *après un moment de silence, continue :*

Charles, faut-il te dire encor tes derniers vœux?

CHARLES.

Non, non, c'en est assez... Vierge, plus je ne veux
T'entendre... L'homme seul ne fait point de miracles;
Dieu lui-même, par toi, m'annonce ses oracles,
C'est lui qui t'accompagne à toute heure et partout.

L'ARCHEVÊQUE.

Parle-nous franchement... toi qui devines tout,
Que viens-tu faire ici?... Parle, fais-nous connaître
Ta famille, ton nom, le lieu qui t'a vu naître.

JEANNE.

Jeanne, tel est mon nom, saint prêtre du Seigneur;
Mon pays, Donrémy... Mon père est un pasteur...
Je gardais ses troupeaux à Toul... dans nos campagnes,
Parcourant, avec eux, et vallons et montagnes,
Française dans le cœur, partout je n'entendais
Que ces mots solennels : « Périssent les Anglais !
» Point de grâce pour eux ! mort à ces insulaires,
» Animés contre nous de haines séculaires,
» Qui, de tous nos malheurs ardents à se servir,
» Sous leur joug odieux veulent nous asservir,
» Qui, parce qu'un triomphe, un jour, les environne,
» Osent du roi des Francs espérer la couronne,
» Et rêver que demain nous irons nous ranger
» Sous le sceptre de fer d'un monarque étranger. »
A ces cris de détresse, à ces nobles discours,
Je quitte mes parents, mes troupeaux et je cours
Me jeter à genoux aux autels de Marie,
De la mère de Dieu... Là je pleure et je prie ;
Je la conjure au nom du Christ, notre sauveur,
Aux Français avilis d'épargner le malheur
De voir le fier Anglais, par une erreur fatale,
Entrer victorieux dans notre capitale,

Et dans la sainte France, établir son séjour.
Près de l'humble hameau qui m'a donné le jour,
On peut voir une sainte et célèbre chapelle
Consacrée à la Vierge, où le devoir appelle
Des pays étrangers et des pays voisins,
Des flots toujours croissants de pieux pèlerins.
Il existe de plus, dans la forêt prochaine,
Un arbre séculaire, un magnifique chêne
Révéré des chrétiens, et qui passe, en tous lieux,
Pour avoir prononcé des oracles fameux.
Quand l'été sévissait, j'aimais, dans mon jeune âge,
Rêveuse, m'abriter sous son épais feuillage;
Et, dès lors, je ne sais par quel charme vainqueur
Je sentais comme un feu qui traversait mon cœur.
Parfois une brebis se trouvait égarée;
Bientôt le chien avait ma perte réparée,
Et par reconnaissance, et pour me raffermir,
Sous cet arbre j'allais me coucher et dormir.
Prince! certaine fois que j'avais en prière,
Avec dévotion passé la nuit entière,
Sous ce chêne divin, et dans le même lieu,
La Vierge m'apparut... Sainte mère de Dieu,
Malgré sa majesté, divine messagère,
Elle avait, comme moi, des habits de bergère;
Soumise aux volontés d'un pouvoir surhumain,
Radieuse, portant un glaive d'une main,
Et de l'autre une sainte et brillante oriflamme,
Par ces magiques mots elle embrasa mon âme :
« Jeanne! reconnais-moi, laisse là tes troupeaux:
» Entends la voix du ciel et renonce au repos;
» Vers d'immortels exploits que ta valeur s'élève :
» Tiens, prends cette bannière, arme-toi de ce glaive,
» Abats mes ennemis, que ton bras tout-puissant
» Guide contre l'Anglais mon peuple gémissant. »

JOUKOFSKI.

DE LA COMÉDIE RUSSE

JUGEMENT PORTÉ PAR LE PRINCE VIAZEMSKI, SUR LA COMÉDIE DE l'*Enfant gâté*, PAR VON-VIZINE.

Dans sa comédie de l'*Enfant gâté* (Niédarossle), l'auteur s'est proposé un but des plus importants ; il a voulu faire voir les fruits pernicieux de l'ignorance, et il a peint des couleurs les plus vraies et les plus répulsives à la fois, la mauvaise éducation et les abus de l'autorité domestique. Dans son *Brigadier*, Von-Vizine se moque des vicieux et des sots ; il lance sur eux les traits du plus acerbe ridicule; dans l'*Enfant gâté*, il ne plaisante pas, il ne rit pas, il s'indigne contre le vice et stigmatise sans pitié ; si parfois il égaye son auditeur du plaisant tableau des inepties et des abus qu'il signale, le rire qu'il provoque n'empêche point les profondes impressions cachées dans son ouvrage. Dans le *Brigadier* même on peut voir combien l'auteur était vivement affecté des vices de l'éducation en Russie ; mais la mauvaise direction donnée au fils du brigadier, la demi-civilisation consistant uniquement dans une connaissance superficielle de la langue française et dans quelques voyages à l'étranger, sans but moral, sans idée arrêtée, ont dû faire de ce jeune homme un imbécile comme il l'est effectivement. Mais l'ignorance dans laquelle a grandi Métraphane et l'exemple qu'il avait sous les yeux dans la maison paternelle, devaient en faire un monstre tel que sa mère Prostakova. Je dis nommément un monstre, et je soutiens que dans la comédie de l'*Enfant gâté* et dans le personnage de Prostakova, on voit surgir toutes les passions impétueuses nécessaires à la création des œuvres tragiques, non point de celles que nous tenons des Grecs et des Français, mais de celles qui pourraient avoir un dénoûment tragique. Prostakova est, ainsi que le Tartufe de Molière, posé entre la tragédie et la comédie. Il dépendait des auteurs de les mettre dans l'une ou dans l'autre de ces deux catégories. Le caractère, l'individualité seraient restés les mêmes, seulement ils auraient été soumis aux lois, aux usages exigés par l'un ou l'autre de ces ouvrages littéraires.

Étudiant l'esprit ou plutôt l'essence du drame l'*Enfant gâté*, qu'y voyons-nous? La tyrannie domestique exercée par Prostakova qui tient comme en prison, cette pauvre Sophie qu'elle sacrifie à son intérêt, la donnant pour épouse à son frère, et plus tard à son fils. Comment l'auteur la caractérise-t-il? *Une furie dont une humeur satanique fait le malheur de toute une famille.* Tous les autres personnages sont sur le deuxième plan ; les uns sont accessoires, d'autres ne paraissent que pour aider à l'action. L'auteur, en traçant son tableau, lui a donné une couleur comique ; mais bien que le ridicule se fasse voir en première ligne, cela n'empêche pas d'apercevoir en perspective tout le hideux qu'il a voulu dépeindre ; car malheureusement dans les familles comme celles de Prostakof, nous voyons, dans le monde actuel, des événements tragiques qui ne sont pas rares. Nos archives judiciaires peuvent fournir des preuves évidentes et palpables de la vérité que j'avance. Tel est le côté moral de cette création, et la pensée patriotique qui l'a inspirée est digne d'estime et de reconnaissance. On peut dire que c'est non-seulement une belle œuvre, mais encore une bonne œuvre ; elle peut figurer parmi les ouvrages de génie composés dans l'intérêt de la moralité. Le côté comique du Niédarossle n'est pas moins évident ; mais ce drame est empreint d'un vice que nous avons déjà signalé plus haut ; il pêche par le défaut d'action, par l'insuffisance et le froid du dénoûment. Sur quarante scènes , dont quelques-unes sont assez longues , à peine s'en trouve-t-il le tiers des plus courtes qui servent de nœud à l'ensemble et au développement dramatiques.

Du commencement à la fin, le premier acte est parfaitement bien conduit ; dans les trois premières scènes, le caractère de Prostakova est tracé de main de maître. La première se résume dans les quelques paroles prononcées par cette femme, paroles si expressives qu'elles dessinent admirablement le principal personnage, celui sur lequel roule l'action tout entière. Son dialogue avec le tailleur Trischka, ou pour mieux dire avec celui qui est représenté comme tel, est plein de force et de verve comiques. La gaîté de l'auteur est on ne peut mieux adaptée aux personnages ; la scène est entièrement russe et dessinée d'après nature. L'échange des expressions entre la maîtresse et le tailleur malgré lui est d'un effet dramatique peu commun, couronné

surtout par ces mots : *Mais le premier tailleur ne cousait peut-être pas aussi bien que moi!* Quelques scènes semblables de plus, et Von-Vizine eût été l'un des plus grands comiques.

Le succès de cette comédie a été décisif; son influence morale non douteuse. Quelques-uns des personnages sont devenus presque populaires, et dans plusieurs provinces, on cite encore aujourd'hui, plusieurs individus, comme ayant servi de modèles à l'auteur. Il m'est arrivé à moi-même de rencontrer dans ma vie trois ou quatre Mitraphanouscha.

La tradition est souvent mensongère, cependant un écho de vérité se fait quelquefois entendre dans ces traditions. S'il faut en croire un bruit généralement accrédité, c'est qu'après la première représentation du *Niédarossle,* Patiomkine aurait dit à l'auteur : Meurs, Denis, ou bien n'écris plus. Il serait alors à déplorer que ces paroles aient été prophétiques, et que depuis lors, Von-Vizine n'ait plus travaillé pour le théâtre. Peu s'en est fallu qu'il n'atteignît les colonnes d'Hercule de l'art dramatique. Il n'a pas, il est vrai, créé la comédie russe comme elle peut l'être, mais ce qu'il a fait, même dans ses chutes, peut être considéré comme une œuvre des plus remarquables. Dans un jugement qu'il porte sur deux auteurs dramatiques anglais, Beaumont et Fletscher, Schlegel s'exprime ainsi : « Ils ont construit » un bel édifice, mais seulement dans le faubourg de la poésie, tan- » dis que Shakspeare a su établir son séjour au centre même de la » capitale. » Quoi qu'il en soit, nos comiques ont emprunté à Von-Vizine le style, l'expression, le genre, dans la persuasion que chez lui résidaient la force, l'originalité et le génie. Mais ses successeurs se sont trompés, parce que les imitations sont le plus souvent peu naturelles ou déplacées.

L'ENFANT GATÉ

Scène du Niais (1).

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PROSTAKOF, *dame du haut parage, fort riche et fort ignorante*; MITRAPHANE, *son fils;* IÉRÉMÉIEVNA, *sa suivante.*

MADAME PROSTAKOF, *examinant le kaftane de Mitraphane.*

Voilà un kaftane perdu, Iéréméïevna ! Fais venir ici ce gueux de Trischka (*Iéréméïevna sort*). Le voleur l'a rétréci de tous les côtés. Mon bon petit Mitraphane, mon chéri, je t'aimerai jusqu'à la mort. Va chercher ton père.

Mitraphane sort.

SCÈNE II.

MADAME PROSTAKOF, IÉRÉMÉIEVNA, TRISCHKA, *un des esclaves dressé tant bien que mal à faire des habits à coups de bâton.*

MADAME PROSTAKOF, *à Trischka.*

Ah ! te voilà, animal ; — approche un peu ici. — Ne t'avais-je pas expressément recommandé, voleur, de faire ce vêtement plus large? D'abord, l'enfant grandit, et puis, lui d'une complexion si délicate, comment veux-tu qu'il porte un habit aussi étroit? — Allons, voyons... comment vas-tu te tirer de là ?

TRISCHKA.

C'est que, voyez-vous, madame, j'ai appris tout seul, si vous voulez

(1) Cette scène est tout allégorique ; elle fait allusion aux Français, émigrés pour la plupart, qui se faisaient recevoir comme instituteurs, sachant à peine lire. Et puis Von-Vizine, en sa qualité d'Allemand russifié, avait intérêt à faire parade de sa haine peut-être feinte contre la nation française.

bien vous le rappeler. J'ai eu l'honneur de vous inviter à en confier la coupe et la confection à un tailleur.

MADAME PROSTAKOF.

Est-ce qu'il est nécessaire d'être tailleur pour coudre un habit proprement? Ton excuse n'a pas le sens commun.

TRISCHKA.

Mais, madame, un tailleur a étudié, a appris son métier, et moi non.

MADAME PROSTAKOF.

Il ose encore raisonner!... Mais ce tailleur a appris d'un autre, celui-ci d'un autre; mais le premier tailleur, de qui a-t-il pris des leçons? Allons, réponds, imbécile.

TRISCHKA.

Mais ce premier tailleur cousait peut-être encore plus mal que moi.

MITRAPHANE, *accourant.*

Maman, j'ai appelé papa... il a dit comme ça qu'il allait venir tout de suite.

MADAME PROSTAKOF, *à Trischka.*

Remporte-moi ce kaftane, et ne me le rapporte que lorsqu'il pourra bien aller.

ACTE TROISIÈME.

KOUTÉINIK, TSIFRIKINE, *maître d'arithmétique*
MADAME PROSTAKOF, MITRAPHANE.

MADAME PROSTAKOF.

Pendant qu'il se repose, fais semblant d'apprendre ta leçon, mon petit homme, afin que du moins on puisse lui dire que tu t'es donné bien de la peine.

MITRAPHANE.

Et puis après?

MADAME PROSTAKOF.

Après ça tu te marieras.

MITRAPHANE.

Ecoute, maman, je veux bien t'obéir ; je vais apprendre ma leçon, mais c'est pour la dernière fois et il faut que les fiançailles aient lieu aujourd'hui même.

MADAME PROSTAKOF.

L'heure de la volonté divine viendra.

MITRAPHANE.

Celle de ma volonté est venue. Je ne veux pas apprendre, je veux me marier. Cependant, puisque tu me l'as promis, tiens, me voilà assis.

Tsifrikine taille un crayon.

MADAME PROSTAKOF.

Je m'asseois pareillement. Tiens, vois-tu, mon bijou, cette bourse que je brode pour toi, c'est ta Sophie qui te la remplira d'argent.

MITRAPHANE, *à Tsifrikine.*

Allons, vieux rat de garnison, apporte ici la planche, que j'écrive.

TSIFRIKINE.

Mais, votre noblesse, pourquoi donc toujours crier comme cela sans raison?

MADAME PROSTAKOF, *tout en travaillant.*

Ah! mon Dieu, mon Dieu, ne va pas gronder Pafnoutitch!... ne vois-tu pas qu'il se fâche déjà?

TSIFRIKINE.

Moi! me fâcher, madame, ne savez-vous donc pas ce proverbe russe qui dit : Qu'un chien aboie, autant en emporte le vent.

MITRAPHANE.

Pose-moi une règle, — et mets-toi derrière moi... —

TSIFRIKINE.

Mais, votre noblesse, si nous restons toujours derrière, nous n'avancerons jamais.

MADAME PROSTAKOF.

Ce n'est pas ton affaire, Tsifrikine. J'aime beaucoup à voir que Métraphane ne veuille pas avancer. Avec son esprit il volerait trop loin, et Dieu me préserve de ce malheur.

TSIFRIKINE.

Voici le problème... Nous sommes tous les deux en route; nous rencontrons Isidore ; nous voilà donc trois.

MITRAPHANE, *écrivant.*

Trois.

TSIFRIKINE.

En chemin nous trouvons trois cents roubles.

MITRAPHANE, *écrivant.*

Trois cents.

TSIFRIKINE.

Maintenant, s'il s'agit de partager, que revient-il à chacun?

MITRAPHANE, *comptant sur ses doigts.*

Une fois trois, trois ; une fois zéro, zéro ; — une fois zéro, zéro.

MADAME PROSTAKOF.

Comment ! comment !... — Mais le partage?

MITRAPHANE.

Nous avons trouvé trois cents roubles, il s'agit de les partager à nous trois.

MADAME PROSTAKOF.

Tu ne vois donc pas qu'il ne sait ce qu'il dit ? Quand tu trouves de l'argent, mon cher ami, garde tout pour toi et ne partage avec personne ; mon petit Mitraphane, je ne veux pas que tu apprennes une science aussi stupide que celle-là.

MITRAPHANE.

Tsifrikine, pose-moi une autre règle.

TSIFRIKINE.

Ecrivez, monsieur... Vous me donnez dix roubles par an pour vous donner des leçons.

MITRAPHANE.

Dix.

TSIFRIKINE.

Maintenant, il ne s'agit pas de cela.. Eh bien, si vous aviez la bonté de penser un peu à moi et que vous voulussiez bien m'en accorder dix autres.

MITRAPHANE.

Bon, bon... dix.

TSIFRIKINE.

Combien cela ferait-il?

MITRAPHANE.

Zéro et zéro, zéro. — Un et un,.. (*Il cherche dans sa tête.*)

MADAME PROSTAKOF.

Eh mon bon ami, pourquoi te donner tant de peine, je ne lui donnerai pas un sou de plus pour rien au monde; et puis à quoi bon savoir tout cela? Je n'en sais rien; ça n'est fait que pour te tourmenter. Quand on n'a pas d'argent, pourquoi le compter, quand on en a, on le compte parfaitement bien sans le savant Tsifrikine.

KOUTÉÏKINE.

Allons, la leçon est finie, mon cher Tsifrikine; voilà deux problèmes de résolus, nous n'irons point jusqu'à la preuve.

MITRAPHANE.

Sois tranquille, mon garçon, ma mère ne se trompe pas; maintenant, à toi, Koutéïkine, fais-moi répéter ma leçon d'hier.

KOUTÉÏKINE, *prenant un livre d'heures et le lui présentant.*

Commençons. — Faites le signe de la croix... Suivez avec attention. — *Je suis un ver!*

MITRAPHANE.

Je suis un ver...

KOUTÉÏKINE.

Un ver, un ciron, une bête, un imbécile, un animal.

MITRAPHANE.

Je suis un animal.

KOUTÉÏKINE, *d'un ton doctoral.*

Et non un homme.

MITRAPHANE.

Et non un homme.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE VII.

STARODOUME, SOPHIE, PRAVDINE, MILONE, SKOTININE, MADAME PROSTAKOF, PROSTAKOF, MITRAPHANE et IÉRÉMÉIERA.

MADAME PROSTAKOF, *en entrant.*

As-tu tout ce qu'il te faut, mon ami?

MITRAPHANE.

Ne t'inquiète de rien.

MADAME PROSTAKOF, *à Starodoume.*

Eh bien, monsieur, avez-vous bien reposé? Nous avons tous marché sur la pointe du pied pour ne pas vous déranger. Nous n'osions pas même regarder votre porte. Y a-t-il longtemps que vous êtes sorti de votre chambre?

STARODOUME.

Ah! madame, j'eusse été désolé si vous fussiez arrivée plus tôt.

SKOTININE.

Mon Dieu, ma sœur, en vérité tu te moques de moi; tu es toujours sur mes talons. Si je suis venu c'est que j'avais affaire.

MADAME PROSTAKOF.

Et moi aussi. (*A Starodoume.*) Permettez-moi, monsieur, de vous faire part de la demande que nous vous adressons tous ici. (*A son mari et à son fils.*) Saluez.

STARODOUME.

Laquelle? madame.

MADAME PROSTAKOF.

D'abord, messieurs, je vous prierai de vous asseoir. (*Tous s'asseoient à l'exception de Mitraphane et d'Iréméïéra.*) Voici de quoi il s'agit. Grâce aux prières que nous avons adressées à nos parents (car à qui nous, pauvres pécheurs, ne devons-nous pas avoir recours?), Dieu m'a envoyé Mitraphane. Nous avons fait tous nos efforts pour vous le présenter tel que vous désiriez le voir. Auriez-vous, mainte-

nant, la bonté de l'examiner pour constater le degré d'instruction auquel il est parvenu?

STARODOUME.

Oh! madame, je viens d'apprendre à l'heure même qu'il vient de terminer tous ses cours. On m'a dit quels avaient été ses instituteurs, et je prévois tout ce qu'il doit posséder de science et d'érudition, après avoir eu pour maître un Kouteïnine et pris des leçons d'un mathématicien de la force de Tsifrikine. (*A Pravdine.*) Au fait je serais curieux de savoir ce que cet Allemand a pu lui enseigner.

MADAME PROSTAKOF.

Toutes les sciences, monsieur.

PROSTAKOF.

Tout.

MITRAPHANE.

Tout ce que vous voudrez.

} *tous ensemble.*

PRAVDINE, *à Mitraphane.*

Quoi, par exemple?

MITRAPHANE, *lui présentant un livre.*

Voici une grammaire.

PRAVDINE, *après avoir pris le livre.*

Ah! oui, je vois, c'est une grammaire. Qu'en avez-vous retenu, mon ami?

MITRAPHANE.

Beaucoup de choses... Le substantif et l'adjectif.

PRAVDINE.

Une porte, par exemple, quel nom est-ce? un substantif ou un adjectif?

MITRAPHANE.

Une porte, une porte... mais quelle porte?

PRAVDINE.

Quelle porte?... tenez, celle-ci.

MITRAPHANE.

Celle-ci!... Mais c'est un adjectif.

PRAVDINE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

MITRAPHANE.

Parce qu'elle est à sa place, appliquée au mur. Il y a six semaines, lorsqu'elle n'était pas encore posée, c'était un substantif.

PRAVDINE.

Ainsi donc, le mot *dourak* (1) est un adjectif, parce qu'il s'applique à un homme sot.

MITRAPHANE.

Il y a longtemps que je sais cela.

PROSTAKOF.

Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous?

PRAVDINE.

On ne peut mieux, il est fort en grammaire.

MILÔNE.

Je pense que monsieur ne l'est pas moins en histoire.

MADAME PROSTAKOF.

Je n'en connais pas comme lui pour aimer les histoires.

SKOTININE.

Ma foi, je suis comme Mitraphane. Je suis diablement passionné pour l'histoire.

MADAME PROSTAKOF.

Tout cela n'est rien en comparaison de notre Adam Adamitch.

PRAVDINE, *à Mitraphane.*

Mon bon ami, êtes-vous allé loin en histoire!

MITRAPHANE.

Loin! ça dépend; quelquefois on parcourt ving-sept pays et trente royaumes.

PRAVDINE.

Ah! c'est comme cela que Vralmann vous a appris l'histoire?

STARODOUME.

Vralmann! mais voilà un nom qui ne m'est pas inconnu.

MITRAPHANE.

Notre Adam Adamitch ne raconte pas d'histoires; il est comme moi, il aime à les entendre raconter.

(1) Ce mot *dourak* est un substantif en russe; ce n'est pas comme en français les mots *sot* et *imbécile*, adjectifs pris substantivement.

MADAME PROSTAKOF.

Ils se font raconter à tous deux l'histoire de la fée Carabosse.

PRAVDINE.

Est-ce à la même école qu'ils ont étudié la géographie?

MADAME PROSTAKOF, *à son fils.*

Eh bien, mon chéri, tu viens d'entendre; — qu'est-ce que c'est que cette science?

MITRAPHANE, *bas à sa mère.*

Est-ce que je sais, moi?

MADAME PROSTAKOF, *bas à son fils.*

Allons, mon petit homme, un peu de courage, voilà l'instant de te montrer.

MITRAPHANE, *bas à sa mère.*

Je ne comprends rien à ce qu'ils me demandent.

MADAME PROSTAKOF, *à Pravdine.*

Monsieur, comment appelez-vous cette science, je vous prie?

PRAVDINE.

La géographie, madame.

MADAME PROSTAKOF, *à son fils.*

Entends-tu? la géographie!

MITRAPHANE.

Qu'est-ce que c'est que cela?... Mon Dieu! ils me mettent le poignard sur la gorge.

MADAME PROSTAKOF.

Je vous en supplie, monsieur, obligez-moi de lui dire ce que c'est que cette science?

PRAVDINE.

La description de la terre.

MADAME PROSTAKOF.

Et à quoi cette science a-t-elle été bonne en premier lieu?

STARODOUME.

Cela a servi d'abord, lorsqu'il arrivait que l'on voyageât, à savoir où l'on allait.

MADAME PROSTAKOF.

Eh! monsieur! à quoi serviraient donc les cochers et les conduc-

teurs? Leur affaire est de vous conduire où vous devez aller. Cette géographie n'est donc pas une science qui convienne à la noblesse. Un gentilhomme n'a qu'à dire : Mène-moi là, et il vous y mène. Tenez, voulez-vous que je vous dise, tout cela, ce sont des bêtises que mon Mitraphane n'a pas besoin de savoir.

STARODOUME.

Comment donc, madame, mais sans nul doute. Dans l'ignorance où se trouve l'homme, il est consolant pour lui de prendre pour des absurdités tout ce qu'il ne connaît pas.

MADAME PROSTAKOF.

Les hommes ont vécu et vivent bien encore sans les sciences. Feu mon père a été voïévode pendant quinze ans, et, malgré cela, il est mort sans savoir ni lire ni écrire; mais, en revanche, il vivait bien et possédait l'art de conserver. Il donnait audience aux solliciteurs, assis sur un coffre en fer. Après chacune de ces audiences, il ouvrait le coffre et y mettait quelque chose. C'était là un homme économe! il ne lui coûtait point la mort, pourvu qu'il ne retirât rien de sa chère cassette. Devant d'autres je ne m'en flatterais pas, mais à vous, messieurs, je ne cacherai rien. Eh bien, messieurs, il est mort, comme il avait vécu, couché sur son coffre. Quel digne homme!

STARODOUME.

Rien de plus louable, madame; et il fallait être de la famille des Skotinines, pour succomber à une mort aussi bienheureuse.

SKOTININE.

Pour vous prouver que toutes vos sciences ne sont que des billevesées, je vous citerai pour exemple mon oncle Basile. Jamais il ne voulut entendre parler de lire et d'écrire, mais aussi quelle tête!

PRAVDINE.

Continuez.

SKOTININE.

Voici ce qui lui arriva : un jour étant ivre, montant un cheval fougueux, il donna en plein la tête contre une porte en pierre. Il y avait de quoi être tué cent fois sur le coup. Eh bien, il repiqua son cheval, comme si de rien n'était et arriva sain et sauf à la maison. Je vous denande quel crâne de savant aurait résisté à une semblable

épreuve; eh bien, mon oncle, bénie soit sa mémoire, se contenta de demander si la porte était restée intacte.

MILONE.

Monsieur Skotinine, vous avouez vous-même que vous n'êtes pas un homme lettré, mais je pense qu'en pareil cas votre crâne n'eût pas été plus solide que celui d'un savant.

STARODOUME.

Il ne faudrait point parier, mon cher, je crois que tous les Skotinines sont possesseurs de crânes de première force.

MADAME PROSTAKOF.

Et puis, monsieur, quel plaisir a-t-on d'étudier? nous voyons cela de nos yeux dans nos domaines. Il suffit que quelqu'un soit plus instruit qu'un autre, pour qu'on s'empresse de l'investir de quelques fonctions.

STARODOUME.

Au moins cet homme instruit ne refuse pas l'occasion et l'honneur de se rendre utile à ses concitoyens.

VON-WIZINE.

LES MATINÉES D'UN HOMME D'AFFAIRES.

Le théâtre représente un cabinet. — Quelques armoires remplies de livres. — Ivan Pétrovitch, l'homme d'affaires, revêtu de sa robe de chambre, s'avance à pas lents et sonne. — De l'antichambre partent ces mots : *Voilà! voilà!* — Ivan Pétrovitch sonne une seconde fois et les mêmes mots se font entendre. — Ivan Pétrovitch sonne une troisième fois, et le domestique entre.

SCÈNE PREMIÈRE.

IVAN PÉTROVITCH.

Ah çà, voyons, est-ce que tu es sourd?

LE DOMESTIQUE.

Mais non, monsieur.

IVAN PÉTROVITCH.

Comment, voilà trois fois que je sonne et tu ne parais pas!

LE DOMESTIQUE.

Vous savez bien, monsieur, que l'on ne peut pas, que l'on ne doit pas quitter les affaires; j'étais en train de nettoyer mes bottes.

IVAN PÉTROVITCH.

Et Jean que faisait-il?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il a balayé la chambre, et puis il est allé à l'écurie.

IVAN PÉTROVITCH.

Amène-moi mon chien. (*Le laquais exécute l'ordre de son maître.*) Zizi, zizi, viens mon zizi. Viens que je te donne une commission. (*Il lui attache un petit papier à la queue.*)

UN AUTRE DOMESTIQUE, *entrant.*

M. Alexandre Ivanovitch.

IVAN PÉTROVITCH.

Fais entrer... (*Il fait sortir bien vite le petit chien et ouvre un code.*)

SCÈNE II.

IVAN PETROVITCH ET ALEXANDRE IVANOVITCH (AUTRE HOMME D'AFFAIRES).

ALEXANDRE.

Eh bonjour, mon cher Ivan.

IVAN.

Eh! comment va la santé, mon bon ami.

ALEXANDRE.

On ne peut mieux;... — mais peut-être je vous dérange.

IVAN.

Aucunement... Vous voyez, toujours fort occupé, toujours accablé d'affaires... Mais, à propos, à quelle heure êtes-vous rentré à la maison?

ALEXANDRE.

Ma foi, il était bien six heures. En sortant de la rue des Officiers, je me suis arrêté à la porte d'un boulanger auquel j'ai demandé l'heure

qu'il était. Six heures, m'a-t-il répondu, et c'est alors seulement que j'ai su que la chose était exacte.

IVAN.

Moi, il n'était guère moins lorsque je suis rentré. Que dites-vous de notre partie de wisth.. Hein... Hi, hi, hi!

ALEXANDRE.

Hi, hi, hi! J'avoue que j'y pensais encore en dormant.

IVAN.

Hi, hi, hi, hi! Je me vois encore jouant le roi. J'avais la dame, troisième, et depuis longtemps Lucien renonçait.

ALEXANDRE.

Oui, mais c'est le huitième robert qui a duré le plus longtemps.

IVAN.

Ah oui! (*Après un moment de silence*). Je faisais signe de l'œil à Lucien, pour lui indiquer de faire atout. Ce en fut alors seulement que faisant atout du valet, il prend mon pique.

ALEXANDRE.

Permettez, mon cher Ivan, le valet ne prend pas.

IVAN.

Il prend.

ALEXANDRE.

Il ne prend pas, parce que d'aucune manière on ne peut prendre en main.

IVAN.

Mais Lucien avait le sept de pique; vous avez donc oublié?

ALEXANDRE.

Est-ce qu'il avait un pique?... c'est ce dont je ne me souviens pas.

IVAN.

Mais sans doute il avait deux piques; le quatre qu'il avait jeté sur la dame, et le sept.

ALEXANDRE.

Je vous demande bien pardon, mon cher Ivan; mais il ne pouvait pas avoir plus d'un pique.

IVAN.

Mais à qui dites-vous donc cela, mon cher Alexandre? Je me le rappelle parfaitement bien aujourd'hui encore : le quatre et le sept.

ALEXANDRE.

Passe pour le quatre, mais il n'avait pas le sept. Sans cela il eût fait atout; avouez-le vous-même, n'est-il pas vrai qu'il eût fait atout?

IVAN.

C'est comme je vous le dis, Alexandre, j'en jure par Dieu.

ALEXANDRE.

Mais non, mais non, mon cher Ivan; c'est une chose physiquement et moralement impossible.

IVAN.

Eh bien, permettez; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'aller demain chez Lucien. Cela vous va-t-il?

ALEXANDRE.

Parfaitement.

IVAN.

Eh bien, nous lui demanderons, parlant à sa personne, si, effectivement, il avait le sept de pique.

ALEXANDRE.

Comment donc?... mais je ne m'y oppose pas. Au reste, à bien réfléchir, il est étrange que Lucien joue aussi mal. On ne saurait dire qu'il avait perdu la raison, et puis c'est un homme de la plus exquise politesse.

IVAN.

Ajoutez, homme de grand savoir, et tel que nous en possédons bien peu en Russie. — Avez-vous été chez Son Excellence?

ALEXANDRE.

Oui; je sors de chez lui. Ce matin, voyez-vous, il faisait un peu froid; vous n'ignorez pas, je pense, que je porte un gilet de futaine, ce qui vaut beaucoup mieux que la flanelle qui échauffe. Je m'étais fait, en outre, apporter ma pelisse. J'arrive chez Son Excellence. — Son Excellence dort encore; cependant j'attends, et l'on parle de choses et d'autres.

IVAN.

N'a-t-on point parlé de moi!

ALEXANDRE.

Mais sans doute on en a parlé; l'entretien a même été fort piquant.

IVAN.

Et que disait-on, s'il vous plaît?

ALEXANDRE.

Permettez-moi de vous raconter tout avec ordre et méthode. Ecoutez, la chose a de quoi vous intéresser. Son Excellence a demandé, entre autres, où j'étais, ce que je faisais, et pourquoi elle ne m'avait pas vu depuis si longtemps. Elle a voulu connaître les détails de la soirée d'hier, ainsi que les noms des personnes qui s'y trouvaient. Je répondis : Excellence, il y avait Paul Bartschof, Ilia Boubonnitzine; à chaque nom que je prononçais, Son Excellence faisait : hum, hum; j'ajoutai : il y en avait encore un très-connu de Votre Excellence.

IVAN.

Qui donc?

ALEXANDRE.

Permettez... que croyez-vous que Son Excellence ait dit à cette occasion?

IVAN.

Je ne sais.

ALEXANDRE.

Il m'a redemandé alors qui c'était; je lui ai répondu moi que c'était Ivan Pétrovitch Barskof. Hum, a fait Son Excellence, c'est un fonctionnaire et en outre... — (*Levant les yeux*) ... Savez-vous bien, mon cher ami, que vos plafonds sont admirablement bien peints. Est-ce vous ou votre propriétaire qui avez fait faire cela?

IVAN.

Du tout!... Ceci est une maison appartenant au gouvernement.

ALEXANDRE.

C'est, par ma foi, fort bien : des corbeilles, une lyre, des instruments de musique, un tambour. Tout cela est d'un naturel, d'une vérité...

IVAN *avec impatience*.

Oui... Mais que disait donc Son Excellence?

ALEXANDRE.

Ah! j'avais oublié... Ce qu'elle disait?

IVAN.

Elle disait : Hum!... c'est un fonctionnaire.

ALEXANDRE.

Ah ! oui, oui... C'est un fonctionnaire qui se trouve sous mes ordres... Après cela la conversation est devenue moins intéressante, et l'on n'a plus parlé que des choses les plus vulgaires, de la pluie, du beau temps...

IVAN.

Il n'a rien dit de plus à mon sujet.

ALEXANDRE.

Rien de plus.

IVAN, *à part.*

Je pense bien qu'il a dit quelque chose encore... mon Dieu, s'il avait pu ajouter : En récompense de son zèle et de l'assiduité qu'il apporte à ses travaux, je propose M. Barsoukof pour...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SCHREIDER, *portant ses regards vers la porte.*

IVAN.

Entrez, entrez, ne craignez rien... qu'est-ce ? un rapport?

SCHREIDER.

Oui, monsieur, un rapport à M. le directeur; il faudrait le signer.

IVAN, *lisant.*

A M. le directeur ?... Qu'est-ce que cela veut dire ? Les marges ne sont pas égales... Savez-vous bien, monsieur, que l'on pourrait vous arrêter ?

SCHREIDER.

J'en ai parlé à Ivan Ivanovitch... il m'a répondu que le ministre ne ferait pas attention à une semblable bagatelle.

IVAN.

Une bagatelle ! Ivan Ivanovitch en parle bien à son aise ! Je pense bien aussi que le ministre ne fera pas attention à cela... mais enfin il peut se raviser...

SCHREIDER.

On peut recopier le rapport... mais il sera trop tard ; mais comme vous-même avez bien voulu dire que le ministre ne ferait pas attention à ..

IVAN.

Oui, oui, c'est parfaitement juste... Je suis entièrement de votre avis ; il ne s'occupera point de semblables futilités.—Mais si par hasard une idée, un caprice lui passait par la tête!... voyons que j'examine... y a-t-il encore assez de marge?

SCHREIDER.

Si vous le désirez, je m'en vais transcrire le rapport.

IVAN.

Mais non, mais non... ça, tenez, si je vous parle, si je m'explique avec vous à ce sujet, c'est que vous êtes élève de l'Université... avec un autre je ne m'amuserais pas à perdre du temps en vaines paroles.

SCHREIDER.

Je ne me suis permis de vous parler ainsi que parce que M. le ministre...

IVAN.

Permettez, permettez; ce que vous dites est l'exacte vérité. Je partage entièrement votre manière de voir... Ainsi le ministre passera là-dessus, vous en êtes sûr;... mais si, tout à coup, il se rappelait...

SCHREIDER.

Je le recopierai. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

IVAN PÉTROVITCH, *haussant les épaules et se tournant vers Alexandre.*

Voilà encore une tête sans cervelle !... C'est un bon petit jeune homme, sorti depuis peu de l'Université; mais ça n'a pas de ça. (*Portant le doigt à son front.*) Tenez, mon cher monsieur Alexandre, vous ne sauriez vous figurer toutes les peines que j'ai eues à mettre tout ceci en ordre. Ah ! si vous aviez vu dans quel état j'ai trouvé la place que j'occupe. Imaginez-vous que pas un seul de mes expéditionnaires ne savait convenablement former ses lettres; il y en avait qui écrivaient *al,* au bas d'une page et *tesse* au revers. En un mot, c'était un fouilli à ne pas s'y reconnaître, une véritable tour de Babel... Maintenant, prenez telle pièce que vous voulez; tout est beau, tout est lucide...

l'âme se réjouit, l'esprit triomphe... Ah! monsieur, de l'ordre, et toujours de l'ordre, l'ordre avant tout...

ALEXANDRE.

Ainsi, c'est au prix de vos sueurs, au prix de votre sang que vous avez conquis tous vos grades.

IVAN.

Oui, monsieur, au prix de mes sueurs et de mon sang. Que voulez-vous? je suis comme cela, je ne puis pas me refaire... Ah! que ne serais-je pas aujourd'hui si je pouvais me récompenser moi-même... ma poitrine ne serait pas assez large pour porter toutes mes décorations. — Je tâche bien de me faufiler tout doucement, de lâcher quelques mots équivoques, mais aborder la question de prime-abord, demander directement quelque chose pour moi, non, monsieur, ce n'est pas mon affaire. D'autres obtiennent sans cesse... mais mon caractère à moi le voici : je puis m'abaisser, mais pour ramper, jamais. (*Soupirant.*) Ah! je n'aurais plus qu'un désir, ce serait d'obtenir une décoration en sautoir, qui témoignât du prix que l'administration attache à mes services. Je vous supplie, en passant, mon très-honorable monsieur Alexandre, de vouloir bien en toucher un mot à Son Excellence, lorsque vous la verrez. Dites-lui qu'il règne dans les bureaux de Barsoukof un ordre qui n'existe dans aucun autre...

ALEXANDRE.

Avec le plus grand plaisir, dès que l'occasion s'en présentera.

GOGOL.

ÉPITRE

A UN AMI DANS LA CAPITALE.

Mon cher confrère en Apollon,
Toi qui fus jeune en ma jeunesse,
L'usage exige-t-il, dans le sacré vallon,
Qu'un ami nous oublie ou bien qu'il nous délaisse ?
Dix fois j'ai lu tous les statuts ;
Trois fois j'étudiai le code,
Les décrets sur le sel, sur les vins superflus,
Mais dans tous ces décrets je cherche la méthode
Qui veut que les amis ne se retrouvent plus.

Peut-être, de la capitale
Ainsi les mœurs le veulent aujourd'hui,
A peine a-t-on quitté la frontière fatale,
Que jusqu'au souvenir tout est mort, tout a fui !

Peut-être aussi que par le prince
Un nouvel oukase est rendu,
Et qu'à nous, gens de la province,
D'écrire il vous soit défendu ;
A toi le droit, mais prends bien garde,
Avant ton tour de marcher le premier,
Nos deux noms chacun les regarde
Aux pages du calendrier.

Dans l'art des comptes peu novice,
Coupe ton temps par la moitié ;
Ote un quart d'heure à ton service
Pour l'accorder à l'amitié.
Il est vrai qu'aujourd'hui tout change,
Mais enfin tu n'es pas un ange,
N'allions-nous pas, même un peu tard,
Tous les deux, fiers de l'épaulette,
Nous promener, conter fleurette ?
Dans le jardin d'été, puis sur le boulevard?

Mais peut-être aujourd'hui, ton froid vocabulaire
Te décrit l'amitié comme une illusion,
Qu'elle n'appartient plus qu'au stupide vulgaire,
Que ses feux ne sont plus qu'imagination ;
C'est un mot nul, c'est un mot vide ;
L'hypocrite au masque perfide
Par toi peut-être est préféré
Au cœur de ton vieux camarade!
Le fier Oreste et son ami Pylade,
Ne sont-ils plus un couple et saint et vénéré?

Non, non, sans amitié sincère,
Il n'est pas de mortel heureux ;
Et sous l'habit civil ou militaire
Chacun en éprouve les feux...
Demande au riche de la terre,
Lorsqu'il est triste et solitaire,
Quand son cœur n'est pas endormi,
Pourquoi sa tristesse est profonde ;
C'est qu'il ne veut qu'une chose au monde,
C'est la présence d'un ami.

Mais j'ai l'air d'un maître d'école,
Ou plutôt d'un juge instructeur ;
Voyons ! et crois-en ma parole,

Veux-tu quelque instant de bonheur?
Abandonnons toute rancune;
Une faveur, je n'en veux qu'une;
Je ne t'impose aucune loi :
Ce qui te passe par la tête,
Pour moi sera bouquet de fête,
Mais je t'en prie, écris-le-moi.

Comme au château, dans ma chaumière,
Je vis heureux et je vis bien;
A Dieu seul je fais ma prière,
Au sort je ne demande rien.
Fou de mon fils, fou de ma femme,
Entre eux se partage mon âme,
Tous deux excitent mes transports;
Je les embrasse et fort et ferme.
Puis dans ma chambre je m'enferme
Et sur le divan je m'endors.

Et puis lorsque l'ennui me glace,
M'assassine d'oisiveté,
Je fais des vers, mais je me passe
De rêver l'immortalité !
Je chante, mais ne prends ma lyre,
Ni pour les rois, ni leurs commis;
Aux yeux des puissants de la terre,
Qu'un autre jette la poussière,
Moi j'aime et chante mes amis.

Je quitte rarement mon asile champêtre,
En veux-tu savoir la raison ?
Car, je m'en doute bien, tu désires connaître
Ceux qui composent ma maison.
Je le veux bien, mais, ma parole,
Tout cela serait bien frivole,
Tu t'attends à voir que chez nous,

Habite une autre race d'hommes,
Mais non, elle est ce que nous sommes,
Elle est ici comme chez vous.

Tantôt triste, tantôt joyeuse,
Louant, blâmant à volonté,
Elle boit à la source heureuse
De l'enivrante vanité.
Oui, mon cher, tout ce qu'étale
D'étonnant votre capitale,
Nous l'avons, nous, devant nos yeux.
Nous avons des oncles barbares,
Des prodigues et des avares
Et des courtisans orgueilleux.

Ici l'amour a bien des frères
Et Bacchus règne tous les ans;
L'avocat a des secrétaires,
Et les juges des suppléants.
Viennent des vieilles bavardes
Entendre les voix criardes,
Partout promenant leurs caquets,
Ami, tu les verras encore
Rouvrir la boîte de Pandore
Et semer les maux qu'elle a faits.

Mais, Constantin, dans cette sphère,
Je te le dis en vérité,
J'ai beau choisir et j'ai beau faire,
Rien jusqu'ici ne m'a tenté;
Tous sont gais, bons et serviables,
Partout je vois, hommes aimables,
Hommes d'épée, hommes de loi,
Mais à toi quand je les compare,
Je ne vois qu'une chose rare,
Un frère, un ami comme toi.

OSTOLOPOF.

A MES AMIS.

Vous, vers qui m'entraînent les flammes
De la sainte et douce amitié!
Chers camarades dont les âmes
Dans ma vie étaient de moitié!
Pour vous, je suis toujours le même,
Vous tous qui me serriez la main,
Mais, seul, hélas! sans ceux que j'aime
Puis-je connaître mon chemin?

Amis! je vous vis disparaître;
Cependant, toujours je vous vois;
Mais, hélas! vainement, peut-être,
Dans les airs se perdra ma voix:
Ma tristesse, dans la nuit sombre,
Viendra gémir en vains éclats;
Mes chants, s'éclipsant comme une ombre,
Jusqu'à vous ne parviendront pas.

Et peut-être à l'heure présente
Où les vents entrent en courroux,
Où la nuit devient menaçante,
Moi seul, je reste d'entre nous:
A cette heure, où non endormie,
L'âme encor fait gémir sa voix,
Il se peut que ma bouche amie
Vous nomme une dernière fois.

Vers le port de la délivrance,
Dirigez-vous, mortels heureux;
Sur les ailes de l'espérance,
J'irai vous joindre dans les cieux.
Ici jouet de la tempête,

Sans cesse en lutte avec les flots;
Là-haut le voyageur s'arrête;
Là-haut il trouve le repos.

Mais me faut-il, longtemps encore,
Nourrir un séduisant espoir?
Dites-moi quand luira l'aurore
Du jour où je dois vous revoir?
Il tarde bien; que vous en semble?
Consolez-moi. — Quand viendra-t-il?
Que nous puissions trinquer ensemble,
Martyrs de l'éternel exil?

Quoi! dans mon cœur, quoi! dans mes veines,
Tout serait-il déjà glacé?
Sur moi, comme au travers des plaines,
Un orage aurait-il passé?
Quoi! dans ma course vagabonde,
Déjà mes regards endormis
N'auraient pas, dans la nuit du monde,
Lu dans les yeux de mes amis!

Oubliez-vous donc que, naguère,
Des vierges aux roses couleurs,
Sur nos fronts enlaçaient le lierre,
Et tressaient couronnes de fleurs;
Et que nous, amoureux poëtes,
Pour rendre hommage à la beauté,
Nous chantions, dans ces douces fêtes,
Un hymne à la Divinité?

Mais, hélas!... comme la fumée,
Se sont évanouis nos chants;
Plus d'amour, de vie embaumée,
Ni plus même d'adieux touchants!
Tout a fui... les mains étendues,

En vain nous prions l'Éternel,
Nos cris se perdent dans les nues;
Sans pitié se montre le ciel.

Eh bien, pendant que je sommeille,
A moi, chers amis, montrez-vous!
Que votre tendresse me réveille;
Vous revoir me sera bien doux.
Que ce bonheur ne soit qu'un songe,
Il aura pour moi des appâts,
De grâce faites ce mensonge,
De m'éveiller ne craignez pas.

Mais quoi! déjà je vois l'aurore
Chasser la tempête et la nuit;
De feu l'horizon se colore,
L'étoile du berger s'enfuit;
Lorsqu'ici-bas tout est de flamme,
Faites briller, devant mon âme,
Le soleil de votre amitié.

VIAZEMSKI.

APOLOGUE

L'apologue est né en Orient, où le despotisme tient la vérité captive; mais celle-ci se fait jour au travers de toutes les entraves, et le bâillon même qui la musèle est pour elle l'instrument et l'organe de la pensée de l'esclave qui gémit et pleure, n'osant pas directement s'adresser à son oppresseur.

Les plus grandes preuves, donc, que la Russie est un pays oriental, c'est le talent, c'est l'art des fabulistes russes qui ont joué le despotisme dans leurs spirituelles allégories. Parmi les plus célèbres, nous citerons *Jean Dmitrief,* traducteur habile des fables de La Fontaine et de Florian, auteur lui-même de plusieurs apologues originaux; *Khemnitzer,* Phèdre russe, concis et très-philosophique. Mais au-dessus de tous *Ivan Krilof,* auquel les Russes, à juste titre, ont décerné le nom de La Fontaine russe. Dmitrief est peut-être trop sec dans ses fables, Khemnitzer trop concis, Krilof trop prolixe; mais dans ces trois hommes vous ne pouvez vous empêcher d'admirer soit la finesse des conceptions, soit le charme du style, soit la richesse de l'invention.

Si nous allons plus loin, nous trouvons, dans un rang bien inférieur pourtant, *Vassili Pouschkine, Féodor Glinnka, Vladimir Izmaïlof, Bogdanovitch* et *Izmaloïfski,* lesquels ont orné les feuilletons littéraires russes de productions fraîches de poésie, d'esprit et de nouveauté. En un mot, le genre de la fable est celui peut-être dans lequel les Russes peuvent lutter avec le plus d'avantage avec les grands fabulistes français. Nous croirions manquer à notre devoir d'historien littéraire, si nous ne rapportions le détail des honneurs

rendus, au nom de S. M. l'empereur Nicolas, aux mânes de Jean Krilof, surnommé le La Fontaine de Russie.

Et cependant, en critique sincère et consciencieux, nous devons ajouter que Krilof ne fut jamais qu'un pâle imitateur de La Fontaine, mais que sa réputation n'est justement établie, que toutes les fois qu'il aborde des sujets créés par lui : quoi de plus original, quoi de plus spirituel que ses fables : *les Oies, le Curieux, la Soupe au poisson de Damien, l'Amitié des Chiens.*

FUNÉRAILLES D'UN POÈTE RUSSE,

15 décembre 1844.

Nous sommes de ceux qui, volontiers, se reportent vers le passé, y cherchant pour bien des choses quelque consolation au présent. Ainsi maintes fois nous sommes-nous complu au souvenir de cette sorte d'alliance établie au vieux temps entre les arts et la royauté, l'histoire en fait foi. Autant que les gagneurs de batailles, autant que les législateurs qui ont doté leurs peuples de lois bienfaisantes, sont honorés et chéris aux siècles qui suivent, les souverains qui ont à cœur la prospérité des arts et des lettres. La visite de Léon X à Raphaël expiré n'est pas encore tombée dans l'oubli, et il vient de se passer en Europe un fait qui en ravive la mémoire. Un souverain a cru devoir, même de nos jours, entourer d'honneurs éclatants le cercueil d'un poëte. Mais, direz-vous, quel est cet anachronisme, et quel roi a pu le commettre ? Les gouvernements constitutionnels en sont-ils venus à reconnaître la suprématie de l'intelligence ? L'impôt n'est-il plus à leurs yeux la mesure des capacités ? Rassurez-vous, le fait en question s'est passé chez les barbares. C'est l'ogre du nord, l'empereur de toutes les Russies, qui vient de s'en rendre coupable. Oui, des honneurs qui rappellent ceux que l'Italie rendait jadis aux hommes qui font encore sa plus belle gloire, ont solennisé les funérailles d'un poëte russe ; et ce poëte, ainsi glorifié, n'était pas un de ces génies émouvants qui ébranlent la scène au gré de leur puis-

sante fantaisie, ou encore une de ces âmes lyriques dont les accents passionnés électrisent un peuple ; c'était un simple fabuliste. Honneur donc au souverain qui donne au monde de tels exemples, et pour qui l'art est chose vénérable, même dans sa production la plus modeste.

Le corps de M. Krilof reposait dans un riche cercueil, revêtu du costume national, le front ceint du laurier d'or qu'on lui avait décerné dernièrement à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa première publication. Sur sa poitrine était placé un bouquet de fleurs, précieux don de l'impératrice, et qu'il avait voulu emporter dans la tombe. Le cercueil était porté à bras par les étudiants, sous un dais de velours noir brodé d'or. A la suite du corps marchait une foule immense, où se coudoyaient des hommes de tous rangs, ministres, littérateurs, pauvres et riches, paysans et soldats. Arrivé à l'église, le cercueil a été reçu par l'empereur en personne, et, après les cérémonies religieuses, huit généraux l'ont porté sur le char funèbre, que la même foule a suivi jusqu'au cimetière. Un monument en marbre, aux frais de l'Etat, va être érigé en l'honneur de M. Krilof.

En lisant ces détails, je me rappelais avec douleur les obsèques d'Hégésippe Moreau, où j'avais ressenti de si navrantes émotions. Quel contraste humiliant pour Paris, la cité de l'intelligence moderne ! Au poëte russe, tous les honneurs qu'on rend aux hommes les plus illustres ; au poëte français, les funérailles de la misère ! Aujourd'hui encore, serait-ce du Nord que doit nous venir la lumière ?

Quand fut-il cependant jamais mieux l'heure d'entourer d'hommages la poésie, cet unique contre-poids qu'un sage gouvernement puisse opposer à la frénésie des intérêts matériels? Une nation qui renverse brutalement l'autel de l'idéal est une nation perdue, car elle n'a plus pour mobile aucun noble sentiment.

FUNÉRAILLES D'UN POÈTE FRANÇAIS,

20 décembre 1838.

De toutes les larmes qu'on a répandues sur la mort d'Hégésippe Moreau, du dévouement de ses nombreux amis, il n'est pas résulté une obole pour lui acheter un tombeau. Un matin, au mois de janvier 1839, deux jeunes gens suivaient tête nue, à travers le cimetière de Montparnasse, les fossoyeurs qui avaient exhumé de sa fosse le corps de Moreau et le portaient à son dernier asile. Ils étaient seuls.

Quelques jours avant de rendre le dernier soupir à l'Hôtel-Dieu, où Hégésippe Moreau est mort à 28 ans, le 20 décembre 1838, il s'est élevé lui-même un monument qui restera éternellement gravé dans les nobles cœurs.

UN SOUVENIR A L'HOPITAL.

Sur ce grabat chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encore des pleurs ;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs ;
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encore ; puis, prier et mourir :
Et je répète en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Ils me disaient : Fils des Muses, courage !
Nous veillerons sur ta lyre et ton sort ;
Ils le disaient hier, et dans l'orage
La pitié seule aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez, méchants ! mon dernier vers s'allume,
Et si je meurs, il vit pour vous flétrir.....
Hélas ! mes doigts laissent tomber la plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi ;
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître ;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

ÉLÉGIE

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

Déjà le jour pâlit derrière la montagne;
Vers le fleuve, déjà se rendent les troupeaux;
A pas lents, fatigué, le villageois regagne
L'humble toit où son corps doit trouver le repos.

Une épaisse vapeur couvre le paysage;
Tout est calme!.. Partout règne et plane la mort;
Le grillon fait à peine entendre son ramage:
Au loin, la cornemuse et se tait et s'endort.

Le hibou, retiré sous une antique voûte,
De ses cris attristants épouvante la tour;
Ennemi de la lune, il annonce la route
De son silencieux et lugubre séjour.

Sous les tristes sapins, dont le sombre feuillage
Semble dire que là, le jour est sans réveil,
Reposent, vénérés, les anciens du village
Condamnés par le temps à l'éternel sommeil.

De l'aimable printemps l'haleine printanière,
Les chants du coq, non plus que les gais chalumeaux,

Non plus que l'alouette, alerte messagère,
Ne pourront les tirer du fond de leurs tombeaux.

L'hiver, à leur foyer, lorsque le bois pétille,
Venant de leurs travaux, quand a fini le jour,
Ils ne recevront plus, de leur jeune famille,
Ces si tendres baisers qui charment le retour.

Plus n'iront moissonner leurs campagnes dorées;
Leur soc ne vaincra plus l'aridité des champs;
Plus ne seront par eux les ronces déchirées;
Plus ne retentiront les plaines, de leurs chants.

Que ces hommes de cœur vous servent de risée,
Vous, esclaves du sort, fils de la vanité!
Mais l'œuvre de leurs jours, par vous si méprisée,
Fut utile, et jamais vous ne l'avez été.

Les rois, les conquérants, les amants de la gloire,
La mort va les chercher, et les trouve toujours;
En vain, dort le héros au sein de la victoire,
Sur son lit de lauriers, elle tranche ses jours.

Aveugles partisans de l'aveugle fortune,
En vain, vous vous riez de ces humbles mortels!
Leurs noms sont oubliés, ce qui vous importune,
C'est que l'on n'a pas su leur dresser des autels.

En vain sur nos tombeaux s'élèvent des trophées,
En vain nous érigeons de pompeux monuments,
Par la mort, des flatteurs les voix sont étouffées;
Jamais ne renaîtront nos pauvres ossements.

Chants d'adulation, prières ni louange
Ne peuvent nous tirer des serres du trépas;
L'inexorable mort ne prend jamais le change,
Et ce qu'elle ravit elle ne le rend pas.

Sous cette froide pierre est, peut-être, cachée
Une âme tendre, une âme ardente pour aimer;
Le ver ronge, il se peut, la tête desséchée
D'un homme dont le feu pouvait tout enflammer!

Pour ces cœurs-là, devait être élevé le temple
Qu'à ses plus chers élus a réservé le sort;
Mais l'affreuse misère est là, qui les contemple;
Elle les a frappés, et leur génie est mort.

La perle au front brillant, que recouvre la vague,
Dans l'abîme des mers, conserve sa splendeur;
Le lis fleurit encor jusqu'en la plaine vague,
Mais une fois dans l'air n'exhale plus d'odeur.

Peut-être, sous cette humble et candide poussière,
Gît l'orgueilleux Hampden, l'ennemi des tyrans,
Peut-être de Cromwell la tête sanguinaire,
Ou bien Milton, sans gloire, accablé par les ans.

Conserver la patrie au sein de la tempête,
Mépriser la fortune et sourire aux douleurs;
Au nom de l'abondance annoncer une fête,
Aux cœurs reconnaissants demander quelques pleurs!

Vous ne le pouviez pas! Pour tomber en victimes,
Le sort vous désigna; mais vous vivrez toujours;
Le sentier de la gloire est le sentier des crimes,
Les meurtres et le sang n'ont point souillé vos jours.

Et ce destin jaloux défendit à votre âme,
De perdre l'incarnat, symbole de pudeur;
Du poëte inspiré, de trop vanter la flamme,
Et de brûler l'encens sur l'autel du flatteur.

Sans effroi, sans espoir conduisez votre vie,
Vous disait-il, fuyez les flots tumultueux;

Jouissez du présent ; étrangers à l'envie,
Vous serez ignorés, mais vous serez heureux.

Si de prose et de vers veuve est votre épitaphe,
Vous dormez innocents à l'ombre des cyprès :
Le passant, à genoux, sur votre cénotaphe,
Pieux, viendra pleurer de sincères regrets.

L'amour a conservé sous votre herbe modeste
Votre âge, votre nom, votre dernier soupir ;
A vos frères la Bible apprendra tout le reste ;
Ce livre leur dira comment il faut mourir.

Qui de nous, il n'importe où son espoir se fonde,
A rompu son lien terrestre avec orgueil ?
Derrière soi, qui donc, abandonnant le monde,
Ne jeta pas encore un suprême coup d'œil ?

Quand, à la voix du sort, notre âme, à la nature,
A tout, à ses amis, fait un dernier adieu,
S'éteignant pour toujours, lorsqu'innocente et pure,
Il ne lui reste plus qu'à s'élancer vers Dieu,

Et lorsque nos amis reposent sous la pierre,
Lorsque de nos douleurs l'accent retentit seul,
Leur âme, en son amour, entend notre prière,
Et nous regarde encore au travers du linceul.

De ceux qui ne sont plus, toi, barde solitaire,
Quand sonnera pour toi la cloche du trépas,
L'amitié te suivra jusqu'au fond de la terre,
Mais las ! notre douleur, tu ne l'entendras pas !

A ce simple mortel, du pâtre à barbe blanche
Peut-être j'entendrai redire au voyageur :
« Celui que nous pleurons venait chaque dimanche,
» Du matin, avec moi, respirer la fraîcheur.

» Sous le saule, à midi, dans sa simple attitude,
» Avec charme il suivait les feuillages tremblants,
» De toute la nature il faisait son étude,
» Du fleuve il contemplait les flots étincelants.

» Mille fois, je l'ai vu sous le sombre feuillage
» Alors que les oiseaux chantent la fin du jour,
» Le soir, du rossignol écoutant le ramage,
» D'une nouvelle aurore attendre le retour.

» Je l'ai vu triste et sombre, et la tête penchée,
» Sous la voûte des bois aller verser des pleurs ;
» Sa vie à ses amis, il la tenait cachée,
» Aucun d'eux ne pouvait consoler ses douleurs. »

Encor, le lendemain, j'ai vu naître l'aurore !
Peut-être a-t-il, hélas ! rencontré le trépas?
L'aurore, un autre jour, vint m'éclairer encore ;
Partout, je le cherchais, je ne le trouvai pas.

Un jour, nous apprenons que son âme succombe,
Nous confions sa cendre aux siècles à venir ;
Lisez l'inscription qui décore sa tombe,
Vous ne l'oublierez pas et saurez le bénir.

ÉPITAPHE.

Ici gît un poëte, homme savant et sage,
Que n'illustrèrent point et la gloire et l'honneur ;
Mais les Muses de lui nous conservent l'image,
A la mélancolie il a dû son bonheur.

Modeste dans son cœur et brûlant par son âme,
Le sort n'a point voulu le payer à demi ;
Espoir des malheureux, pour épurer sa flamme,
Pour le récompenser, Dieu lui laisse un ami.

Eloigne-toi, passant; le sommeil de la tombe
Est sacré!.. Sur lui veille un regard de la mort,
Sous la cendre et l'espoir quand son âme succombe,
Grand Dieu! peut-être encore, il consulte le sort?

JOUKOFSKI.

L'OMBRE D'UN AMI.

Je viens de respirer les brumes d'Albion;
Comme lames de plomb m'ont apparu ses vagues;
Derrière le vaisseau soupirait l'Alcyon,
Des nochers j'écoutais les chants joyeux et vagues.

Au tumulte des vents, aux cris des matelots,
Se mêlait monotone un claquement de voiles;
Sur le pont le pilote, en l'absence d'étoiles,
Dominait par sa voix le tumulte des flots.

Heureux, je jouissais, et dans ma rêverie,
Jetant de tous côtés mon avide regard,
Dans l'ombre de la nuit, à travers le brouillard,
Il me semblait du nord voir l'étoile chérie.

Les songes les plus doux enchantaient mes instants;
Je me croyais encor sur la terre natale,
Puis, le coupable oubli, comme une ombre fatale,
Naissait de la tempête et des flots inconstants.

A tant d'illusions succédaient les chimères,
Quand tout à coup je vis paraître, devant moi,
Le plus sincère ami que des larmes amères
Ne purent arracher à l'inflexible loi.

Doux était son aspect; — sur sa noble figure
Nul vestige hideux du feu qui le brûla;
Tel qu'en mai le soleil, elle était jeune et pure,
Et j'étais consolé parce qu'il était là.

« Est-ce toi, cher ami, transporté, m'écriai-je ?
» Toi, dont le *souvenir* me sera toujours cher,
» Héros qui de la mort affrontas le cortége,
» Qui ne craignis jamais ni le feu ni le fer?

» Je te disais : C'est moi, c'est moi qui sur un arbre,
» Pour plume ayant mon sabre, inscrivis tes exploits;
» C'est moi qui viens pleurer sur ton funèbre marbre,
» Avec d'autres amis désolés et sans voix.

» Réponds-moi, je te prie, ombre immortelle et chère;
» Rien à ton *souvenir* n'est donc plus retracé!
» Nos larmes, ton cercueil, ton convoi funéraire,
» Rien ne te reste plus de ce qui s'est passé!

» Qu'un seul mot de ta bouche, au moins se fasse entendre;
» Ce seul mot pour mon cœur sera sans lendemain;
» Puisqu'à mon amitié la mort ne peut te rendre,
» Une dernière fois, encor, serre ma main. »

Je m'élancai vers lui; mais, au loin, les nuages
Couvrirent de vapeurs l'azur de l'horizon,
Et je fus réveillé par la voix des orages,
Lorsque j'abandonnais ma terrestre prison.

A la fureur des vents le calme avait fait place,
Mais on voyait briller la lune au haut des cieux;
Du vaisseau sur la mer on distinguait la trace;
Tout dormait... et les flots étaient silencieux.

Mais, hélas! le sommeil avait fui ma paupière;
Je veillais! et mon cœur n'était pas endormi :
Au sort inexorable, il demandait un frère,
Plus encore, il voulait son plus fidèle ami.

BATIOUSCHKOF.

LA VÉRITÉ.

J'étais bien jeune encore!... aux jours de mon enfance,
Malheureux, je faisais des rêves de bonheur!
Bientôt dans le désert de la triste existence,
Ces rêves n'étaient plus qu'une pâle lueur!

De mon cœur ils ont fui comme de jeunes songes;
Simple, le monde, moi, je ne le savais pas!
Ces vœux que je formais n'étaient que des mensonges;
J'ignorais le chemin où s'égaraient mes pas!

« Où vas-tu? me disait une voix solitaire,
» Insensé! du destin tu cherches les bienfaits,
» Mais les biens que ton cœur désire sur la terre,
» Pour l'aveugle mortel n'existèrent jamais. »

Et pourquoi donc ce vide, et pourquoi dans mon âme
Ne pénétra jamais l'accent du désespoir?
Pourquoi, pour obtenir ce que tant je réclame,
Voulais-je du passé consulter le miroir?

Je pensais, et déjà, coupable d'un murmure
Du destin j'accusais l'irrécusable loi,
Lorsque la vérité, fille de la nature
(Ce n'était pas un songe), apparut devant moi.

« Pour trouver le bonheur, regarde mon étoile,
» Elle te conduira, me dit-elle, je veux
» Du mystère de tous te découvrir le voile;
» Obéis, tu verras s'accomplir tous tes vœux.

» Admettons que par moi, triste et désabusée,
» Reconnaissant que l'homme est méchant et trompeur,
» Ton âme, en un seul jour, chasse de ta pensée,
» Tes amis et tous ceux qui sont chers à ton cœur;

» De la vie à tes yeux je détruirai les charmes;
» Je glacerai ton cœur, j'ornerai ton esprit;
» Et ton âme de fer, indifférente aux larmes,
» S'endormira sans crainte, en repos et sans bruit. »

Je tremblai, je frémis : à cette voix cruelle,
Une froide sueur s'empara de mes sens :
Divine vérité, criai-je à l'immortelle,
Je préfère à tes biens les maux que je ressens.

Mais ton flambeau n'est donc qu'un flambeau funéraire,
Il guide les humains sur des terrains mouvants!
Ton monde, à toi, n'est donc qu'une vaine chimère,
Que l'asile des morts, que l'effroi des vivants!

Je ne te suivrai pas!... ta sévère science
Ne m'apprendra jamais le chemin du bonheur;
Laisse-moi, laisse-moi mon inexpérience!
J'errerai, mais du moins, j'aimerai mon erreur.

Adieu, déesse, adieu! mais quand tout, dans mon âme,
Sera mort et glacé, lorsque j'aurai pâli,
Quand ce qui de mon cœur électrise la flamme,
Quand tout ce que j'aimai dormira dans l'oubli,

Alors viens me trouver, alors que je te voie!
Éclaire ma raison, viens dessiller mes yeux;
Ton aspect à mon cœur apportera la joie,
Sans murmure j'irai retrouver mes aïeux.

BARATINSKI.

LA MORT DU RAMIER.

Entendez-vous, dans la campagne,
Ce jeune ramier qui gémit?
Il soupire après sa compagne,
La demande au jour, à la nuit.

Triste, pour lui le temps s'écoule;
Pour lui le grain n'a plus d'appâts.
Il pleure, et plus il ne roucoule,
Depuis qu'il ne la revoit pas.

Depuis que sa colombe blanche
Par imprudence l'a quitté,
Il voltige de branche en branche;
Il l'appelle de tout côté.

Il l'attend!... mais sa dernière heure
A sonné par l'ordre du sort;
Pauvre ramier! il faut qu'il meure,
Je le vois déjà qui s'endort.

Et déjà plus il ne soupire,
Son bec dans son aile est caché;
Il ne gémit, ni ne respire
Et sur la terre il est couché!

Bientôt la colombe fidèle
Revient auprès de son ramier;
Elle l'échauffe sous son aile,
Croit qu'il ne fait que sommeiller.

Mais en vain elle vole, vole
Autour du corps de son ami;
La pauvrette en vain se désole;
Pour toujours, il est endormi.

DMITRIEF.

L'AUTOMNE.

Déjà j'entends la voix
Du souffle de l'automne;
Avec bruit, dans les bois,
Tombe la feuille jaune.

Les jardins, les coteaux
Errent dans un nuage;
Muets, tous les oiseaux
Ont quitté le feuillage.

Je vois vers le midi
S'enfuir des troupes d'oies;
Leur vol est engourdi:
Ils vont à d'autres joies.

Des brouillards gris et blancs
Couvrent au loin la plaine;
Parmi les toits fumants,
On la distingue à peine.

Pauvre voyageur
Debout sur la montagne,
Tu vois avec douleur
Le deuil de la campagne.

Va, poursuis tes pas,
Comme la nature;
Elle ne meurt pas
Et renaît plus pure.

Elle commande au temps;
Reine sans rivale,
Elle met au printemps
Sa robe nuptiale.

Hélas! de nouveaux jours
L'homme en vain se caresse;
S'il meurt, c'est pour toujours,
Il meurt dès sa jeunesse.

KARAMSINE.

AUX CENDRES DE KAMENSKI.

Encore une victime!.. ô sort inévitable!
Pour toi, rien de sacré!.. la valeur, la vertu,
La noblesse, tout meurt sous ta faux redoutable,
Et Kamenski n'est plus!

Et cependant, c'est toi, c'est toi qui de la gloire,
Des combats, de l'honneur lui traças le chemin;
C'est lui que protégeait, pour fixer la victoire,
Ton invincible main.

Autour de ce héros, et devant et derrière,
Tonnait de tous côtés le canon de la mort;
Lui calme, il affrontait le glaive et le tonnerre,
Protégé par le sort.

Il tombe cependant, cependant il expire!
Aurions-nous pu penser qu'il eût fermé les yeux?
Mais son dernier moment est son dernier sourire,
Il meurt victorieux!

Aveugles!.. son grand nom luit comme un astre sombre
Sur ce champ de carnage où gisent ses soldats;
A peine devant lui se montre, comme une ombre,
Son illustre trépas.

D'où venait ton étoile et fatale et secrète?
Où donc, ô Kamenski, t'a conduit le destin?
Il marchait devant toi de conquête en conquête,
Mais il marquait ta fin.

Quand ta garde veillait dans la forêt obscure,
Dans l'ombre se levait le bras d'un assassin;
Il devait t'arracher ton existence pure,
Et te percer le sein.

O vous tous, qui rêvez de tout réduire en poudre;
Vous, du haut des grandeurs, invincibles guerriers,
Demi-dieux, redoutez, tout en tenant la foudre,
Le fer des meurtriers.

JOUKOFSKI.

POÉSIE LÉGÈRE

LES DEUX LOTS.

Le ciel, à la sagesse humaine,
A choisir a donné deux lots :
L'espérance et beaucoup de peine,
Le désespoir et le repos.

Vous tous, croyez à l'espérance,
Hommes d'esprit, hommes de cœur ;
A moins que le sort, en silence,
Ne vous fasse un signe moqueur.

A vous les chimères fidèles
Du cœur, hommes aux jeunes ans !
Volez, vous possédez des ailes,
A vous les songes séduisants !

Mais vous, hommes d'expérience,
Martyrs d'un sort immérité !
Vous tous qui pesez l'existence,
Vous qui savez la vérité !

Du destin craignez le caprice ;
Paisiblement passez vos jours,

LE FESTIN DE PIERRE LE GRAND.

L'orgueilleuse Néva voit flotter, sur ses vagues,
Des drapeaux de toutes couleurs;
Des bateaux voyageurs s'échappent, en sons vagues,
Les chants cadencés des rameurs.
Au palais du tsar il est fête;
Bruyant, joyeux est le repas :
Du canon la Néva reflète la tempête;
Les hôtes seuls n'entendent pas.

Eh quoi donc peut célébrer Pierre
Dans son modeste petit bourg?
Pourquoi tous ces vaisseaux pavoisés en rivière?
Pourquoi fête à Saint-Pétersbourg?
Sur terre ou bien sur mer, couronné par la gloire,
Le Russe a-t-il brillé par de nouveaux hauts faits ;
Ou bien le Suédois, trahi par la victoire,
Aurait-il demandé la paix?

Malgré *Brandt* (1) à qui rien ne cède,
Qui jamais n'a rien accordé !
Dans quelque port de la Suède,
Notre flotte encore jeune aurait-elle abordé?
Triomphant une fois de son inexpérience,
Nos frères auraient-ils bravé le vieux héros?
En l'honneur de notre science,
Le canon fait-il donc résonner les échos?

Célèbre-t-il l'anniversaire
De l'immortelle Poltava,

(1) L'amiral suédois.

De ce jour où l'immortel Pierre
Par son courage se sauva?
Nous est-il née une autre Catherine,
Ou bien encor, nous faut-il, dans ce jour,
Célébrer cette reine, à céleste origine,
Aux sourcils noirs, aux yeux d'amour?

Non!... c'est le tsar qui se réconcilie
Avec un coupable sujet;
Magnanime, tout il oublie;
Il partage avec lui les douceurs d'un banquet.
Avec effusion il le choie, il l'embrasse,
D'un rebelle il fait un ami,
Non moins heureux de pouvoir faire grâce,
Que de pouvoir abattre un nouvel ennemi.

Et voilà pourquoi cette ivresse
Dans le modeste petit bourg;
Voilà pourquoi cette allégresse,
Dans le naissant Saint-Pétersbourg.
Voilà pourquoi, dans la plaine,
Des salves du canon s'émeuvent les échos;
La coupe du tsar était pleine,
Et c'était celle des héros.

ALEXANDRE POUSCHKINE.

LE CHANT DU VIEUX HUSSARD.

La langue russe est éminemment propre à la poésie légère; ce genre entre même essentiellement dans le caractère de la nation, qui n'a rien de la gravité allemande. Le général Dawouidof l'avait bien compris, et nous sommes fâchés de ne pouvoir donner ici qu'une faible esquisse de son talent.

Qu'êtes-vous devenus, amis de ma jeunesse,
Amphitryons de nos festins,
Braves hussards, dont la bruyante ivresse
Préludait autrefois à nos nobles destins?
Hussards vieillis au fracas des bouteilles,
Et rajeunis par le bon vin,
Dont le coloris purpurin
Semblait se réfléchir sur vos faces vermeilles !
Je crois vous voir encore, intrépides soldats;
J'assiste encore à vos joyeux repas.

Le verre en main, cette troupe vaillante
Se groupe autour du feu; la flamme pétillante
Réchauffe ces héros tout couverts de frimas.
Près du foyer éclate l'allégresse;
Et plus heureux que le sultan,
Du repos ces guerriers dédaignent la mollesse;
Quelques bottes de foin leur servent de divan.

Bientôt la pipe est allumée !
Pipe ! délices des hussards,
Divin tabac, dont la fumée
Est l'encens qui plaît au dieu Mars !
Etendu près de sa bouteille,
La bride au bras, le sabre en main,
Au bivouac chacun sommeille,
Rêvant aux exploits de la veille,
Rêvant à ceux du lendemain.

Mais le jour vient, mais la trompette
Donne le signal des combats,
Le hussard porte la tempête ;
Il mourra, mais ne fuira pas.
Son manteau flotte au gré d'Eole;
Sur son cheval il monte, il vole,
La glace frémit sous ses pas.

Avide de dangers, avide de la gloire,
Electrisé par la valeur,
Le hussard est fils de l'honneur;
Il commence l'attaque, il finit la victoire.

Que dans les loisirs de la paix,
Nos jeunes officiers courent de belle en belle ;
Que, soupirant pour leurs attraits,
Ils jurent à leurs pieds une amour éternelle ;
Que, renfermés dans un salon,
Ils osent affronter les faveurs d'un boston,
Ces passe-temps ne font point mon envie.
La pipe et le cheval m'occupent tour à tour;
Voilà mes jeux et ma folie ;
Ma bouche se refuse au jargon de l'amour;
Mais pourtant, j'ai bien bonne amie :
Elle est modeste, elle est sans art;
C'est ma bouteille d'eau-de-vie,
Toujours fidèle au vieux hussard.

Le Général Dawouidof.

19 OCTOBRE 1825.

Sur les champs le froid sème une pluie argentine;
Les bois ont revêtu leur rougeâtre pâleur;
Déjà va se cacher, derrière la colline,
Le soleil tout honteux de se voir sans couleur.
Vite du bois ! allons !.. dans ma pauvre cellule,
O feu, viens m'éclairer de ton éclat divin,
Automne bienfaisant, verse-moi de ce vin
Qui fait oublier tout, qui console et qui brûle.

PROSE

PRÉFACE

DE LA CHRESTOMATIE DE M. GALATKOF.

Dans cet avant-propos je ne crois pas devoir laisser irrésolues deux questions : la première, que doit contenir une *chrestomatie?* la seconde, de quelle utilité peut être cette *chrestomatie?*

1° Sous le nom de chrestomatie, dérivé de deux mots grecs, χρηστός, bon, utile, agréable et μάθη, science, étude, civilisation, les Grecs comprenaient l'ensemble des connaissances prosaïques surtout, qu'à la lecture, ils désignaient par la lettre χ, χρηστόν, afin d'en désigner la dignité et l'utilité. Un recueil de poésies recevait une autre dénomination, c'était celle d'anthologie, des deux mots ἄνθος fleur et λέγω, je recueille. — Un ouvrage de Procle, imprimé en 1615, et paré du titre d'Anthologie, renferme les noms de tous les poëtes cycliques, avec indication de l'époque et du lieu de leur naissance. Dans la suite des temps, l'usage de ce mot s'est perdu, on lui a substitué le titre de *recueil d'œuvres en prose et en vers, complètes ou données par fragments.*

L'auteur d'un recueil d'œuvres prosaïques et poétiques fait ce recueil dans un double but : ou bien il se pose comme guide pratique à l'étude graduelle d'une langue, ou bien il présente un cours pratique de littérature comme nous le voyons dans les ouvrages de Noël et Delaplace, et de Boniface. Dans la première hypothèse, celui qui veut étudier se familiarise avec les difficultés de la langue ou nationale ou étrangère; le guide, pas à pas, le conduit depuis les plus simples ouvrages grammaticaux jusqu'à ces œuvres sublimes qui

font la gloire d'une nation littéraire, depuis l'anecdote jusqu'au roman, jusqu'à l'histoire. Dans la seconde, on exige plus que l'exactitude, que la régularité grammaticale, pour que l'auteur prenne place dans le livre; il faut pour cela que l'auteur ait une réputation littéraire établie. *Les morceaux les plus appréciés en fait d'éloquence et de poésie,* voilà ce qui fait l'objet de mon livre.

Les productions de l'art de parler et d'écrire, prises en général ou par fragments, doivent être riches de matières, belles et remarquables d'expressions, car la pensée exige une expression digne d'elle. Mais ces productions sont rares dans toutes les littératures; elles le sont d'autant plus dans la nôtre qu'elle n'est née qu'à une époque où tant d'autres étaient florissantes, et de laquelle il y a vingt ans à peine, c'est-à-dire, avant Karamzim, Joukofski et Batiouschkof, le traducteur inspiré de l'Iliade disait: « *Les ténèbres antiques couvrent les bocages du lycée russe.* »

Le but d'une chrestomatie est de choisir ce qu'il y a de plus pur, de plus substantiel dans une langue et de rejeter le reste, comme indigne de son choix. La véritable éloquence soit en prose soit en vers, voilà ce qu'elle accepte, c'est sa condition *sine quâ non.* Qu'a besoin la chrestomatie des aperçus ou anciens ou modernes des écrivains, de leurs pensées ou fausses ou vraies? Quand la pensée est inexacte ou mal exprimée, la chrestomatie l'éloigne ainsi que fait tout homme d'une plante vénéneuse. Ainsi Soumarokof a pu écrire des odes et des fables d'après les règles exigées par ces genres, mais lorsqu'il nous dit: « Quand fond la neige, les petits garçons en font des boules, » le maître de langue russe a tort de faire lire ces inepties à ses élèves, et bien plus encore de les leur faire apprendre par cœur. Que veut-on dans le langage? de la pureté, de l'exactitude, de la force, de la netteté dans l'expression; ainsi, par exemple, choisirons-nous pour modèles, chez les étrangers, les odes de Schiller ou de Gœthe, ou bien les tragédies de Shakspeare. Mais une telle supposition même serait une anomalie. En outre de cela, le rapide mouvement de civilisation qui caractérise notre siècle, notre entraînement pour les œuvres littéraires de premier ordre, nous commandent une attention toute spéciale pour les auteurs qui ont fait de leur style un modèle pour la langue nationale. Lisez, pour vous

assurer de cette vérité, les morceaux critiques de quelques-uns de nos écrivains *très-connus ;* dites-nous ce qui en est mort et ce qui en est resté. Ce qu'ils ont pensé est mort ; la langue seule est demeurée. Ce qu'ils ont émis sur la littérature ne saurait plus désormais servir de modèle ; notre époque est plus forte que la leur sous ce rapport ; cependant la langue restera toujours là, et Dieu veuille que chacun puisse écrire comme nos devanciers ont écrit. Si dans les morceaux que nous citons dans notre chrestomatie, il fallait apprécier les pensées au lieu d'apprécier le langage, nous verrions bien des auteurs tomber de leur piédestal. Tel numéro de journal contemporain contient, sous ce point du vue, plus de matériaux, plus de richesses, que des volumes entiers célébrés comme illustrations littéraires. Mais ces articles périodiques, trop mal et trop rapidement écrits, ne peuvent, malgré le cachet d'originalité qui les distingue, être insérés dans un livre uniquement publié dans l'intérêt de la langue.

Car la langue, fille de la pensée, vit comme la pensée elle-même ; elle croît et mûrit comme l'homme qui, par elle, communique avec ses semblables. Elle se trouve entraînée dans un mouvement continuel, tantôt lent et tantôt rapide ; chaque jour d'existence lui imprime plus ou moins d'impulsion, et, comme dit Horace, les mots eux-mêmes ont leur temps. D'où il suit que chaque siècle, ou, pour mieux dire, chaque période remarquable a son langage propre, et de ces mots qui, brillants de verve et de vigueur, il y a cent ou cinquante ans, ont aujourd'hui perdu toute leur jeunesse, toute leur indispensabilité. La soirée chez Kantemirir, œuvre qui faisait le charme des lecteurs d'autrefois, n'en a plus aucun maintenant. Après avoir accordé à Dierjavine les éloges qu'il mérite à si juste titre, le prince Viazemski termine par cette pensée si juste : *Le jeune disciple des muses ne pourra jamais imiter son style.* Dans quel idiome doivent donc être écrits les modèles d'éloquence et de poésie que nous insérons dans cette chrestomatie? nous voulons dire, dans cet idiome vivant et parlé dans notre siècle, dans cette langue actuelle, parlée par les gens de haute éducation, écrite par nos auteurs contemporains. Donnerions-nous comme modèles de tragédies, les tragédies de Kniéjnine, dans lesquelles les personnages, russes de nom et de famille, s'expriment en langue slave, et comme exemples de discours

oratoires les éloges de Lomonossof, dans lesquelles la langue, au lieu d'être russe, est latine-grecque ou plutôt grecque et latine? A quoi bon apprendre à écrire un russe qui n'est pas russe? Si nous suivions ce système, notre ouvrage ne serait pas lu. Peut-être peu le liront, ne serait-ce que pour se moquer d'un auteur qui, en 1843, a écrit la langue de Soumarokof, de Khéraskof et de Kniéjnine. Mais toute moquerie à part, mal est de suivre des modèles tombés en désuétude; car le goût esthétique, ainsi que le goût physique, ne sort point de l'habitude ou de la routine. Donnez à un élève des exemples du style contemporain, il saura, de suite, distinguer leur mérite, faire son profit de ce qui lui plaît, établir une différence entre les morceaux qui lui conviennent et ceux qui ne lui conviennent pas. Si, au contraire, vous lui présentez, sans choix, les auteurs d'un autre siècle, il errera dans le chaos des formes anciennes et nouvelles, sans critérium pour juger, pour apprécier ce qui est véritalement beau. De là une conclusion, c'est d'apprendre, de savoir la langue contemporaine, celle de Karamzine, de Krilof dans ses fables, de Joukofski, de Batiouschkof, de Pouschkine, de Liermonntof; cette étude est indispensable; aussi la chrestomatie, voulant être utile, doit se soumettre à cette toute-nécessité. Étudier les modèles d'une langue morte, d'une langue éteinte, est non-seulement inutile, mais nuisible; c'est une étude que la chrestomatie doit répudier. Ces modèles sont nécessaires à l'histoire littéraire, mais il ne faut point les apprendre, il ne faut que les connaître, que les envisager sous le point de vue intérieur de leur valeur et sous celui des pensées, et sous le rapport extérieur de l'expression.

Les professeurs de langues étrangères trouveront dans ce livre un grand nombre de matériaux propres à être traduits du russe en français et en allemand; et les élèves, en lisant ces modèles d'éloquence et de poésie, se familiariseront avec l'histoire littéraire russe, avec le caractère et le génie qui distinguent chaque auteur. Il ne connaîtra pas les auteurs seulement par leurs noms, par le lieu et l'époque de leur naissance et de leur mort; il connaîtra leur vie littéraire, et ce cachet d'esprit et de cœur qui se manifestent surtout dans l'art de penser et d'écrire.

A. GALATKHOF.

Mon intention n'a pas été de mettre ici MM. Gretsch et Galatkhof en présence. Ces deux critiques ont eu la même pensée, seulement l'ouvrage du premier jouit d'une réputation à laquelle n'a pas encore pu atteindre le second, dont la publication est bien plus récente. Nous avons cru intéresser le lecteur en soumettant à son appréciation quelques idées de Galatkhof sur la littérature et sur le titre de Chrestomatie qu'il a cru devoir donner à son recueil.

Il existe, en Russie, deux recueils de morceaux choisis de littérature russe, rédigés dans le genre des cours de littérature de MM. Noël et Laplace, et de M. Tissot. M. Gretsch, conseiller d'Etat actuel, a publié son ouvrage en 1820, et une seconde édition en a paru en 1830, en 4 vol. in-8°. En 1843, M. A. Galatkhof a fait paraître un ouvrage dans le même genre, sous le titre de Chrestomatie, en 2 vol. grand in-8°, imprimés à Moscou.

ÉLOQUENCE SACRÉE

SERMON POUR LE GRAND CARÊME.

Qu'attendez-vous aujourd'hui, chers auditeurs, qu'attendez-vous des serviteurs du Verbe ? Le Verbe n'est plus !

Le Verbe, co-éternel avec le Père et le Fils, né pour notre salut, principe de toute parole *vivante et agissante*, il est mort, inhumé, scellé. Pour indiquer d'une manière plus rationnelle et plus persuasive *aux hommes le chemin de la vie* (Ps. 15-11), le Verbe a quitté les cieux, il s'est incarné; mais les hommes n'ont point voulu le reconnaître, et ils ont déchiré sa chair, ils lui ont ravi son existence terrestre, *ils n'ont point voulu qu'il vécût sur la terre* (Isaïe, 53-8). Qui donc vous adressera la parole de vie et de salut?

Hâtons-nous donc de confesser le mystère du Verbe, qui doit désarmer ses persécuteurs et le rendre aux âmes préparées à le recevoir. Le Verbe de Dieu n'est point délié par la mort. Ainsi que la parole de l'homme, il ne meurt pas, à l'instant même où le son ne s'en fait plus entendre; loin de là, il acquiert une nouvelle action; éprouvé par les sens, il siége dans les esprits et dans les cœurs qui l'ont écouté. Oui, c'est ainsi que le Verbe divin, que le Fils de Dieu, mort charnellement dans son enveloppe mortelle, pour nous sauver a *rempli toutes choses* (aux Éphésiens, 4-10) *de son esprit et de sa force.* C'est pourquoi lorsque Jésus-Christ expire, lorsqu'il reste muet sur la croix, le ciel et la terre font entendre leur voix, les morts pro-

clament la résurrection du Crucifié, les pierres elles-mêmes gémissent et pleurent, et le *soleil s'obscurcit, les voiles du temple se déchirent, la terre tremble, les rochers s'écroulent, et les corps des saints endormis dans la terre sortent de leurs tombeaux* (saint Luc, 23-45, saint Matthieu, 27, 51, 52).

Chrétiens ! le Verbe fait chair ne se tait que pour nous parler avec plus de puissance ; il ne se cache que pour *pénétrer plus profondément en vous* (saint Jean, 1-14) ; il ne meurt que pour léguer son héritage. Réunis par l'Eglise pour vous entretenir avec Jésus qui vient de rendre le dernier soupir, écoutez le *Verbe vivant* (aux Hébreux, 4-12) du Dieu mort ; écoutez ce qu'il vous dit : *Je vous annonce mon royaume, ainsi que mon Père me l'a annoncé* (saint Luc, 22-29).

Mais afin que les inopportunes illusions de cet héritage ne détournent point vos regards de ce qui nous est prescrit dans ces jours solennels du crucifiement de Jésus, faisons bien attention, chrétiens, que ses premiers héritiers ne reçurent à sa mort, d'autre trésor que le bois de la croix sur laquelle il a souffert et expiré, et que cette croix précieuse a été léguée à tous ceux qui désirent participer au legs qu'il nous a fait de son royaume. C'est ainsi qu'il sera donné à tous ceux qui *auront souffert comme le Christ, d'entrer dans la gloire* (saint Luc, 24-26) *qu'il tient de son Père* ; c'est ainsi que tout chrétien qui *aura, comme lui, enduré le martyre, entrera dans son royaume* (Actes des apôtres, 14-22) qu'il vous promet. C'est ainsi que la croix du Christ est pour tous la clef de vie, de même que la croix des chrétiens l'est pour chacun de leurs fils. Tel est l'abrégé de *la parole du Crucifié* (1re aux Corinthiens, 1-18) si peu compréhensible à l'esprit, si cher à notre croyance, si puissante de divinité. — Déposons-la, comme une goutte de baume, sur le tombeau du Verbe vivifiant.

Avant l'incarnation du Fils de Dieu, avant qu'il n'acceptât et ne portât sa croix, cette croix appartenait aux hommes. Dans le principe elle fut faite du *bois de l'arbre du bien et du mal*. Le premier homme voulut en goûter les fruits, mais à peine y eut-il touché que, de toute sa pesanteur, avec ses branches et ses rejetons, il tomba sur la tête de celui qui avait osé enfreindre les ordres du Seigneur. Les ténèbres, chagrins, terreurs, peines, maladies, la mort, les misères, le néant, la malédiction de la nature entière, en un mot toutes les puissances

de la destruction, s'échappant de l'arbre fatal, s'armèrent contre l'homme, et le fils de la colère céleste eût infailliblement été précipité dans l'Enfer, si la miséricorde, d'après un ordre rendu de toute éternité, ne lui avait tendu la main et ne l'eût arrêté dans sa chute. Le Fils de Dieu assuma sur lui ce fardeau, sous lequel succombait l'homme, il se l'est approprié, lui prescrivant de s'appuyer sur elle, non point sans doute, pour qu'il vînt en aide au Tout-Puissant pour lui alléger le poids, mais afin que lui-même fût soutenu par la force de cette grande croix, qu'il la suivît, ainsi qu'une barque légère remorquée à un vaisseau de haut bord. Voilà comme la croix de colère s'est changée en croix d'amour, croix présente à la porte du Paradis, échelle pour arriver aux cieux, croix née de l'*arbre funeste de la science du bien et du mal*, qui, arrosé d'un sang divin, est devenu l'*arbre de vie*. Oui, le Fils de Dieu revêtira notre nature; il *prendra sur lui de devenir, par ses souffrances, l'auteur de notre salut; il subira toutes les douleurs; et viendra au secours de ceux qui souffriront;* il marche avec sa croix et *conduit* ses imitateurs *à la gloire* (Aux Hébreux, 2, 10-18; 4, 15).

Qui mesurera cette croix universelle portée par l'auteur de notre salut? qui en appréciera la pesanteur? qui calculera le nombre d'autres croix dont elle se compose, nombre égal aux gouttes d'eau de l'Océan? Elle ne fut pas portée seulement avec l'aide de Simon le Cyrénéen de Jérusalem jusqu'au Golgotha. Elle le fut depuis Gethsémanie jusqu'à Jérusalem et de Bethléem même jusqu'à Gethsémanie. La vie entière de Jésus ne fut qu'une croix, et personne ne touche son fardeau que pour en augmenter la lourdeur.

La divinité confondue avec l'humanité, l'éternité avec ce qui passe, la perfection avec ce qui a des bornes, l'incréé avec le créé, ce qui existe par soi-même avec le néant! De quels sublimes éléments ne se compose pas cette croix dont on ne saurait calculer les dimensions, et que l'on ne peut atteindre?

L'Homme-Dieu, dont les cieux célèbrent la descente sur la terre, s'y montre dans l'âge le plus humiliant pour l'humanité, dans la plus petite ville du plus petit royaume de la terre. Il n'a ni maison ni berceau; c'est à peine si avec ses pauvres parents, quelques bergers veulent bien s'occuper de sa naissance.

Huit jours après qu'il est né, on le soumet à la loi sanglante de la circoncision.

Le grand prêtre *entre dans le temple pour le présenter au Seigneur*, et celui qui est descendu pour racheter le monde est racheté lui-même au prix *de deux deniers* (saint Luc, 2, 22, 24).

Alors qu'il bégayait encore, il prononce le mot de croix par la bouche de Siméon, et déjà ce mot sacré perce le cœur de sa mère (saint Luc, 2, 34, 35).

Quelques étrangers viennent le saluer du nom de roi des Juifs. Ce faible hommage excite contre lui la haine du roi des Hébreux; devenu la cause innocente d'un massacre, il est forcé de s'éloigner du peuple de Dieu, et de se réfugier chez les idolâtres. Pendant trente ans le souverain des cieux, le roi de gloire se cache au ciel et à la terre, humblement soumis à deux mortels, qu'il daigne appeler ses parents.

Mais que ne souffrit point ensuite Jésus, à partir du jour où il entreprit l'œuvre solennelle de sauver le genre humain?

Le Saint des saints, pour sanctifier les hommes, se confondant avec les autres hommes, pour les purifier de leurs péchés, s'incline sous la main d'un mortel et reçoit le baptême. Celui qui éprouve les cœurs, qui fouille dans les pensées se soumet lui-même à la *tentation*. Le pain céleste est livré à l'avidité terrestre. *Celui devant lequel tout genou doit fléchir dans les cieux, sur la terre et dans les enfers*, permet à Satan d'exiger qu'il *fléchisse* devant lui.

L'avocat des hommes auprès de Dieu se découvre aux hommes, mais ceux-ci ne le reconnaissent pas ou ne veulent point le reconnaître. On traite ses actions d'illégales. Ses prodiges d'œuvres de Belzébuth, ses prédications de blasphèmes. S'il fait des miracles, s'il répand des bienfaits le jour du sabbat, on l'accuse de profaner la religion; s'il ramène les égarés, s'il accueille les repentants, on l'appelle *ami des pécheurs?* Ici on cherche à le prendre sur un mot, là on le conduit sur le sommet d'une montagne pour l'en précipiter; autre part on lui jette des pierres ou bien on lui refuse de quoi reposer sa tête. Il ressuscite un mort, ses ennemis complotent de le faire mourir lui-même; aux portes de Jérusalem, le peuple accourt à sa rencontre comme à celle d'un roi; tous les potentats de la terre se lèvent

pour le condamner comme criminel. Dans une réunion, avec ses amis, il aperçoit un lâche ingrat, le premier instrument de sa mort ; ses amis, les meilleurs d'entre eux, crient au *scandale*, croyant qu'il agissait en homme, alors qu'il travaillait à l'œuvre de Dieu (saint Matthieu, XVI, 23).

Repose-toi, ô divin porte-croix, ne fût-ce que pour un moment, du joug de fer qui, de jour en jour, s'appesantit davantage sur toi? Repose-toi, non pour reprendre des forces et marcher à de nouveaux exploits, mais du moins par pitié pour l'infirmité de tes successeurs. — Ainsi, en approchant du Golgotha, tu t'arrêteras sur le Thabor. Gravis cette montagne de gloire; que ton front rayonne d'une lumière céleste, que tes vêtements resplendissent d'une éclatante blancheur; qu'en toi s'accomplissent la loi et les prophètes, et que la voix de ton Père se fasse entendre!... Mais ne voyez-vous pas, chers auditeurs, que la croix suivra Jésus jusque sur le Thabor, et que le mot de croix ne sera jamais séparé de celui de glorification? — De quoi, au milieu de tant de gloire, s'entretiennent avec Jésus, Moïse et le prophète Elie? — Ils parlent avec lui de sa croix et de sa mort.

Jésus porta longtemps sa croix, comme s'il n'en eût pas senti le poids; enfin *elle lui fut donnée comme à un lion, et tous ses os tremblèrent* (Isaïe, 38, 13). Transportons-nous avec Pierre et les fils de Zébédée dans le jardin de Gethsémanie, et tâchons de pénétrer les ténèbres de la dernière nuit qu'il passa sur la terre. Déjà il ne cache plus la croix qui lui brise le cœur; *mon âme*, s'écrie-t-il, *mon âme est triste jusqu'à la mort* (saint Matthieu, 26, 38). Et son entretien mental avec son Père éternel ne le soulage pas; il ne fait que s'affermir pour supporter ses souffrances. « *Mon Père! s'il est possible éloigne de moi ce calice, mais je ne veux que ce que tu veux; que ta volonté soit faite* (saint Matthieu, 26, 39). *Ces paroles lui ont rendu les forces*, mais il sent maintenant *qu'il a besoin du secours d'un ange* (saint Luc, 22, 43).

Peut-être la douleur mortelle de Jésus paraîtra à quelques-uns d'entre nous indigne d'un être qui ne pouvait pas souffrir; qu'ils sachent que cette douleur n'est point l'effet de l'impassibilité humaine, mais celle de la justice divine. Celui qui, de toute éternité, avait accepté la mission de réconcilier les hommes avec Dieu, pou-

vait-il balancer dans l'exécution de cette œuvre, par la pensée seule de la souffrance? S'il avait pu avoir une semblable impassibilité, ce ne serait pas elle qui nous aurait sauvés et sanctifiés. S'il a souffert, ce n'est point de sa propre souffrance, c'est de la nôtre à nous. Le calice que lui présente son père est celui de tous nos péchés, de toutes nos prévarications contre sa loi, de tous les châtiments qui nous étaient réservés, calice qui eût inondé l'univers, si seul il ne l'eût accepté, s'il ne l'eût bu jusqu'à la dernière goutte. Ce calice commença à se remplir par le péché d'Adam, puis par la corruption du monde primitif, par l'orgueil et l'impiété de Babylone, la cruauté et l'endurcissement des Egyptiens, les trahisons de Jérusalem, bourreau du prophète auquel elle jetait des pierres, méchanceté des synagogues, les superstitions du paganisme, la turbulence des docteurs, et enfin (comme le rédempteur prenait également sur lui les péchés à venir), les scandales qui ont souillé le christianisme lui-même, la désunion du seul troupeau d'un seul pasteur, produite par les audacieuses arguties des faux docteurs; le mépris de la foi et de la charité, la recrudescence de l'impiété au sein même de la religion. Ajoutons à cela tout ce que nous trouvons en nous et autour de nous, qui mérite l'indignation et la colère de Dieu, comme aussi tout ce que nous tâchons de dérober à notre conscience, sous le nom déguisé de *faiblesse*, le dévergondage et les plaisirs illégitimes de la jeunesse, l'endurcissement de la vieillesse, l'oubli de la Providence dans la prospérité, nos murmures contre elle dans le malheur, l'ostentation dans les bienfaits, la cupidité dans nos travaux, notre lenteur dans l'accomplissement de nos devoirs, nos chutes répétées après nous être relevés, l'insouciance, la mollesse qui suivent le luxe, le libertinage d'esprit d'un siècle enflé de la chimère de la civilisation; tous ces torrents d'impiété avaient débordé dans le calice de Jésus et l'avaient rempli de douleurs et d'amertumes; l'enfer entier s'était réfugié dans son âme; faut-il s'étonner, après cela, que cette âme fût troublée, déchirée, *qu'elle fût triste jusqu'à la mort?*

La voix nous manque, chers auditeurs, pour suivre le grand martyre de Gethsemanie à Jérusalem et au Golgotha, de la croix intérieure à la croix extérieure. Mais les mystères célébrés aujourd'hui par l'Eglise nous ont déjà indiqué ce chemin ainsi que les tortures

qui préparèrent son agonie. Il était si malade que le soleil ne pouvait le regarder, si faible, si accablé, que la terre se dérobait sous ses pieds. Oh! souffrir, dans son innocence immaculée, tout ce que l'imagination peut concevoir de plus cruel, soit au dedans soit au dehors; souffrir pour prix de ses bienfaits; endurer de la part des impies des tourments qu'il mettait aux pieds du Saint des saints, tourments prodigués au Créateur par ses créatures, par des ingrats, des lâches, par les auteurs de ses angoisses; souffrir pour la gloire de Dieu et être abandonné de lui : quel abîme, quel gouffre de douleur!

Mon Dieu! mon Dieu! quoi! tu as délaissé ton Fils bien-aimé; mais, Seigneur, tu ne l'as fait que pour ne pas nous abandonner. *Dès aujourd'hui commence son règne; dès aujourd'hui il brille de toute sa splendeur, il revêt sa ceinture de force; il affermit l'univers et reste immuable* (Psaume XCII, 1). *Transporté au ciel* par la croix, il la glorifiera sur la terre, *et appellera tous les hommes à lui dans le ciel* (saint Jean, XII, 32).

Mais quelque grand, quelque divin que soit le pouvoir de Jésus, il ne peut autrement *nous entraîner à sa suite* (Cant. I, 3), qu'en nous confiant, qu'en nous léguant sa croix, et en confondant la sienne avec la nôtre. *Que celui qui veut venir à moi*, dit-il, *prenne sa croix et me suive* (saint Luc, IX, 22). Car bien que par son sang et sa croix il ait purifié le monde de tous péchés et sauvé le monde entier de la malédiction en le rachetant; bien qu'il eût tracé la route vers le Saint des saints, comme là n'entre personne que le prêtre et la victime, il est de notre devoir de nous livrer en victimes, à ce grand prêtre, d'*après l'ordre de Melchisédech*, et comme le serment est un fruit du péché, et comme le péché tient, par la racine, au libre arbitre, nous devons pour nous approprier la purification et la rédemption, la vérité et la bénédiction du Christ, obéir à la volonté du Christ qui agit en nous par le baptême.

C'est par là que nous porterons notre croix avec plus de courage et de résignation, par là que se multiplieront les dons tout divins qui nous ont été acquis par celle de Jésus; *car de même que les souffrances du Christ sont, de jour en jour, ressenties plus vivement par nous, c'est par le Christ aussi que s'augmente et s'accroît notre con-*

solation. Le pécheur, qui, à force de porter sa croix arrive au point de s'y faire attacher, qui s'est humblement soumis à tous les actes desquels dépend sa purification, en face de Jésus crucifié, celui-là entendra, avec le larron repentant, la voix du Rédempteur lui dire : *A dater de ce jour tu seras avec moi dans le paradis.* Souffrir devant le Christ et à son exemple, c'est être dans le vestibule du paradis.

De même quela croix palpable et matérielle est l'emblème souverain du royaume visible du Christ, de même la croix cachée, mystérieuse, est le signe de ralliement, le signe de distinction des véritables élus de son empire. Elle est le gage précieux de l'amour de Dieu, sceptre destiné moins *à punir et à renverser qu'à nourrir et à consoler* (Psaume II, 9, 22, 4), elle est le feu purificateur de la foi, compagne de l'espérance, elle tempère la sensibilité, triomphe des passions, nous excite à la prière, elle est la sauvegarde de la pureté, le précepteur de la sagesse, le tuteur des enfants de son royaume. — A quelle école furent élevés tous les illustres anges, chefs et conservateurs de l'Eglise, les Joseph, les Moïse, les Daniel, les Paul? A l'école de la croix. Quand cette Eglise est-elle parvenue au plus haut degré de bénédiction? Quand a-t-elle grandi? Quand a-t-elle rapporté des fruits pour le sanctuaire? Alors que toutes les plaines du Seigneur, jonchées de la croix, s'abreuvaient du sang des martyrs. Qui sont, demandait-on à saint Jean dans sa vision, ceux qui entourent le trône éclatant de l'Agneau; *ces anges revêtus de robes blanches, qui sont-ils? d'où viennent-ils?* Et comme il ne pouvait pas les distinguer, aux rayons de la gloire divine, il répondit : *Ce sont ceux qui viennent d'éprouver de grandes souffrances* (Apocalypse, VII, 13, 14).

Que seraient donc ceux qui prétendraient célébrer la croix du Christ (Ire épître aux Corinthiens, I, 17), *et concevoir la puissance de sa résurrection, sans participer à tout ce qu'il a souffert?* (Epît. aux Phil. III, 10). Puisque Jésus seul est *la vie et le chemin qui conduit à la vie,* comment peuvent-ils gagner *la vie* du Christ s'ils ne suivent pas le même *chemin* que lui? Ces membres efféminés peuvent-ils *faire partie d'un corps dont la tête est ceinte d'une couronne d'épines* (aux Ephésiens, IV, 15, 16)? Les membres peuvent-ils demeurer dans le

repos et l'insouciance, lorsque la tête se tourmente dans la souffrance et l'abattement, s'abandonner à des joies frivoles, tandis qu'elle est en proie aux angoisses de la mort, s'enivrer à la coupe des plaisirs mondains, lorsqu'elle a soif et qu'on l'abreuve de vinaigre, s'enorgueillir lorsqu'elle s'humilie, refuser de déplorer un instant leurs péchés et leurs prévarications lorsqu'elle meurt pour les péchés des autres, vivre pour le monde et pour la chair, lorsqu'elle donne toute son âme à Dieu ?

Homme, ô toi que la bonté du Seigneur entraîne à chaque instant vers le ciel, mais qui restes plongé dans les vanités de la terre ! Vois ton image dans celui qui, englouti dans les eaux, lutte contre le déluge ; dans ses membres se reproduit sans cesse l'image de la croix, et c'est alors seulement qu'il peut triompher de la fureur des vagues. Regarde l'oiseau, lorsqu'il veut s'élever de terre ; il se met en croix et prend son vol, cherche donc aussi dans la croix les moyens de renoncer au monde et de t'élancer vers le Seigneur. *La parole du Christ est la force de Dieu pour ceux qui veulent être sauvés.*

PHILARÈTE.

SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES.

JÉSUS-CHRIST EST RESSUSCITÉ.

Le saint Psalmiste, en peignant les diverses situations de l'âme pieuse, fait remarquer entre autres celle où un reste même de méditation excite l'homme à se réjouir et à glorifier solennellement le nom du Seigneur. *Ce reste de méditation*, dit-il, *s'élevant d'une âme pieuse vers le ciel, est agréable à Dieu.* Et aujourd'hui, mes frères, c'est à peine si nous ne nous trouvons pas dans la même position. Depuis quarante jours que nous célébrons la fête de la résurrection du Christ, chacun de nous a eu assez de temps, d'inspirations et d'occasions pour réfléchir sur toutes les circonstances de ce fait tout divin, pour éprouver dans son cœur un reste de cette croyance qui

le remplit de joie et le force d'entonner un hymne en l'honneur du Tout-Puissant.

Ce reste, ce débris de méditation varie, sans nul doute, sur la position de chacun; car, tous, nous sommes plus ou moins aptes que les autres à méditer sur les matières ecclésiastiques. Tel a pensé davantage à cette fête dans les jours qu'il a déjà vécus, tel autre a passé sa vie entière sans bien la comprendre : s'élevant seulement par la prière jusqu'à l'Homme-Dieu ressuscité, il a reçu de lui des lumières mystérieuses; tel autre enfin n'a pas eu le bonheur de jouir de ces divines inspirations, parce qu'il n'y a pas dirigé ses pensées. Quant à moi, je ne puis que vous faire part de ce qui est resté dans mes méditations sur cette solennité. Peut-être, dans cette circonstance, mes idées se trouveront conformes à celles de quelques-uns d'entre vous; ce reste commun constituera un tout d'autant plus grand, d'autant plus digne de la grandeur du jour que nous célébrons. Si, au contraire, nos idées ne sont point les mêmes, il n'en résultera aucun mal, parce que d'abord le sentiment de vénération et d'amour pour Jésus-Christ restera un chez tous, et ensuite, parce que la diversité des pensées des hommes religieux deviendra comme une nouvelle nourriture pour les âmes pieuses.

Lorsque je porte un dernier regard sur la célébration de la résurrection du Christ, ma pensée, mes frères, s'arrête sur le temps depuis lequel nous solennisons ce grand et majestueux événement. Dans quarante jours seulement, nous cesserons de célébrer la résurrection de Jésus-Christ, parce qu'il est resté sur la terre quarante jours après être ressuscité. Pourquoi ce nombre, ni plus ni moins? Dans une vie telle que celle de Jésus-Christ tout doit être rigoureusement calculé; rien ne doit appartenir au hasard. En outre, puisque la vie terrestre de Notre-Seigneur est un modèle pour la nôtre, cette vie, comme dit l'apôtre, *doit s'incarner en nous*, et voilà pourquoi le séjour de Notre-Seigneur sur la terre, pendant quarante jours, a un rapport direct, essentiel avec notre existence. Où est cette cause et en quoi consiste-t-elle?

Pour répondre à cette question, nous dirons d'abord : que cette durée de quarante jours a été des plus importantes, dès les temps les plus anciens, et qu'elle se trouve entièrement conforme avec celle

de plusieurs événements consacrés dans l'histoire sainte. Ainsi, les Israélites, à la sortie d'Égypte, voyagèrent quarante jours dans le désert, avant d'entrer dans la terre de Chanaan; et Moïse resta quarante jours sur le Sinaï, avant de recevoir les tables de la loi. Elie demeura le même nombre de jours sur le Khorew où l'attendait l'apparition de la majesté divine; et le Sauveur lui-même passa quarante jours dans le désert, avant de devenir l'intercesseur et le maître du monde. C'est ainsi que ce chiffre de quarante peut être considéré comme le précurseur de quelque chose de grand et de solennel. La résurrection est l'apogée de la grandeur de Notre-Seigneur; c'est le trône de sa gloire, la consécration de Dieu son père, ce qui lui a donné le sceptre de l'Eglise et du monde entier. Aussi son séjour de quarante jours sur la terre, après qu'il ressuscita, n'a-t-il pas, au point de son humanité, contribué à préparer la splendeur de sa divine essence? Il est vrai que la divinité est unie en lui, par hypostase, à l'humanité, mais elle lui est unie et agit sans aucune perturbation dans les lois humaines; voilà pourquoi cette divinité ne s'est révélée que graduellement sur la terre, voilà pourquoi elle s'est entièrement manifestée quelquefois. Voilà pourquoi on dit de lui : qu'il a grandi par sa sagesse et sa bénédiction auprès de Dieu et des hommes (1); c'est ainsi qu'il dit en parlant de sa vie terrestre : *Personne ne saura rien ni de mon dernier jour ni de ma dernière heure; pas même les anges, pas même le Fils... le Père seul les saura* (2). C'est ainsi qu'il n'y a rien d'étranger à la dignité de l'Homme-Dieu, si, pendant son séjour de quarante jours sur la terre, après sa résurrection, il a dû acquérir, pour ainsi dire, pas à pas, cette gloire divine qui lui appartenait avant de monter au ciel.

Mais, direz-vous, quelle corrélation entre la vie de notre Seigneur Jésus-Christ et la nôtre? Cette corrélation est des plus importantes; Rappelez-vous le quarantième jour après la mort. De temps immémorial, la sainte Eglise avait l'habitude de consacrer le souvenir des défunts jusqu'à ce dernier jour; et pourquoi? N'est-ce pas parce que, dans ce laps de temps, il se passe dans nos âmes quelque chose

(1) Saint Luc, II, 52.
(2) Saint Marc, XIII, 32.

de semblable à ce qui se passait dans l'âme du Sauveur jusqu'à son ascension; c'est-à-dire que, bien que détachées de la terre, elles ne montent point encore vers le ciel et se trouvent encore dans un état que l'on pourrait appeler état de préparation. Sans doute lui, né sans péché, lui, sans tache, n'avait pas besoin de se purifier pendant ces quarante jours; il lui fallait seulement, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'élever progressivement de son humanité jusqu'à la grandeur sans bornes de la Divinité qui habitait dans son enveloppe corporelle. Mais nous autres, pauvres pécheurs, nous devrons avoir recours à la purification avant de quitter ce monde, car quelque soin que nous apportions à nous affranchir de tout ce qu'il y a de mondain, la cendre des vanités humaines s'attache, imperceptiblement, à l'âme la plus pure. Ne perdant point de vue ce fait immense, et afin de prêter son concours à l'âme qui va se jeter dans le sein de Dieu, la sainte Eglise prie pour les morts, pendant quarante jours avant la mort; et nombre d'apparitions de l'autre monde attestent combien il est nécessaire de prier pour les défunts, et combien ces prières sont efficaces, lorsqu'elles sont adressées dans un véritable sentiment de croyance en notre Sauveur et de l'amour sincère que les chrétiens accordent à ceux qui ne sont plus.

Quant à nous, mes chers frères, nos plus grands efforts doivent tendre d'abord à nous délivrer, pendant nôtre passage ici-bas, de tout ce qui peut exister de terrestre, d'impur et de profane; car tout cela est comme un fardeau qui, pesant sur l'âme, après la mort du corps, l'empêche de s'élever vers le sommet de la céleste montagne. Puis, notre devoir est de prier avec le plus de ferveur possible pour nos frères morts. La prière est la plus douce offrande que nous puissions nous consacrer les uns aux autres.

Tel est, mes chers frères, le reste de mes méditations devant le tombeau de notre Sauveur. Sans doute, il en est parmi vous dont les pensées sont, dans cette auguste et solennelle circonstance, plus élevées que les miennes. Que ceux-là soient bénis et puissent leurs pieuses inspirations se révéler à d'autres; car, comme dit l'Apôtre, nous devons tous nous aider mutuellement. Quant à moi, il doit vous suffire que ce reste de mes méditations, d'après l'expression du Psalmiste, vous édifie, vous réjouisse, et vous prépare à célébrer digne-

ment la résurrection de Notre-Seigneur. Et comment ne pas être heureux, en pensant que dans notre existence se reflètent toutes les circonstances de la vie divine, et qu'après notre mort se réalise quelque chose de semblable à ce qui a eu lieu après la sienne? Comment ne pas se réjouir, comment ne pas remercier notre Sauveur, en songeant qu'*il est notre modèle et qu'en tout nous devons suivre ses traces* (1).

Oui, mes chers frères, une grande, une majestueuse, une ineffable destinée nous attend! Apprêtons donc nos chants, et ne cessons de répéter : *Gloire dans tous les siècles* à celui qui est ressuscité. Amen.

INNOCENT.

A L'OCCASION DU COURONNEMENT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier.

Ainsi, Dieu nous a accordé de contempler notre tzar, que l'huile sainte vient d'élever au-dessus de tous! Enfants de la Russie, que nous reste-t-il aujourd'hui à dire et à exécuter? Remercierons-nous le Roi des rois, de nous avoir, dans sa clémence, donné un souverain aussi bon, aussi généreux? Oh oui, nous l'en remercierons de tout notre cœur! Lui adresserons-nous nos supplications pour qu'il daigne nous continuer ses bontés? Certes, nos prières sortiront du fond de notre âme. Offrirons-nous des présents au Seigneur? il n'a pas besoin de nos dons, mais offrons-lui en hommage cette même couronne impériale, ce sceptre, la puissance, déposons au pied de son trône la Russie et tous nos cœurs. Puisque Votre Majesté nous permet de la féliciter dans ce jour solennel, nous nous empressons de le faire comme les plus humbles de ses sujets. Faut-il lui manifester tout notre zèle et notre dévouement? nous les attesterons à la face du ciel et de la terre, à la face de cet autel, à la face de Dieu et de ses anges. Souhaiterons-nous à Votre Majesté un règne long et heureux? Ah! que tombe cette main qui vient de vous bénir, si nous ne

(1) Saint Jean, XIII, 15.

la tendons sans cesse vers le ciel dans nos ardentes prières! Demanderons-nous que Dieu lui-même nous gouverne en votre nom? Que notre langue demeure attachée à notre palais, si nous avons jamais une autre pensée en adressant nos vœux au Seigneur. Faut il tomber aux pieds de la Majesté divine, pour lui jurer que, trouvant dans notre monarque le meilleur des pères, nous lui serons toujours soumis comme ses enfants? Nous y tomberons et lui crierons de toute la force de notre voix : Créateur tout-puissant! devant toi nous ne sommes que poussière, mais de cette poussière fais des vases d'élection et non de corruption. C'est ainsi qu'en purifiant, qu'en sanctifiant les divers sentiments dont nos cœurs sont pénétrés, nous implorons ta protection

Monarque bien-aimé! la couronne qui brille sur votre tête fait toute notre gloire, mais vous l'avez conquise. Ce sceptre est le garant de notre repos, mais il fait votre souci; cette puissance dont vous êtes revêtu assure notre existence, mais elle fait votre sollicitude; ce manteau de pourpre est notre égide, mais il est votre armure; toute cette pompe impériale fait notre consolation, mais pour vous elle est un fardeau.

Oui, en vérité, c'est un fardeau et un exploit pour vous : voyez cet empire, le plus immense qui ait jamais existé ou qui jamais existera dans le monde. Il attend de votre sagesse, que dans chacun de ses membres et dans son corps entier règne le bon ordre et une harmonie parfaite. Voyez la balance de la justice descendre du haut du ciel, à vous remise par le souverain juge du ciel et de la terre; soyez donc équitable, et n'inclinez jamais cette balance ni à gauche ni à droite. Regardez la face de ce Dieu de bonté qui vous envoie la clémence et veut que vous soyez bon envers les peuples qui vous sont confiés. Si au pied de votre trône viennent s'agenouiller des veuves, des orphelins, des pauvres opprimés par les abus du pouvoir ou lésés dans leurs droits par l'hypocrisie et la cupidité; s'ils vous conjurent avec gémissements de les défendre contre les méchants et les injustes, séchez leurs pleurs, et forcez-les d'aller proclamer partout votre puissance et votre paternelle sollicitude pour le malheur. — Considérez l'humanité à son origine et dans sa primitive simplicité, sans distinction de naissance et d'extraction. Considérez ses droits, et vous, notre père commun, vous verrez que nous sommes tous vos enfants. Nul

ne peut être un monstre à vos yeux, si ce n'est l'oppresseur de l'humanité, celui qui en franchit les limites.—Enfin à votre piété, se présente l'Eglise, cette mère qui nous inspire, et revêtue de la robe rougie du sang du Fils de Dieu. Bien que cette auguste fille du ciel soit assez forte, et trouve sa protection dans son chef suprême, notre Seigneur Jésus-Christ, bien qu'elle soit garantie par sa croix, cependant elle réclame aujourd'hui, Sire, l'appui de Votre Majesté, parce que vous êtes son fils aîné ; elle vous tend les bras, et nous ne cesserons jamais de prier pour que vous entendiez la sincérité de ses supplications. Conservez entier et intact le dépôt de la foi; ne le conservez pas pour vous seulement, mais en devenant vous-même un modèle de piété, fermez la bouche des impies, et mettez un frein au démon de la superstition et de l'incrédulité.

Mais les mauvais esprits ne se lasseront pas de lutter contre les anges du Seigneur. Ils auront l'audace de circonvenir votre trône ; ils emploieront la ruse, l'adulation, la calomnie, l'intrigue, ils oseront penser qu'en affectant une basse servilité, ils pourront arrêter les regards de votre pénétration. La rapacité, la convoitise, l'hypocrisie lèveront leur tête hideuse pour faire pencher en leur faveur la balance de la justice. Le luxe impur tentera effrontément d'abolir la sainteté du mariage et de proclamer que nous devons tout sacrifier à l'amour des vains plaisirs et de l'oisiveté.

Mais, pour vous préserver contre tant d'embûches, viendront à votre secours la vérité et la justice, la prudence et la piété, et pour conserver votre puissance, elles s'uniront à vos vœux et prieront avec vous ; et Dieu ressuscitera en vous, et vos ennemis seront écrasés.

Voilà l'exploit que vous devez accomplir, auguste monarque ; pour cette guerre que vous aurez à soutenir, ceignez votre épée, plein de confiance dans les héros, vous êtes sûr de la victoire et de la miraculeuse protection du Très-Haut.

Nous disons miraculeuse, car pour se garantir de tout, pour triompher de tous les obstacles, pour tout maintenir en paix et en bon ordre, il faut des forces plus qu'humaines. Aussi, quoique vous soyez élevé au-dessus de tous les autres, vous n'en êtes pas moins homme, et pour cette raison, nous désirons imposer des bornes à notre joie et à nos chants de triomphe, les arrêter... car que signifie l'œuvre

que nous venons d'accomplir sur vous aujourd'hui? N'est-elle qu'extérieure? N'est-elle qu'une simple solennité? — Oh non, sans doute... Lorsque David fut élu par le Très-Haut pour régner sur Israël, lorsqu'il devint l'oint du Seigneur, une voix cria: *Répands l'esprit de Dieu sur David à dater de ce jour et à l'avenir.* C'est cet esprit de Dieu qui a été répandu aujourd'hui sur votre auguste tête, c'est ce qui l'éclaire. Ainsi n'ont pas été vains les vœux de toute la Russie, ni vaines les prières de toute l'Église. Dieu accueille paternellement les prières des bons; il ne les rejette pas.

La disposition même de votre âme attire sur vous l'intérêt du Seigneur, car nous pouvons dire de vous, Sire, ce qui fut dit de David lorsqu'il reçut l'huile sainte : *David est beau, il a le regard bon et il est agréable aux yeux du Seigneur.* Mais ceci serait peu de chose encore, si la beauté physique n'était pas encore le signe de la beauté de votre âme, de la pureté de vos pensées, de l'excellence de votre cœur.

Que tout cela, grand prince, vous fortifie et vous encourage. Avec le secours du ciel, avec l'esprit dont le Très-Haut vient de vous animer, votre œuvre sera facile, votre vigilance douce, votre sollicitude fructueuse, votre fardeau léger; une telle armure vous garantit la victoire et le triomphe.

Il y a plus : Dieu vous donne encore une preuve évidente de l'intérêt qu'il prend à votre puissance. Lui-même était dans le cœur de Votre Majesté lorsqu'il vous inspira la pensée de faire participer votre auguste compagne à votre couronnement et à votre sainte onction. Ainsi le voulait l'éternelle Providence. Alors que le lien sacré du mariage vous réunit, alors que Dieu commande à la femme de venir en aide à son époux, les honneurs qui leur sont rendus doivent être inséparables. La sagesse et les vertus de Sa Majesté justifieront tout notre espoir en elle; elle accomplira la parole du Seigneur; avec vous, Sire, elle partagera le fardeau si pesant de la puissance suprême.

Ainsi, nous voyant de tous côtés soutenus et protégés par vous, Sire, notre joie sera grande et solennelle, et, rendant grâces à Dieu, nous nous écrierons : *Que béni soit le Seigneur, car il a visité et sauvé ceux qu'il aimait, et il a entendu la voix de son Christ.*

Mais plus que tous et avant tous les autres, réjouissez-vous, auguste Marie Féodorovna, soyez fière du fruit béni de vos entrailles. Que de bonheur, que d'ivresse verse dans nos cœurs ce fils qui vous doit le jour ! Votre sang sacré coule dans ses veines. C'est vous qui lui avez transmis tout ce qu'il y a dans ce sang de généreux et de bon. Un apôtre a dit jadis : Si la racine est sainte, les branches le seront pareillement. C'est la racine qui donne la vie aux branches, et les branches servent d'ornement à la racine. Auguste Impératrice, votre cœur n'est-il pas aujourd'hui une source vivante de la joie la plus indicible ? Si votre âme était soumise à quelque tristesse, cette source ne l'adoucira-t-elle pas ! Si quelques nuages ont troublé l'azur de vos pensées, l'astre qui vous doit sa naissance, ne suffit-il pas pour éloigner toutes ces ténèbres ? Alors, telle que la mère de Salomon, en voyant votre fils couronné, entonnez des chants d'allégresse et remerciez le Seigneur qui a daigné vous visiter. Quant à nous autres, unis à toute la Russie, nous nous joindrons également à vous, comme à Marianne, reine de la fête, et frappant sur les cymbales de nos cœurs, nous danserons en face de l'auguste monarque que nous venons de couronner, et jusqu'aux extrémités de la terre, retentiront ces paroles : Dieu est avec nous ! comprenez grands de la terre, soumettez-vous. Malgré tout ce que vous pourrez faire, vous serez vaincus, car Dieu est avec nous.

SERMON

PRONONCÉ A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DU SERVICE CÉLÉBRÉ EN L'HONNEUR DES GUERRIERS MORTS A BORODINO (MOJAÏSK), EN 1812.

Mourir est le sort commun de tous les hommes ; mais mourir pour la foi, le tzar et la patrie, c'est une œuvre pleine de gloire et d'immortalité. Le héros qui s'est armé pour défendre le sanctuaire, pour sauver ses compatriotes, est grand aux yeux de Dieu et des hommes, — *et sa mémoire est bénie.*

Quelle lutte saurait être comparée à celle qui, dans les champs de Borodino, couvrit les guerriers russes d'une gloire impérissable! Déjà un orgueilleux et insatiable conquérant avait porté sa redoutable et sanglante épée dans le sein de notre patrie; déjà il a renversé nos antiques remparts, déjà il est parvenu jusqu'au frontières de cette heureuse contrée, où étale ses coupoles d'or la première, la majestueuse, la sainte capitale de l'empire de Russie. Enflé par ses triomphes, il s'était écrié : ... Encore un pas, et Moscou tombera à mes pieds... Qu'arrive-t-il? — Un capitaine blanchi dans les combats lui oppose un mur plus solide que le bronze et le marbre; il lui oppose son expérience, sa prudence et son courage; il lui oppose la valeur et la fidélité des soldats qu'il commande. Les glaives se croisent et étincellent; la foudre gronde et ébranle les airs, elle fait trembler les montagnes jusque dans leurs entrailles. L'ennemi qui semait l'épouvante devant lui, fut lui-même épouvanté, l'intrépide eut peur et le vainqueur désespéra de la victoire. — Mais l'univers qui regardait cette lutte sanglante, connaissait la puissance et l'intrépidité des Russes; il disait, lisant dans l'avenir : tôt ou tard le modeste David triomphera de Goliath. — Champs de Borodino! Pourquoi ces innombrables collines qui jusqu'ici ne vous avaient point couverts? Ne sont-ce point les mausolées des ennemis morts qui se sont rués pour détruire l'empire russe et ensevelir notre prospérité sous leurs ruines? Que renferme l'immensité de vos entrailles? Ne sont-ce point les ossements des impies qui voulurent anéantir la foi de nos pères : *Les ténèbres des ténèbres environnèrent les étrangers et ils perdirent leurs instruments de guerre* (1).

Mais hélas! dans cette gigantesque bataille, si célèbre pour notre armée, que de pertes n'avons-nous pas eu nous-mêmes à déplorer! Que de soldats expérimentés et forts y ont trouvé la mort! Que de nobles gentilshommes, à la fleur de l'âge, sont tombés comme de tendres roses sous le canon de ce combat sanglant! Que de chefs habiles et braves ont succombé! Intrépide Bagration, tes exploits héroïques ont trouvé leur terme dans les champs de Borodino!

Illustres guerriers! vous tous qui avez sacrifié votre vie pour la

(1) Livre des Rois, II, I, 27.

religion, le tzar et la patrie, de quelle couronne ceindre votre front? Quels honneurs rendre à vos exploits immortels? Comment vous exprimer notre reconnaissance et notre gratitude? *Défenseurs de l'Église et de votre pays, vous serez toujours aimés, toujours beaux, toujours illustres dans votre vie, et la mort ne vous frappera point, tant que les aigles seront légers et que les lions possèderont la force* (1).

Ils sont tombés sous les coups de l'ennemi, mais ainsi que le sang d'Abel, leur sang a crié vengeance au Dieu de force. Leur zèle, leur valeur n'ont point été couronnés de succès, et le fils de l'impiété s'est emparé de notre capitale : il a porté le fer et le feu dans la demeure du Seigneur, il a profané ses temples; mais ses forces ont été vaincues, son arc cassé, son bouclier brisé. Écrasés par l'ennemi, ils ont commencé cette horrible défaite à laquelle, lui-même, il devait succomber. Au milieu des flammes qui dévoraient notre cité, saisi d'effroi. . . . . Chassé par le souffle d'en haut, il prit la fuite, et ses armées, ses chars, ses équipages s'engloutirent dans des abîmes de neiges. *Quel Dieu est aussi grand que le nôtre? Tu es le Dieu qui fait les miracles* (2).

Sans doute la patrie a beaucoup perdu dans cette bataille; mais qui pourrait apprécier ce qu'elle y a gagné? Cette cruelle et sanglante mêlée a sauvé l'intégrité de l'empire, conservé la grandeur et la gloire de la nation, nous a rendu le calme et la paix, et l'orgueilleux Pharaon a reconnu que les Russes sont un peuple d'élection, le peuple de Dieu, et que la Russie est la protégée du ciel.

Mais quels que grands que soient nos désastres, consolons-nous, cessons de gémir, séchons nos larmes! Mais hélas! tendre épouse, où est le père de tes fils chéris? Il n'est pas encore revenu des champs de Borodino; il y est, et tes enfants sont orphelins. Presse-les, presse-les contre ton cœur, et baigne-les de tes larmes. Il est là, et que là repose en paix sa cendre vénérée! Tu es séparée de lui pour toujours, mais son amour pour toi et pour ses enfants traversera les siècles. Le Père céleste sera le père des orphelins et te consolera toi-même.

(1) Livre des Rois, II, I, 23.
(2) Psaume LXXVI, 14-15.

Le père de la patrie, l'oint du Seigneur, veillera sur vous avec les yeux de son ineffable bonté, il adoucira l'amertume de votre douleur. — Pères et mères affligés, votre fils a péri sur ce champ d'honneur; pleurez-le; mais cherchez de la consolation dans cette foi ardente dans laquelle vous l'avez élevé, et dont vous lui avez donné l'exemple. Il a péri lorsqu'il était encore dans son printemps; mais il a assez vécu pour la patrie, assez vécu pour son honneur et pour le vôtre. Il n'a pu parvenir à de hautes, à d'éminentes dignités; mais la couronne des martyrs l'attend dans les cieux. Il n'héritera point de vos richesses, mais il aura l'héritage de Jésus-Christ. La sainte Eglise ne cessera de prier pour lui et pour tous ses frères d'armes. En récompense de leurs travaux et de leurs peines dans ce monde, ils auront la vie éternelle et des biens impérissables. Pour eux coulera la source des félicités célestes et ils paraîtront couronnés de gloire devant le Très-Haut. Terre de la patrie, conserve dans ton sein les restes chéris de ceux qui t'ont défendue et sauvée : que pour toi leur cendre ne soit pas un fardeau. Au lieu de la pluie et de la rosée, t'arroseront les larmes des fils de la Russie. Sois verdoyante et couvre-toi de fleurs, jusqu'au jour où brillera l'aurore de l'éternité, jusqu'au jour où le soleil de justice ressuscitera tout ce qui dort dans la tombe. — *Amen.*

(AUGUSTIN.)

Dans cette célèbre bataille qui a eu lieu le 7 septembre 1812, mille bouches à feu vomissaient la mort, de chaque côté; la terre tremblait à vingt lieues à la ronde; on évalue le nombre des morts et blessés à quatre-vingt mille.

Ce discours seul suffirait pour donner un démenti formel à tous ceux qui prétendent que le sentiment de nationalité n'existe point chez les Russes. Il serait difficile de trouver parmi nos morceaux oratoires, une œuvre plus palpitante d'éloquence et de patriotisme.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

SUR MOSCOU.

ÉCRIT POUR S. A. I. LE GRAND-DUC HÉRITIER.

Si l'on étudie avec attention les événements qui forment l'ensemble de l'histoire de Moscou, l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, ou de l'ordre naturel et progressif qu'ils ont suivi, ou de ces catastrophes inattendues, où vous reconnaissez partout la main de Dieu appelant Moscou aux plus grandes, aux plus majestueuses destinées.

On dit communément que Moscou doit son élévation à la protection des Mongols; cela est vrai; mais approfondissons les choses.

Dmitri déclara la guerre aux Mongols en 1380; donc il n'existait plus de relations amicales entre les deux nations, et ceci se passait quarante ans après Kalita. L'avénement même de Dmitri au trône avait eu lieu contre la volonté du Khan, lequel, en 1359, avait donné la Grande-Principauté à un autre souverain, conséquemment la protection des Tatares ne pouvait pas dater de plus de trente ans. Il y a plus: Siméon et Jean avaient acheté la Grande-Principauté comme à l'enchère, personne n'en pouvant donner un prix plus élevé; personne plus qu'eux n'était fidèle et soumis aux Khans, et nous voici à la douzième année du règne de Kalita. Kalita profita de l'appui du Khan, pour le tranquilliser, pour infliger une punition à Tver, pour donner une meilleure direction à toutes les branches de l'administration; et il ne pouvait agir autrement, parce que de ce qu'il faisait

dépendaient ses propres avantages. Pourquoi eut-on besoin des services de Kalita? Quels événements forcèrent à y recourir? La révolte des Tvériens, à laquelle ils furent contraints par les astucieux Mongols, et nous arrivons graduellement à la rencontre du prince de Moscou et de celui de Tver à la Horde, à la colère de Dmitri, à la cruauté, à l'ambition de George, à tous ces faits qui se ressemblent, lorsque l'on parcourt les pages de notre histoire ancienne; puis ensuite nous pénétrons jusqu'aux filons imperceptibles qui, du sein des plus hautes montagnes, font jaillir le Nil, le Volga, le Danube, le Mississipi, et nous dirons en nous inclinant : Les voies de la Providence sont impénétrables; cela devait avoir lieu.

Et, d'un autre côté, peuvent-elles se concevoir les circonstances qui ont causé la perte de la malheureuse Tver, ennemie naturelle de Moscou? Combien alors brillera dans tout son lustre l'imprévoyance de Kalita! La peste parut, alors que tant de princes pullulaient dans l'État de Moscou non encore consolidé. Puis éclatèrent les guerres civiles chez les Mongols, pendant l'enfance de Dmitri; puis surgirent des boyards, forts et puissants, qui profitèrent de ces discordes. Vassili fut le contemporain de Vitovte. Moscou devint belle sous Vassili l'Aveugle. Youri, son oncle, ne pouvait mourir plus à propos.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les malheurs ne fondirent pas tout d'un coup sur Moscou; ils ne l'accablèrent, pour ainsi dire, qu'à tour de rôle et comme pour préparer son éducation politique; car les fils de Daniel luttèrent contre la puissance de Tver; Dmitri Donskoï contre les Mongols et le système des apanages; Vassili l'Aveugle, soumettait les derniers princes apanagés, et Jean faisait successivement la guerre à Novgorod, à Tver, aux Lithuaniens et à la Horde.

Ce n'est point ici le lieu de tracer l'histoire de Moscou, qui n'est autre que celle de la Russie, à laquelle nos annales donnent le nom d'Empire moscovite et que les étrangers n'ont jamais connu que sous celui de Moscovie. En effet, tous les pays, actuellement sous la domination russe et qui d'un côté touchent à l'océan oriental et à l'océan boréal, de l'autre à la mer Baltique et à la mer Noire, à la mer Blanche et à la mer Caspienne ne sont que des acquisitions ou plutôt des accroissements de Moscou. Cette ville qui paraît, en

dernier, sur la scène du monde, après Novgorod et Kief, après Smolensk, Tchernigof, Vladimir et Souzdal, après Rézan et Tver, cette ville a surpassé en grandeur, en puissance toutes celles qui l'ont précédée; elle s'est affranchie du joug des étrangers, et a fait des autre cités ses succursales et ses vassales, ainsi que nous venons de le voir plus haut. Oui, Moscou a été le germe qui a donné naissance à l'immense empire de Russie; et pour employer une autre comparaison, c'est le Volga qui, sorti des flancs des monts Alaounes, longtemps resté torrent inconnu, reçoit les affluents des ruisseaux et des rivières environnantes, grossit ses flots de tout ce qu'il trouve dans son cours immense, et devient ce fleuve majestueux auquel l'Oka et le Kama viennent apporter leur tribut.

Placée au centre de la Russie, Moscou a vu dans ses murs antiques se dérouler tous les grands événements qui ont décidé du sort de la patrie ou qui l'ont illustrée. Dans Moscou s'est consolidée l'indépendance de l'empire reposant sur deux pierres angulaires, la monarchie et l'autocratie. Dans Moscou régna Jean le Terrible; Moscou a renversé Dmitri l'Imposteur, et Moscou, en se sauvant du temps des Polonais, a sauvé la Russie entière. Moscou a choisi le nouveau souverain qui devait tranquilliser la patrie. Moscou a soustrait au joug de l'étranger la Sainte Kief et la petite Russie sa sœur. C'est à Moscou qu'a été promulgué ce code devant lequel tous les citoyens sont égaux, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Enfin, c'est à Moscou qu'est né Pierre le Grand, et avec lui, cependant, meurt la période de sa domination.

Le jeune tzar, élevé par des étrangers, enflammé par tout ce qu'ils lui avaient raconté de l'Europe et de ses merveilles, résolut de régénérer sa patrie, mais, quoi qu'il pût faire, ses innovations ne purent être implantées sur le sol moscovite, riche d'arbres qu'elle-même avait fait naître, arbres aux profondes racines, sol où n'auraient jamais pu fleurir des plantes exotiques. Il dut chercher ailleurs comme tous les régénérateurs, porter son regard d'aigle vers l'Occident, et l'arrêter sur un pont situé à l'extrémité du golfe de Finlande. Ce fut là, que d'après l'expression d'un poëte immortel :

A sa voix s'éleva cette cité nouvelle,
Cette ville, ornement et merveille du Nord,

Au milieu des marais et si grande et si belle;
Prévoyant son superbe sort.
En voyant cette jeune idole,
Notre antique et sainte Moscou,
Nationale métropole,
Honteusement dut fléchir le genou;
Ainsi devant une jeune Tsarine,
Alors qu'est mort le souverain,
Une veuve de Tsar se prosterne et s'incline,
Sans oser montrer son chagrin.

Pierre ne s'occupa que de l'avenir, et Moscou ne lui présentait plus qu'un passé monumental, rempli de souvenirs des Strélitz, des hérétiques, de Sophie; il abandonna Moscou, et toute son affection, tout son amour il les reporta sur Pétersbourg, comme sur un Benjamin, et cependant c'était Joseph exilé qui était désigné par la Providence pour consoler et sauver tout Israël.

C'est ainsi que dans cette année de guerre nationale, alors que le génie vainqueur de toute l'Europe eut rêvé de couronner dans Moscou ses triomphes de vingt ans, d'imposer des lois à la Russie, d'établir sa domination sur le monde entier, l'antique Moscou se leva spontanément, ébranla ses colonnes séculaires, et que vingt peuples, amenés par le géant de tous les coins du globe, tombèrent devant ses ruines sacrées, et que la dernière flamme de son incendie éclaira le salut des empires et des peuples, la liberté de l'Europe, un nouvel ordre de choses, une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Tel est le plus illustre des souvenirs du Kremlin, comme le dit notre grand Karamzine.

Cependant, tout abandonnée qu'elle le fût, Moscou, en cessant d'être le centre de l'histoire au temps de Pierre le Grand, ne cessa jamais d'être celui de la puissance russe, de la civilisation, de la langue, de la littérature, de l'industrie, du commerce, en un mot de tout ce qui constitue la nationalité d'un pays. Pétersbourg, par la pensée de son fondateur, par sa position, d'après son nom même, est une ville tout européenne. Son extérieur, le genre de vivre, la direction des idées, le caractère des idées, tout y porte évidemment le cachet de l'étranger. Moscou, au contraire, conserve encore la couleur nationale, avec toutes ses qualités et même avec tous ses défauts. Voilà pourquoi elle doit être considérée comme la mère de la patrie, comme la conserva-

trice de la sainte Russie. Voilà pourquoi tout Russe nourrit un amour filial pour cette ville révérée de ses ancêtres. Elle est le sanctuaire de la patrie; dans son sein reposent les grands saints et les grands thaumaturges, qui, par la ferveur de leurs prières, furent les défenseurs du pays devant le trône du Très-Haut; là dorment les mânes des illustres fondateurs et bienfaiteurs de la Russie. Là s'élèvent les monuments qui attestent, qui consacrent les grands événements historiques; c'est là que les tsars reçoivent leur couronne et qu'ils jurent d'observer les lois de l'empire; là que le peuple, dans ces moments solennels, prie pour la prospérité de leur règne; en un mot c'est là que se conserve la terre historique, et que vit encore le véritable esprit russe dans son essence primitive. Voilà aussi pourquoi la fidélité à la religion, au monarque et à la patrie se manifeste à Moscou dans tout son éclat et toute sa grandeur. Si Pétersbourg est la tête de la Russie, Moscou en est bien certainement le cœur, cœur chaud, brûlant d'amour pour la patrie, qui bat vivement pour chacune de ses joies, et gémit avec douleur sur chacune de ses infortunes, que l'on vit toujours prête à tous les sacrifices, à toutes les peines, à toutes les blessures et à la mort même, pour son bonheur, qui chérit religieusement sa gloire ainsi que les grands et vertueux souverains envoyés par le ciel pour la gouverner (1).

(1) La ville de Moscou, fondée en 1147, a complété, en 1847, une existence de sept cents ans.

La Russie compte aujourd'hui 62 millions d'habitants :

Slaves.	49,734,000
Allemands.	5,000
Tatars	2,000,000
Juifs.	182,000
Italiens. . . . . . . } Français. . . . . . . } Anglais. . . . . . . }	5,000
Grecs.	60,000
Bohémiens.	2,500

(*Débats*, 6 mars 1847).

L'empire de Russie contient 375,000 mille carrés, dont 47,700 en Europe, 276,300 en Asie, et 24,000 en Amérique. La domination russe embrasse plus que la neuvième partie de tout le continent de la terre. Cet immense empire est peuplé de 62,000,000 d'âmes, dont 51,794,000 dans la Russie européenne, 1,400,000 en Finlande, 4,494,000 en Asie, et 60,000 en Amérique. Comme terme moyen, on peut admettre 165 âmes par mille. (*Globe*, du 20 octobre 1844).

SUR GOETHE.

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES, DANS LA SÉANCE DU 22 MARS 1833.

Messieurs,

L'année qui vient de s'écouler a été signalée par de nombreuses pertes bien douloureuses pour les sciences et pour l'Académie. Parmi nos confrères étrangers nous avons à regretter Cuvier, Gœthe, Sestini, Rémusat, Champollion, Chaptal, Zach et Loder. La mort, en frappant à coups redoublés dans les rangs de ces savants vénérés de l'Europe, semble avoir voulu traiter le monde intellectuel comme le monde civil. Malgré cela ne tremblons point pour les progrès de l'instruction universelle; la loi du perfectionnement est éternelle comme condition indispensable de l'existence. Chacun reconnaîtra que nous arrivons à une de ces époques de régénération d'autant plus remarquables dans les fastes de l'esprit humain, que, malgré un calme et un repos apparents, nous ne cessons de progresser. A cette époque, la pensée d'une loi agraire dans le domaine de la science, sera la dernière expression et le premier vœu de la société.

Pardon, Messieurs, si, dès mon exorde, je me suis éloigné de la forme prescrite pour les discours académiques. Reconnaissez que de notre temps, il est impossible de ne pas graviter dans la sphère des idées communes, de ne pas rechercher les principes de l'unité, alors que l'ordre extérieur qui lie les événements, se détruit évidemment dans leur étrange irrégularité.

Il est de mon devoir, en ma qualité d'académicien, de rendre un dernier tribut de reconnaissance et de respect à l'un des hommes les plus illustres que la mort vient d'enlever aux sciences et à l'Académie. J'ai nommé Gœthe. Que d'autres membres de cette illustre assemblée retracent l'énergique impulsion imprimée par Cuvier à l'étude des sciences naturelles; qu'ils célèbrent l'immense érudition des Cham-

pollion, des Rémusat, des Sestini; moi, Messieurs, je me contenterai de vous entretenir de Gœthe, aux leçons duquel je dois mes occupations favorites et vierges de tout préjugé, que j'ai connu pendant longues années, avec lequel je n'ai cessé de me trouver en relation.

N'attendez de moi, Messieurs, aucunes particularités sur cet homme véritablement grand; l'époque de sa naissance et celle de sa mort, les principales circonstances de sa vie si calme et si vaste, sont connues de tout le monde. Nul de ceux qui m'écoutent qui n'ait goûté le charme de ses brillantes et délicieuses créations, qui n'ait apprécié ce génie si fécond, si varié, allant fouiller les profondeurs du cœur humain, et, secondé par la plus romantique des imaginations, forçant le lecteur à se rendre à toutes les évidences de sa pénétration philosophique.

J'ai lu avec une religieuse attention la plupart des biographies de Goethe. Les jugements que l'on y porte de lui sont le plus souvent insuffisants, inexacts ou erronés. Un grand nombre d'admirateurs passionnés, fanatiques même, l'élèvent à une hauteur tellement idéale, que sa figure disparaît devant l'œil de la critique; d'autres, au contraire, le rapetissent au point que c'est à peine s'ils le font asseoir au rang des lettrés les plus ordinaires. Les uns l'égalent à Shakspeare, les autres à Voltaire; je me rappelle même que certains l'ont comparé à Mahomet et à Napoléon. Plus qu'aucun, Messieurs, vous êtes à portée de fixer le degré de confiance que l'on doit accorder à des appréciations aussi différentes.

Afin de juger d'une manière convenable de l'influence exercée par le génie de Gœthe sur son pays et sur son siècle, il est nécessaire de se reporter à l'époque où il débuta dans le champ de la littérature. La France, livée aux sanglantes saturnales du XVIIIe siècle, continuait encore d'agir sur les esprits. La littérature allemande, renfermée dans ses premières formes rudes et barbares, entraînée par une impulsion systématique à imiter les modèles d'outre-Rhin, était exposée au double désavantage d'extrémités fort hostiles. L'école de Bodmer, connue en Allemagne sous le nom d'Ecole suisse, s'essayait à ressusciter l'épopée antique. L'école de Leipsig demandait des drames nationaux et forgeait une prose, dont d'innombrables participes tuaient l'harmonie et fatiguaient le goût le moins délicat.

Les esprits les plus distingués, entre autres Haller et Klopstock, adonnés aux pensées les plus sublimes, avaient accordé leur lyre sur un ton faux et peu solide dans sa base ; on voulait alors établir la poétique sur les préventions que l'on recherchait dans les fabuleuses traditions de Tacite sur les Germains. Lessing fut le premier qui suivit une route plus assurée, mais tout son talent critique fut insuffisant pour jeter quelque lumière au sein des ténèbres, et constituer l'ordre parmi la confusion. Au milieu de cette anarchie littéraire surgit une organisation puissante, un génie de premier ordre. Wieland qui traçait un sentier nouveau, engagea ses successeurs à imiter les Français inimitables pour l'amabilité, le naturel et la vivacité. Ses efforts difficiles, infructueux, durent céder devant des éléments incompatibles, si bien que l'irrégularité ne fut pas même rachetée par le goût, et que le caractère du génie national dut s'immoler au désir de se jeter à corps perdu dans les mœurs excentriques de l'étranger.

Remarquons bien ici, messieurs, que l'activité des esprits était alors entièrement dirigée vers les progrès de l'intelligence ; les esprits n'étaient pas encore dévorés de la passion du progrès social. Sans doute étaient nés, dans le silence, quelques changements précurseurs d'une révolution totale ; mais enfants du temps, des circonstances et des idées, au lieu d'être ceux de l'homme, ils avaient mûri à l'écart tels que ces taches que l'on aperçoit sur les nuages à la suite d'une tempête. Alors un livre était un événement ; une pensée neuve, une apparition ; un système philosophique, une ère ; la production du goût, une école ; alors on considérait comme loi de l'Etat, celle des trois unités dramatiques. Glück passa pour un novateur ; Shakspeare, pour un barbare qui menaçait de destruction tout l'ordre social ; quant aux encyclopédistes on ne voyait en eux que les fondateurs d'une foi nouvelle. L'Allemagne présentait alors le spectacle unique du développement le plus immense de pensées absorbant tous les symptômes de l'existence littéraire antérieure, et de celui des esprits s'engloutissant dans l'abîme des contemplations.

Là, du Rhin à la Sprée, il suffisait d'un syllogisme pour jeter la perturbation parmi tous les esprits. Le moindre système nouveau, la moindre catégorie suffisait pour partager la société, et les classes se dessinaient non point d'après les divers caractères nationaux, mais

d'après les idées adoptées par telles ou telles localités, tant était puissante leur influence sur l'esprit des peuples.

C'est à cette époque que parut Gœthe. Doué de toutes les forces les plus extraordinaires que puisse posséder une organisation intellectuelle, réunissant les qualités en apparence les plus disparates, empruntant ses ailes à son siècle et à la société, il atteignit rapidement la place qu'il était appelé à occuper. Longtemps il parut hésiter sur le choix de la route qui devait l'y conduire; mais cette incertitude, loin de le faire renoncer au but qu'il s'était proposé, ne servit qu'à développer toutes les ressources de son rare génie, cédant partie à l'influence des circonstances de l'époque, partie aux impulsions de son caractère personnel. Exempt des préjugés littéraires, de fanatisme pour telle ou telle doctrine philosophique, de passion pour ses propres idées, sans enthousiasme et peu connu encore, Gœthe se présenta devant ses concitoyens pleins d'ardeur et de vertus qui attendaient, avec la plus sincère, la plus pure confiance, un législateur de la langue et du goût. C'est par ces oppositions, que du reste il ne dissimula jamais, que s'étendit sa domination, que s'accrut la formidable puissance de son esprit, et que le sceptre littéraire demeura dans ses mains jusqu'aux derniers instants de sa vie. Gœthe ne céda jamais aux exigences de l'opinion publique; il sut au contraire par la force enchanteresse de son talent attirer à lui le sentiment national. Quelquefois entraîné par les élans de son imagination, il s'arrêtait tout à coup et lui-même détruisait ses propres productions. Ainsi l'Arabe, dans le désert, détruit la tente qui l'a protégé contre les feux du soleil, ainsi la caravane docile et patiente se remet paisiblement en route. C'était un véritable Protée, mais un Protée volontaire et opiniâtre dans ses allures, comme Ariel ou Méphistophéles, n'accordant nul repit à ses contemporains, le plus fort des créateurs, le plus habile de tous, ne sacrifiant jamais à la nationalité, dont cependant il fut le constant et fidèle champion.

A l'époque où l'esprit germanique rêveur et passionné, dévoré de haine pour les hommes et les choses, se perdait dans le champ idéal d'un amour qui ne peut exister sur la terre, Gœthe publia son Werther, le plus grand drame de son temps, et il s'arrêta là. La perfection de cette œuvre anéantit les imitateurs. L'auteur, content de ce

genre qui était inabordable pour les autres, s'était plu à le traiter pour avoir le plaisir de se livrer à toutes ses inspirations. Ses contemporains s'étaient lancés dans les siècles de la chevalerie; sur les théâtres et dans les romans ce n'était que tours gothiques, que héros bardés de fer et la lance au poing, et toutes ces productions étaient écrites sans goût et sans vérité. Dans un moment d'indignation, Gœthe fit paraître sur la scène allemande *Götz de Berlichingen*, expression complète, énergique de la nature, d'une couleur vraiment nationale ; dès lors on cessa d'aimer ce qu'on avait si longtemps admiré dans les autres pièces; mais le poëte, après avoir créé une de ses œuvres sublimes, n'en composait jamais une ni sur le même plan ni sur le même modèle. Plus tard, le public s'étant montré passionné pour le drame grec, Gœthe abandonna les costumes modernes et écrivit *Iphigénie*, belle comme l'antique, et dans un style aussi harmonieux que les chants de Sapho, pure et immaculée comme ces vases d'albâtre trouvés sous les cendres d'Herculanum. Peu de temps après il faisait présent à ses lecteurs de ses *Élégies romaines* qui semblent échappées de la lyre de Tibulle et de Properce. L'Allemagne se pénétrait-elle d'admiration pour la poésie italienne, si riche, si suave, si voluptueuse, vite Gœthe enfantait son *Torquato-Tasso* , chef-d'œuvre de naturel et d'harmonie, et jusqu'à présent pas un de ses imitateurs ne s'est approché de ce jeu ravissant de l'imagination.

Arrivons maintenant à une autre catégorie d'idées : là aussi nous ne voyons jamais Gœthe suivre les mêmes sentiers. Dans le *Comte d'Egmont* il a tracé un tableau prophétique de l'affranchissement du peuple, dû à la perte d'un seul homme. Mais plus tard, lorsque souffla de toutes parts le vent des révolutions, lorsque les têtes germaniques se furent de plus en plus assombries, Gœthe, loin de suivre le torrent, garda le plus majestueux silence. Il resta toujours aristocrate dans ses principes, dans ses vœux, dans ses sentiments, et ne cessa de professer un profond mépris pour les pensées populaires qui triomphaient alors. A l'époque où l'incrédulité avait pénétré en Allemagne, lorsque le désir des abstractions ébranlait toutes les bases des sciences morales, Gœthe se contentait de gémir sur cette passion effrénée de ses compatriotes pour les illusions métaphysiques, et poursuivit de ses sarcasmes menaçants le vide de leurs pensées et de leur

langage. Lorsque le kantisme déployait toutes ses fureurs, il s'inquiéta peu des productions obscures du penseur de Kônigsberg (1), alors accueillies par des transports frénétiques, et dont les titres sont à peine connus aujourd'hui.

Il nous serait impossible, dans un cercle aussi étroit, de faire entrer les nombreuses productions de Gœthe; je n'en mentionne que quelques-unes, afin de bien vous faire remarquer les différentes directions de son génie, d'indiquer quelles routes il a suivies pour arriver à la dictature littéraire dans son pays, routes neuves, étonnantes, où lui seul pouvait marcher, et vous prouver en même temps combien est fausse la comparaison que l'on a faite de Gœthe avec Voltaire.

Ce n'est point en tâchant de leur plaire qu'il s'est soumis les esprits de son siècle; c'est au contraire par une lutte constante et à découvert. Peut-être ses actions furent-elles calculées à l'avance, peut-être sa pénétration avait-elle deviné le caractère spécial de sa nation, caractère imposant, observateur, réfléchi, positif, passionné, sincère peut-être : ses compatriotes avaient-ils besoin d'un paradoxe qui opérât le développement complet de leurs intelligences? quoiqu'il en soit, peu soucieux de l'affection de ses concitoyens, il n'en fut pas moins, quarante ans, l'idole et l'enfant gâté des Allemands. Sévère et fier, il fut continuellement l'ennemi déclaré des passions éphémères et d'un goût qui n'avait pas de fondement solide. A l'encontre de Voltaire, il ne se cachait point pour dire que les applaudissements du peuple lui répugnaient, que le peuple, aussi bien en littérature qu'en politique, était incapable de se gouverner soi-même. *Faust*, l'un de ses plus beaux ouvrages fut évidemment composé dans ce sens; c'est une menaçante et sanglante ironie dans le genre de Rabelais et de Shakspeare, c'est une sublime satire adressée à la fureur qui possédait les Allemands de se plonger dans les profondeurs et les abîmes du mysticisme, d'en soulever les voiles, d'étudier aveuglément la philosophie transcendante, dont les derniers faiseurs de système avaient hâté le développement destructeur. Il serait difficile d'exprimer l'impression que produisit cette œuvre, impression d'enthousiasme et d'indignation. Ses compatriotes, ridiculisés dans leurs plus chères

(1) *Voy.* Correspondance avec Schiller.

illusions, profondément blessés et terrassés, furent cependant contraints de reconnaître que leur prophète (c'est ainsi qu'ils appelaient Gœthe) n'avait jamais dévoilé de mystères aussi sublimes, n'avait eu de plus belles inspirations, que jamais il ne les avait considérés d'un œil aussi pénétrant. En effet, jusqu'à l'apparition de *Faust*, Gœthe n'avait pas encore déclaré une guerre aussi acharnée à l'esprit des temps, pas encore jeté sur les travaux de son siècle des ironies aussi sanglantes. Cependant tel fut le succès de *Faust*, que pas un des contemporains de Gœthe n'osa s'armer contre lui, contre cette admirable création fantastique. Tous subirent la cruelle épreuve, en ajoutant pour se consoler : *Ainsi a parlé le maître.*

Les relations particulières de Gœthe avec le public donnèrent lieu à une multitude d'erreurs, dont le grand artiste s'amusait, parce qu'elles lui donnaient occasion de traduire en style piquant et bonhomme à la fois, le sens caché dans ses allégories, et de raconter les secrets motifs qui l'avaient engagé à adopter cette manière de penser et d'écrire.

Ce moyen d'action et cette position forcée dégénérèrent en habitude; cependant ses qualités personnelles et son caractère l'empêchèrent de sortir des convenances.

Schlegel aîné me racontait qu'un jour qu'il copiait un fragment poétique, en présence de Gœthe lui-même, il s'arrêta tout court, et interpella bien modestement le poëte sur le sens de ces vers, pour l'explication desquels il avait paru mille versions en Allemagne. « Ma foi, répondit Gœthe, en riant; laissez de côté ces énigmes: j'ai cru, lorsque je les écrivis, qu'ils étaient compréhensibles, c'est tout ce que je puis vous dire. »

Dans tous les sujets qu'il a traités, même en grammaire, Gœthe faisait preuve d'une négligence prononcée, d'un oubli presque total pour les règles adoptées et les théories les plus positives. Un de mes ouvrages (1) dont quelques-uns de mes honorables auditeurs n'ont peut-être point perdu le souvenir, a été imprimé et publié sous les auspices de Gœthe. Dans ma dédicace je lui disais que les merveil-

(1) *Nonnos von Panopolis der dichter. Ein Beitrag zur geschichte der grichischen poësie*; Saint-Pétersbourg, 1816.

leuses productions de son génie, que bien jeune encore, j'avais eu le bonheur de lire en Allemagne, m'avaient inspiré dans un âge plus mûr dont elles faisaient la consolation et les délices. J'ajoutais que je faisais hommage de mon travail au plus grand poëte de l'Allemagne, à celui qui en connaissait le mieux la langue, dans l'espérance de recevoir un jour de sa main le droit de bourgeoisie dans la littérature de sa nation. Ceci fut pour moi le thème d'une longue correspondance avec Gœthe. En lui envoyant mon livre, je lui écrivais, dans une lettre confidentielle, que sans doute, il y trouverait bien des imperfections de style, des expressions étrangères, des russismes, voir même quelques solécismes ; que vainement j'avais cherché quelque savant allemand, qui voulût bien prendre la peine de revoir mon manuscrit. Gœthe me répondit : Je vous prie instamment, et j'exige même de vous de ne confier à aucun Allemand, ce que vous appelez la revue de vos manuscrits. Nul doute que, dès lors, votre style ne perde ce qui en fait le mérite à mes yeux, et qu'il n'y gagne de ces ornements dont je ne fais aucun cas. Profitez de l'immense avantage que vous avez de bien posséder votre grammaire allemande ; *voilà trente ans que je m'applique à l'oublier*. Malgré ce qu'en peut dire cet illustre écrivain, l'on pourrait prendre ces lignes pour une légère ironie, si à cette époque même il ne m'avait pas adressé les mêmes éloges, et reproduit la même chose dans un de ses ouvrages intitulé : *Kunst und Altesthum* (l'art de l'antiquité).

En me reportant à ma longue correspondance avec le grand homme, dont j'ai l'honneur de vous entretenir aujourd'hui, messieurs, je pourrais m'étendre et vous répéter plusieurs autres de ses paroles ; mais alors je sortirais des limites du discours actuel. Pour ne point abuser de votre complaisance, je me bornerai à une succincte énumération de celles des œuvres de Gœthe, qui ont un rapport intime avec les sciences, dont l'Académie s'occupe spécialement.

Plus se prononçait le goût de Gœthe pour la synthèse dans les arts, dans sa manière de voir et dans sa conduite, et plus aussi s'attachait-il aux sciences naturelles, à l'étude desquelles il se livrait avec passion, les approfondissant dans leurs détails les plus munitieux. Mais là non plus il n'adoptait aucun système reçu pour aucune théorie

particulière; il marchait en observateur, aimant à tout examiner par lui-même et tout seul.

C'est ainsi qu'en physique, la théorie de la lumière, ou pour mieux dire, la théorie des couleurs était l'un des objets favoris de ses méditations. Aucune des dénominations adoptées ne le satisfaisait; la théorie de l'émanation lui paraissait faible et même singulière; celle de la vibration qu'il acceptait dans sa signification dynamique ne correspondait pas non plus à l'idée qu'il s'en formait. D'après lui, les couleurs naissentdans un milieu vaporeux que la lumière traverse pour arriver jusqu'à nous. Les phénomènes du prisme lui paraissaient sous une forme plutôt poétique que didactique, mais d'après ce qu'il a pensé et écrit à ce sujet, et qu'il serait difficile d'analyser en quelques mots, les couleurs ne proviennent que de la rencontre de la lumière avec l'obscurité, une sorte de voile soulevé et mis en lumière par l'obscurité. Sans discuter ici cette opinion, peut-être plus problématique que fondée, je dirai cependant que bien que la théorie de Gœthe n'ait pasétéadoptée, ses nombreusesetbelles observations sur la nature des couleurs, ont mérité l'attention des hommes éclairés et impartiaux.

Veuillez, messieurs, vous reporter à l'époque où parut pour la première fois, la doctrine géognostique de Werner, et vous ne serez pas surpris de l'enthousiasme avec lequel un génie comme celui de Gœthe aspira ces théories à la fois neuves et attachantes; il fallait qu'elles eussent bien de l'attrait pour lui, puisqu'elles devinrent l'objet constant de ses méditations pendant tout le cours de sa vie. Il avait rassemblé une nombreuse collection de raretés géognostiques, surtout dans les occasions où il se demandait compte de deux phénomènes qui l'étonnaient au dernier point: l'origine des métaux et l'action du feu sur l'enveloppe intérieure du globe terrestre. Quant au premier, on pourrait donner à ses observations le nom de pressentiments, de prévisions; alors étaient encore inconnues les fameuses découvertes de Devy, et sans doute il n'avait pas embrassé toute la chaîne des phénomènes qui servent de fondement à la science. Relativement à la seconde question, les recherches de Gœthe sur les résidus volcaniques trouvés en Bohême, empruntées à ce cercle de connaissances qui n'admettent point la contradiction, attestent la force de son intelligence et sa surprenante pénétration,

surtout si l'on rappelle qu'il émettait son opinion à l'époque où dominait la doctrine des Neptunistes.

Dans sa morphologie, Gœthe déclare que l'effet extraordinaire produit sur lui par l'immortel naturaliste suédois, lui imposait entre autres l'obligation de composer un tout de ce que Linnée avait mis tant de soin à diviser, de rechercher l'unité et l'analogie là où Linnée n'avait vu que la multiplicité et la diversité. Telle était aussi sa marche dans ses études sur la botanique; toutes ses investigations n'avaient pour but que de découvrir une forme originaire plastique dans l'incalculable variété des végétaux. Selon Gœthe, la feuille est le type de cette forme primitive, qui, en se développant, reçoit une transfiguration ascendante ou descendante. De nos jours, même, cette théorie compte encore des partisans; elle est admise par les plus célèbres botanistes (1).

Remarquons bien aussi, en passant, que Gœthe fut le premier qui rendit une justice éclatante à l'un des plus grands philosophes de notre temps, à Gaspard-Frédéric Wolf, membre de notre Académie, dont vous connaissez les immenses travaux. Vous sûtes l'apprécier, messieurs, vous n'ignorez pas non plus que sa modestie dut céder à son immense célébrité, et que Gœthe connaissait tout son mérite.

La zoologie ne fut pas non plus étrangère à son ardent amour pour les sciences naturelles, il fit preuve, en l'approfondissant, d'un talent d'observation et d'une pénétration au-dessus de tout éloge. Il étudia toutes les branches de l'organisme animal avec le zèle qui l'avait animé dans l'étude du règne végétal. Là aussi, voulant introduire, comme base, une première forme originaire plastique, il déclara hautement que pour atteindre à ce but, il fallait nécessairement emprunter le secours de l'anatomie comparée, aujourd'hui seul fondement, seul flambeau de la science. Il s'occupa également, d'une manière spéciale, de l'ostéologie: le premier de tous il considéra les os du crâne comme des modifications des vertèbres, opinion généralement reçue aujourd'hui. Ne passons pas non plus sous silence une nouvelle observation ou plutôt une découverte dont l'Académie est redevable à Gœthe. On a cru pendant longtemps que la différence organique de l'homme avec celle

(1) Le professeur Ernest Meyer, à Kœnigsberg.

des animaux consistait dans l'os intermaxillaire, dans lequel, chez ces derniers, résident les dents de la mâchoire supérieure remarquablement saillante chez le singe. Gœthe ne se contenta pas de ces indices; par des expériences réitérées, par les plus savantes recherches, il parvint à prouver l'existence de ce même os dans la mâchoire de l'homme. Cela n'indique-t-il pas un esprit d'investigation qui ne se contente pas des vues ordinaires comme une vaine curiosité? Ou bien je me trompe, messieurs, ou bien cette étude était comme une inspiration méphistophélique, qui voulait anéantir cette prétendue supériorité physique, que l'orgueil humain a la prétention de s'approprier aux dépens de l'excellence intellectuelle? Un génie tel que celui de Gœthe ne se serait pas si longtemps appesanti sur cette étude, s'il ne l'eût pas envisagée comme le complément d'une pensée sérieuse. Au reste, messieurs, il serait injuste de n'étudier Gœthe que sous quelque aspect particulier ; ce génie supérieur, cette aptitude extraordinaire à se livrer à des connaissances si diverses méritent une attention toute spéciale; il est surtout du devoir de tout corps scientifique, comme celui des académiciens, de rendre de dignes honneurs à la mémoire de celui qui exerça une telle influence sur son pays et sur l'Europe entière, qu'il repose à côté de Schiller et de Herder, et que sa tombe forme à elle seule toute une époque et tout un siècle. La couronne des sciences est tressée par la gloire qui rend justice aux talents de toute espèce, et le plus grand triomphe des sciences, c'est de bannir de leur domaine toute personnalité, toute partialité. Ainsi qu'aux Champs-Élyséens, le monde intellectuel doit être séparé du monde réel par le fleuve de l'Oubli.

Encore une seule remarque. Si nous comparons le monde politique au monde intellectuel, quelle étonnante ressemblance ne découvrons-nous pas entre eux! Presque partout et presque toujours, on peut juger de l'un par l'autre. Il semble que, dans la plus grande partie de l'Europe, l'aristocratie littéraire a déjà cessé de régner. En littérature le talent d'un seul ou de quelques-uns seulement commence à pâlir. Nous arrivons à un siècle que quelque spirituel écrivain baptisera du titre de *sans nom*. De là, cette indifférence qui, dans les derniers temps, s'est fait sentir pour les œuvres de Gœthe et même pour sa personne. C'est un élan de cet esprit qui, impatient, frappe à

la porte de ce temple dans lequel on a sacrifié tant de victimes. A la mort de ce grand homme, l'Allemagne a perdu l'unique et le dernier de ses monarques littéraires, proclamé tel, et à l'unanimité, par ses compatriotes, mais monarque non constitutionnel, ne voulant entendre parler d'aucune charte, en matière de lettres, et qui, régnant, par son génie, sur ses nombreux sujets, redoutait peu la domination populaire, pour tout ce qui touchait à la littérature et aux sciences.

OUVAROF.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE SOLENNELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LORS DE LA CÉLÉBRATION SÉCULAIRE DE SON EXISTENCE, LE 29 DÉCEMBRE 1826.

La solennité séculaire qui nous rassemble pour célébrer la fondation de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, fait, plus que nous, revivre le triomphe du premier sanctuaire de la civilisation nationale : elle vient encore rappeler à votre souvenir tout ce qui s'est passé de grand dans le siècle écoulé. L'Académie des sciences, dernière pensée, création suprême du génie de Pierre Ier, dont il a, de sa main défaillante, tracé les statuts, est née, pour ainsi dire, sur le lit de mort du sage réformateur de la Russie. Cette pensée imprime à la solennité d'aujourd'hui, je ne sais quel caractère religieux qui nous rapproche, pour un moment, des faits accomplis pendant ce siècle à jamais mémorable. Dans ses profondes méditations sur la gloire et la prospérité de la Russie, Pierre Ier prévit la place que les arts et les sciences doivent occuper dans l'existence d'un peuple puissant. Sa forte main, accoutumée à vaincre par le glaive et par le trident, à diriger le char de l'État, à répandre dans son empire immense les germes de sa future grandeur, cette main qui avait réglé toutes les branches de l'administration, voulut enfin éclairer sa création majestueuse au phare de la civilisation. En parcourant l'Europe, il avait

étudié l'influence des sciences et des arts sur le sort des empires; il avait compris que sans leur concours, ne s'accomplirait point l'œuvre gigantesque qu'il avait entreprise; il avait reconnu que les lumières qui éclairaient les peuples européens constituaient l'un de ces principes fondamentaux, sans lesquels il n'y a pour les sociétés ni civilisation ni durée. Il résolut donc de ravir une étincelle de ce feu divin, dont s'enorgueillissaient les nations occidentales, et sur les bords de la Néva brilla le flambeau des sciences, lequel devait répandre, jusqu'aux frontières les plus reculées de la Russie, les connaissances utiles, et diriger les esprits vers ces grands exploits pacifiques, l'honneur et la gloire de la carrière civile. — Il fonda l'Académie des sciences.

Mais ce monarque, enlevé tout à coup au milieu de ses sages conceptions et de ses travaux immortels, bien qu'il eût institué l'Académie en 1724, n'eut pas le temps de réaliser la plus chère de ses pensées, celle qui l'occupa jusqu'aux derniers instants de sa vie. A son épouse, à celle qui lui succéda, était réservée la noble mission de l'accomplir. A la fin de 1725, Catherine Ire publia l'oukase d'ouverture de l'Académie des Sciences dans le sein de laquelle furent appelés Euler, les frères Bernoulli, Delille et Bayer. Sa sollicitude pour l'Académie répondit à celle qu'en avait eu son auguste époux.

Les traces du génie sont ineffaçables; la génération formée sous les yeux de Pierre Ier, ses illustres compagnons dans la paix et dans la guerre, restèrent fidèles exécuteurs de ses volontés, et pendant longtemps ils imposèrent à la direction des affaires ce cachet d'ordre et d'énergie, privilége du souverain qui avait su tout voir et tout prévoir. Sous d'aussi bienveillants auspices, l'Académie, surmontant quelques obstacles passagers, prit peu à peu de la force et ne tarda pas à fleurir. Composée des membres choisis par Pierre lui-même, fidèle aux règles établies par lui, n'ayant pour but que celui qu'il avait indiqué, l'Académie, privée de son immortel fondateur, ne cessa pourtant point de vivre sous son influence, et lors de l'avénement au trône de l'Impératrice Elisabeth, l'Académie, devenue l'objet de la sollicitude toute spéciale de la souveraine, reconnut en elle la fille de Pierre Ier.

Sous le règne d'Elisabeth, la Russie, défendue au dehors par ses

armées victorieuses, jouissant à l'intérieur d'un calme, d'une prospérité toujours croissante, goûtait, pour la première fois, les fruits de la civilisation; elle était assise au rang des nations fortes et indépendantes. Cette position était on ne peut plus favorable au développement des esprits, à l'entraînement vers les occupations intellectuelles et sociales. Les sciences reçurent une nouvelle vie à l'ombre d'un trône resplendissant de gloire et de puissance. L'Académie, rassurée sur son existence par le règlement de 1747, étendit le cercle de son activité : les sciences naturelles, lui offraient un champ nouveau, un champ immense, d'autant plus curieux, d'autant plus important, que la connaissance approfondie du plus vaste empire du monde, sous ses divers aspects physiques, s'attachait intimement à ses progrès. Un de ces génies, qui viennent briller à l'improviste au milieu des plus sombres ténèbres, Lomonossof, qui créa notre langue poétique et le dictionnaire des sciences physiques, ne cessa de déployer tout son zèle pour propager la gloire et les travaux de l'Académie. Encouragés par son louable exemple, grand nombre de nos compatriotes devinrent illustres dans les sciences; et l'Académie, en lui élevant un monument, consacra la reconnaissance dont elle était pénétrée pour les services qu'il lui avait rendus.

Mais toutes ces heureuses et utiles tentatives n'étaient que le prélude des travaux entrepris par l'Académie sous le glorieux règne de Catherine II. Cette incomparable souveraine, une fois assise sur le trône de toutes les Russies, s'entoura d'un éclat jusqu'alors inconnu; par la force de son génie, à la fois vif et pénétrant, par ses profondes connaissances du cœur humain, par l'art extraordinaire qu'elle possédait de le gouverner, et même par les charmes de cet esprit délicat, flexible, entraînant, apanage de son sexe, Catherine devint la première souveraine, et fit de l'heureuse Russie la première des puissances de l'Europe. Sur le trône, du haut duquel elle les protégeait, elle recevait les sciences et les arts pour la distraire dans son intérieur; dans leur société, elle se reposait des fatigues de sa toute-puissance, et jusqu'à ce jour l'Académie conserve religieusement les essais de ses profondes méditations sur la législation, ainsi que ses nombreuses observations sur l'esprit humain, relatives à la science de gouverner les hommes.

Les voyages des académiciens en Russie avaient commencé en 1733. Kraschenninikof en avait exécuté un en 1733 dans le Kamtchatka (1). Sous Catherine ils furent repris dans des vues nouvelles, avec plus d'importance et d'activité. Ce fut alors que l'on vit paraître Pallar, Falk, Georgi, Hildenstein, Rytchkof, Roumofski, Lépekhim et tant d'autres noms immortels dans les annales de l'Académie des sciences et de la Russie. Les uns, voués aux observations astronomiques et géographiques parcoururent les contrées les plus reculées de notre immense région. A leur retour ils avaient déterminé la position des principales places de la Russie, et enrichi l'astronomie d'importantes observations. D'autres, particulièrement adonnés à l'étude de l'histoire naturelle, s'étaient partagé le vaste champ, jusqu'alors inconnu, qui s'ouvrait devant eux; quelques-uns, pénétrant jusque dans les entrailles de la terre, découvrirent les sources d'une richesse inépuisable pour la minéralogie; les botanistes reconnurent et classèrent en système l'opulente flore des contrées sibériennes; les zoologues enrichirent la science de leurs nombreuses et savantes investigations; d'autres, leurs émules, recueillirent, pour la première fois, des données certaines sur la population, les climats, le cours des fleuves, l'agriculture, les produits ou l'industrie de chacune des provinces lointaines de l'empire; des moyens furent créés pour organiser de meilleures voies commerciales, et un meilleur système d'administration pour les localités; on se familiarisa davantage avec le caractère et les coutumes de tant de peuples, réunis sous la même domination, alors même que bien plus qu'aujourd'hui, les populations différaient d'origine et de physionomie. Les cartes de géographie, remplies d'erreurs jusqu'à cette époque, devinrent peu à peu plus exactes; les monuments d'histoire et de linguistique, tirés de leur obscurité par les soins de Baïa, de Miller et de Schlôzer, fixèrent l'attention universelle; en un mot, les sciences sortant des bornes étroites du cabinet d'un savant, ne por-

(1) Pour cette seconde expédition au Kamtchatka furent désignés les professeurs Jean-Georges Genéline, Miller et Delille de la Croëce, auxquels entre autres fut adjoint Kraschenninikof. Les académiciens ne purent arriver jusqu'au Kamtchatka, d'où il résulta que tout le labeur de l'expédition retomba sur Kraschenninikof, qui revint à Saint-Pétersbourg en 1743.

tant plus le caractère de considérations utopiques, entrèrent dans le champ de l'activité sociale, et l'Académie, comme si elle eût été animée par le génie de Pierre, poursuivit de plus en plus le but que le grand homme lui avait prescrit d'atteindre.

A cet exposé des travaux utiles auxquels s'est livré l'Académie, ajoutons que les élèves les plus distingués du gymnase académique qui existait à cette époque, furent désignés par l'Impératrice pour aller achever leurs études dans les pays étrangers. L'immortel Euler, qui avait quitté la Russie pour s'établir à Berlin, fut rappelé pour se voir l'objet de l'estime toute particulière et de la protection de la souveraine. Il en fut de même de l'honorable Pallas et de plusieurs de ses contemporains. Alors existait déjà cet édifice, dans lequel l'Académie a aujourd'hui le bonheur de voir réunie une aussi nombreuse assemblée. Le télescope d'Herschell et les manuscrits de Keppler, achetés en Angleterre et à Francfort sont des dons que nous devons à la munificence de Catherine; toutes les collections qui composent notre musée, ont été peuplées et enrichies par elle... La plus riche est, sans contredit, le code de la commission des lois, tracé de sa propre main.

La protection accordée par les tzars à l'Académie des sciences ne s'est point démentie sous le règne de Paul Ier. Ce monarque, appréciateur éclairé des travaux intellectuels, qui avait visité l'Europe dans tout l'éclat dont elle resplendissait alors, à cette époque où il avait pu remarquer cet esprit de progrès et d'amélioration qui s'adressait à lui, ce monarque qui, à l'exemple de Frédéric II, daigna être l'un des membres de l'Académie, maintint cette institution dans le rang qu'elle méritait par ses travaux antérieurs, et que depuis elle n'a cessé de mériter encore par les immenses services qu'elle a rendus à la science. Marie Feodorowna, qui daigna honorer de sa présence le cinquantième anniversaire de la fondation de notre Académie, cette princesse, vers laquelle nos regards se reportent encore avec tant de respect et d'admiration, fut l'émule de son époux dans son amour pour les sciences et l'intérêt dont il était animé pour les travaux de l'Académie.

Le nouveau règlement du 25 juillet 1803, fut le premier gage des immortelles générosités de l'Empereur Alexandre. Il doubla les re-

venus de l'Académie, étendit le cercle de ses droits et de ses opérations. Alexandre ne cessa de la combler de ses bienfaits, et son règne de vingt-cinq ans est inscrit comme une époque impérissable dans ses annales. Quel Russe ne se rappellera pas, avec enthousiasme, ces instants d'épreuves, pendant lesquels notre patrie, sauvée par Alexandre, atteignait avec lui ce degré de gloire auquel on ne peut arriver que par un prodige? qui ne se souviendra, pareillement, avec un sentiment de religieuse reconnaissance, de ces années de paix et de calme consacrées par Alexandre à entraîner sa nation sur tout ce qu'il y a de grand et de beau? Nous le voyons à la fois s'occuper de l'organisation de son empire immense, purger la législation de ses vices, ériger des monuments aux sciences et aux arts, élever son siècle au niveau de ceux de Périclès et d'Auguste. Mais il n'est plus et la perte que nous en avons faite, cette perte irréparable est trop récente encore pour que nous puissions dignement apprécier tous les bienfaits répandus par lui sur la création de Pierre le Grand, sur le premier sanctuaire des sciences en Russie. Si la mort ne rompt pas la chaîne qui unit ce qu'il y a de terrestre avec ce qui est immortel; si elle établit une alliance entre notre vie si pauvre, si éphémère et celle qui ne finit jamais; si les sentiments des cœurs purs et généreux, qui, brûlent d'un feu sacré, s'inspirent à la source de l'éternel amour, alors le génie de Pierre, celui d'Elisabeth et d'Alexandre, planent à cette heure sur ce sanctuaire animé, conservé par eux. Il me semble voir ce temple de civilisation occupé, comme par enchantement, par tant de grands hommes illustres qui, pendant ce siècle à jamais inoubliable de notre histoire, furent les apôtres de ces grands monarques, et couronnèrent leur patrie d'un inflétrissable laurier d'amour pour les sciences et l'illustration civile. Inspirée par leur invisible présence, ma faible voix trouvera encore assez de force pour vous représenter Pierre Ier, enlevé au milieu de sa lumineuse carrière, et sur son lit de mort, baigné des pleurs de la Russie, recommandant l'Académie des Sciences à la sollicitude de son successeur, et à l'Académie le soin de propager les lumières en Russie. L'histoire des travaux de cette assemblée vous prouvera jusqu'à quel point a été exécuté le testament de Pierre le Grand.

OUVAROF.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE QUI A EU LIEU A SAINT-PÉTERSBOURG, LE 20 DÉCEMBRE 1841, A L'OCCASION DE LA RÉUNION DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES A L'ACADÉMIE RUSSE.

Messieurs,

L'Empereur a voulu, a décidé que l'Académie des Sciences serait désormais réunie à l'Académie Impériale Russe. Fondée sous le règne de la grande Catherine, alors que notre littérature commençait à prendre son essor, cette dernière, vigilante conservatrice de l'idiome national n'a cessé de répondre en tout ce qu'il a dépendu d'elle aux vues grandes et généreuses de celle qui l'institua; c'est elle qui, constamment, s'est appliquée à fournir aux auteurs les moyens les plus efficaces et les plus importants pour fixer, pour asseoir les règles de notre langue et de notre style.

Mais le domaine de ce langage s'est graduellement accru pour arriver à l'état actuel de notre culture littéraire, et aujourd'hui notre littérature a besoin du concours de toutes les sciences et de la participation de toutes les connaissances humaines. Voilà pourquoi notre monarque, dans sa sollicitude éclairée pour le progrès des lumières, réunit deux institutions dont le but doit être de réunir leurs efforts pour atteindre les mêmes résultats.

Dès aujourd'hui s'étend le cercle d'activité de l'Académie dans l'intérêt de la langue russe; désormais elle reçoit la direction voulue par l'état actuel de la littérature. A la section de langue et de style russe se rattachent des travaux très-sérieux. Lorsque je les étudie, je ne saurais oublier de mentionner en passant le plus important de tous, je veux parler d'un dictionnaire national qui réponde aux exigences de l'époque et à celles de l'état actuel des lettres, d'un dictionnaire qui lie le passé au présent, et qui serve de base au futur perfectionnement d'un des plus riches instruments de la pensée humaine. Il n'entra jamais dans la pensée des véritables lexicographes

de créer de nouveaux mots ; cette idée serait non-seulement vaine et inutile, elle serait fatale. Qui donc pourrait jamais s'imaginer que les mots manquent à notre langue si belle, si sonore, si harmonieuse et si puissante? Laissons cette pusillanime erreur à ceux qui ne connaissent pas les inépuisables trésors de notre langue religieuse, historique et judiciaire.

Selon moi, le mérite d'un dictionnaire, son but doivent être de faire connaître toutes les richesses d'un idiôme et de les réunir en ordre synthétique. Lorsque Louis XIV confiait la littérature de sa nation aux soins de l'Académie qu'il venait de régénérer, il lui recommandait avant tout de conserver et de consolider la langue. *Conserver* et *consolider :* dans ces deux mots se résument le respect pour le passé, l'investigation raisonnée des origines antiques, la connaissance approfondie de l'histoire de la langue, et ce vif sentiment qui imprime aux monuments écrits quelque chose de l'inspiration et de la dignité des traditions historiques. *Conserver* veut dire conserver en faisant un choix, *consolider*, fixer avec goût, avec intelligence, fuir toute pédantesque prédilection, tout puéril attachement pour l'invariabilité des formes de la langue, et d'un autre côté se prémunir également contre le *néologisme*, aussi nuisible à la littérature que ridicule dans l'énoncé des définitions. C'est par ces moyens si multiples et si puissants que les amphibologies grammaticales peuvent être résolues par la connaissance exacte de la grammaire philosophique, surtout avec le secours de la linguistique slave. Alors seulement nous verrons paraître une grammaire digne de la langue russe; ayant pour base son développement national et constituant le code de notre domaine littéraire.

Telles sont, messieurs, les principales obligations que vous impose l'auguste protecteur de l'Académie. J'aurais cru inutile de vous entretenir d'une chose qui fait l'objet le plus important de vos méditations, si, dans cette circonstance, je n'avais voulu assurer à chacun des honorables membres qui composent la deuxième section, que je prendrai toujours la part la plus vive à leurs travaux, et que mon bonheur sera toujours de m'associer à des travaux dont je sais comme vous apprécier le mérite.

OUVAROF,

Ministre de l'Instruction publique, grand maître de l'Université.

NOTA. — Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que M. Ouvarof ne compose qu'en français et qu'il se fait traduire ses œuvres en russe; cependant tout ce que nous avons traduit de lui l'a été du russe; nous ignorions même qu'un volume de ses œuvres avait paru à Paris, en un volume in-8°, sous le titre d'*Etudes de philologie et de critique*, chez Firmin Didot, en avril 1845.

DESCRIPTIONS

LE CAUCASE.

En descendant du sommet du Caucase, j'entrai dans une gorge traversée par le Térek, en passant sous ces portes de fer, d'où jadis l'Asie vomissait ses hordes de sauvages contre les Russes. Là, au-dessus de la tête du voyageur, plane l'aigle, le brigand des airs, hurle le loup, brigand des forêts, se tapit, derrière un rocher, le Tcherkesse guettant sa proie. Sur le Simplon d'Yermolof, j'ai bravé le séjour du tonnerre, et je puis dire que celui qui a vu le Caucase dans ses orages et dans son calme, n'a rien à demander à la Suisse. Au loin, semblables aux vagues gigantesques de l'Océan irrité, s'élèvent, les unes au-dessus des autres, des montagnes aux sommets couronnés de neiges éternelles et diamantées. On frémit en pensant que tant de siècles ont passé sur ces masses menaçantes que peut fondre un rayon de soleil ou que peut emporter l'aile des vents ; et là-bas, dans le lointain, je voyais, sous mes pieds, errer les nues amoncelées comme des troupeaux de moutons dorés. A côté, les torrents des montagnes, grossis par les pluies, donnaient issue à de légers ruisseaux qui laissaient à peine échapper un murmure. Mais d'un autre côté les flancs du Caucase sont environnés d'une pompeuse et verdoyante banderole de verdure. Sur les crevasses de la montagne, on admire la vigne sauvage dont les rameaux s'entrelacent au tronc d'arbres séculaires.—Quel contraste avec cette région où ne parurent jamais ni la rose ni le rossignol ! — J'étais enivré de ce spectacle. Je

me plaisais à contempler ces zones glacées sur lesquelles reposent les nuages qui enveloppaient le géant comme d'une chaîne imperceptible; j'admirais ces gorges hérissées de roches nues, où tout dort, où tout est silencieux, excepté l'homme altéré de sang. La terreur, comme l'ange au glaive flamboyant qui veillait aux portes du Paradis, garde ce foyer de poésie et d'amour. Au loin, sur chacune des cimes de ces monts audacieux, surgissent comme des nids de vautours des châteaux en ruines sur les tours desquels fument les redoutes russes, et le jeune pâtre, immobile sur les bords de l'abîme, est couché armé d'un poignard. Oh! quand donc viendra l'heure où la civilisation effacera le sang qui arrose depuis si longtemps les crêtes arides du Caucase? Quand donc changera-t-elle ses fils en héros et les brigands qui le peuplent en paisibles laboureurs? Puisse, au nom de l'humanité, cette époque ne point tarder; mais jusqu'à ce jour, la race circassienne est de fer: se plaisant aux mugissements des cataractes, aux éclats de la foudre, ces hommes, auxquels la férocité des bêtes fauves et toutes les horreurs de la nature donnent, dès leur enfance, des leçons de cruauté, pour lesquels les dangers sont des récréations, des jouissances indispensables, sont peu disposés à goûter les idylles qui célèbrent les charmes de la vie pastorale; il leur faut la tumultueuse et farouche liberté, il leur faut le brigandage et du butin. Jusqu'à ce jour, cette race croupit dans sa sauvagerie primitive, semblable aux neiges de ses rochers sur lesquels les siècles n'ont point laissé de traces. Insulaires du vieux monde, ils luttent encore avec les flots du monde nouveau... Mais c'est le lion à l'agonie.

MARLINSKI.

DIVERTISSEMENTS A LA COUR

SOUS PIERRE LE GRAND.

Le siècle de Pierre le Grand est une des époques les plus curieuses dans l'histoire de nos mœurs. Son règne fut une lutte étrange, pres-

que continuelle, entre des usages antiques, consacrés par le temps, et ceux qui, d'outre-mer, étaient venus s'établir parmi nous ; singulier mélange de coutumes asiatiques et de celles qui nous étaient arrivées de l'Occident. Pour preuve, je vais essayer de décrire les amusements de la cour de Russie à cette époque, amusements qui eurent une influence immédiate sur ceux auxquels nous nous livrons aujourd'hui.

Sous Pierre Ier, seulement, commencèrent les sociétés où les hommes et les femmes se trouvèrent confondus. Le monarque le voulut ainsi, pensant, avec raison, que rien autant que la fréquentation des femmes ne pouvait favoriser le développement des dispositions sociales de la nation russe. Afin de rapprocher toutes les conditions, de fondre tous les rangs, la cour donna des fêtes, institua des promenades, introduisit des bals masqués. Ces réunions, ces réjouissances ne durent pas être rares sous le règne de Pierre le Grand, qui aimait à consacrer ainsi le souvenir de ses nombreuses victoires. Des oukases prescrivirent même de prendre part aux divertissements de la cour, d'où il advint que les habitants de la capitale s'empressaient de s'y rendre, le cas de maladie pouvant seul servir d'excuse aux absents.

Les fêtes de la cour se donnaient en été dans les jardins du tsar et de la tsarine (aujourd'hui jardins d'été et du palais Michel) ; ceux d'hiver, dans l'auberge du tsar, près du canal qui entourait autrefois la forteresse de Pétropavlovsk, non loin de la basilique de la Trinité, puis au Sénat, dans le quartier de Saint-Pétersbourg (1) ou dans les bâtiments de la grande poste qui ont été remplacés par le palais de Marbre, sur le quai du Nord. Quelquefois ou les invitations se faisaient au son du tambour ou par la voie des affiches. Quelquefois, après la messe célébrée dans l'église de la Trinité, un drapeau jaune avec l'aigle à double tête tenant dans ses serres les mers Blanche, Baltique, Noire et Caspienne, planté sur l'un des bastions de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, et des salves d'artillerie annonçaient aux habitants qu'ils eussent à se réunir dans le jardin, après le dîner. Les fonctionnaires publics, les gentilshommes, les employés des chancelleries, les maîtres d'équipages et jusqu'aux matelots étrangers avaient le

(1) C'est aujourd'hui le onzième arrondissement de la ville, où l'on voit encore la maison bâtie par Pierre le Grand.

droit de s'y rendre avec leurs femmes et leurs enfants. A cinq heures du soir le monarque arrivait suivi de toute la famille impériale. A l'endroit même où se trouve aujourd'hui la fameuse et magnifique grille du jardin existaient, alors, trois galeries. Les invités arrivaient dans des barques qui restaient attachées à des anneaux de fer pratiqués sur les bords de la Néva, puis, par un chemin étroit ils se rendaient au jardin. L'Impératrice et les grandes-duchesses, suivant l'usage antique, et en leur qualité de châtelaines, présentaient aux plus distingués de leurs hôtes un verre d'eau-de-vie ou un pot de vin. L'empereur, lui, puisait à pleines cruches dans d'énormes seaux, portés par deux grenadiers, et traitait de la même manière la garde ainsi que les régiments de Préobragenski et de Séméonofski, rangés en bataille sur le champ tsaritsien. Les autres visiteurs avaient le droit de puiser, à leur volonté, du vin, de l'eau-de-vie ou de la bière, dans des tonneaux disposés en dehors des allées principales. Après cela chacun était libre de se divertir comme bon lui semblait. Les uns se promenaient dans le jardin; d'autres restaient dans les galeries où se trouvait préparée une collation, dans la galerie du milieu des sucreries pour les dames, dans les galeries latérales des viandes froides pour les hommes; on en voyait d'assis dans les coins du jardin, autour de tables rondes chargées de pipes, de tabac et d'allumettes. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'au milieu d'une si nombreuse assemblée régnaient cette franchise, ce laisser-aller, type de la société au temps de Pierre Ier. Tous n'étaient animés que du désir de s'amuser, et toute distinction de rangs semblait avoir disparu. L'Empereur lui-même, bannissant l'étiquette, parlait à tous les convives, comme s'ils eussent été ses égaux; tantôt assis fumant sa pipe dans la grande allée, il s'entretenait avec les matelots de toutes les fatigues du service maritime; tantôt les prenant par le bras, il se promenait avec eux sous les sombres quinconces, et leur racontait ses campagnes. Parfois il traitait avec les prêtres de quelque sujet théologique, ou conversait avec les ministres étrangers. Au déclin du jour le jardin s'illuminait, et les danses commençaient, quand il faisait beau, dans les allées, quand il pleuvait, dans les galeries. La fête se terminait par un feu d'artifice qui se tirait sur des barques disposées le long des bords de la Néva, et de toutes parts brillaient

des transparents allégoriques, retraçant le souvenir de la solennité que l'on célébrait. Tant que durait la fête, les portes du jardin demeuraient fermées ; personne ne pouvait en sortir avant l'Empereur ou sans sa permission expresse.

Quatre principales de ces fêtes eurent lieu sous le règne de Pierre le Grand : la première, le 27 juin, en commémoration de la bataille de Pultava ; la seconde, le 9 août, pour célébrer la prise de Narva ; la troisième, le 28 septembre, en mémoire du combat de Lesni ; la quatrième enfin, le 18 octobre, pour solenniser la victoire de Kalisch. Les deux plus remarquables furent celle qui fut donnée, le 27 juin 1721, à l'occasion de la bataille de Pultava, l'autre, celle qui eut lieu pour célébrer la paix de Neustadt. Lors de la seconde, à la fin d'un repas de mille couverts, on distribua aux convives des médailles frappées avec de l'or russe, et plus de 20,000 verres de couleur contribuèrent à la splendeur de l'illumination.

KORNILOVITCH.

NARRATIONS

POUGATSCHOF.

Terrible était la position; les Baschkirs, les Kalmouks et les autres peuplades disséminées dans ces contrées, avaient partout interrompu les communications. L'armée était nombreuse, mais incertaine. Les chefs avaient quitté leurs postes, et fuyaient portant envie au Baschkir avec son carquois, au paysan armé de son bâton. L'hiver redoublait, triplait les obstacles. Les steppes étaient couvertes de plusieurs pieds de neige. On ne pouvait se porter en avant, sans craindre de manquer non-seulement de pain, mais même de bois. Les villages étaient déserts, les villes, les unes en état de siége, les autres occupées par des bandes de révoltés, les usines ou pillées ou incendiées; partout la populace se livrant aux plus cruels excès. Les troupes envoyées de toutes les parties de l'Empire n'arrivaient que lentement. Le mal, ne trouvant pas de frein, se propageait avec une effrayante rapidité. Du bourg d'Iletsk jusqu'à Gourief, les Kazaks d'Yaïtski étaient en pleine insurrection, et les gouvernements de Kazan, de Nijégorod et d'Astrakhan remplis de voleurs et d'assassins; l'étincelle de la rébellion pouvait arriver jusqu'en Sibérie; des troubles avaient éclaté à Perme; Iékaterinbourg était en danger. Les Kirguis-Kaïssaki, profitant de l'absence de l'armée, avaient passé la frontière découverte, commençaient à piller l'agriculteur, à enlever les bestiaux, à traîner les habitants en esclavage. Les peuples transkoubaniens

s'agitaient à l'instigation des Turcs ; plusieurs puissances de l'Europe songeaient même à profiter pour leur compte de cette position équivoque où se trouvait la Russie.

L'auteur de cet effroyable bouleversement avait excité l'attention universelle. Généralement, en Europe, on prenait Pougatschof pour un instrument de la politique turque ! Voltaire, alors l'expression des opinions dominantes, écrivait à Catherine : « C'est apparemment le » chevalier de Tott qui a fait jouer cette farce ; mais nous ne sommes » plus au temps des Démétrius, et telle pièce qui réussissait, il y a » deux cents ans, est sifflée aujourd'hui. »

L'Impératrice, fort mécontente de ses embarras politiques avec l'Europe, répondait à Voltaire avec une sorte d'impatience : « Monsieur » les gazettes seules font beaucoup de bruit du brigand Pougatschof, lequel n'est en relation directe, ni indirecte avec M. de Tott. » Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entreprises » de l'autre. MM. de Pougatschoff et de Tott ont cependant cela de » commun, que le premier file tous les jours sa corde de chanvre, » et que le second s'expose à chaque instant au cordon de soie. »

Malgré tout son mépris pour ce brigand, l'Impératrice ne négligeait aucun moyen pour désabuser la populace aveuglée. Des manifestes furent expédiés dans toutes les directions et dix mille roubles de récompense promis à celui qui livrerait l'imposteur. Comme l'on craignait surtout les communications du Jaïk avec le Don, l'Hetman Iéfrémof fut destitué et l'on nomma à sa place Sémene Souline. L'ordre fut expédié en Circassie de brûler la maison et toutes les propriétés de Pougatschof, et de diriger sa famille *saine et sauve*, sur Kazan, afin de la confronter avec le prétendant, au cas où il serait fait prisonnier. Les autorités du Don exécutèrent ponctuellement la lettre de l'oukase impérial. La maison de Pougatschof, située dans l'arrondissement de Zimoveïsk, avait, l'année d'auparavant, été vendue par sa femme réduite à la dernière misère ; déjà elle avait été démolie et distribuée dans une autre cour, mais on la rétablit là même où elle avait existé, et elle fut livrée aux flammes en présence du clergé et de la population de l'endroit. Les bourreaux en jetèrent les cendres au vent, et l'on entoura de grilles l'endroit où elle avait existé, le laissant à jamais inculte et désert comme un endroit maudit. Solli-

citée par tous les Kazaks de Zimovéïsk, l'autorité leur accorda la permission de transférer leur demeure autre part, bien que l'emplacement fût moins avantageux. L'Impératrice fut peu satisfaite de ces témoignages exagérés de zèle ; elle se contenta de changer le nom de la station de Zimovéïsk, en celui de Patiomkinsk, cachant ainsi le souvenir d'un rebelle sous le manteau de gloire d'un homme ami d'elle et de la patrie. La femme de Pougatschof, son fils et ses deux filles, tous trois en bas âge, furent envoyés à Kazan, où l'on dirigea pareillement son frère qui servait comme kazak dans le second corps d'armée. Cependant on recueillait les renseignements qui suivent sur ce scélérat qui menaçait l'existence de l'Empire.

Emilien Pougatschof, ex-kazak de la station de Zimoveïsk, était fils de Jean Mikhaïlof, mort depuis longues années. Agé de quarante ans; de taille moyenne, il était maigre et basané. Il avait les cheveux roux foncés, la barbe noire, peu forte. Sa lèvre supérieure avait été fendue par suite d'un coup de poing qu'il avait reçu dans son enfance. Sur sa paupière gauche, on remarquait une tache blanche, et sur les deux seins des marques provenant d'une maladie appelée l'épidémie noire. Il ne savait ni lire ni écrire, et faisait le signe de la croix comme les hérétiques. Depuis dix ans, il était marié à une fille de son pays, Sophie Niédioujina, de laquelle il eut cinq enfants. En 1770, il servait dans le second corps d'armée ; il assista à la prise de Bender, et au bout d'un an, il fut licencié et envoyé sur les bords du Don, pour cause de maladie. De là, il se rendit, pour se guérir, dans le pays des Tcherkesses. A son retour dans sa patrie, l'Attaman de Zimovéïsk lui demanda d'où lui venait un cheval bai sur lequel il était revenu. Pougatschof répondit qu'il l'avait acheté à Taganrok, mais les Kazaks, qui connaissaient son existence vagabonde, ajoutant peu de foi à ses paroles, exigèrent de lui un certificat par écrit. Pougatschof prit la fuite. On apprit sur ces entrefaites, qu'il avait engagé quelques kasaks, habitant les environs de Taganrok, à déserter au delà du Kouban. Il fut décidé qu'il serait mis à la disposition du gouvernement. De retour au mois de décembre, il se cacha dans son district, y fut pris, mais réussit bientôt à s'échapper. Pendant trois mois, il erra on ne sait où, mais un soir, c'était dans le grand carême, il arrive secrètement chez lui, et frappe

à la fenêtre. Sa femme l'introduit, et en donne avis aux Kazaks. Pougatschof fut arrêté de nouveau et expédié, sous bonne escorte, vers la résidence du juge d'instruction Masarof, lequel le fit partir pour Tcherkosk. Il s'échappa en route et dès lors il ne reparut plus sur le Don. D'après les propres aveux même de Pougatschof qui fut amené à la chancellerie des affaires de la cour, à la fin de 1772, il résulte qu'après son évasion, il resta quelque temps caché à Betka, bourg schismatique, situé par delà la frontière de Pologne, qu'ensuite ayant pris un passe-port, comme émigré polonais, il s'était réfugié sur les bords du Jaïk, en vivant d'aumônes.

Toutes ces particularités furent publiées, après quoi l'autorité interdit de parler en quoi que ce fût de Pougatschof, dont le nom seul suffisait pour exciter la populace. Cette mesure temporaire de police a eu force de loi jusqu'à l'avénement au trône de l'Empereur Alexandre, alors qu'il fut permis d'écrire et d'imprimer la biographie de cet homme vraiment extraordinaire; et jusqu'à présent même les témoins les plus anciens des troubles dont il fut cause, ne répondent point avec plaisir aux questions qu'on leur adresse à cette occasion.

Pougatschof avait l'intention de gagner la mer Caspienne où il espérait se cacher chez les Kirguis-Kaïssatski. Ces Kazaks feignirent d'adhérer à son désir, mais, sous le prétexte de prendre avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils le conduisirent à Ouzéni, refuge ordinaire des déserteurs et des criminels. Le 14 septembre, ils arrivèrent à une station habitée par des *starovertsi* (vieux croyants). Là eut lieu la dernière délibération. Parmi les Kazaks, les uns, peu soucieux de se rendre au gouvernement, se dispersèrent; les autres entrèrent dans la tente de Pougatschof.

Il était assis dans l'attitude de la rêverie; ses armes étaient suspendues à ses côtés. En entendant les Kazaks qui entraient, il leva la tête et leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils commencèrent par lui parler de leur position désespérée, puis s'approchant de plus près, ils cherchèrent à établir un espace entre lui et ses armes. Pougatschof les engagea de nouveau à essayer une tentative contre la ville de Gourief. Mon Dieu, dirent les Kazaks : « Il y a bien assez longtemps » que nous te suivons; tu peux bien nous suivre aujourd'hui. — Eh

quoi, dit Pougatschof, voudriez-vous trahir votre souverain ? Que faire, répondirent les Kazaks, et ils se précipitèrent sur lui. Pougatschof étant parvenu à se dégager, ils s'éloignèrent de quelques pas. *Depuis longtemps, je me doutais de votre trahison,* puis appelant son favori le Kazak Tvorogof, il tendit les bras, et lui dit: *Attache.* Tvorogof voulut lui lier les mains derrière le dos. *Suis-je donc un brigand?* ajouta-t-il? Les Kazaks le mirent à cheval et le conduisirent jusqu'au village de Jaïsk. Pendant toute la route Pougatschof les menaça de la vengeance du Grand-Prince. Un jour ayant trouvé le moyen de délier ses mains, il prit un sabre et un pistolet, blessa d'une balle l'un des Kazaks, en criant que l'on eût à s'emparer des traîtres ; mais personne n'obéit à cet ordre, et les Kazaks allèrent rendre compte de ce fait au commandant de Jaïsk. Le Kazak-Khastchef et le sergent. Bardofski furent immédiatement expédiés pour aller à sa rencontre. Ils saisirent Pougatschof, lui mirent les fers aux pieds et aux mains et l'amenèrent directement à la ville, chez le capitaine de la garde, Mavrine, membre de la commission d'instruction.

Mavrine interrogea l'usurpateur, et dès les premiers mots, Pougatschof se découvrit tout entier : « Que voulez-vous, *il a plu à Dieu* » *de punir la Russie par mon ministère.* » Les habitants reçurent l'ordre de se réunir sur la place publique, où furent également amenés les insurgés qui se trouvaient incarcérés. Mavrine fit avancer Pougatschof et le montra au peuple. Tout le monde le reconnut; les insurgés baissèrent la tête; alors Pougatschof les fixant avec fierté leur adressa d'une voix haute les paroles suivantes : *C'est vous qui m'avez perdu ; c'est vous qui, pendant plusieurs jours consécutifs, m'avez supplié de prendre le nom de Grand-Prince. J'ai résisté longtemps, et lorsqu'une fois j'ai eu consenti, je n'ai agi que d'après votre vœu et votre consentement, tandis que vous, souvent, avez agi sans mon ordre et même contre ma volonté.* Les insurgés restèrent muets.

Souvarof, à son arrivée à Ouzéni, apprit par les habitants du désert que Pougatschof avait été livré par ses propres complices, et qu'il se trouvait dans le bourg de Jaïsk. Le général se dirigea immédiatement sur cet endroit, mais s'étant égaré en route, il ne rencontra que des feux allumés par les Kirguis nomades. Souvarof attaqua cette horde, les chassa de leur position avec perte de quelques

hommes, parmi lesquels se trouvait l'adjudant Maximovitch ; quelques jours après, il se trouvait à Jaïsk; Simonof lui livra Pougatschof. Souvarof, après avoir curieusement interrogé le prisonnier sur ses expéditions militaires, le conduisit à Simbirsk, où devait arriver le comte Pahlen.

Pougatschof avait été placé dans une cage de fer, sur un chariot à deux roues. Suivait un fort détachement accompagné de deux pièces d'artillerie. Au village de Mostki, à cent quarante verstes de Samara, éclata un incendie près de la chaumière où reposait Pougatschof. On le sortit de sa cage, on l'attacha dans un télègue, lui et son fils, jeune homme plein de force et de courage, et Souvarof lui-même se chargea de les garder. A Kospora, pendant la nuit, vis-à-vis de Samora, Souvarof traversa le Volga, et arriva à Simbirsk, au commencement d'octobre.

On amena Pougatschof devant le comte Pahlen qui, entouré de son état-major, lui demanda qui il était. — Emilien-Ivanof Pougatschof, répondit ce dernier. — Comment, voleur, as-tu eu l'audace de te proclamer souverain ? — Je ne suis pas un *corbeau* (1), répondit Pougatschof, en jouant sur le mot; mais je ne suis qu'un apprenti corbeau (voranionok); *cependant le corbeau vole encore.* Il importe de savoir que les insurgés du Jaïk, contradictoirement au bruit public, allaient proclamer partout, qu'effectivement, ils avaient connu un certain Pougatschof, mais qu'il n'avait rien de commun avec le Pierre III qui les avait commandés. Panine, remarquant que l'audace de Pougatschof excitait la multitude, réunie autour du palais, frappa l'imposteur jusqu'au sang, et lui arracha une mèche de la barbe. Il fut, sous une garde nombreuse, mis en prison, des chaînes aux mains et aux pieds, avec une ceinture de fer dont l'anneau le retenait à la muraille. L'académicien Rytschkof, père du commandant de Simbirsk tué par ce brigand célèbre, l'étudia dans la position où il se trouvait alors, et lui demanda qui l'avait poussé à commettre de semblables crimes. —*Je suis coupable devant Dieu et devant ma souveraine*, répondit le prisonnier, mais je suis prêt à expier tous mes forfaits. En parlant de son fils, Ritschkof ne put

(1) *Vor*, en russe, veut dire voleur, et *voronne*, corbeau.

retenir ses larmes, et Pougatschof, en le regardant, pleura.

Enfin Pougatschof fut dirigé sur Moscou; là, son sort devait se décider. On l'y conduisit dans une kibitka, traînée par des chevaux de poste. Il était accompagné du capitaine des gardes Galakhof et du capitaine Novalo-Schéïkofski, lequel, pendant quelques mois, avait été prisonnier de l'usurpateur. Il était enchaîné. Les soldats le nourrissaient de leurs mains et disaient à leurs enfants : Rappelez-vous que vous avez vu Pougatschof (1). Les vieillards répètent encore ses audacieuses réponses aux passants. Pendant tout le trajet, il se montra tranquille et gai. A Moscou, il fut accueilli par un peuple immense qui, depuis longtemps, l'attendait avec impatience, et à peine remis de la capture de cet illustre scélérat. Il fut incarcéré dans l'hôtel des monnaies, où, pendant deux mois entiers, les curieux purent le contempler, attaché à la muraille, et redoutable encore dans son impuissance.

On raconte que plusieurs femmes tombèrent évanouies devant ses regards de feu et sa voix fulminante; mais avant son jugement, il se montra très-pusillanime. Ce ne fut qu'avec beaucoup de précautions que l'on put le préparer à entendre la sentence qui le condamnait à mort.

ALEXANDRE POUSCHKINE.

ENTREVUE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier AVEC NAPOLÉON.

Le 8 juin 1807, je me trouvais, le matin, au quartier général de Amt-Blaoubène. Là je vis arriver Louis Périgord, adjudant du maréchal Berthier, apportant la réponse à la demande d'armistice

(1) *Pougatschof*. Ce mot devait inspirer de la terreur, car, le mot russe *pougate* veut dire épouvante. Catherine envoya Orloff avec trente mille hommes pour soumettre ce brigand.

proposée par Benningsen. Je le connaissais depuis trois ans, à l'époque où il était attaché à l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg. C'était alors un jeune imberbe en frac, en gants jaunes; aujourd'hui c'était un homme fait, en uniforme de hussard. Beau de sa personne, il le paraissait plus encore revêtu de son dolman noir, de son pantalon rouge et de son oursin, auquel les Français donnent le nom de kolbak.

Périgord fut reçu de la manière la plus polie, bien qu'il fût entré dans l'appartement le bonnet sur la tête, qu'il conserva même au dîner où il fut invité par Benningsen, sous le prétexte que les règlements militaires interdisaient aux officiers de se découvrir, lorsqu'ils portaient les insignes de leur grade.

Le même jour, à six heures du soir, le lieutenant général prince Lobanof-Rostofski partit pour Tilsitt, afin de s'entendre sur les termes de l'armistice conclu le 9 et ratifié, le 10, par Napoléon. Les principaux articles reposaient sur la détermination de la ligne de démarcation entre les deux armées belligérantes, en amont ou au milieu du Niémen. En cas de non accord entre les deux parties contractantes, les hostilités ne devaient point recommencer avant un mois expiré, à compter du jour où serait déclaré l'armistice avec l'armée prussienne disjointe de l'armée russe; on devait, indépendamment, prendre toutes les mesures possibles pour arrêter les conclusions d'une paix définitive.

Un dernier article était indispensable pour Napoléon; malgré sa victoire à Friedland, malgré sa menaçante présence sur le Niémen, les circonstances ne le favorisaient pas autant qu'on aurait pu le penser. Devant lui, la Russie avec ses ressources incalculables pour elle, mais, pour l'ennemi, infertile, improductive. Derrière, la Prusse, sans armée, il est vrai, mais blessée dans son honneur, poussée au désespoir par les violences du vainqueur, voyant avec indignation que pas un de ses chefs ne se levait pour elle, et, d'instant en instant, espérant la défection de l'Autriche. D'un autre côté, l'Autriche, ébranlée par Ulm et par Austerlitz, mais forte encore de 340,000 hommes (1), toute prête à faire campagne, et dont l'avant-

(1) *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat* (Hardenberg), tome IX.

garde, évaluée à 80,000 combattants, n'attendait que l'ordre de se porter sur la Bohême, province qui, une fois occupée, interrompait toutes communications avec la France. Telle était la position qui inquiétait ce grand capitaine à Tilsitt; voilà ce qui le poussait à obtenir au plus vite la conclusion de la paix.

L'empereur Alexandre se trouvait alors à peu de distance du quartier général de son armée.

Le 11, à trois heures après midi, Napoléon envoya son grand maréchal de la cour, pour complimenter Sa Majesté et lui soumettre l'acte d'armistice ratifié par lui. Le tsar accueillit Duroc de la manière la plus honorable, et ratifia l'acte qui lui était présenté. Ce fut alors, autant que nous pouvons nous le rappeler, que fut fixée la mémorable entrevue dont nous avons été témoin.

C'était le 13 juin, journée à jamais solennelle et inoubliable. La ligne de démarcation avait été, comme nous l'avons dit précédemment, établie de l'amont au milieu du Niémen. Sur ce milieu même, à côté du pont qui avait été incendié, avaient été construits deux pavillons quadrangulaires et tendus de toile blanche, dont l'un plus grand, plus vaste. L'un était destiné aux deux empereurs, l'autre pour leur suite. Ces pavillons avaient été construits, d'après les ordres de Napoléon, par le général Lariboissière, qui commandait son artillerie. Sur celui des frontons qui nous regardait, se dessinait un A gigantesque, et sur l'autre, et de la même grandeur, du côté de Tilsitt, surgissait un N colossal, artistement peint en vert. Sur les deux rives du fleuve, on voyait une barque pour recevoir les deux monarques et les conduire, eux et leur suite, jusqu'aux pavillons qui leur étaient destinés.

La rive droite du Niémen, alors occupée par nous, sur laquelle s'étendent au loin des plaines marécageuses, est moins élevée que celle qu'occupaient les Français. Cet accident local fut cause que tout l'espace compris entre la ville et les hauteurs où se trouvent les villages de Amt-Baoublène, de Popenheim et autres, était découvert et visible à tous, tandis que nous autres ne pouvions apercevoir que Tilsitt qui s'élevait au faîte d'une colline pour aller ensuite se perdre sur les bords du fleuve. Cependant, nous étions assez bien placés pour que rien ne nous échappât de ce qui se passait dans la ville.

Nous voyions l'innombrable multitude des habitants, nous distinguions jusqu'aux uniformes des divers régiments qui devaient assister à cette cérémonie, et nous nous plaisions à contempler, rangés en haie des deux côtés de la grande rue, depuis son commencement jusqu'aux bords du fleuve, les bataillons de la vieille garde, dont une partie, formée en ligne compacte, semblait nous regarder de l'autre rive. Toute cette armée attendait la présence de son invincible chef, de son demi-dieu tonnant, pour le saluer de ses hourrahs au moment où il viendrait mettre le pied dans la barque. Où nous nous trouvions, point de préparatifs, à l'exception de quelques barques à rames, et, en vue du cortége, un demi-escadron de chevaliers-gardes et un escadron de garde prussienne. Ces troupes étaient rangées sur le bord du fleuve, leur flanc droit en face du pont incendié, le gauche, près du village de Ober-Mamelschen-Krug, au revers du chemin qui va de Tilsitt à Amt-Baoublène. Ce village avait été désigné pour que l'empereur Alexandre y arrivât, et ne pût s'embarquer ni avant ni après Napoléon.

Dès le matin, plusieurs de nos généraux se rendirent à cheval à Amt-Baoublène, où déjà se trouvait l'empereur. Le prince Bagration y était arrivé; profitant de l'avantage que j'avais de connaître un de ses adjudants, et désireux d'assister à une telle solennité, je le suivis en riche uniforme de hussard de la garde.

Tous étaient en grande tenue, autant, du moins, que cela avait été possible. Alexandre portait l'uniforme du régiment de Préobragenski. Une aiguillette était attachée à son épaule droite, car, à cette époque, on ne portait point d'épaulettes. Il avait un pantalon de peau blanc et des bottes courtes à la Souvarof. Il était poudré; son chapeau décoré de plumes blanches, surmonté d'une aigrette noire; l'épée au côté, le cordon de Saint-André en sautoir.

Ce costume pourrait sembler tant soit peu étrange aujourd'hui; mais, à cette époque, il plaisait à tout le monde, porté surtout par un homme de trente ans, de cette remarquable beauté, de cette taille avantageuse, de cette agilité dont était doué feu l'empereur Alexandre.

Vers les 11 heures du matin, l'Empereur, le roi de Prusse, le grand-duc Constantin et quelques généraux désignés pour accompagner le tsar sur la barque, montèrent en voiture et se dirigèrent,

le long du Niémen, sur la route de Tilsitt. D'autres généraux, suivis de leurs aides de camp, se tinrent aux deux côtés des voitures, si bien que ce cortége pût être aperçu de la ville même.

C'est ainsi que nous arrivâmes à Ober-Mamelschen-Krug. A la halte, nous entrâmes tous dans une grande chambre rustique. Le tsar était assis près d'une fenêtre; il déposa son chapeau et ses gants sur une table qui se trouvait à côté de lui. La chambre fut bientôt pleine de généraux, et nous, pauvres aides de camp, nous nous rangeâmes comme nous pûmes, pour jouir de ce spectacle.

Au bout d'une demi-heure à peine quelqu'un entra dans la chambre et dit : Votre Majesté veut-elle s'embarquer? Une étincelle de curiosité nous électrisa tous ! L'Empereur se lève, prend son chapeau, ses gants, et sort de l'appartement, l'air calme et d'un pas assuré. Nous en sortons tous également, et, parvenus au bord du Niémen, nons apercevons Napoléon galopant entre deux rangs de sa vieille garde. Des bravos, des hourras, des acclamations se firent entendre de toutes parts, et nous les recueillîmes de l'autre côté du Niémen. Le cortége comportait environ 400 cavaliers.

Presque au même instant les deux empereurs montèrent chacun dans leur barque; le tsar était accompagné du grand-duc Constantin, de Benningsen, du comte Liéven, aujourd'hui prince, du prince Labanof, de MM. Ouvarof et Boulberg ministre des affaires étrangères. Murat, Berthier, Bessières, Duroc et Caulincourt accompagnaient Napoléon. Le roi de Prusse n'assista pas à l'entrevue; il resta de l'autre côté de la rivière avec nous.

Bientôt voguèrent les deux barques impériales, et la grandeur du spectacle qui se déploya dans ce moment solennel électrisa toutes les âmes, et tous les regards se portèrent avec enthousiasme sur le radeau qui portait cet homme extraordinaire, ce capitaine le plus illustre de tous ceux qui ont paru depuis Alexandre de Macédoine et César qu'il surpassa de beaucoup par son génie et par la gloire qu'il a eu de soumettre à sa domination des peuples éclairés et civilisés.

Je le regardais avec une lorgnette, bien que la distance ne fût pas considérable, et qu'elle diminuât encore, à mesure que la barque s'approchait du pavillon.

Je le vis debout et silencieux au milieu des grands dignitaires qui formaient sa suite. Le temps a effacé de mon souvenir l'espèce d'uniforme qu'il portait, et dans les mémoires même que je traçai à la hâte, à cette époque, cette circonstance ne se trouve pas mentionnée; mais autant que je puis me le rappeler, cet uniforme n'était pas celui des chasseurs à cheval dont il était ordinairement revêtu; c'était plutôt celui de la vieille garde. Je me souviens pourtant qu'il portait le grand cordon de la Légion d'honneur et ce petit chapeau dont la forme est si connue de tout le monde. Je fus surpris de sa ressemblance avec tous les portraits de sa personne, car il avait les bras croisés, tel qu'on le représentait à cette époque : malheureusement ma lunette d'approche n'étant pas appuyée, je ne pus distinguer tous ses traits aussi bien que je l'eusse désiré.

Les deux barques arrivèrent presque en même temps, cependant celle de Napoléon quelques secondes auparavant, de telle sorte qu'il eût le temps de s'avancer à grands pas sur le pavillon afin de recevoir notre empereur au moment où celui-ci débarquait. Je crois me rappeler que toutes les personnes qui composaient les deux suites n'entrèrent point dans le petit pavillon, et restèrent sur le radeau du grand, où elles se mirent à converser. Environ une heure après elles furent admises dans le grand pavillon auprès des deux empereurs. Après avoir adressé quelques mots de politesse à chacune d'elles, Napoléon s'entretint spécialement avec Benningsen. Il lui dit entre autres : « *Vous étiez méchant à Eylau,* voulant peindre par cette expression l'acharnement et la furie avec lesquels nos troupes avaient combattu dans cette sanglante affaire. Il termina le dialogue par ces paroles : *J'ai toujours admiré votre talent, votre prudence encore plus.*

Comme c'était Napoléon qui avait reçu l'empereur Alexandre à son débarquement, l'étiquette exigeait que ce fût ce dernier qui accompagnât Napoléon jusqu'à la barque sur laquelle il était arrivé. Cela eut lieu effectivement, et ce fut ainsi que se termina la première entrevue.

Les Français étaient ivres de joie.

La musique exécutait des marches et des airs de toute sorte pour célébrer cette magnifique réconciliation entres les deux monar-

ques, et les poëtes ne furent pas les derniers à se mettre en frais pour la chanter.

Voici quelques paroles d'une pièce de vers intitulée *le Radeau.*

Sur un radeau,
J'ai vu deux maîtres de la terre!
Sur un radeau,
J'ai vu la paix, j'ai vu la guerre,
Et le sort de l'Europe entière,
Sur un radeau.

Puis après quelques couplets dont je ne me souviens plus on remarquait ces trois vers :

. . . .
. . . .
. . . .
Je gagerais que l'Angleterre,
Craindrait moins une flotte entière,
Que ce radeau.

Quant à nous, le seul sentiment qui nous animât était le désir de connaître jusqu'aux moindres particularités de cette entrevue des deux plus grands monarques du monde, car aucun de nous ne rechercha l'amitié des Français, malgré tous leurs efforts pour lier connaissance avec nous, et les avances de toutes sortes qu'ils nous firent, d'après des instructions secrètes de Napoléon. Nous nous bornâmes à leur rendre politesses pour politesses. Il nous semblait déjà voir 1812 et ses sanglantes horreurs.

D. DAVOUIDOF.

JULIEN L'APOSTAT.

A l'avénement de Julien, tout avait changé de face à la cour des Césars. Les évêques, qui n'avaient cessé d'obséder Constance, s'étaient dispersés ; un grand nombre de ses créatures avaient été livrées aux supplices. Le luxe et la splendeur impériale avaient fait

place à une simplicité calculée, parce que l'empereur, aspirant au titre de philosophe, avait appelé dans la capitale Maxime et d'autres sophistes, avec lesquels il s'était jadis trouvé en relation dans l'Asie Mineure et à Athènes. Son idée fixe était de rétablir le paganisme et d'humilier la religion du Christ; cependant, tout en relevant les idoles ou cachées ou mutilées, tout en rassemblant autour de lui les prêtres et les devins, pour offrir d'innombrables sacrifices aux faux dieux, il ne voulut pas, dès l'abord, tourmenter les chrétiens, car trop récentes étaient encore les persécutions de Dioclétien, qui n'avaient fait qu'affermir l'Église par le martyre. Julien se contenta de les accabler publiquement de son mépris, en les traitant de Galiléens. Marin, évêque de Chalcédoine, le voyant immoler des victimes dans la basilique de Tsarégrad (Constantinople), ne put, dans un élan d'indignation, s'empêcher d'interpeller l'impie. « Tu es aveugle, lui ré« pondit l'empereur, et l'on voit bien que ton Dieu, le Galiléen, ne » t'a pas guéri. » — « Je rends grâce à ma cécité, riposta le vieillard » centenaire, j'ai du moins le bonheur de ne pas voir un renégat. » Celui-ci n'osa point se venger, pour se donner une apparence de générosité.

Comme il redoutait le grand nombre des chrétiens et la haine du peuple, il entreprit de les réduire par d'autres moyens, en semant la discorde dans le sein de l'Église; dans ce but, il rappela tous les évêques qui avaient été exilés par Constance; mais cette mesure tourna tout au profit de l'orthodoxie, du moment que Mélétius, Eusèbe, Lucifer et d'autres prédicateurs furent remontés dans leurs chaires. Plus tard, il supprima les priviléges accordés au clergé par ses prédécesseurs, qui avaient affranchi les clercs du service public et doté les églises de revenus pour l'entretien des indigents; il s'empara de leurs ornements, de leurs vases, prétendant que l'Evangile commandait la pauvreté à l'Eglise, et mêlant, de la sorte, l'ironie à la cruauté, il défendit aux chrétiens de rechercher les honneurs civils, de demander protection aux tribunaux, d'occuper aucune chaire dans les écoles, leur enjoignant de se borner à la seule interprétation des saintes Écritures ; car, selon lui, des hommes qui méprisaient Homère et les puissants génies de l'antiquité, ne pouvaient dignement expliquer leurs œuvres à leurs élèves. Se rappelant les belles défenses de saint

Basile et de saint Grégoire à Athènes, il redoutait que l'éloquence chrétienne ne retentît dans ses écoles comme dans l'église; aussi, son interdiction pesa-t-elle non-seulement sur les maîtres, mais encore sur les disciples, afin d'ensevelir la lumière dans les ténèbres de l'ignorance; il disait que les Galiléens n'avaient pas besoin d'être éclairés, qu'ils devaient croire à tout, sans s'aviser de raisonner.

Cependant il s'appliquait lui-même à les imiter dans la pureté de leur morale, il tâchait de la faire adopter aux prêtres païens dont il était le chef. Il leur imposait, par écrit, de pratiquer la sobriété, la tempérance, d'observer religieusement les antiques cérémonies, comme si le vieil édifice de la foi idolâtre avait pu renaître de ses ruines, à côté de l'esprit jeune, vivace et tout-puissant de la vie chrétienne. « Il serait honteux, leur écrivait-il, que les Galiléens l'emportassent sur vous dans l'accomplissement des œuvres de miséricorde. » Il affectait des sommes considérables pour la fondation d'hôpitaux et d'établissements de charité en faveur des étrangers, auprès des temples des idoles, prescrivait, à l'exemple des chrétiens, de nombreuses prières et le chant d'hymnes en l'honneur des dieux; il ordonnait aux prêtres de lire et d'interpréter les livres sacrés, leur interdisant de paraître jamais dans les spectacles publics; en un mot, il voulut, sous l'apparence, sous le simulacre de la foi chrétienne, ressusciter le cadavre depuis longtemps corrompu du paganisme, et la Providence lui accorda cette dernière folie, pour montrer au monde la solidité des bases sur lesquelles repose son Eglise, et combien peu Constantin et Julien avaient pu faire, par eux-mêmes, pour son élévation ou pour son abaissement, pour faire voir que la pierre angulaire était celle qu'ils avaient d'abord répudiée, et que la foi chrétienne, loin de dépendre de principes périssables, est gouvernée par des lois dictées par la suprême intelligence.

Cependant cette indifférence pour toutes les croyances fut de courte durée; sous le masque du philosophe se cachait le persécuteur, et déjà la persécution marchait tête levée. Bientôt reparurent des confesseurs et des martyrs. Césarius, médecin, frère de saint Grégoire, en honneur à la cour de l'empereur et que celui-ci avait souvent engagé à renoncer à ses dignités, fut le premier qui confessa la foi devant l'apostat. Voyant le danger qui le menaçait, il se hâta de se ré-

fugier en Cappadoce, auprès de son vieux père, évêque de Nazianze, chez lequel il mourut peu de temps après, recueillant sur sa tombe les larmes éloquentes de son père et les regrets de tous ses parents. Trois dignitaires de la cour de Julien, qui devaient tous trois lui succéder au trône, Jovien, Valens et Valentinien, ne lui cachèrent pas non plus qu'ils restaient fidèles à leur religion; ce dernier, en qualité de chef de la garde impériale, étant entré dans le temple, osa même s'en prendre à l'un des prêtres idolâtres, qui, en aspergeant Julien d'eau lustrale, en avait fait jaillir quelques gouttes sur ses habits; Valentinien, se croyant souillé, se dépouilla de son vêtement, et fut exilé en Arménie, sans toutefois perdre son emploi. Un grand nombre de guerriers qui, selon l'ancien usage, s'étaient jusqu'alors inclinés devant les images de César représentées sur les drapeaux, refusèrent le salut, du moment que Julien eût ajouté à son effigie les figures de Jupiter, de Mars et de Mercure. D'autres, à l'occasion d'une nouvelle cérémonie, accompagnée d'une distribution d'argent, ayant été forcés par l'empereur de brûler de l'encens sur l'autel dressé devant lui, reculèrent d'horreur en voyant leurs camarades prendre part aux sacrifices; pour témoigner de leur innocence, dans cette circonstance, ils se précipitèrent dans le palais, jetèrent aux pieds du monarque l'or qui leur avait été donné, réclamant, à grands cris, une punition pour une abnégation à laquelle ils avaient involontairement consenti. Julien les condamna à mort, mais, pour ne point leur donner la couronne du martyre, il les relégua dans les contrées les plus lointaines de l'empire.

A l'exemple de l'empereur, les païens n'observèrent plus de mesure envers les chrétiens; ils leur prodiguaient audacieusement les plus grossières injures et des outrages tels qu'ils provoquaient des séditions; le sang des martyrs coula de nouveau, et de nouveau les gouverneurs des villes eurent ordre de forcer les disciples du Christ à sacrifier aux idoles, car Julien lui-même, qui avait relevé les anciens temples, ne manquait pas d'offrir des victimes aux faux dieux. Deux jeunes gens qui, en Phrygie, s'étaient permis, devant lui, des plaisanteries sur la mère des dieux, furent livrés aux bêtes, avec leur mère et l'évêque de Pessinonte. A Ancyre, le vénérable et courageux prêtre Basile qui, avec trois jeunes hommes, avait confessé de sa foi

évangélique en présence même de César, paya de sa vie ce généreux aveu. C'est ainsi que Julien traçait sa route avec le sang des martyrs. Plusieurs subirent leur supplice à Césarée, et cette ville, qu'il détestait à cause de son attachement au christianisme, fut rayée du nombre des cités et privée de tous ses priviléges. Enfin il fit main basse sur les revenus des églises, et imposa à de fortes amendes jusqu'aux clercs qui occupaient les fonctions les plus subalternes.

La mort de l'évêque de Césarée, Dianius, faillit devenir l'occasion de violentes persécutions, parce qu'au milieu du trouble suscité par cette circonstance, les citoyens élurent à l'unanimité Eusèbe, homme de haute vertu, non encore baptisé, et qu'ils forcèrent les évêques rassemblés dans l'église, de lui administrer le baptême et de le sacrer immédiatement. Les évêques effrayés obéirent, mais ils voulurent annuler la consécration; ils allèrent même jusqu'à accuser Eusèbe, quoique celui-ci eût été contraint de subir le choix de ses concitoyens. Julien, saisissant avec empressement toutes les occasions d'humilier le christianisme, se déclara en faveur des mécontents; mais le vieil évêque de Nazianze, Grégoire, au mépris de toutes les menaces, empêcha ses coreligionnaires de commettre une action aussi honteuse, et défendit lui-même sa propre église de Nazianze contre les soldats qui avaient été envoyés pour la piller. Il fut aidé dans cette œuvre généreuse par son fils Grégoire qui, d'après le vœu du peuple, fut publiquement ordonné prêtre par son père, pour partager avec lui ses travaux. Grégoire, offensé de cette violence, se réfugia dans un désert auprès de saint Basile, mais regrettant bientôt d'avoir résisté à la volonté de son père, il revint quelque temps auprès de lui, pour l'aider dans le gouvernement de son diocèse. Son ami Basile eut à souffrir la même violence de la part de l'évêque Eusèbe qui, nouvellement baptisé lui-même, se sentait le besoin de son expérience pour diriger son troupeau, et l'ordonna prêtre : car, par faiblesse humaine, il ne pouvait supporter avec indifférence la gloire de Basile qui lui portait ombrage. C'est alors que ce digne pasteur, pour fuir les vanités du monde, se retira de nouveau dans son désert chéri auprès des saintes images qu'il avait recueillies dans les forêts du Pont.

L'apostat n'osa point visiter, à Césarée, ceux qu'il avait eus pour condisciples; il se souvenait trop d'Athènes pour entreprendre quoi

que ce fût contre eux; il poursuivit donc sa route jusqu'à Antioche, d'où il devait se préparer à son expédition contre les Perses. Il choisit pour son entrée solennelle dans cette capitale de l'Orient, le jour de la fête d'Adonis; grande fut sa tristesse en voyant les temples des païens déserts, car toute la ville d'Antioche professait le christianisme. Cependant Julien trouva quelques échos dans les cités environnantes; à sa voix, les idolâtres se levèrent spontanément contre les chrétiens, et se précipitèrent pour sacrifier à leurs dieux. C'est à leur haine que dut son martyre Marc, vénérable évêque d'Aréthuse qui, jadis, avait renversé l'une des plus célèbres idoles de Syrie. Pour venger cette vieille injure, le peuple, après avoir accablé le pauvre vieillard de coups et d'outrages, le jeta dans un égout, et le livra enfin en jouet aux enfants, qui, l'ayant enduit de miel, par un soleil brûlant, le suspendirent dans un panier, pour servir de proie aux insectes. Les bourreaux lui demandèrent le prix du temple qu'il avait fait détruire, mais bien qu'à chaque instant ils augmentassent le chiffre, ils ne purent parvenir à le fléchir, tellement que, vaincus par tant de force de caractère, ils furent obligés de laisser aller le malheureux pasteur.

Mais à Héliopolis, en Phénicie, le diacre Cyrille, destructeur des idoles sous Constantin le Grand, fut massacré par les païens qui, dans leur rage, lui dévorèrent le foie; à Gaza, trois frères, Eusèbe, Nestérius, Zicon et un autre jeune homme, du nom de Nestor, furent également martyrs de leur zèle, et en Palestine, un grand nombre de prêtres et de vierges furent immolés par les idolâtres et leurs corps jetés aux porcs. Julien assistait à toutes ces horreurs et les laissait impunies, disant qu'il ne voyait pas là de coupables. Les païens de Gaza, au souvenir des miracles d'Hilarion et de son zèle pour le repoussement des idoles, essayèrent de le faire périr jusque sur les frontières de l'Egypte; mais le saint anachorète, inspiré par l'idée du danger dont il était menacé lui et ses frères, se cacha dans une oasis, dans laquelle on ne pouvait arriver qu'en traversant un désert impénétrable. De là, il se rendit en Sicile, où il fut accueilli par son disciple Ezéchias qui le cherchait depuis longtemps; mais la renommée de ses miracles le trahit bientôt, et il fut obligé de se traîner d'asile en asile. A Epidaure, il détourna, de sa main, la mer qui allait inonder le

rivage ; à Chypre, il se rendit célèbre par ses miraculeuses guérisons, et ce fut là qu'enlevé à la terre, il retourna dans sa céleste patrie. — Et les reliques du saint précurseur ne furent pas davantage respectées à Samarie ; les moines de Jérusalem eurent bien de la peine à en sauver quelques parcelles, qu'ils envoyèrent dans un désert au grand Athanase. A Antioche même, l'empereur se fit un jeu d'insulter les fidèles; il jeta de l'eau consacrée aux idoles dans toutes les sources ainsi que sur les mets que l'on distribuait dans les marchés.

Sur les plaintes portées par les habitants d'Alexandrie contre leur préfet Artémius, qui avait brisé leurs idoles, sous le règne de Constantin, Julien le fit venir à Antioche, et le condamna à mort, avec plusieurs de ses soldats, coupables d'avoir murmuré contre l'ordre qui leur avait été donné d'adorer les faux dieux. La populace païenne d'Alexandrie, ne connaissant plus de frein, excita des émeutes contre les chrétiens, en lapida un grand nombre, contraignit les autres à conspuer la croix ; puis, ayant arraché de son église l'évêque George, persécuteur d'Athanase, ils le tuèrent sous le porche. Son cadavre fut brûlé et ses cendres jetées à la mer. Les officiers de l'empereur eurent beaucoup de peine à calmer la sédition.

Après un exil de sept ans, Athanase abandonna le désert et rentra paisiblement en triomphe dans son diocèse, monté sur un âne, au milieu d'une innombrable multitude accourue à sa rencontre. On eût dit que l'Égypte entière s'était réunie autour de son pasteur ; c'était à qui, du haut des tertres environnants, pourrait l'apercevoir, pourrait entendre sa voix si désirée et s'attacher à son ombre comme à celle des apôtres. Les habitants de cette grande ville, de toutes les races, de toutes les classes, s'étaient rassemblés dans ce jour d'ovation et manifestaient leur allégresse par des chants en toutes langues. L'encens brûlait dans toutes les rues, des torches restaient allumées pendant les nuits entières ; la joie universelle éclatait dans les maisons et sur les places publiques ; les ariens s'enfuirent de nouveau, et leurs églises rentrèrent dans le giron de l'orthodoxie ; mais Athanase ne chassa personne ; il faisait la part des opprimés, sans distinction de croyance. Il se contenta de purger le sanctuaire des clercs indignes qui le souillaient, et la foi sainte des dogmes qui pouvaient en altérer la sainteté.

Profitant du retour des exilés Eusèbe de Verceil et Lucifer de Sardaigne, il convoqua à Alexandrie un petit concile, composé de vingt évêques seulement, tous confesseurs, dans le but de consolider la vraie foi et de pacifier l'Église d'Antioche. La tempête arienne, qui avait agité le monde romain sous le règne de Constantin, avait laissé après elle des traces bien amères. Presque tous les évêques qui avaient signé le dernier concile de Rimini se firent ariens, sans même avoir eu connaissance des derniers faits; lorsqu'ils eurent reconnu la fraude, ils déclarèrent, par serment, dans la simplicité de leur cœur, qu'ils étaient étrangers à toute inique pensée d'hérésie; cependant le petit nombre de ceux qui n'avaient pas signé le symbole furent étonnés de leur participation, leur position actuelle devenant pour eux presqu'aussi dangereuse que l'hérésie elle-même. Avec la plus grande réserve, avec la plus grande condescendance seulement, l'on pouvait guérir les blessures de l'Église, afin de ne point irriter les coupables et de ne point scandaliser les pusillanimes. Bien que lui-même il n'eût jamais chancelé dans la foi, il avait pour principe, dans le concile, qu'il fallait pardonner aux fauteurs de l'hérésie, du moment qu'ils se repentiraient, sans toutefois les admettre dans la cléricature, et maintenir dans cet état ceux qui n'avaient péché que par erreur. Le symbole de Nicée fut de nouveau proposé à toutes les Églises, comme base de la véritable croyance, et, dans le concile, furent nettement développées la doctrine d'un Être unique et des trois personnes de la sainte Trinité également vénérées et indivisibles, et celle du mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, pour racheter le genre humain.

Plus tard Athanase et les autres Pères adressèrent à l'Église d'Antioche une lettre pastorale à l'occasion de la paix qui venait d'avoir lieu entre les orthodoxes successeurs de l'évêque Mélétius et du prêtre Paulin, resté fidèle à la mémoire du bienheureux Eustache, les invitant tous à se liguer contre l'impiété d'Arien. Mais Lucifer, qui avait prévenu les prélats députés à Antioche, vint, plus que tous, mettre un obstacle à tout accommodement, en sacrant Paulin évêque, au détriment des droits de Mélétius. Témoin du mécontentement des Pères du concile d'Alexandrie, il cessa toute relation avec eux, et repoussa leurs indulgentes résolutions en faveur de ceux qui

avaient failli. C'est ainsi que le diocèse d'Antioche fut administré par trois évêques : Mélétius et Paulin, pour les orthodoxes, Euzoï pour les ariens; cet état de discorde dura cinquante ans. — Lucifer mourut en Sardaigne, mais Eusèbe et Hilarion continuèrent de prêcher en Italie et dans les Gaules, s'appliquant à propager les principes du concile d'Alexandrie et à rétablir la concorde parmi les évêques qui différaient d'opinion, à l'occasion du concile de Rimini. Grâce à leur zèle, tout l'Occident revint à la vraie foi, malgré toutes les persécutions des païens, car, là, le sang des martyrs avait coulé comme en Orient; en Afrique même, les donatistes, abusant de la faveur dont ils jouissaient auprès du monarque, attaquaient les vrais chrétiens, insultaient à leurs mystères et massacraient un grand nombre d'entre eux.

Les païens d'Antioche ne respectèrent pas longtemps la tranquillité du vénérable Athanase; ils l'accusèrent auprès de l'empereur d'avoir profané leurs temples, et ce saint prélat, déjà si souvent jugé et puni par les Césars, fut condamné à l'exil, par Julien, nonobstant toutes les plaintes et les réclamations des orthodoxes. Il écrivit même de sa propre main au préfet d'Egypte de mettre toute la province à contribution, si Athanase ne s'éloignait pas dans le délai fixé, et envoya des troupes pour brûler la basilique d'Alexandrie et tuer l'évêque. Les fidèles supplièrent avec larmes leur pasteur de partir. « C'est un nuage qui se dissipera bientôt, » répondit Athanase, en descendant le fleuve qui l'emmenait dans la Thébaïde. Les oppresseurs, instruits de sa fuite, envoyèrent une embarcation à sa poursuite; ses amis lui conseillèrent de descendre à terre, pour se retirer ensuite dans le désert; mais Athanase fit virer la barque, avec ordre de retourner à Alexandrie, convaincu que celui qui le protégeait était plus puissant que son persécuteur. Les meurtriers ayant rencontré la barque sur le fleuve, demandèrent aux matelots si Athanase était loin. « Hâtez-vous seulement, répondirent ceux-ci, vous ne pouvez manquer de l'atteindre. » C'est ainsi que la victime échappa à ses bourreaux.

Cependant l'apostat, qui se préparait à la guerre contre les Perses, ne cessait de sacrifier aux idoles, et, dans les entrailles fumantes des victimes, il cherchait à lire quelle serait l'issue de son expédition.

Les prêtres d'Apollon lui ayant affirmé que les ossements de saint Babylas, qui dormaient dans le faubourg de Daphné, étaient un obstacle aux oracles, il ordonna de troubler leur repos séculaire. Les citoyens d'Antioche transportèrent processionnellement les restes vénérés de leur évêque dans son ancienne chaire, et, quelques jours après, la foudre incendiait le temple de Daphné. Alors la fureur de l'empereur contre les chrétiens ne connut plus de bornes : les églises d'Antioche furent fermées, les vases sacrés pillés et profanés; les prêtres fuyaient de toutes parts; un seul prêtre, le courageux Théodore, osa rester; il fut livré au supplice. Beaucoup de clercs et d'hommes du peuple souffrirent également le martyre. Julien fit enlever la croix de la sainte bannière de Constantin; les gardes du corps Vonoze et Maximilien, ayant refusé de trahir leur drapeau, furent soumis à la question et accompagnés jusqu'à l'échafaud par l'évêque Mélétius. L'oncle de l'empereur, son homonyme et apostat comme lui, qui avait assisté son neveu dans ces barbares persécutions, fut frappé de mort subite, circonstance qui sembla annoncer aux fidèles la fin prochaine de celui qui leur causait tant de maux.

Déjà par ses superstitions et son idolâtrie, il s'était rendu méprisable aux habitants d'Antioche; déjà, plusieurs fois, mille murmures s'étaient élevés contre lui dans l'amphithéâtre. Irrité par les sarcasmes de la populace, il se vengea par une satire mordante contre toute la chrétienté et par un ouvrage très-volumineux contre la foi qu'il avait répudiée et qu'il essayait d'anéantir par ses arguments philosophiques. Il essayait effectivement de prouver le vide des prophéties du Christ au sujet de la destruction du temple de Jérusalem, engageant les juifs à le réédifier, avec promesse de récompenses impériales. Ammien-Marcellin, auteur profane contemporain, cite cet événement en exemple aux siècles à venir. De tous les points du globe, les Hébreux accouraient pour reconstruire ce monument de leur gloire; déjà ils accablaient de leurs insultes les chrétiens de Jérusalem; mais l'évêque saint Cyrille, revenu de l'exil, encourageait les siens à croire à l'accomplissement des prophéties. Les femmes juives rivalisaient de zèle avec leurs maris. Dépouillées de leurs ornements les plus précieux, de leurs bijoux, elles portaient des pierres dans leurs somptueux vêtements, et creusaient la terre avec

des pioches d'argent. Le gouverneur de la province encourageait de tout son pouvoir l'exécution des travaux ; mais, lorsqu'on en vint à fouiller les anciennes fondations, on vit sortir des feux souterrains, qui, consumant les ouvriers, empêchèrent de poursuivre l'œuvre commencée. Un effroyable tremblement de terre détruisit, aux environs, toutes les maisons occupées par les juifs ; les pierres, les outils furent emportés par la tempête ou dévorés par le feu.

L'apostat, sourd à ces avertissements divins, se porta vers les déserts au delà de l'Euphrate, et, certain de la victoire, il brûla sa flotte derrière lui. Pendant la nuit, la veille de son dernier jour, tandis qu'il veillait dans sa tente, lui apparut un génie ténébreux, selon lui le génie de l'empire, qui, une fois déjà, l'avait visité à Paris, lorsqu'il avait été élu empereur. Le lendemain matin, les Perses entourent son camp, sans lui donner le temps de prendre les armes. Une flèche lui traverse le cœur ; se sentant mourir, il remplit sa main de sang, le jette vers le ciel, et s'écriant : « Tu l'emportes, Galiléen ! » il rend le dernier soupir.

MOURAVIEF.

BIRON ET OSTERMANN.

Ostermann, fils d'un pasteur du petit bourg de Bokhaoum, en Westphalie, fit ses études à l'université d'Iéna. A force d'intrigues il sut s'attirer la faveur du régénérateur de la Russie.

Vaincu par le génie de cet homme extraordinaire, de cette comète politique, Ostermann employa toutes les ressources, tout le pouvoir de sa diplomatie à conquérir à la Russie les provinces si importantes baignées par la Baltique, l'Ingrie, la Courlande et la Livonie. (Je ne parle pas ici des exploits du ministre en faveur de notre patrie.)

Ostermann, riche de propriétés et de sommes immenses, vice-chancelier, comte, ayant su conserver, comme un héritage, la confiance de deux empereurs, de deux impératrices, d'un régent, d'une régente, et, ce qu'il y a de plus difficile encore, de deux ministres, dont

l'un russe et l'autre étranger, Ostermann tenait dans sa main l'équilibre politique, et s'établissait en arbitre sous le règne d'Anna Ivanowna. Connaissant toute la puissance de Biron, amant de cette princesse, âme du parti allemand, protégé par le trône, protecteur de l'archimandrite de Novgorod et terreur du peuple, l'adroit ministre travaillait secrètement pour ce favori, sans pourtant rompre ouvertement en visière avec le parti russe, dont le chef était Volinski. Il avait pour lui d'éminents services personnels, un esprit noble et entreprenant, l'amitié de quelques patriotes prêts à mourir pour l'honneur de la Russie, pour celui de l'impératrice, pour la question à décider entre la nation et le despotisme du souverain temporaire; mais, de ce côté, il savait aussi n'avoir affaire qu'à quelques têtes ambitieuses, exaspérées, et non à un peuple pénétré de sa dignité d'homme.

Le peuple, à cette époque, y compris la noblesse, plongé dans la plus profonde ignorance, tremblant de la crainte des esclaves, grinçait des dents et se contentait de souffrir; il assistait avec une égale indifférence au supplice de ses oppresseurs comme à celui de ceux qui le protégeaient. Ostermann n'ignorait pas que le sentiment de nationalité n'existait pas en Russie, et que ceux qui l'affectaient n'étaient que des hypocrites. Il était en outre persuadé que l'attachement de l'impératrice pour le duc devait triompher de tous les obstacles; voilà pourquoi, cramponné au parti de Biron, il s'était maintenu au deuxième échelon de la puissance souveraine; c'est ainsi que, mathématiquement, il avait su se défendre contre les revers de la fortune.

Cependant, malgré tous ses calculs, malgré toutes ses combinaisons, il n'avait pas su comprendre que bien que l'esprit national fût nul en Russie, le germe n'en existait pas moins dans chaque individu qui constituait le peuple: Il croyait facile d'agir au nom de cette nationalité, fille de Pierre le Grand, père de la patrie et père des patriotes; il croyait que c'était assez d'éloigner Élisabeth de ce rôle. Il se trompa. Cette faute lui fit perdre tout ce qu'il avait gagné au service des tsars par ses talents et sa rare intelligence. C'est ainsi que la Providence fait disparaître les astres de l'horizon politique.

Quel phénomène, quelle apparition dans notre histoire que cet Ostermann! quelle route depuis le modeste coin de l'Occident où il na-

quit jusqu'à Berézof. Ayant accepté du destin l'humble houlette qui devait le mener jusqu'à la porte du presbytère, il avait, avec elle, lutté contre le sceptre du plus puissant des souverains, dicté la guerre ou la paix aux peuples et aux rois, et puis, après avoir rêvé les statuts de l'éternelle existence de l'empire, il alla, modeste et triste, déposer sa houlette dans les déserts de la Sibérie. Bokhaoum, Iéna, Niestadt, Bérézof, ressemblâtes-vous jamais à ces lieux inhospitaliers?

Cependant le moment critique était arrivé pour Ostermann. Jusqu'alors, il avait soutenu le duc comme le favori, comme l'amant de la princesse qu'il avait fait monter sur le trône; maintenant qu'il avait manifesté ses intentions, il fallait ou l'aider à franchir les degrés du trône, ou se séparer entièrement du souverain temporaire. Dans la dernière hypothèse, le vice-chancelier faisait triompher le parti russe, et plaçait Volinski au premier rang dans le cabinet et dans l'empire. Il alla trouver Biron, jouant le double rôle qu'il s'était donné jusqu'au moment où les événements ne lui en imposeraient plus l'obligation.

A peine fut-il arrivé que parut un page annonçant à Son Altesse que Sa Majesté l'attendait. « J'y suis à l'instant, répondit Biron. » La chevelure peu soignée du ministre, sa toilette négligée formaient un contraste frappant avec l'extérieur coquet de Biron. En entrant dans le cabinet du favori il fut obligé de s'appuyer sur sa canne, tant sa marche était faible et chancelante.

— « Comment vous portez-vous? lui demanda Biron, de l'air du » plus vif intérêt, en s'asseyant sur son fauteuil. — Koukolski, vite un » petit banc sous les pieds de notre cher hôte. — Je sais que vous » souffrez de la goutte. — Koukolski, vite un oreiller derrière le dos » de Son Excellence. »

Après avoir exécuté ces ordres, le page sortit le visage rouge de mauvaise humeur. Le ministre remercia poliment, se prit à soupirer, et levant les yeux au ciel, comme pour y lire les intentions de son interlocuteur, il se contenta de dire : « Votre Altesse sait mes infir» mités... Cette maudite goutte qui me tourmente... Oh là, mon » Dieu, je commence à mal voir et à mal entendre.

— » Nous ne savions pas encore tout cela, mais nous viendrons » à votre aide dans cette circonstance, reprit Biron d'un ton douteux,

» en rapprochant son fauteuil de celui d'Ostermann, — mais quant
» à ce qui concerne la vue, vous en possédez dans votre esprit une
» qui n'a besoin ni de lunettes ni même de lorgnette. »

Le vice-chancelier remercia par une inclinaison de tête; puis en souriant, il arrangea ses cheveux avec ses cinq doigts comme avec un peigne. Biron continua de la sorte : — « Samson se soumit à une
» femme faible mais astucieuse. L'esprit vaut bien la vigueur phy-
» sique. La santé, la force d'âme nous sont nécessaires, très-honoré
» comte, surtout alors que nos ennemis emploient tous les moyens
» possibles pour nous nuire au grand jour ou dans l'ombre. Je dis
» nos ennemis, parce que je ne sépare point votre cause de la mienne.

— » Comment donc, monsieur le duc, je ne me soutiens que
» par vous... Oh, là, là, maudite goutte, maudite jambe, s'écria
» Ostermann, en faisant une grimace épouvantable, je me soutiens
» comme une vieille branche de vigne qui, ayant survécu à de nom-
» breuses vendanges, s'appuie contre un chêne plein de vigueur et de
» beauté. »

Ici le Courlandais lui pressa affectueusement la main. — « Mais, est-
» ce que vous n'avez rien de neuf à m'apprendre, depuis que j'ai eu
» l'honneur de m'entretenir avec Votre Altesse ?

— » Je dois vous avouer, monsieur le comte, qu'à votre honte et
» à celle du cabinet, l'esprit de révolte de Volinski grandit audacieu
» sement de jour en jour. Pérokine, Soumine-Koupschine, Stschour-
» kof et beaucoup d'autres, âmes du parti russe, poussés par le
» démon de l'anarchie, se rapprochent de plus en plus du trône;
» déjà ils annoncent notre perte comme imminente, comme certaine
» à l'impératrice. Ils ne parlent que de châtiment, que de mort pour
» tous les Allemands. Jamais ils n'ont manœuvré avec tant de
» ruse, avec autant d'ensemble. Vous connaissez leur haine pour
» tout ce qui n'est pas russe; mais vous ne sauriez croire jusqu'à
» quel point ils me détestent; vous figurez-vous que bientôt je ne
» serai plus en état de percevoir les deniers publics? Leur intention
» bien positive est d'arrêter la machine gouvernementale, et de
» rejeter sur moi tous les maux qui résulteront de ce malheur. Ils ne
» cessent de parler de mes cruautés au peuple et à la noblesse. Ils
» arment contre moi des populations entières, disant que j'ai formé

» le projet d'introduire la foi ottomane chez elles, disant que je suis » l'antechrist, et toutes ces populations s'enfuient aux frontières. » Tout cela parviendra aux oreilles de l'Impératrice. Jugez de toutes » les calamités qui peuvent fondre sur l'empire. Que dira cette sou- » veraine qui nous a confié les rênes du gouvernement? Que dira de » nous l'histoire? »

Ostermann regarda de nouveau le ciel et haussa les épaules. Il pensait à part lui : je m'inquiète peu de ce que l'histoire pourra dire de toi; mais ce qu'il y a de certain, c'est que s'ils se fâchent un beau matin, les Mougiks russes nous brûleront nous autres Bassourmancs, comme ils ont grillé ce pauvre médecin allemand, sous Jean le Terrible.

— « Et, poursuivit Biron, je n'ose même pas punir les coupables » qui hurlent les mots de tyran et de despote. Si j'exécute la loi, » c'est de la violence; si je me conforme à la lettre des traités diplo- » matiques, conclus avec les nations voisines, c'est de la trahison. » Vous savez combien est juste la prétention de la Pologne pour le » passage des troupes russes à travers son territoire?

— « Cette prétention est aussi juste que le paiement d'une lettre de change échue. — Eh quoi!... Est-ce que? aïe, aïe, maudite jambe, va...

— « Eh bien, mon très-cher vice-chancelier, moi qui, dit-on, remue » et bouleverse les empires, je crains même de soumettre cette ques- » tion à la décision du cabinet, avant de m'être d'abord assuré de la » voix, de l'approbation des hommes bien intentionnés, dévoués aux » intérêts de l'Impératrice, et cette même affaire, mes ennemis la pré- » parent, l'élaborent, la distillent pour en faire mon acte d'accusation, » comme si... (Je rougis même de vous parler seul à seul, ici, de ce » qu'ils pourront vociférer dans les places publiques, de ce qu'ils pour- » ront même crier dans le cabinet...) rappelez-vous bien ce que je vous » dis, comme si moi, duc de Courlande, plus riche, plus honoré que » je ne le désire et qu'un seul mot de la souveraine peut accabler » de millions, je pouvais avoir des motifs d'intérêt et de lucre, en » défendant le bon droit! »

Ici le page rentra et fit savoir à Son Altesse que Sa Majesté réclamait sa présence au palais.

— « J'y suis, répondit le duc avec effusion.

— » Que je ne dérange point Votre Altesse, dit Ostermann en s'appuyant sur sa canne.

— » J'ai tout le temps; notre entretien est de plus grande impor-
» tance que ma visite à la tsarine. Voyez maintenant, mon cher
» comte, ce qui me perd; c'est tout uniment la faveur que veut bien
» m'accorder l'Impératrice. Sa Majesté connaît mon dévouement à
» sa personne et aux intérêts de la Russie... Mais les têtes couronnées
» n'en sont pas moins mortelles... On ne sait ce qui peut advenir...
» Et puis je vous parle ici en ami.

— » Nous verrons, nous verrons... Est-ce que par hasard les rênes
» du gouvernement tomberaient alors plus tard de vos mains?...
» que maintenant... » (En prononçant ces mots, Ostermann fit remuer
» les prunelles de ses yeux de renard).

— » Oh! si avec l'aide d'un intelligent ami tel que vous, nous
» pouvions!.. Dès aujourd'hui je me démettrais.

— » Votre démission serait une faiblesse, une lâcheté, dans ce mo-
» ment... Votre honneur, celui de l'empire exigent que vous restiez
» fort et puissant.

— » Je me sacrifierais moi-même comme Curtius, je me précipi-
» terais dans le gouffre pour le salut de l'État, mais je sais que mon
» éloignement entraînerait sa ruine. Que j'aille à la chancellerie de ce
» pas; qu'y rencontrerai-je? un promeneur, un vagabond, un homme
» de rien qui aura passé la nuit à boire avec ses amis, qui, tout à coup
» transformé en courrier, s'apprête à exécuter un voyage... (Biron
» crache de mépris et de pitié) un être audacieux de parole et d'action
» qui, dans le palais même, est capable de lutte et de pugilat, pourvu
» qu'il rencontre à qui s'adresser, qui obtiendra des lettres de cachet
» du cabinet impérial, et puis alors malheur à tout ce qui porte
» le nom d'Allemand. »

Cependant derrière la porte se faisait entendre un dialogue fort animé.

— « Écoutez bien! comte. C'est sa voix; vous le voyez; jusque chez
» moi, jusque dans le palais on vient m'assiéger, on vient me pren-
» dre... comme tout cela sent le paysan russe!.. Et voilà notre futur
» chancelier! Tenez, il vient ici pour nous battre... votre main, comte,

» serrez la mienne comme il faut, amicalement... Allons, est-ce con-
» venu? il me faut vous et vos amis, ou bien je retourne en Cour-
» lande. »

Ces dernières paroles furent presque muettes. Le comte indiqua la porte et fit un signe de tête qui semblait dire : tâchez de vous tirer d'affaire avec lui... Le vice-chancelier, comprenant les paroles de Biron, se fit de sa main comme un cornet acoustique pour mieux entendre; il haussa les épaules, comme pour déplorer que son ouïe ne fût pas assez délicate; mais à la fin de l'entretien il saisit précipitamment la main du comte, porta le doigt à sa bouche, en signe de silence, et reprenant sa canne, il donna une autre tournure à la conversation.

Effectivement, c'était Volinski qu'on avait entendu derrière la porte.

LAJEJNIKOF.

UNE ÉPIDÉMIE A MOSCOU.

L'an 1771 vivra longtemps dans le souvenir des habitants de Moscou; il marque au nombre de ceux qui furent les plus cruels pour notre antique capitale. Maintenant encore les vieillards disent, lorsqu'ils racontent quelque fait : « Ceci se passait deux ans avant l'épidémie de Moscou; ceci eut lieu l'année même de l'épidémie. » Cette manière de compter leur inspire la conviction qu'ils indiquent la date précise de l'événement. Jusqu'à ce jour, les plus vieux Moscovites frémissent en se rappelant cette année funeste, qu'ils ne peuvent comparer qu'à 1812, si fatale aux Français. J'étais presque de leur avis : effectivement, en 1812, lorsque je contemplais ce vaste amas de cendres, ces milliers de maisons détruites ou brûlées, on aurait pu croire que ceux qui les habitaient les avaient eux-mêmes incendiées, qu'ils avaient anéanti une partie de leur fortune pour échapper à la mort, et que, peut-être, par un tel sacrifice, leur intention fut de sauver la gloire, la grandeur et l'existence de leur

patrie. Cette pensée généreuse, cette pensée qui jette du sublime dans l'âme, protégeait comme d'un voile enchanté les ruines fumantes de Moscou; on regardait, non avec douleur, mais avec religion, avec orgueil, ces monceaux sacrés de pierres, cette tombe immense des ennemis de la Russie. J'en appelle à tous les cœurs sincères : peu de temps après que les Français eurent évacué Moscou, chacun ne rêvait-il pas, lorsqu'il était assis sur les décombres de sa propre maison, qu'un ange consolateur planait au-dessus de la ville?

En 1771, Moscou ne brûlait point; dans les rues, ne fumaient pas des restes mutilés de maisons; tout était à sa place; mais les portes calfeutrées, les fenêtres obstruées par des planches, toutes les enseignes de la mort; sur les portes cochères des maisons des pestiférés, des croix rouges qui, telles que deux rangées de tombeaux, se dessinaient des deux côtés de la rue; tout cela n'était-il pas cent fois plus effrayant qu'un incendie? Ajoutez à cela une complète anarchie, les faubourgs muets, les barbares vociférations de la populace effrénée au milieu de la ville, de cette foule insensée qui, gorgée du sang de ceux-là même qui s'inquiétaient de son salut, pillait, démolissait les cabarets, et inondait de ses hordes ivres toutes les rues de Moscou. Représentez-vous ce tableau, et, sans peine, vous reconnaîtrez que 1771 fut bien plus funeste aux Moscovites que ce qui, en 1812, fut l'origine et peut-être la principale cause du salut de toute l'Europe.

L'épidémie d'Orient, à laquelle le peuple donna l'énergique dénomination de *mor* (peste), fit son invasion à Moscou dès 1770; à cette époque, elle sévissait en Moldavie et en Valachie, où nos troupes étaient cantonnées. Les fréquentes communications des habitants de Moscou avec l'armée active provoquèrent probablement l'apparition du fléau, d'abord dans la Petite-Russie, puis à Moscou même. Les mesures prises par l'autorité semblaient l'avoir complétement conjuré; mais, au mois de mars 1771, il reparut de nouveau, et son intensité fut telle, qu'en septembre de la même année, on comptait jusqu'à mille morts. Toutes les tentatives pour arrêter cette grande calamité étaient devenues inutiles.

La populace murmurait contre les établissements de quarantaine,

les bains mis sous le scellé, mais principalement contre la défense d'enterrer les morts dans les églises de la ville; car, dans les temps de trouble, les imposteurs et les filous n'ont d'autre but que de mettre à profit la superstition populaire. Un fabricant de draps s'imagina de proclamer avoir rêvé que le fléau n'avait visité Moscou que parce que personne ne chantait les saints cantiques et ne voulait faire brûler des cierges devant l'image de la Vierge, à la porte Varvarski. Malgré l'absurdité de cette fable, ou plutôt parce qu'elle était en tout contraire à la foi et à la saine raison, le peuple fit une irruption en masse sur cette porte, pour y prier continuellement; bien portants et malades y affluèrent de toutes les parties de la ville; le mal se communiqua de l'un à l'autre, et, rapportant la mort dans leurs demeures, des familles entières périrent.

A cette époque déplorable, le 15 septembre au matin, se traînait au pas, sur la grande route d'Yaroslaf, une tiélégua attelée de trois chevaux; dans cette voiture, se trouvait un marchand revêtu d'un kaftane bleu et d'une précieuse pelisse de renard. Au premier abord, d'après sa barbe, blanche comme la neige, d'après son front élevé, couvert de rides, on aurait pu penser qu'il était septuagénaire; mais la vie qui étincelait encore dans ses yeux, parfois sombres et mélancoliques, sa taille droite et imposante, ses joues non encore entièrement caves, tout démontrait que non point les années, mais de longs chagrins avaient profondément sillonné son visage, et couvert sa tête de cheveux blancs prématurés.

— Ah! voici le soleil qui commence à prendre de la force, dit le voyageur en se débarrassant de sa pelisse.

— Eh! dis, mon cher ami, continua-t-il en s'adressant au cocher; voilà déjà près d'une demi-heure que tu marches au pas, ne pourrais-tu pas prendre le trot?

— Un instant, bourgeois, répond le yémschik. Allons jusqu'en haut de la côte, et après cela je prendrai le trot; au reste, à quoi bon tant vous presser? tout le monde, maintenant, quitte Moscou, et je doute que cette ville ait aujourd'hui beaucoup d'amateurs.

— Y a-t-il longtemps que tu n'as été à Moscou?

— Ma foi, autant que je puis me le rappeler, il y a cinq jours environ. Je conduisais un marchand de Rostof.

— Eh bien ! y a-t-il du mieux?

— Du mieux ! Ah ! bien oui ; c'est une peste, quoi ! une peste à cuire et à bouillir. On n'a pas assez de bois pour faire les bières.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia le marchand, n'allez point me punir de tous mes péchés.

— Nous avons irrité le Seigneur, reprit le cocher ; comment ! vous n'avez pas entendu dire que l'image de la sainte mère de Dieu s'était montrée à la porte *Varvarski ?*

— Mais non.

— Dernièrement, j'ai été moi-même allumer un cierge en son honneur... Mais, mon Dieu ! que de monde ! quelle foule ! on s'étouffe les uns les autres ! Et, pourtant, on affirme qu'il en meurt plus que par le passé.

— Il n'y a rien là d'étonnant, mon ami, vois-tu ; c'est une maladie à la mode. — Maintenant que nous sommes en haut de la côte, un coup de fouet à tes chevaux.

— Un instant, bourgeois, sortons d'abord de ce village, et puis nous marcherons. Tenez, il y a tant de boue par ici que l'on ne saurait reconnaître le chemin.

Les voyageurs arrivèrent au petit bourg de Pouschkino. De loin en loin aboyaient quelques chiens amaigris, et l'on voyait errer par les rues des veaux exténués par la faim ; mais nulle part une voix humaine ; nulle part un tuyau de cheminée d'où s'échappât la fumée. Tout était calme, tout était mort comme en plein minuit.

— Qu'est-ce que cela ? dit le marchand ; est-ce que tout le monde dort encore ? cependant le soleil est assez élevé.

— Qui donc dormirait ? repartit le cocher en hochant la tête ; mais vous ne savez donc pas ? il n'y a plus une âme dans Pouschkino.

— Grand Dieu ! cela est-il possible ? Quoi ! tous, depuis le premier jusqu'au dernier !

— Tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

— Quoi ! tous ! reprit le marchand à demi-voix ; il y a trois jours, dans cette chaumière peut-être, un père était heureux au sein de sa famille, une mère caressait ses enfants !

— Maintenant, interrompit le cocher, personne qui puisse ouvrir la porte. Voyez-vous, là-bas : c'était la demeure de mon compère

Thadée, homme riche, père de six garçons, un gaillard fort comme un Hercule. Il n'y a pas quinze jours, tous se portaient à merveille; mais, la dernière fois, lorsque j'y suis passé, un vieillard seul était tristement assis sur le seuil. Il voulut m'adresser quelques mots en passant, mais, tout à coup, je le vis chanceler, pousser un gémissement, et s'endormir pour jamais dans le sein de Dieu.

Après avoir passé le long d'un grand nombre d'habitations rustiques, les voyageurs arrivèrent au presbytère du village. Par la fenêtre à demi-ouverte de la dernière chaumière, regardait dans la rue une pauvre vieille femme, la tête couverte d'un mouchoir blanc.

— Grâce à Dieu, s'écria le marchand, nous voyons un être vivant.

Le cocher fit un signe de tête.

— Ah çà, es-tu aveugle? comment, là, dans la chaumière qui ferme le village, tu ne vois pas?

— Mais si, maître, je vois très-bien; voilà tantôt vingt-quatre heures qu'elle regarde ainsi par la fenêtre; il paraît qu'avant de mourir, la pauvrette voulait encore voir la lumière du jour.... Eh bien, voyez, personne pour l'ensevelir.

En rasant la cabane dont l'épouvantable maîtresse avait l'air d'examiner les passants, le marchand fut saisi d'un tremblement involontaire. Il mit ses mains sur ses yeux pour ne pas voir le visage livide de cette vieille, entièrement défiguré, couvert de taches noires, empreint de l'expression des tourments, des souffrances, des tortures infernales qu'elle avait éprouvées.

Au sortir du village, le postillon toucha légèrement ses chevaux, et partit au petit trot.

— Un peu plus vite, mon bon ami, dit le marchand; de ce train-là, nous sommes capables de voyager encore tout le jour.

— Et comment faut-il donc marcher? murmura le postillon, en jouant avec ses guides; et où diable voulez-vous que nous allions si vite?... Parbleu, vous n'allez pas à la noce!

— Qui t'a dit cela? repartit vivement le marchand.

— Mais, mon Dieu, qu'y a-t-il donc de si divertissant à Moscou maintenant?

— J'y ai ma femme et mes enfants.

— Ah ! j'y suis !... faisons halte un moment, dit le postillon, en se tournant vers son voyageur. Ne seriez-vous pas Feodor Sibiriakof, marchand de Moscou?

— C'est moi-même.

— Ah! oui, j'y suis maintenant; je vous reconnais à votre voix... Mais, mon Dieu, c'est à peine si j'ai pu vous remettre.

— Et d'où me connais-tu?

— Rien de plus simple : l'automne dernier, c'est moi qui vous ai mené avec votre famille à Rostof. Vous avez une maison à Varvarka, paroisse de Saint-Maxime le Confesseur. C'est un véritable palais en pierre.

— Attends, attends, interrompit le marchand, ne t'appelles-tu pas André?

— Pour vous servir, bourgeois. Je connais votre épouse et vos enfants! C'est là une brave et digne femme; Dieu lui accorde de vivre longtemps. Vos deux filles, peut-on rien voir de plus aimable, de plus charmant; et votre fils!

— Je n'ai pas de garçon.

— Mais qui donc était avec vous? un petit rouget, pas trop beau de figure, que vous appeliez Tierescha.

— C'est un enfant que j'ai adopté.

— Et pourquoi adopter des enfants, lorsque vous avez des demoiselles à vous.

— Je l'ai adopté alors que je n'avais pas encore d'enfants.

— Voici ce que c'est, maître; ne vous en fâchez pas, je vous en prie; vous avez pris sur vous une bien lourde charge; tenez, votre Tierescha n'est qu'un vrai garnement, qu'un polisson. Vous rappelez-vous qu'aux Balschü-Mouitistchi, nous nous arrêtâmes pour faire souffler nos chevaux? Vous allâtes prendre du thé, et moi j'entrai à l'enseigne du Tsar pour manger un morceau. Eh bien, croiriez-vous ce que ce méchant rouget s'est imaginé de faire en mon absence? Ne le voilà-t-il pas qui débride tous mes chevaux; heureusement que je m'en suis aperçu; j'ai eu le bonheur d'arrêter mes bêtes qui sont très-vives; sans cela, il ne nous serait pas resté un os de tout notre corps. Je le gronde, comme certes j'en avais bien le droit,

mais lui me lance à la tête une pierre qui m'a presque crevé un œil.

— Oui, je le vois, dit le marchand, en poussant un profond soupir, Dieu a voulu me punir de mes péchés.

— Mais, bourgeois, est-ce que, par hasard il serait ton parent?

— Non, mon cher ami. Lorsque Notre-Seigneur ne s'était pas encore entièrement retiré de moi, pauvre pécheur, tout souillé d'iniquités, comment aurais-je pu ne pas prendre soin de ce pauvre orphelin? S'il m'arrive malheur à son occasion, que faire? Il faut croire que telle était la volonté divine : si Dieu daignait seulement avoir pitié de ma femme et de mes enfants!...

— Soyez sans crainte, interrompit le conducteur; tout ira pour le mieux... Dieu est plein de miséricorde. Mais voici le chemin qui devient magnifique; ai-je un pourboire à espérer de votre grâce?

— Comment donc! sans nul doute; si nous arrivons à Moscou pour la messe, je te donne un rouble.

— Merci, bourgeois!... Ah çà, mais votre équipage est-il solide, dit le postillon en lâchant les guides; car, voyez-vous, ajouta-t-il en tirant son fouet de sa ceinture... Allons, mes amis... êtes-vous endormis, avez-vous mal aux jambes?... Dépêchons-nous, ou je vais taper (1).

L'heureux postillon se mit à siffler, à chanter, à gesticuler, et, en un clin d'œil, le chariot est lancé à toutes brides sur la grand' route. Tarassofka, les grandes Mouitistschi, Rostokino, le bourg d'Alexandrofski avec sa maison impériale et ses étangs argentés, passent comme l'éclair devant les yeux des voyageurs, et l'*Angelus* n'était pas encore sonné dans la ville, qu'André, arrêtant avec peine ses trois chevaux écumants de fatigue, fait halte près de la croix qui se trouve à la porte de Troïtski. Ils sont aussitôt abordés par un vieil invalide, qui, apprenant que le marchand venait de Yaroslaf, la bénie, s'empressa, sans autres questions, de lever la barrière.

— Eh bien, maître, vous avez du bonheur; vous pouvez vous en flatter, dit le postillon en fouettant ses chevaux. A mon dernier

(1) Les postillons et cochers russes ne frappent presque jamais leurs chevaux : il les excitent du geste et de la voix.

voyage, ils m'ont fait faire ici station depuis midi jusqu'au soir; et puis des questions, des questions, c'était à n'en pas finir.

— Voici une voiture qui s'avance au-devant de nous, dit le marchand. Notre rencontre ne l'a pas arrêté.

— Tiens, effectivement, répliqua André; qu'est-ce que cela peut être?

— Il paraît qu'il n'y a plus personne aujourd'hui pour garder les portes de Moscou.

— Que dites-vous? Manque-t-il donc ici de services de toutes couleurs? N'y a-t-il pas des sergents de ville en masse, et des nuées d'officiers de police? Ah! c'est que, voyez-vous, la ville n'est peut-être pas si affligée.

— Dieu le veuille! dit le marchand, avec un profond soupir.

La voiture qui marchait devant les voyageurs s'empressa de se porter sur un des bas côtés de la route, et une voix rauque s'écria : « Range-toi bien vite, voici venir des messieurs. » Au même instant tout le milieu de la route devint désert, et le marchand vit passer devant lui un convoi si lugubre, que son cœur en fut glacé d'horreur. Vers la porte de la ville se traînait une longue file de chariots succombant sous le poids des bières, dont plusieurs si misérablement placées, qu'à chaque minute il semblait qu'elles allaient se renverser; d'autres n'avaient point de dessus, et les cadavres, à peine recouverts de mauvaises toiles, en sortaient pour tomber sur les passants. Les êtres vivants qui entouraient cette funèbre procession paraissaient plus hideux encore que les morts, non point à cause de leurs épouvantables vêtements et de leurs bonnets de grotesques formes; mais leurs physionomies avinées et bouleversées, leurs figures féroces, leurs fous éclats de rire, en voyant les passants se ranger précipitamment pour faire place, tout cela leur donnait un véritable aspect diabolique. Suivaient quelques rares soldats de la garnison, armés de fusils, et un officier de police à cheval.

— O mon Dieu! s'écria le marchand; qu'est-ce que ces gens-là? Ils n'ont pas figure humaine.

— Ne voyez-vous pas, maître, que ce sont des voleurs? reprit le postillon.

— Des voleurs! fit le marchand d'une voix fort peu rassurée.

— Mais oui, des voleurs ; dans le principe, c'étaient les cochers de la couronne qui conduisaient les morts ; mais tant de ces pauvres gens sont décédés, qu'aujourd'hui ce sont des galériens sortis des bagnes qui sont chargés de ce ministère.

— Hé, bourgeois ! se prit à crier l'un des galériens, quelque chose pour les morts, s'il vous plaît.

— Allons, pas d'avarice, dit un autre, peut-être que dès demain nous serons obligés de te traîner ici comme les autres.

Le marchand leur jeta une poignée de menue monnaie ; tous les voleurs se jetèrent, comme des chiens, sur les pièces de cuivre ; un seul, de taille colossale, n'imita point ses camarades ; seul, immobile, de sa place, il regarda fixement le marchand.

— Hé, Kalantcha ! que fais-tu donc là avec tes yeux hors de la tête ? cria à ce dernier l'un des forçats ; est-ce que par hasard tu voudrais te régaler de quelques coups de garcette ?

— Allons, dépêchons-nous, murmura le marchand ; la vue de ces gens-là a réellement quelque chose d'effrayant.

— Tu resteras deux jours ici, comme d'habitude, interrompit à son tour le postillon, tout en poussant ses chevaux.

De la porte où ils se trouvaient, ils arrivèrent tout d'une haleine à la tour de Soukharef, sans rencontrer une seule âme. Partout un silence de mort, rarement interrompu par de profonds gémissements et par des sanglots qui partaient de l'intérieur des maisons ; par-ci, par-là, sur les degrés des églises, les cadavres ossifiés des mendiants ; des portes barricadées, des fenêtres aux vitres brisées, et partout, presqu'à chaque pas, des croix rouges sur toutes les portes. Quand ils eurent passé la tour de Soukharef, les deux voyageurs commencèrent à crier gare à quelques personnes qui marchaient une à une, puis ensuite à des masses entières d'hommes et de femmes ; mais lorsqu'arrivés à la porte Nikolski, ils eurent tourné à gauche près des murs d'enceinte de la ville, ils furent sans cesse contraints de s'arrêter, pour ne pas écraser la foule.

— Regardez donc, maître, dit le postillon, comme tous les fidèles orthodoxes se pressent d'aller prier la très-sainte mère de Dieu ! Regardez là-bas, à la porte Varvarski ! ah mon Dieu ! que de monde,

en voilà-t-il ? en voilà-t-il ? on dirait qu'ils cuisent dans une chaudière.

— Quels sont ces cris ? interrompit le marchand, entendant certains sons incompréhensibles qui, comme les échos d'un tonnerre lointain se répercutaient au milieu de la foule. Ceci ne ressemble aucunement au bruit que font les hommes qui parlent. — Entends-tu comme ils crient ?

— Parfaitement, maître Feodor Abramitch ; dernièrement il n'y avait pas moins de monde ; mais on ne faisait pas tant de vacarme. — Est-ce que par hasard, ce seraient les ouvriers des fabriques?

— Dieu nous en préserve, grand Dieu !

— Attendez un instant ; approchons-nous un peu, nous entendrons.

Mais à peine avaient-ils fait trois cents pas vers la porte Varvarski qu'ils furent obligés de s'arrêter, tant était compacte la multitude qui obstruait le chemin entre les murs de la ville et l'église paroissiale de tous les saints.

— Ma foi, pas moyen de faire autrement, dit le marchand en sautant en bas de sa voiture, retourne vers la porte Varvarski par celle d'Ilinski ; quant à moi, je gagnerai la maison, comme je pourrai.

Le postillon tourna bride, et Feodor Abramitch se mêla à la foule, tantôt porté en avant, et tantôt entraîné en arrière, avec tant d'impétuosité, par les flots du peuple, qu'en quelques minutes il se trouva à la porte Varvarski. Mais avant cela, il avait aperçu debout sur un banc fort élevé un homme de petite taille, les cheveux épars, souillé de boue, aux vêtements tout déchirés, tout semblable en un mot à un échappé des galères. Cet homme criait de temps en temps d'une voix criarde et prolongée : « Fidèles, hâtez-vous de venir allumer un cierge » de paix en l'honneur de la Mère de Dieu. » En effet à l'image de la sainte Vierge taillée dans le mur de la tour, à une toise et demie du sol, était adaptée une échelle. C'était à qui, au plus vite monterait le long de cette échelle ; les uns s'agenouillaient, les autres allumaient des cierges ; ceux qui se trouvaient en bas s'accrochant aux échelons supérieurs, faisaient tomber les premiers ou tombaient eux-mêmes, se foulant aux pieds et s'écrasant à qui mieux mieux ; les jurements, les vociférations, les cris des femmes, les gémissements des mourants,

tout ce bruit était étouffé par le murmure universel de la populace dont les flots roulaient et retentissaient comme ceux d'une mer orageuse. A certains discours de la foule, le marchand voyageur fut touché du nom du patriarche Ambroise et des imprécations annonçant le danger qui menaçait le vertueux pasteur. Voulant s'assurer plus positivement de ce dont il s'agissait, il s'adressa à plusieurs individus, mais comme les réponses étaient obscures, ou se bornaient à de vagues menaces, il n'y fit que peu d'attention.

Lorsque la foule se fut éclaircie, il se remit en marche. En passant près de l'église Saint-Georges, il se rangea de côté, derrière lui mugissait la multitude, mais en avant, toute la rue était déserte ; seulement çà et là, quelques femmes de riches marchands, n'osant s'aventurer au dehors, regardaient à la dérobée, pour voir ce qui se passait. Tout à coup, Feodor Abramitch, qui marchait à grands pas, s'arrête ; de loin il venait d'apercevoir le toit de sa maison. Son cœur se glaça : une froide sueur inonda son visage. Jusqu'à ce moment suprême, il n'avait pas été entièrement malheureux ; il avait pu espérer, il avait pu se dire : j'ai une femme et des enfants !... Mais à présent !... mais encore quelques pas, encore une minute, et peut-être il sera seul au monde ! pauvre orphelin en cheveux blancs, peut-être cherchera-t-il, sans la trouver, une tombe sur laquelle il pourra pleurer. « Dieu de miséricorde, s'écriait l'infortuné vieillard, ce n'est
» pas pour moi que j'implore ta grâce ; mais, pour les arracher à la
» mort, fais pleuvoir sur moi les maladies et les souffrances ; fais-
» moi descendre vivant dans la tombe, et je bénirai ton saint nom. »

Au même instant, il fut heurté par un petit garçon tout déchiré, fort laid, qui courait en regardant toujours derrière lui.

—Tiérescha ! s'écria le marchand en le saisissant par le bras ; comment c'est toi ?

— Mais oui, c'est moi, murmura le petit bonhomme, tâchant de se sauver.

— Attends-donc un instant... où cours-tu comme cela ? dis-moi, tout le monde se porte-t-il bien chez nous ? que fait ma femme ?... où sont mes filles ?

— Ce qu'elles font ! dit le jeune garçon qui ne cessait de regarder derrière lui.

— Ainsi, elles vivent encore ?

— Eh que sais-je ?

— Est-ce que tu ne demeures plus chez elles?

— Mais non. Ah çà voulez-vous me lâcher.

— Comment ! il est possible, tu as abandonné ma maison ! Comment as-tu osé ?...

— Voici comment, fit le gamin, se débarrassant et courant comme un forcené vers la porte Varvarski.

— Il vit donc, murmura le marchand, et des yeux il suivit les traces de son fils adoptif. Ah ! peut-être bien ma femme, mon ange et mes enfants ! Mais vite, vite, hâtons-nous d'arriver ; arrive ce que Dieu voudra ; mieux vaut en finir tout de suite !

Et le voilà déjà vis-à-vis de chez lui, il regarde : les volets sont fermés ; des planches bouchent la porte de la rue ; il court à la porte cochère ! Dieu tout-puissant ! elle est marquée d'une croix rouge !... Mais, il lui semble qu'un chien a aboyé dans la cour. Donc la maison n'est pas entièrement déserte. — Il frappe à une porte bâtarde ; point de réponse ; le chien, qui a reconnu son maître, redouble ses aboiements. Quelques minutes se passent, et toujours le même silence, lorsque de la maison voisine s'ouvre lentement une fenêtre, d'où un homme pâle, livide, malade dit au marchand :

— Va, mon ami, ne frappe pas, il n'y a plus personne dans cette habitation.

— Personne ! répéta le pauvre vieillard en sanglotant, et la maîtresse de la maison ?

— Morte depuis trois jours.

— Et ses filles ?

— Hier, on a porté la plus jeune au cimetière.

— Quoi, la dernière !

Et l'infortuné tomba contre le mur de sa maison. Il n'avait pas perdu la mémoire ; il sentait, il comprenait qu'il venait de perdre ce qu'il avait de plus cher au monde. Ceci est un chagrin, que Dieu sait pourquoi, nous appelons ainsi, mais qui n'a pas de nom dans le langage humain. Ce n'est pas une sensation passagère comme le dernier soupir d'un mourant, mais la moitié d'une vie de douleurs non in-

terrompues, mais un siècle entier de douleurs physiques ne sont rien en comparaison de cette mort d'un moment de l'âme. L'orphelin vieillard se tut; dans ses yeux pas une larme, dans sa poitrine pas un soupir; il portait ses regards vers les cieux: ils étaient purs, mais muets et morts comme son âme. Il lui semblait que quelqu'un lui disait à l'oreille : « Vieillard ! ne frappe pas non plus ici; là personne non plus ne te répondra. »

Ses yeux inanimés s'arrêtèrent sur le portique de l'église vis-à-vis de laquelle il se trouvait; mais bientôt ils s'illuminèrent: « Ainsi donc, » dit-il, en grinçant des dents, ni mon repentir, ni mes ardentes » prières, ni mes larmes de sang n'ont pu le fléchir. En ce moment » quelqu'un sortit du temple; on y récitait l'office, et à travers les » portes entr'ouvertes on entendait de douces voix qui chantaient en chœur : *Au Roi des cieux, véritable consolateur des âmes!* Les paroles du désespoir moururent sur les lèvres de Feodor Abramitch; une pieuse quiétude, ainsi qu'une pluie bienfaisante, descendit dans son âme; un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et il tomba dans la poussière devant la main vengeresse de son Dieu.

Une ardente prière tranquillisa le cœur de l'infortuné. Il sentait toute l'énormité de sa perte et pouvait dire: « Mon âme est triste » jusqu'à la mort; » mais il ne murmurait plus contre celui qui donne et qui ôte. « Que ta sainte volonté soit faite ! » disait-il, en jetant un regard sur une image du Sauveur, suspendue au portail de l'église. « Ton juste jugement s'est appesanti sur moi; tu vois ce » que je souffre, ô mon Dieu; suis-je réconcilié avec toi ? »

Bientôt déboucha de la porte Varvarski une masse considérable de peuple, et il entendit de nouveau le nom d'Ambroise; sa frayeur fut grande, il tremblait pour les jours du vénérable archevêque qu'il connaissait personnellement.

C'est la douleur dans l'âme, que nous nous trouvons forcés de parler ici d'un événement tellement horrible que nous ne saurions nous permettre d'en relater toutes les circonstances.

Aux calamités qui pesèrent à cette époque sur la malheureuse Moscou, elle fut condamnée à ajouter encore une page noire à ses annales. Un crime abominable fut commis dans ses murs; l'arche-

vêque Ambroise tomba, comme l'on sait, sous le fer d'une troupe de vils assassins. Nous jetterons vite le voile sur ce sacrilége, que les plus anciens de la ville ne peuvent se rappeler sans frémir; nous mentionnerons seulement la part qu'y prit le héros de notre nouvelle, Feodor Abramovitch Sibiriakof.

Convaincu des véritables intentions des malfaiteurs, il forma le projet de sauver Ambroise. Le lendemain, 16 septembre, il vola au monastère du Don qu'habitait alors l'archevêque, dont il trouva le jeune desservant et le clerc à la porte. Il les pria de la manière la plus instante de faire tous leurs efforts pour engager le pasteur à s'éloigner au plus vite de Moscou; celui-ci n'avait pas encore eu le temps de suivre son conseil, que déjà les meurtriers étaient aux portes du monastère. Ambroise chercha un refuge dans l'église, mais les scélérats pénètrent dans le temple, et ce fut l'enfant adopté par Sibiriakof, un serpent incarné dans un corps humain, qui le découvrit dans le chœur et indiqua sa retraite aux monstres déchaînés, qui l'entraînent hors du chœur. Un d'entre eux, que Sibiriakof reconnut pour un fabricant renommé par le nombre de cierges qu'il brûlait en l'honneur de la sainte Vierge, était un des plus furieux. Après avoir épuisé les injures les plus grossières, il allait déjà frapper Ambroise de son poignard, lorsque Sibiriakof le saisissant par le bras, arrêta le coup.

Que veut celui-ci ? rugirent alentour les voix des assassins, qu'il meure. — Que faites-vous, mes frères ? Ne voyez-vous pas que je suis des vôtres ? J'ai agi par une conviction qui doit tous vous pénétrer. Dites-moi, est-il permis de profaner le temple du Seigneur ? Eh bien ! faisons sortir Ambroise du monastère, puis nous l'interrogerons, puis plus tard on verra. — Il a raison, il a raison, s'écrièrent les brigands, mais il ne sortira pas. Sibiriakof espérait que pendant les pourparlers, l'archevêque parviendrait à échapper à ses assassins; tous ses efforts furent inutiles. Ambroise succomba.

Mais les bandits ne purent se soustraire au châtiment qu'ils avaient mérité. Yéropkine qui, seul, alors, commandait la place de Moscou, rassembla quelques compagnies du régiment de Véliko-Loutski, cantonné à quelques verstes de la ville. Protégé par cette force, il fit faire main basse sur la populace et s'empara des chefs de l'émeute. Plus tard

on vit arriver à Moscou, le commandant en chef, Pierre Saltikof, le gouverneur civil Youschkof et le grand maître de police Bakhmétief. — La tranquillité publique fut bientôt rétablie, et une commission spéciale chargée de l'instruction du meurtre de l'archevêque Ambroise.

ZAGOSKINE.

NOUVELLE

PATIOMKINE.

Nous ne parlerons pas ici des services rendus par le prince Patiomkine le Tamien ; nous dirons seulement que la valeur des récompenses dont il fut l'objet surpasse tout ce qu'un homme ait jamais reçu de la faveur de son souverain. Les flatteurs même, qui ont tant exalté le prince Patiomkine de son vivant, qui épuisèrent toutes les formes de l'adulation et toutes les fleurs de l'éloquence, pour célébrer sa sagesse, sa valeur, ses vertus et son extérieur, ces flatteurs le nommèrent fils et favori de la fortune. Les rayons, de la gloire de Koumiantsof et de Souvarof se confondaient avec l'auréole qui entourait le front de leur idole. Catherine la Grande rémunérait, dans la personne de Patiomkine, son propre génie politique, sa profondeur dans l'art de gouverner, et les immenses triomphes qui couronnaient ses armes. Le pouvoir de Patiomkine n'était pas restreint à une branche seule de l'administration ; tout était de son ressort; son autorité s'étendait à tout, et de tout on devait lui rendre compte. Personne dans l'Empire n'eût osé désobéir à ses ordres. Sa richesse était inépuisable, parce qu'il dépensait autant d'or qu'il le voulait, sans redouter le contrôle de qui que ce fût. Le bonheur ou le malheur d'un homme, dépendait d'une de ses paroles, d'un de ses regards, d'un de ses caprices.

Après cela, qui pourra s'étonner de ce que la Russie entière fût en

mouvement, lorsque au mois de février 1791, il revint à Saint-Pétersbourg. Les habitants des villes et des villages allaient à sa rencontre, lui présentant le pain et le sel; tous les fonctionnaires publics allaient le saluer comme leur chef. Une garde d'honneur l'attendait dans tous les endroits où il devait passer la nuit, et chaque jour il trouvait sur la route un courrier de l'Impératrice, qui venait s'informer de l'état de sa santé. Des milliers d'ouvriers furent expédiés sur la route de Moscou pour la réparer. A quelques lieues de la capitale toute la voie publique était illuminée et ornée de transparents. Le prince arriva aux portes le 11 mars au soir: il y fut reçu par les plus hauts dignitaires et par l'adjudant général de service, traîné dans une voiture de la cour toute dorée, attelée de huit chevaux, escorté par les chevaliers-gardes et tous les généraux, il se rendit au palais d'hiver et monta dans les appartements qui lui étaient destinés. Un peuple immense faisait la haie de chaque côté de son passage et le saluait des plus joyeuses acclamations. Arrivé au palais, Patiomkine trouva un autre adjudant général qui vint, de la part de Catherine, le féliciter sur son heureux retour, et lui annoncer, en même temps, que l'Impératrice le recevrait le lendemain matin en audience solennelle.

Effectivement, à peine Son Altesse fut-elle réveillée qu'on lui apporta, au nom de la souveraine, un uniforme complet de hussard orné, au lieu de broderies, de gros diamants, estimé 60,000 roubles (près de 400,000 fr.), plus un présent de 100,000 roubles pour ses menues dépenses. A onze heures le prince fut introduit dans la salle du Trône, au milieu des dignitaires, des grands de la cour, des membres du corps diplomatique, et arriva respectueusement jusqu'à la main de l'Impératrice qui l'accueillit dans les termes les plus flatteurs. Catherine le surnomma le *soutien de la gloire* nationale.

Lorsqu'elle rentra, l'Impératrice permit au prince de la suivre dans ses appartements, où se trouvait déjà le comte Bezbarodko.

Patiomkine n'avait quitté l'armée pour se rendre à Saint-Pétersbourg que dans le but d'engager Catherine à continuer la guerre avec la Turquie, en dépit de toutes les cours de l'Europe; il voulait lui exposer l'état des choses et lui faire apprécier tous les avantages de cette guerre. Mais l'Impératrice l'interrompit affectueusement en lui

disant: Je laisse les affaires de côté pour quelque temps; je ne veux plus penser qu'à traiter dignement mon cher hôte, le vainqueur d'Ismaïl et d'Otchakof.

Tout séduisant que fut l'accueil de la souveraine, tout aimable que fut son langage, le prince était trop pénétrant pour ne pas reconnaître jusqu'à l'évidence, que le parti de la paix avait triomphé pendant son absence, et qu'on ne cherchait qu'à l'amuser par des réjouissances; il avait senti tout d'abord que son omnipotence avait éprouvé un échec; aussi, à peine fut-il rentré chez lui qu'il s'enveloppa la joue d'un mouchoir, disant aux courtisans qu'il avait mal aux dents, et qu'il ne serait tranquille que lorsqu'il aurait fait arracher sa dent malade. Tous virent dans ce fait une allusion au comte Zoubof (1).

Les grands, les magnats ne savaient plus devant quel soleil s'agenouiller, celui qui se levait ou celui qui se couchait, car ils s'étaient aperçus que la volonté de Patiomkine n'était déjà plus souveraine. Mais ayant bien facilement deviné que l'intention de l'Impératrice, en lui offrant des fêtes et des festins, était d'éloigner le prince des affaires, ils luttaient à l'envi de luxe et de prodigalité dans la brillante hospitalité dont il se voyait l'objet, et l'on ne s'occupait plus à Pétersbourg que de bals et festins. — Bien que Patiomkine s'ennuyât considérablement de ces distractions à contre-sens, il ne pouvait cependant pas refuser les invitations, d'autant plus qu'il espérait par sa déférence, se créer un nombreux parti contre l'homme qu'il considérait comme son rival, et qu'en outre il eût été peu politique de s'opposer à l'Impératrice qui avait honoré de sa présence la plupart des fêtes que les grands s'empressaient de lui offrir. Cependant quoique les grandes affaires suivissent leur marche accoutumée, celles de moindre importance étaient négligées dans les divers colléges et les chancelleries, parce que les grands seigneurs, tout entiers à leurs plaisirs, étaient forcés de s'en rapporter pour le travail à leurs sous-chefs et à leurs secrétaires. Aussi, ample fut la moisson pour les fripons et les intrigants. Les marchands et les fournisseurs s'enrichirent, et les vastes domaines des plus riches gentilshommes se trouvèrent grevés d'hypothèques. Les fonctionnaires les plus adroits

(1) En russe le mot *zoub* veut dire dent, au génitif pluriel *zoubof*.

parvinrent aux emplois les plus élevés et les avocats vidèrent les poches de leurs clients. Cet état de choses se prolongea pendant près de trois mois.

Certains philosophes peut-être n'envièrent point la fortune du prince Patiomkine; mais il n'en est pas moins vrai qu'aux yeux de la Russie entière et de toute l'Europe, il passa pour l'homme le plus heureux de son époque. Il jouissait de tous les biens que l'on peut ambitionner sur la terre. Alors âgé de cinquante et un ans, son extérieur annonçait encore toute la vigueur de la jeunesse. Sa santé était de fer, et la mâle beauté de sa figure s'alliait parfaitement à sa taille colossale. Gloire, dignités, richesses, puissance, tout cela était à lui; il semblait qu'il n'eût plus rien à désirer. L'Impératrice venait de lui faire don d'un nouveau palais édifié par ses ordres près du monastère de Smolni, et auquel elle avait donné le nom de palais de Tauride, pour immortaliser le souvenir du héros qui venait d'acquérir cette province à la Russie. Ce fut dans ce palais, décoré aux frais de la souveraine, avec la plus grande munificence, et toutes les recherches du goût, que Patiomkine s'installa pour y mener une vie toute royale. Catherine elle-même forçait les plus grands seigneurs et les courtisans les plus assidus à s'incliner devant Patiomkine, leur demandant, à chaque présentation, s'ils avaient été présenter leurs hommages au héros Taurien. Dès le matin, les salons du palais de Tauride pouvaient à peine contenir la foule des personnes qui arrivaient de toutes parts pour s'incliner devant le premier personnage de l'Etat. Bienheureux était celui qui attirait son attention, et une invitation à haute voix pour le dîner et la soirée était considérée comme l'apogée de la faveur. Patiomkine vécut toujours avec luxe et somptuosité, mais la magnificence qu'il avait primitivement étalée pouvait passer pour de la misère, en comparaison de celle dont il s'entoura à cette époque. Jamais il ne se montrait autrement en public qu'en costume orné de brillants, brodé en perles fines, et toujours il était entouré d'une suite nombreuse. Lorsqu'il sortait à cheval, son cheval et ceux de ses aides de camp étaient, d'après l'usage des anciens magnats de Pologne, très-légèrement ferrés d'argent, afin que les fers pussent se détacher et de la sorte être ramassés par le peuple. Une multitude immense assiégeait chaque jour les abords

du palais pour entendre la musique et voir tout ce qui s'y passait, et le prince lui faisait jeter de l'argent ou distribuer du vin et de la bière. Tous les soirs, en famille, on racontait quelque chose de nouveau sur Patiomkine, et l'on finissait la journée en se demandant ce qui se passerait le lendemain au palais de Tauride? Dans leurs moments de loisir, tous les habitants de Pétersbourg n'avaient pour but de leur promenade que la résidence du prince Taurien. De loin il leur suffisait de voir le drapeau qui flottait sur les coupoles du palais pour s'assurer que Patiomkine était présent et qu'il y avait réception chez lui. Lorsqu'il sortait, et qu'en signe d'absence l'on retirait le drapeau, la foule attendait dans la cour pour assister à son départ et à son retour. Ce prince ne pouvait se rassasier de plaisirs et de jouissances; il en avait soif, il les recherchait, et au milieu même des divertissements de tous genres, il rêvait de nouvelles récréations. Tout le monde s'étonnait de cette étrange manière de vivre et d'une aussi incroyable insouciance, au moment même où les affaires politiques se compliquaient de plus en plus, au moment où l'Europe entière contrecarrait tous les plans de la Russie; — mais Catherine seule avait su comprendre Patiomkine, elle seule savait que, loin de se distraire, il ne cherchait qu'à endormir le ver de l'ambition qui lui rongeait le cœur.

Le prince Patiomkine n'eut pas un ami pendant le cours de sa vie; il avait fait beaucoup de bien aux hommes, prodigué ses largesses à beaucoup de personnes, attaché par sa protection un grand nombre d'entr'elles à sa fortune; mais il n'avait pu captiver personne par le charme de l'amitié, parce que le cœur ne s'achète que par le cœur. Ceux mêmes qu'il avait comblés de ses bienfaits, le redoutaient tellement, que tout en avouant leurs obligations envers lui, ils préféraient ne pas lui manifester leur attachement. Nul n'osait user de franchise à son égard, convaincu qu'il ne se fiait à qui que ce fut, et n'était sincère avec personne. Malheureusement il ne voyait pas le genre humain dans sa simplicité primitive et dans son état de santé morale. Dans sa rapide transition du néant au faîte de la grandeur, il dut étudier l'humanité, pour ainsi dire, dans un hospice d'incurables tourmentés par l'ambition, la cupidité, l'orgueil, l'égoïsme et par tous les vices enfants de l'intrigue et de la corruption. Tout était vil à ses yeux, et si quelqu'un avait l'audace de résister à sa puissance,

ce n'était point par vertu qu'il s'armait ainsi contre lui, c'était par ruse et par intrigue. Dans les hommes ne voyant que les deux extrêmes : flatterie et méchanceté, bassesse et entêtement, il ne pouvait ni aimer ni estimer l'humanité. Son cœur tournait dans le monde absolument comme une planète dans l'immence espace; il ne se tournait vers le soleil, que parce qu'il lui empruntait sa chaleur et sa force.

Il est de ces instants dans la vie, où la gloire, la puissance, les richesses et tous les biens de la terre sont à charge à l'homme. Dans ces moments, l'homme donnerait des millions pour une seule larme de compassion, pour un seul mot de regret. Mais sans confiance, sans philanthropie, il n'est point de consolation dans le chagrin. L'or, les pierres précieuses, les honneurs, le souverain pouvoir ne réchauffent point le cœur, lorsqu'il commence à se glacer, rassasié qu'il est des jouissances terrestres.

Et déjà le prince en était rassasié; un seul désir animait encore son âme... et encore rencontrait-il un obstacle à son accomplissement. Le premier empêchement, après des succès habituels et de tous les jours, est d'autant plus difficile à supporter, qu'il suffit d'un seul instant pour détruire le charme de toute une existence. Tout en affectant de la gaîté, Patiomkine traînait son ennui dans les bals; il se faisait violence pour paraître aux festins, et avec toutes les apparences de la grandeur et de la puissance, il gémissait dans son âme, sentant bien qu'il ne brillait que d'une lumière empruntée, et que cette lumière, quoique brillante encore, n'avait plus de chaleur.

L'AURORE D'UNE FORTUNE DANS UN PLAT.

Le prince Grégoire Alexandrovitch Patiomkine était couché sur une ottomane, enveloppé dans une demi-robe de chambre hongroise, à cordons et brandebourgs d'or. Auprès de lui étaient assises sur des fauteuils plusieurs dames, au nombre desquelles la comtesse Ouralski. Quelques généraux, des seigneurs des courtisans se tenaient au loin,

en grande tenue, revêtus de leurs cordons et décorations. Le comte Bezborodko seul siégait au même rang que les dames.

Vassili Papof amena Iskrine vers Son Altesse et dit : Voici l'auteur de l'ode. Le prince hocha la tête sans répondre un seul mot. Quant à Iskrine, après avoir salué, il se retira selon toutes les règles de la danse et alla se ranger parmi les assistants ; mais il avait remarqué la comtesse Ouralski, dont le regard l'avait suivi jusqu'à sa place. Il était facile de deviner qu'elle était satisfaite.

Cependant on vint annoncer que Son Altesse était servie. Le prince, se traînant plutôt que marchant, quitta son divan, bâilla, prit deux dames sous le bras, et se rendit lentement dans la salle à manger.

Je ne ferai point la description d'un dîner de Patiomkine. Derjavine a trop artistement décrit tout ce luxe et toutes ces excentricités de la gourmandise la plus consommée.

Admirez cette table !... elle plie, elle crie
Sous le poids de l'argent, de l'or de Sibérie ;
Et l'Est et l'Occident s'empressent tour à tour,
D'apporter leur tribut à cet heureux d'un jour ;
Le Volga, l'Océan qui baigne Kholmogore,
Lui prodiguent les dons que seuls ils font éclore ;
Aux rives de la Seine, au sol napolitain,
Sa puissance ravit le plus riche butin ;
Pour lui, point de miracle !... on dirait que les fées
Ont entr'ouvert pour lui le sein des monts Riphées,
Dans l'or, le diamant, se versent l'hydromel,
Et le vin savoureux, venu d'un autre ciel.

—Eh bien ! que dis-tu de mon nouveau cuisinier? demanda le prince à son favori, le général Lévachof, aide de camp de S. M. I. Il m'a été envoyé comme une merveille par le roi de Pologne.

— C'est un excellent cuisinier, un véritable maître passé, répondit ce dernier.

— Mais, Monseigneur, je ne vous vois pas du tout manger, interrompit la comtesse, en jetant un tendre regard sur le prince qui, étendu dans son fauteuil, tantôt bâillait, tantôt regardait le plancher.

— Toute cette chimie-là me déplaît, répondit le prince ; sais-tu ce que je mangerais bien ? ajouta-t-il, en se tournant vers son maître

d'hôtel. — Ce serait un morceau de bonne merluche ! n'en aurais-tu pas ?

— Mais, Votre Altesse, nous ne sommes point dans la saison de ce poisson... Il est impossible d'en avoir de bonne... et, du reste, on n'en conserve point, parce que les grands seigneurs n'en consomment pas du tout.

— Tu n'es qu'un imbécile, mon cher, avec tes grands seigneurs, répliqua Patiomkine en souriant. Est-ce qu'ils savent seulement ce qui est bon ? Ils ne sont très-habiles à marcher de pied ferme que sur le sol de Russie; mais leur corps et leur âme sont en France. Y a-t-il un ananas qui puisse se comparer à des choux au kvass? et la merluche salée ! Voilà qui est merveilleux !... Allons, vite donne-moi un morceau de chou cru et de merluche.

Ayez la bonté de me pardonner, Monseigneur, dit le maître d'hôtel; il y a bien des choux... mais pour de la merluche impossible de s'en procurer !

— Ah ! Dieu sait ce que je donnerais pour en avoir un morceau !

— Monseigneur, dit Iskrine, surmontant sa timidité, si Votre Altesse veut bien le permettre, dans dix minutes je vous apporterai de la merluche telle que l'on n'en mange pas de meilleure dans tout Pétersbourg.

— Oh ! tu me rendras un service que je n'oublierai de ma vie!.. cours, mon ami, vole, dit Patiomkine.

Iskrine quitte précipitamment la table, passe dans l'antichambre, saisit un plat d'argent; monte dans sa calèche et se fait conduire dans la boutique où il avait rencontré Glazof.

— Quel est ce jeune homme ? demanda le prince à ses convives, pendant l'absence d'Iskrine. Son extérieur me revient beaucoup.

— C'est l'auteur de l'*ode* que Votre Altesse m'a ordonné de lui lire, dit la comtesse.

— Mais les vers n'en sont pas mauvais, dit le prince.

— Ils sont beaux, larges, harmonieux, reprit la lectrice.

— Et à quelle classe appartient-il ?

— Il est gentilhomme de la cour.

— C'est, interrompit Papof, le fils d'un officier tué sous les ordres de Votre Altesse, lorsque le 5 mai 1771, ayant traversé le Danube sur des

radeaux, elle s'empara de Tsimbra. Son père se précipita le premier sur une batterie turque, où il fut tué.

— Ah! oui, je me rappelle; c'était un excellent officier; il vivait encore lorsque j'arrivai à la batterie qui venait d'être enlevée et je me souviens de ses adieux... sans lui je n'aurais pas pris la ville... Ah! quelle admirable affaire... mon cher, il faudra faire quelque chose pour le fils.

— Il a obtenu un emploi, grâce à ma recommandation.

— Tu aurais beaucoup mieux fait de l'attacher à ta personne.

En ce moment, Iskrine parut avec son plat de merluche et le présenta au prince. Celui-ci rougit de plaisir, et après s'être longtemps délecté à sentir le poisson, dont l'odeur fit sourciller les dames, il se tourna vers Iskrine et lui demanda :

— Que vois-tu dans ce plat?

Iskrine tout interloqué répondit en bredouillant : Mais, Monseigneur, j'y vois un poisson.

— Un poisson, un poisson!... moi j'y vois l'aurore de ta fortune. J'ai connu ton père, un de mes meilleurs officiers; je ne t'oublierai pas.

Iskrine baisa la main de Patiomkine et se remit à table.

Le prince mangea gros comme une noix du poisson, fit la grimace, puis fit enlever le plat, en disant : excellent ! délicieux !

Le dîner fini, on passa au salon pour prendre le café et les liqueurs. Le prince alla se mettre sur son ottomane, priant les dames de s'asseoir auprès de lui.

BOULGARINE.

BIOGRAPHIES ET CARACTÈRES

ALEXANDRE Ier.

La naissance du grand-duc Alexandre Pavlovitch au milieu des victoires et des triomphes de Catherine II, combla la Russie entière de joie et de bonheur. Cet heureux événement donnait un héritier à la maison impériale, consolidait et portait au loin la gloire et la grandeur de l'empire soumis à la domination de cette dynastie bénie de Dieu. Son éducation fut l'objet de la plus vive et de la plus tendre sollicitude de la part de son auguste aïeule, qui désignait elle-même, à quel genre d'études il devait se livrer, qui, elle-même, composait des ouvrages destinés à lui former l'esprit et le cœur. C'était elle qui choisissait ses gouverneurs, ses maîtres et ses condisciples, car, dans l'enfant, dans l'adolescent, elle prévoyait déjà le grand souverain.

Le plus renommé de ses gouverneurs fut le comte, depuis prince Soltikof; son précepteur le Suisse Laharpe pour lesquels l'Empereur conserva, jusqu'à son dernier soupir, le plus grand attachement et la plus vive reconnaissance. Paul Ier, parvenu au trône, partagea son temps entre les soins qu'il devait à son empire et ceux qu'il devait à son héritier. Indépendamment de la direction militaire qui lui était imposée, le grand-duc Alexandre était gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, membre du conseil et du Sénat; mais tout le temps qu'il avait de libre, il le consacrait à étudier la grande œuvre à l'accom-

plissement de laquelle il avait été appelé par la Providence. Il monta sur le trône à cet âge florissant, où le monde, son ingratitude, ses regrets sans motif pour le passé, ses vains projets pour l'avenir, n'avaient pas encore désabusé un homme qui se trouvait sous l'influence de ses premières et rieuses illusions. Alexandre avait pour idée fixe d'être l'ami, le protecteur, les délices de la Russie, qui lui était confiée, et de toute l'humanité. Aussi l'une et l'autre peuvent juger de tout ce qu'il a ou fait ou entrepris, pour arriver à la réalisation de cette œuvre sainte.

Quelle diversité, quelle grandeur, quel amour du bien dans tous les travaux entrepris et exécutés par Alexandre pour la prospérité de son empire ! Pas une branche de l'administration intérieure qui n'ait été réorganisée, améliorée sous son règne de vingt-cinq ans; plusieurs même ont été entièrement créées par lui. Dès les premières années, il confirma l'abolition de la chancellerie secrète (cabinet noir), rendit la liberté, l'honneur et les biens à un grand nombre de victimes innocentes; il établit les droits du clergé, ceux de la noblesse et de toutes les autres classes, créa des ministères pour la direction de toutes les affaires de l'Etat, organisa d'une manière plus convenable la conduite des affaires provinciales, étendit et renouvela les droits du Sénat dirigeant, apporta les soins les plus assidus à la publication de tous les codes; en un mot, il ne cessa de s'appliquer et de veiller à l'établissement de la justice et à la répression des fraudes et des abus. Ce monarque philanthrope commua les punitions infamantes et abolit la terrible peine de la lacération des narines. Nous avons déjà parlé du département de la guerre, entièrement réorganisé par lui; toutes les branches de ce département, il les soumit à un système général, uniforme et régulier; l'artillerie et le génie, il les fit reparaître sous une forme entièrement nouvelle. Ce ne fut pas une métamorphose purement extérieure dans l'administration de la guerre. La douceur, la grandeur d'âme d'Alexandre étaient parvenues à changer le moral de l'armée aussi bien que la manière de faire la guerre. Par son exemple, par ses institutions, par le respect qu'il professait pour la discipline, il avait su inspirer à ses soldats, si braves sur le champ de bataille, la compassion, la générosité pour les vaincus, le respect et la déférence pour les citoyens paisibles et sans armes : Dans

les guerres qu'il eut à soutenir, pendant son règne, on ne voit pas un exemple de soldats russes ayant, après une bataille sanglante, abusé de la force brutale envers des habitants sans défense ou des prisonniers désarmés. — Bien au contraire, on les vit toujours, eux si intrépides dans le moment de l'action, se montrer humains et généreux chrétiens après la victoire. L'Europe entière, ses amis comme ses ennemis lui ont rendu justice à cet égard. L'administration des ponts et chaussées fut refondue, et parvint au plus haut point de perfection; les finances, malgré tant de guerres incessantes, acquirent une extension jusqu'alors inouïe. Tout prospéra : l'agriculture, l'industrie, les fabriques, les manufactures, le commerce intérieur et extérieur, tout reprit un nouvel aspect, une nouvelle impulsion, une nouvelle existence. La tranquillité intérieure de l'empire était garantie par l'établissement d'une espèce de garde nationale; mais le plus beau fleuron de la couronne d'Alexandre, ce sont les soins constants et généreux qu'il a apportés à la civilisation de ses immenses Etats. Au commencement de son règne, il institua le ministère de l'instruction publique, augmenta le nombre des universités qui avaient existé jusqu'à lui et les enrichit, en créa trois nouvelles : celles de Saint-Pétersbourg, de Kasan et de Kharkof, divisa la Russie entière en arrondissements universitaires, qui comprirent des gymnases ainsi que des écoles de districts et de paroisses. On lui doit le lycée de Tsarskoïé-Célo, le corps des ponts et chaussées, les écoles du génie, d'artillerie et de construction maritime, des sous-lieutenants de la garde, les Ecoles militaires de Toula et de Tambof, les chaires des langues Orientales. Les Académies des sciences, des arts, de médecine et de chirurgie; en un mot tous les corps savants et toutes les institutions scientifiques lui durent ou leur transformation ou leur perfectionnement, et les établissements pour l'instruction des jeunes demoiselles florissaient sous l'inspection immédiate et maternelle de L.L. M.M. les Impératrices Marie et Elisabeth.

Sous l'Empereur Alexandre, les Russes ne se contentèrent pas de profiter des connaissances et des expériences des étrangers; eux-mêmes réussirent à agrandir le cercle de la science. De 1803 à 1806, ils exécutaient leur premier voyage autour du monde sous les ordres de Krusenstern et de Lissianski, sur les vaisseaux la *Nadiéjda* et la

Niéva. Plusieurs autres voyages furent encore entrepris et achevés par Golovnine, Bellingshausen, Wassilief, Kotzebue et autres, qui, par leurs découvertes et leurs recherches contribuèrent à étendre considérablement le domaine des sciences géographiques, géologiques et naturelles.

Une nouvelle Sibérie fut découverte, et l'on explora la Nouvelle Zemble ainsi que beaucoup d'autres régions. Aussi les efforts du monarque pour la propagation des lumières furent-ils couronnés de ce succès qui fait la gloire et l'honneur d'une patrie. C'est alors que surgirent tant de talents du premier ordre : Karamzine écrivant l'histoire de l'empire de Russie ; Dmitrief, Ozérof, Krilof, Joukofski, Batiouschkof, Pouschkine ressuscitant la poésie russe ; Martof, le comte Tolstoï, Iégorof, Schibouïef, Varnik, Vorabiof, Koupniski, Outkine, Zakharof, Boronikhine, Stassof, tous célèbres par leurs produits artistiques en peinture, en gravure ou en sculpture. Le nombre des livres publiés en Russie s'accrut de jour en jour, et l'on vit également le public s'adonner de plus en plus à la lecture et à la culture des sciences nobles et des beaux-arts.

Grand et sage entre les souverains, Alexandre n'était pas un homme ordinaire ; son bel extérieur, sa démarche noble, son regard majestueux annonçaient la grandeur de son âme. Tous ses sentiments, toutes ses pensées, toutes ses actions avaient pour base une piété sincère ; aussi son âme embrasée de ce feu divin se montrait-elle ferme dans le malheur, modeste dans la prospérité, clémente envers les vaincus, indulgente pour les coupables, passionnée pour l'ordre, la paix et la justice. Ennemi de tout luxe extérieur, des pompeuses cérémonies, des discours d'apparat et des expressions louangeuses, dans chaque homme il voyait son prochain. Lui seul, de tous les monarques de la terre, reçut comme homme une récompense pour avoir sauvé son semblable : — C'était en 1807, lorsqu'il se rendait dans la Russie blanche ; il aperçut sur la route un pauvre paysan sans connaissance, et ce ne fut qu'après les plus grands efforts qu'il put le rappeler à la vie. Pour consacrer ce trait d'humanité, la société philanthropique d'Angleterre lui décerna une médaille d'or. A son arrivée à Vilna en 1812, au milieu de son armée victorieuse, au lieu de se rendre aux somptueux festins qui lui étaient préparés,

il allait visiter les hôpitaux encombrés de malades ennemis; il les encourageait par des paroles douces et rassurantes, et se retirait heureux des larmes de reconnaissance que sa bonté avait arrachées à ceux qui avaient combattu contre lui. De 1813 à 1824, il plana dans toute l'Europe et sur tous les champs de bataille comme un ange de paix et de consolation. Nous avons déjà parlé de sa généreuse intervention à l'époque où il s'agissait du sort de la capitale d'un peuple qui, dix-huit mois auparavant, avait été cause de la ruine de la première ville de l'empire de Russie. Un an avant sa mort, nous, habitants de Saint-Pétersbourg, avons été les témoins des actes de son génie conservateur, au sein du fléau dont tous nous faillîmes être victimes, lors de la terrible inondation de 1824. Et cette bonté d'âme se manifestait dans toutes les circonstances, avec cette modestie, cette exquise prévenance qui n'appartenaient qu'à lui seul. Rien d'agréable, rien d'attrayant comme les rapports que l'on avait le bonheur d'avoir avec lui. Les personnes les plus prévenues contre ce monarque, ne pouvaient, après un moment d'entretien, s'empêcher de l'aimer, de l'admirer et de le défendre. Rien ne pouvait résister au charme de son sourire.

En 1825, il partit pour la Russie méridionale, où il accompagnait son auguste épouse, dont l'état valétudinaire exigeait un climat plus doux. Il quitta Saint-Pétersbourg le 1er septembre, après avoir assisté au service divin dans la basilique du couvent d'Alexandrofski. Je ne sais quel douloureux pressentiment tourmentait son âme. En sortant de la ville, il jeta, pensif, comme des regards d'adieu à sa capitale. A son arrivée à Taganrog, où il retrouva l'impératrice, il ordonna tous les préparatifs nécessaires à la tranquillité de la malade, et partit pour la Crimée. Après avoir visité plusieurs endroits de cette contrée pittoresque, il était de retour à Taganrog, le 5 novembre, mais sa santé était déjà altérée. Sa maladie, causée par le froid qui l'avait saisi en route, s'aggrava de jour en jour, puis elle devint dangereuse, et deux semaines après, le 19 novembre, à 10 heures 50 minutes du soir, Alexandre n'était plus. Sa fin fut calme comme le repos après les pénibles travaux d'une vie agitée. Son dernier regard fut pour le ciel d'azur, puis, ayant rencontré celui de sa vertueuse épouse, ses yeux se fermèrent pour toujours.

La Providence permit qu'il terminât sa carrière dans une des régions méridionales de l'Empire, loin des tombeaux des Tsars, comme si elle eût voulu que la Russie entière eût l'occasion de déplorer sur toute la route que son cercueil allait parcourir, la perte qu'elle venait de faire de son grand et vertueux souverain. De Taganrog à Saint-Pétersbourg la marche du convoi impérial fut un véritable triomphe pour l'illustre défunt. Ses dépouilles mortelles furent confiées à la terre dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, le 13 mars 1826, — vingt-cinq ans, jour pour jour, après son avénement au trône.

NICOLAS CRETSCH.

DIERJAVINE.

Le flambeau de notre poésie vient de s'éteindre, Dierjavine n'est plus. La mort vient d'enlever aux muses leur Nestor, à la patrie un homme illustre dont toute la carrière fut utile et glorieuse, à ses parents et à ses amis, un respectable vieillard qui possédait toutes les vertus domestiques. Que d'autres le suivent sur la route du service civil, qu'ils vous le montrent simple soldat en faction, le jour de l'avénement au trône de Catherine II; qu'ils vous le représentent ensuite comme favori, secrétaire d'Etat et chantre de Catherine la Grande, ici nous ne nous occuperons de lui que sous le point de vue littéraire.

La mort des grands hommes nous donne le droit d'en parler librement; d'un côté, le plus mauvais vouloir ne pourra pas taxer la critique d'adulation; de l'autre les craintes d'offenser les amours-propres irritables lui défendra d'outrepasser les bornes d'un éloge intelligent.

Dierjavine, comme un autre Lomonossof, s'est créé lui-même. Le sort n'avait pas aplani le chemin qu'il devait suivre pour arriver aux premières dignités de l'État et au faîte de la gloire poétique. Il n'était

encore que sergent dans la garde, lorsque parurent ses premiers essais. Peu de temps après, des odes composées sur le mont Tchégataï et imprimées en 1777, odes qui, depuis rectifiées, parurent sous divers titres, révélèrent au petit nombre d'amateurs de la poésie qui existaient à cette époque, l'héritier de la lyre de Lomonossoff, et au regard pénétrant des juges éclairés, l'homme qui devait surpasser ce créateur et régénérer la poésie russe.

Le flambeau de la science, dans les premières années de sa jeunesse, n'éclaira point pour lui un monde où seuls lui servirent de guides et d'interprètes, son génie, son âme ardente, son esprit perspicace et observateur. Ses premiers maîtres dans l'art des vers furent, à ce qu'il paraît, Lomonossoff et Pétrof. Le premier lui enseigna l'harmonie de la langue poétique et le coloris de la poésie, il apprit de l'autre le secret de renfermer une pensée vive ou profonde dans un vers vif et tranchant, secret qu'ignora toujours complétement Lomonossoff.

En peu de temps, Dierjavine égala ses maîtres et surpassa même Pétrof; mais il ne tarda pas à quitter la route que lui avaient indiquée ses prédécesseurs. Après une étude approfondie de la richesse et du caractère de la langue, son génie indépendant se traça un sentier sur lequel personne ne pouvait le conduire et sur lequel aussi personne peut-être ne pourra le suivre. Sans doute si un grand nombre des odes de ce poëte méritent le titre d'anacréontiques, d'horatiennes, de pindariques, beaucoup également peuvent être appelées dierjaviniennes; et le sévère législateur du goût et des règles n'hésitera pas d'ajouter un nouvel article à sa poétique. Quelle littérature ancienne et moderne aurait pu lui fournir le modèle des odes intitulées : *Félitsa*, le *Portrait de Félitsa*, la *Vision de Mourza*, l'*Automne pendant le siége d'Otchakof*, le *Bonheur*, *Sur les campagnes en Perse*, les *Grands*, etc., je ne parle point des odes *sur la mort du prince Metscherski*, ni de celle *Au premier voisin*, dans lesquelles notre poëte a bien certainement imité Horace, mais où il a su revêtir les pensées les plus profondes et les plus philosophiques d'un charme de style, d'une grâce qu'il n'a aucunement empruntés au poëte romain. Je ne parle point de la *Cascade*, où se montre partout une beauté sauvage et terrible, où la poésie surpasse la peinture, mais où mal-

heureusement, on ne voit pas d'unité dans le plan, où l'on remarque que le poëte (et le fait est exact) a composé son poëme de parties hétérogènes et à diverses époques. Les morceaux précités et quelques autres encore pourraient être comparés à des mines poétiques, dangereux trésor, pour un imitateur inconsidéré. De tous les poëtes connus dans le monde savant, Dierjavine est celui, peut-être, qui se distingue le plus par son originalité ; c'est ce qui rend sa manière ou son genre presque inabordable. La nature le jeta dans un moule particulier, et elle a jeté ce moule. On ne peut imiter Dierjavine, c'est-à-dire Dierjavine dans ses beautés. Ses imitateurs ne lui empruntent que ses défauts, mais pas une de ses sublimités, pas une de ses pensées ; jamais ils ne lui raviront une seule de ces heureuses expressions sorties de son puissant et opiniâtre génie. Mais si, comme créateur d'un genre inconnu jusqu'à lui, Dierjavine a conquis le laurier toujours vert de l'immortalité, il peut, dans ses imitations, s'asseoir au rang des plus grands poëtes. Je doute qu'Anacréon surpasse notre chantre pour le charme et la simplicité de ses œuvres poétiques, non peut-être pour le mérite du style que pouvaient seuls apprécier les contemporains du vieillard de Théos, mais pour la magie de ses tableaux, son aimable enjouement et la fraîcheur de ses images. J'oublie Anacréon quand je lis les *Grâces*, la *Danse russe*, j'ai devant moi Dierjavine, ce barde unique faisant, au sein des tristes neiges boréales, éclore des roses brûlantes de poésie, des roses rivales de celles qui parfument les airs sous l'heureux ciel de l'Attique. Dans ses imitations même, rien de servile, rien d'emprunté. En lisant Dierjavine et Anacréon, vous ne pouvez vous empêcher de dire que leurs âmes furent les mêmes. A la cour du voluptueux Hipparque, Dierjavine eut parlé comme Anacréon ; si celui-ci était né sur les bords de la Néva, il aurait employé le coloris de Dierjavine pour composer ces petits, mais inappréciables tableaux qui respirent l'insouciance et la mollesse. Horace, transporté par le destin hors de Tibur ou de Baïa, Horace, voulant effrayer, par l'idée de la mort, un cœur ivre de joie et croyant toujours au bonheur, n'aurait pas dit comme notre poëte :

« Là, où la table somptueuse du festin était dressée, le sépulcre

» s'ouvre ; Là, où retentissaient les chants joyeux des convives, On
» n'entend plus que des lamentations funèbres, Et le squelette de la
» pâle mort apparaît et jette l'épouvante au cœur de tous! »

L'heureux eût tremblé à ces paroles, comme aux vers, dans lesquels Horace rappelle à un Sardanapale romain, que de toutes les plantes qui ornent son jardin, une seule, la plus triste, le cyprès, le suivra dans le royaume des ombres.

Les chants de Dierjavine ont retenti sous trois règnes différents, principalement sous celui de Catherine. Ce siècle poétique de la gloire russe fut aussi l'époque la plus brillante de la gloire de Dierjavine. Nos jours, si féconds en tempêtes menaçantes, si féconds en courage national, ont assisté à la décadence de son génie accablé sous le poids des années. Cependant, les exploits des enfants de Souvarof réveillèrent souvent le poëte de son profond sommeil, et tirèrent de sa lyre, déjà refroidie, des sons dignes de ses jours passés. On pourrait appeler les derniers chants du cygne les deux ou trois pièces de vers qu'il composa dans les trois dernières années de sa vie.

Souvent, cédant au caprice de son audacieux génie, Dierjavine, au milieu même de ses inspirations lyriques, se sentait transporté de l'indignation de Juvénal, et de la lyre de Pindare s'échappaient ces rimes stridentes qui pulvérisaient le vice, qui jetaient la terreur du repentir dans l'âme corrompue des favoris de la fortune. Quelques-unes de ses odes, entre autres les *Grands* (*velmoji*), peuvent être à juste titre, considérées comme des satires lyriques.

Le premier volume de ses œuvres, indépendamment de leur mérite poétique, a pour nous un attrait tout particulier. Il nous retrace l'aspect de la cour de la grande souveraine, réveille dans nos cœurs les plus précieux souvenirs, et conserve, pour nos mœurs, les traits des personnages qui ont joué les principaux rôles durant cette période si riche en événements miraculeux. Voilà pourquoi l'on rencontre chez Dierjavine de ces passages obscurs, douteux pour nous, encore peu éloignés du temps où ils furent écrits, et dont la postérité perdra sans doute entièrement la clef. Dierjavine a donné, pour les deux premiers tomes, des commentaires confiés à un homme hono-

rable qui en connaît tout le prix. Espérons que ce dépositaire en fera part au public si enthousiaste de Dierjavine !

Quelques-uns ont comparé Dierjavine à Lomonossoff; mais qu'y a-t-il de commun entre eux? Une seule chose, c'est que tous deux ont fait des odes. Le genre qu'ils ont abordé est le même, mais quelle différence dans leur manière de traiter la poésie ! Dans ses vers, Lomonossoff est plus orateur, Dierjavine est plus poëte. L'un et l'autre atteignent quelquefois la même hauteur; mais celui-là n'y parvient que graduellement et avec peine, tandis que celui-ci y arrive rapidement et sans aucun effort. Lomonossoff, dans ses belles strophes, nage majestueusement comme un cygne; le vol de Dierjavine est celui de l'aigle. L'un nous plaît par la régularité et le calme de ses mouvements, l'autre nous étonne par ses élans inattendus; tantôt il s'élance vers le soleil, et le fixe de ses regards ardents, tantôt de ses ailes vastes et étendues, il perce avec intention les nuages, il s'y cache et ne reparaît à nos yeux que plus brillant et plus beau. Celui qui lit Lomonossoff demeure froid, demeure immobile; Dierjavine entraîne son lecteur quand même. Il est le chantre de tous les siècles et de tous les peuples; Lomonossoff n'a chanté que la cour de Russie. Horace ne serait point parvenu jusqu'à nous s'il se fût contenté de célébrer les louanges d'Auguste. Alors peut-être, ne le lirait-on pas du tout, ou si on le lisait, ce ne serait que dans les classes latines des universités et des écoles, ou du moins le cercle de gloire du plus grand des poëtes-philosophes serait bien borné. Le génie poétique de Dierjavine impose tribut à toute la nature, et toute la nature lui est soumise. Celui de Lomonossoff ne lève sur elle que certaines impositions, et sa modération nous fait peine La nature entière parle au cœur et à l'imagination de l'auteur de *la Cascade* d'une voix poétique et mystérieuse dont nous entendons et comprenons les échos. Peut-être Lomonossoff était-il insensible aux inspirations de cette langue. Dierjavine regardait la nature avec l'œil rapide et lumineux du poëte-peintre, Lomonossoff avec l'œil froid et lent de l'observateur. La nature poétique de Lomonossoff est vivante : même feu, mêmes couleurs, même mouvement. Chez Dierjavine vous apercevez le travail et les efforts d'un talent de glace; en un mot tout ce que l'humanité a de plus sacré, tout ce que

l'homme reconnaît de plus noble..... la bonté du cœur, la compassion, la juste haine et le mépris du vice, les hautes et profondes idées de l'immortalité et du Créateur, les sentiments les plus tristes à la vue de la faiblesse et des souffrances humaines, les *ressouvenirs les plus doux* de sa jeunesse, de sa patrie, des belles et grandes actions de ses ancêtres et de ses contemporains, tous ces trésors de l'âme, de l'esprit et du cœur, enrichissaient l'imagination du plus grand de nos poëtes, de Dierjavine.

Soyons justes cependant et avouons que si son mérite, comme poëte, l'emporte de beaucoup sur celui de son précurseur, les travaux et les actions de Lomonossoff n'en sont pas moins gigantesques. Si Dierjavine dut son génie à la nature, nous devons à Lomonossoff que le génie de Dierjavine, n'ayant plus à lutter contre les difficultés préexistantes de la langue, a pu parcourir une carrière digne de lui. Admirons Pierre le Grand sur son rocher de granit, admirons le talent de l'artiste, mais rendons hommage aux efforts qui ont su vaincre la nature, et arracher aux entrailles de la terre le majestueux piédestal qui sert d'appui et d'ornement à sa statue.

Il serait à désirer qu'une main habile, dirigée par le goût et l'impartialité, recueillît les œuvres choisies de Dierjavine. Armés de ce livre, nous pourrions, sans crainte d'être vaincus, nous poser en face des lyriques les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations.

La sévère critique prononcera, avec le temps, son jugement décisif sur le mérite réel de Dierjavine ; dans son creuset elle séparera l'or de l'alliage ; mais nous, encore si émus de la perte de ce grand homme, encore tout à notre douleur, couvrons des fleurs de la reconnaissance la tombe encore fraîche du barde du Nord, dont le souvenir vit encore dans tous les cœurs.

Prince VIAZEMSKI.

POUSCHKINE.

Il suffit du nom de Pouschkine, pour réveiller chez les Russes l'idée de poëte national. Effectivement, nul de nos poëtes ne s'est élevé aussi haut, nul, comme lui, n'a mérité l'épithète de national, qui lui appartient de plein droit. En lui, comme dans un dictionnaire, se trouvent réunies la richesse, l'énergie et la flexibilité de notre langue. Plus que tous, il a reculé ses limites, et fait voir toute l'étendue de son domaine. Pouschkine est un phénomène extraordinaire, comme type unique du génie russe, tel que, peut-être, nous n'en posséderons pas avant deux cents ans. En lui sont personnifiés la nature, le caractère et l'idiome russes. Ils y sont répercutés avec cette fraîcheur et cette beauté avec lesquelles se réfléchit un paysage dans la surface convexe d'un verre optique.

Sa vie elle-même fut entièrement russe; on remarque en lui ce laisser-aller, cette insouciance, qui font l'essence de la jeunesse russe et auxquels il s'abandonna dès les premières années de son entrée dans le monde. Le sort le relégua, comme exprès, dans ces régions où le territoire impérial brille de toute sa splendeur, de toute sa majesté, où l'uniforme immensité de la Russie disparaît devant des montagnes voisines des nuages. Il aimait à contempler le gigantesque Caucase couvert de neiges éternelles au sein de plaines brûlées par les ardeurs du soleil. C'est là qu'il recueillit toutes les forces de son âme, qu'il leur donna un libre essor; c'est là que se rompirent les chaînes qui pesaient encore sur l'affranchissement de sa pensée. Il était charmé de la vie libre et poétique de ces intrépides montagnards, de leurs attaques, de leurs rapides et aventureuses incursions; et depuis lors, il apporta dans ses descriptions cette teinte large, cette impétuosité, cette vigueur, cette hardiesse qui ont fait et feront éternellement l'admiration

de la Russie. Peint-il le combat d'un tcherkesse avec un Cosaque, son style est l'éclair; il brille comme les sabres d'où jaillissent les étincelles; il court plus rapide que le combat lui-même. Lui seul a su chanter le Cosaque; il l'aime de toute son âme, de toutes ses forces; il avait plongé dans l'immensité de ses steppes, il s'échauffait aux rayons de son soleil méridional, il s'inspirait devant les plaines de la Georgie, devant les nuits et les jardins majestueux de la Crimée. Voilà pourquoi, peut-être, ses poésies ont plus de feu, plus de flammes, lorsque son génie se reporte vers le midi; voilà pourquoi, presqu'enfant du Caucase, passionné pour la vie indépendante des Tcherkesses et les riantes campagnes de la Tauride, il a su revêtir ses poésies de ce coloris magique qui entraînait toutes les âmes, jusqu'à celles même qui trop faibles de goût et de pensées, ne pouvaient le comprendre, ne pouvaient atteindre à la hauteur de ses conceptions. Mais ceux-là furent entraînés par lui, et lui consacrèrent leur admiration, qui eurent le bonheur de s'identifier avec son génie, et la jeunesse, surtout, amoureuse de tout ce qui est extraordinaire, s'empressa de rendre hommage à son esprit supérieur. Pas un poëte, en Russie, n'eût un sort plus digne d'envie que Pouschkine. La gloire d'aucun d'eux ne se répandit avec autant de rapidité. C'était à qui, sauf même à le dénaturer, s'imposerait l'obligation de savoir et de réciter quelques fragments de ses poëmes. Son nom avait je ne sais quoi d'électrique; il suffisait au moindre barbouilleur de l'usurper, pour que ses œuvres obtinssent un débit, sans doute bien immérité.

Dès le commencement de sa carrière poétique, il était déjà national, parce que la véritable nationalité ne consiste pas à décrire un saraphane ou tout autre accoutrement du pays, mais à peindre l'esprit du peuple. — Le poëte peut encore être national, lorsqu'il représente fidèlement et complétement un monde accessoire, après l'avoir examiné avec les yeux de son essence nationale, avec les yeux de sa nation, lorsqu'il pense et qu'il parle de telle sorte qu'il semble à ses contemporains qu'il pense et parle comme ils le feraient eux-mêmes. Si nous mentionnons maintenant le mérite spécial de Pouschkine, celui qui le met en dehors et au-dessus de tous nos autres poëtes, il consiste dans la rapidité de ses descriptions et dans

l'art si rare de peindre tout un objet en peu de traits. Son épithète est tellement appropriée au sujet, tellement hardie, qu'à elle seule elle est une description ; son pinceau a des ailes.

GOGOL.

RÉSUMÉ

DES PROGRÈS INTELLECTUELS DE LA RUSSIE

DEPUIS VLADIMIR JUSQU'A NICOLAS Ier

On ne saurait déterminer par quel peuple la langue slavone fut primitivement parlée : l'origine des Slaves est, comme celle de toutes les grandes nations, enveloppée de ténèbres impénétrables. Jusqu'à ce jour, les savants ont fait de vains efforts pour en percer le voile. Cependant on a lieu de soupçonner qu'ils descendent des anciens Sarmates et des Roxolans, qui n'étaient autres que des Scythes. Tout annonce leur origine asiatique; car, soit qu'ils viennent des Slaves *Vénèdes* (1) qui habitaient les bords de la Baltique, soit que, devenus tribu particulière, lorsque chassés par les hordes sorties de l'immense plateau de la Tartarie, ils s'établirent dans les provinces nord-est de l'Empire romain, ils ne sauraient, malgré leur physionomie européenne, renier l'antique patrie de leurs ancêtres.

Les Russes eux-mêmes ne sont que des Slaves, qui forcés, par l'exubérance de la population, d'abandonner les bords du Danube, se retirèrent vers le Nord. Là, s'étant d'abord multipliés sur les rives du

(1) C'est de ce mot *Venèdes*, qu'un grand nombre d'archéologues font venir le nom de Venise (en allemand *Venedig*, en latin *Venetia*). Nul doute qu'une tribu de ces Slaves ne se soit établie sur les bords de l'Adriatique où se trouve aujourd'hui Venise.

Dniéper, du Don et du Volga, dans l'Ukraine et les gouvernements actuels de Tchernigof, de Wolhynie et au midi de la Pologne, ils finirent par envahir toutes les régions septentrionales dont ils forcèrent les peuples à reconnaître leur domination.

La langue slavonne est loin d'être universelle; elle est cependant une de celles qui sont le plus répandues en Europe. On la parle depuis la mer Baltique jusqu'aux monts Altaïs, depuis la mer Caspienne jusque sur les rochers de l'Épire et de l'Illyrie. On la retrouve dans une foule de dialectes, tels que le morave, le servien, le tchèque, le bohémien, l'esclavon, le croate et l'albanais. Mais parmi les idiomes dont elle est la mère, le russe et le polonais sont, sans contredit, ceux qui ont atteint le plus de perfection. Le slavon originaire ne s'est conservé que dans les traductions de la Bible et des livres saints qui furent faites après saint Vladimir.

L'histoire de la littérature russe peut donc se diviser en deux grandes périodes : la première, depuis l'invention de l'alphabet slavon jusqu'à l'introduction de la langue, telle qu'elle existe aujourd'hui, ou depuis la fondation de l'empire de Russie jusqu'à l'établissement de la monarchie de Pierre Ier; la seconde, depuis cette époque jusqu'à ce jour. A cette dernière période se rapporte la naissance de la littérature bourgeoise proprement dite. Ces deux périodes peuvent encore se subdiviser de la manière suivante :

PREMIÈRE PÉRIODE.

Première section. — Depuis l'invention des lettres slaves, jusqu'à l'introduction du christianisme en Russie.

Deuxième section. — Depuis cette époque, jusqu'à celle où les Russes ont secoué le joug des Tatares.

Troisième section. — Depuis 1462 jusqu'à l'établissement de la monarchie de Pierre le Grand.

SECONDE PÉRIODE.

Première section. — Depuis Pierre le Grand jusqu'à Lomonossoff.

Deuxième section. — Depuis Lomonossoff jusqu'à Karamzine.

Troisième section. — Depuis Karamzine jusqu'à nos jours.

INTRODUCTION JUSQU'AU COMMENCEMENT DE LA PREMIÈRE PÉRIODE.

Les Slaves, ancêtres des Russes actuels, sortirent anciennement de l'Asie. Occupant l'est et le nord-est de l'Europe, ils se firent connaître dans le v[e] siècle de notre ère par de fréquentes invasions dans l'empire d'Orient, et dans la suite, ils tombèrent eux-mêmes sous la domination de puissants ennemis tels que les Allemands, les Varègues et les Khozars. Vers le milieu du IX[e] siècle, en 862, Rurick, prince normand ou varègue, triompha des Slaves septentrionaux, et fonda l'empire russe ou de Russie.

Les peuples de race slavonne, répandus aujourd'hui sur la plus grande partie de l'est de l'Europe, et possesseurs de l'Asie septentrionale jusqu'aux limites de l'Amérique sont :

1° Les Russes;

2° Les Polonais;

3° Les Bohêmes ou les Tchêques;

4° Les Slaves-Illyriens, c'est-à-dire les Serviens, les Bulgares, les Bosniens, les Dalmates;

5° Les Slaves-Hongrois, tels que les Esclavons, les Croates, les Russes-Karpathiens;

6° Les Slaves-Allemands ou Vendes.

Les ancêtres des Grecs, des Romains et des Germains sortirent des mêmes lieux que ceux des Slaves actuels.

La langue slave, comme celle des Grecs, des Latins et des Germains, est originaire d'Asie, ainsi que le prouve son analogie avec les langues persane et sanscrite, ancien idiome des Indiens et qui se conserve dans les livres sacrés des Bramines. Le caractère de l'ancienne langue slave nous est inconnu, parce que nous n'en avons aucun monument écrit jusqu'à la dispersion des diverses tribus slaves, et jusqu'à l'époque où les livres saints furent traduits du grec dans ce dialecte.

Tous les dialectes slavons se divisent en deux branches principales : orientale et occidentale.

IDIOMES ORIENTAUX.

1° Le russe, celui de tous qui contient le moins de mots étrangers. A lui se rapportent les dialectes de la Grande-Russie, de la Petite-Russie, de la Russie Blanche et d'Olonetz. Le peuple qui parle le grand russien le plus pur est celui qui habite dans le gouvernement de Moscou et dans ceux qui l'avoisinent.

2° Le slave d'église, ou simplement le slave, qui se renferme dans les traductions des livres sacrés et des livres d'église du grec en servien. Il n'est plus parlé; c'est une langue morte.

3° L'illyrien, dont les subdivisions sont : le servien, qui lui-même comprend plusieurs patois, le croate, le krainien.

IDIOMES OCCIDENTAUX.

1° Le polonais, le plus cultivé, après le russe, de tous les dialectes slaves;

2° Le bohémien ou le tchèque, qui approche du slavon primitif;

3° Le vende, le plus pauvre des dialectes slaves.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS L'INVASION DE L'ALPHABET SLAVE JUSQU'A L'INTRODUCTION DE L'ÉCRITURE COMMUNE, OU DEPUIS LA FONDATION DE L'EMPIRE RUSSE JUSQU'A PIERRE Ier.

PREMIÈRE SECTION.

Depuis l'invention des lettres slaves jusqu'à l'introduction du christianisme en Russie ou depuis la moitié du IXe siècle jusqu'en 989.

Les événements politiques les plus importants de cette époque sont : la fondation de l'Empire de Russie (862), la soumission de la Russie méridionale par Oleg, et son expédition contre Constanti-

nople, les exploits de Sviatoslaf, l'introduction du christianisme en Russie sous Vladimir, l'établissement d'écoles, l'appel fait aux savants et artistes grecs pour venir s'établir en Russie ; le partage de la monarchie de Vladimir en apanages.

L'émigration des Varègues en Russie fit adopter dans la langue russe un grand nombre de mots scandinaves ; cependant la langue, en général, ne souffrit pas de ce changement. Le grec exerça sur elle une bien plus grande influence. Vers la moitié du IXe siècle, deux missionnaires grecs, *Méthodius* et *Constantin*, dont le nom de moine est *Cyrille*, natifs de Saloune, furent expédiés de Constantinople en Moravie, pour y propager la religion chrétienne. Ils y inventèrent l'alphabet slavon qui, depuis, fut appelé *alphabet de saint Cyrille*. Ils le composèrent de caractères grecs, auxquels ils en ajoutèrent d'autres destinés à représenter les sons particuliers de la langue slave, et empruntés en partie aux alphabets orientaux. Ils traduisirent ensuite du grec en dialecte servien les Actes des Apôtres, l'Évangile, le Psautier ainsi que les livres les plus indispensables au service de l'Église. Dans cette version presque littérale, ils imprimèrent au style de ces livres toutes les propriétés de la langue grecque dans la composition et la disposition des mots, dans les tournures de phrases, et jusque dans quelques formes grammaticales. Quant aux mots grecs dont ils ne trouvèrent pas les équivalents en slavon, ils les laissèrent sans y rien changer, sous leur forme primitive. C'est ainsi que se dessina la *langue slave ecclésiastique*, qui se conserve dans les livres d'église, et qui pendant fort longtemps a constitué la seule langue littéraire des Russes. Cette langue a exercé la plus grande influence sur celle que les Russes parlent aujourd'hui.

Dans cette section de l'histoire de la littérature russe, on chercherait en vain à citer un seul monument littéraire. Outre la traduction de la Bible dont nous venons de parler, on pourrait à la rigueur nommer les *Traités des princes Oleg et Igor avec les Grecs* (912 et 945), encore tout fait présumer qu'ils ont également été traduits du grec.

DEUXIÈME SECTION.

Depuis l'introduction du christianisme jusqu'à l'affranchissement du joug des Tatars (989 à 1462.)

Le partage de la monarchie de Vladimir en apanages expose la Russie aux horreurs des guerres civiles, et la ruine presque totalement.

En 1224, les Tatars paraissent et soumettent presque toutes les provinces russes à leur domination. Dans le XIVe siècle, le sud et le sud-ouest de la Russie sont envahis par les Lithuaniens. Mais plus tard le pays se calme ; les apanages commencent à se fondre dans la monarchie ; en 1380, le grand prince Dmitri Donskoi remporte la première victoire sur les Tatars, et en 1462, la Russie en est délivrée pour toujours.

Sous le grand prince Yaroslaf, mort en 1054, beaucoup de livres d'église furent traduits du grec, et l'on fonda des écoles. A la même époque paraissent les premières lois écrites : le droit russe. Les discussions entre les princes et l'invasion des Tatars étouffent ces premiers commencements de civilisation. La littérature et les sciences se cachent dans l'ombre des monastères. Les moines seuls s'occupent à copier les livres saints, à composer des chroniques et des calendriers : plusieurs s'adonnent à la médecine ou décrivent leurs voyages dans les pays lointains. Les relations avec Constantinople ne sont point interrompues. A la fin de cette période est fondée à Moscou la première bibliothèque. Des gens du peuple composent des contes et des chants nationaux.

La langue vulgaire admit également à cette époque un assez grand nombre de mots tatars qui, cependant, ne supplantèrent ni ne remplacèrent aucun mot russe.

MONUMENTS LITTÉRAIRES LES PLUS IMPORTANTS DE CETTE PÉRIODE :

1° *Le Droit russe*, ou code donné aux Novgorodiens. C'est une copie ou une traduction des lois qui régissaient à cette époque les Germains septentrionaux et les Scandinaves.

2° *La Chronique ou les Annales russes* du vénérable Nestor (1111), le monument le plus considérable de ce siècle qui a sauvé de l'oubli un grand nombre de noms illustres et d'exploits des anciens Slaves et des anciens Russes, et la source, peut-être unique, de l'histoire de Russie jusqu'au XIIe siècle. Nestor, moine du monastère de Kief, a emprunté ses documents aux historiens byzantins, aux traditions des vieillards, aux récits de ses contemporains. Il parle cependant de certains événements en témoin oculaire. Sa manière de développer et d'exprimer ses idées a une grande analogie avec celle de la Bible. Les *Annales de Nestor* ont été continuées jusqu'au règne d'Alexis Mikhaïlowitch par plusieurs historiens, la plupart ecclésiastiques. M. Pâris, conservateur de la bibliothèque de Reims, a donné une excellente traduction de la *Chronique de Nestor,* qui est le père de l'histoire de Russie, comme Hérodote a été celui de l'histoire grecque.

3° *Instruction à ses enfants* du grand prince Vladimir Wsiévolodowitch Monomaque (1125). Les passages les plus saillants sont ceux où l'on trace le caractère de ce prince.

4° *Discours sur l'expédition d'Igor.* C'est un poëme de chevalerie composé vers la fin du XIIe siècle.

5° *Histoire ou récit* de l'invasion de l'impie Mamaï à la tête de ses innombrables Agars (Tartars), par le prêtre *Sophronii*; ouvrage qui sous le rapport de l'imagination, du style, est inférieur au poëme sur l'expédition d'Igor.

Il reste en outre de cette époque, des exhortations spirituelles et des discours de l'évêque *Luc Jidiata* (1059), des métropolitains *Nikiphore* (1121), *Cyrille* (1281), *Cyprien* (1406), *Photius* (1410) et Grégoire *Samblak* (1419); la légende de Pétchersky, ou les biographies de quelques abbés de Kief, composée par *Simon*, évêque de Sonzdal et de Vladimir et par *Polycarpe* abbé de Kievo-Petchersky; la description du voyage du métropolitain *Pimen,* à Constantinople, ouvrage du diacre *Ignatii*. Ces moines se sont fait connaître par leur touchante éloquence, dans les moments si cruels où la Russie se trouvait sous le joug des Tartars. Ils tâchaient par leurs douces et chrétiennes paroles de consoler leurs frères devenus esclaves des barbares.

TROISIÈME SECTION.

Depuis l'expulsion des Tatars jusqu'à l'établissement de la monarchie de Pierre le Grand, (1462-1689.)

Pendant ce laps de temps, les Russes virent se consolider leur indépendance et poser les bases de leur grandeur actuelle. Sous Jean III, Wassili et Jean IV, les apanages furent totalement anéantis, et la Russie fit la conquête des royaume de Kazan, d'Astrakhan et de Sibérie. Les révoltes, les guerres civiles obscurcirent le commencement du XVIIe siècle; mais l'avénement au trône de la famille des Romanof ferma les blessures de la patrie. Le tzar Alexis Mikhaïlowitch reprit sur la Pologne la Russie blanche et la petite Russie.

La civilisation nationale fit des progrès sensibles dans le cours de ces deux siècles. La législation s'améliora par la publication du *Code de procédure* (1550), du *Code civil* (1649) et de plusieurs autres actes législatifs. Sous le tzar Jean III, des écoles furent fondées dans différentes villes de l'empire. En 1553, l'imprimerie y fut introduite. En 1643, on établit à Moscou une école slavo-grecque, latine, et, en 1682, une Académie portant le même titre. Après que la petite Russie fut rentrée sous la domination du tzar, l'Académie ecclésiastique de Kief devint le foyer de la civilisation dans la Russie méridionale. Dès le commencement de cette période un grand nombre d'artistes quittèrent les pays les plus éclairés de l'Europe pour venir s'établir en Russie, et parmi les Russes eux-mêmes, on vit paraître des hommes de talent, des peintres, des mineurs, des fondeurs, etc.

La langue de l'Eglise, corrompue jusqu'alors par ceux qui copiaient les livres saints, fut désormais fixée par les bienfaits de l'imprimerie. Quant à l'idiome russe proprement dit, il se sépara de plus en plus de celui de la liturgie, et dans la langue savante, se fit remarquer un mélange sensible avec le polonais. Les savants de la Russie blanche et de la petite Russie introduisirent dans les livres russes une foule de mots polonais et latins, d'où naquit une espèce de dialecte russo-polonais, désigné par les historiens sous le nom de russe ou de petit russien, et qui domina dans la littérature jusqu'au commencement du XVIIIe siècle.

Dans cette période parurent les premières grammaires en langue russe, ou plutôt en slavon d'Eglise, ainsi que les premiers dictionnaires. Les œuvres de plusieurs auteurs célèbres furent traduits en langue russe. Indépendamment des ouvrages théologiques ci-dessus mentionnés, on peut citer un assez grand nombre d'histoires et de poésies originales. On fit également, mais en vain, l'essai d'introduire la prosodie et la quantité grecque. On trouva plus facile de plier la langue russe à la versification syllabique, empruntée aux Polonais; celle-ci resta en vigueur depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à Trédiakofsky et Lomonossof.

Vers la fin du XVIIe siècle parurent les premiers essais de l'art dramatique. D'informes pièces de théâtre, composées en partie en langue slavonne par des savants petits-russiens, furent représentées par des étudiants ambulants de Kief. En 1676, des acteurs allemands représentèrent à Moscou chez le boyard Artémon Matféief, des drames tirés de l'Histoire Sainte. Sons le tzar Féodor Aléxeïévitch, les étudiants de l'Académie de théologie de Moscou jouèrent les drames de Siméon *Polotski*. Vers la même époque, la tzarine Sophie Aléxéïevna, avec ses affidés, joua dans ses appartements la première comédie dont le sujet ne fût pas pris dans les livres saints. C'était le *Médecin malgré lui*.

Les productions littéraires les plus importantes de ce temps sont :

La Chronique russe jusqu'à l'an 1535, par *George*, moine du couvent de la Trinité.

Les Vies des Saints, fêtés par l'Église orthodoxe, composées par *Macaire*, métropolitain de Moscou.

Les Livres des degrés, ou recueil des anciennes chroniques, disposés selon les degrés des souverains qui avaient occupé le trône jusqu'au dix-huitième degré ou jusqu'au règne du tzar Féodor *Ivanovitch*. Ces livres furent rédigés par les soins du même métropolitain Makaraïi, sous son inspection personnelle, et imprimés en 1775 par l'historiographe *Müller*.

La Vie du tzar Féodor Ivanovitch, par *Job*, premier patriarche de Russie (1607).

L'Histoire des faits et gestes du tzar Jean le Terrible, grand prince de Moscou, tant de ceux que nous avons entendu raconter aux personnes

les plus dignes, que de ceux dont nous avons été nous-mêmes les témoins, par le prince André *Kourbsky* né en 1529, ex-commandant en chef des troupes et favori de ce monarque, exilé depuis en Pologne, où il écrivit cette histoire.

Description du voyage dans l'Inde-Orientale du marchand Athanase *Nikitine,* en 1470, et d'un autre à Jérusalem, par Triphon *Korobëïnikof,* en 1583 ; ouvrages précieux en ce qu'ils attestent les relations qui existaient à cette époque entre les Russes et l'Orient.

Traduction de la Bible du latin en russe par les soins du Français *Skorina,* petit-russien, docteur en médecine, imprimée à Prague et à Vilna en 1525.

Récit du siége du monastère de Saint-Serge de la Trinité par les Polonais et les Lithuaniens, ainsi que des révoltes arrivées en Russie, par le célèbre Abraham *Palitsine* du monastère de Troïtski, lequel prit part aux exploits de Minine et de Pojarski, pour délivrer la Russie de la présence des étrangers.

Tableau synoptique ou description abrégée des commencements du peuple slave et des premiers princes russes jusqu'au tzar Féodor Aléxéïevitch Ier imprimé à Kief en 1674, par Innocent *Guizel,* archimandrite du couvent de Petcherski à Kief. Malgré toute l'inexactitude de cet ouvrage, extrait en grande partie des écrivains polonais, c'était le seul dont on fit usage dans les écoles jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle.

Ouvrages en vers et en prose, théologiques et dramatiques du chanoine Siméon *Polotski,* ex-instituteur du tzar Féodor Aléxéiévitch (1680). Il traduisit en vers syllabiques *le Psautier,* ouvrage qui excita dans Lomonossof l'amour de la poésie, et fut le premier qui composa des sermons et les débita publiquement dans les églises de Moscou. Plusieurs de ses drames, tirés de l'Histoire Sainte, furent représentés dans les appartements de la tzarine Sophie Alexéïevna.

Le Chronographe, ou Annales générales depuis le commencement du monde, rédigées par Serge *Koubassof*, fils de boyard, de Tobolsk, au commencement du XVIIe siècle. Cet ouvrage se distingue des autres chronographies, en ce qu'il renferme les portraits et les caractères des princes russes et d'autres personnages illustres de ce temps.

Abrégé de l'Histoire russe en trente-six chapitres, depuis le grand

prince Vladimir Ier jusqu'à l'avénement au trône du tzar Féodor Aléxéïevitch, par le diacre Féodor *Griboïédof,* qui travailla à la rédaction du *Code.*

Histoire de Scythie par André *Lizlof,* prêtre de Smolensk, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, imprimée en 1776.

Œuvres historiques du boyard Artémon *Matféïef* (1682) :

1° Portraits, titres et sceaux de tous les grands princes de Moscou, et des autocrates de toutes les Russies;

2° Election arrivée à Moscou, et couronnement du grand prince Michel Féodorovitch, avec figures;

3° Portraits de tous les grands princes et des tzars de Russie qui se sont illustrés sur les champs de bataille.

Grammaire slavonne par Laurent *Zizanii,* Vilna, 1596.

Grammaire slavonne par *Smotritski,* évêque, mort en 1663, imprimée à Vilna en 1618. Ces deux grammaires donnent les règles du slavon d'église, proprement dit; les auteurs y suivent rigoureusement les principes de la grammaire grecque; mais eux-mêmes se jettent, sans le vouloir, dans ceux de la langue polonaise.

La première grammaire russe véritable a été composée en latin par Henri *Withelm Ludolf,* et fut imprimée à Oxford en 1696.

Le Lexique slavon, du chanoine ou prieur *Pamfa Bérinda,* mort en 1632, fut imprimé à Kief en 1627. Il est à remarquer que dans ce dictionnaire les mots slavons sont interprétés en langue russe. Outre cela, il existe un *lexique complet* greco-slavo-latin, composé par Épiphane *Slaviniétski* (1676), qui traduisit les livres ecclésiastiques grecs en langue slavonne. Indépendamment de ces ouvrages, nous ferons encore mention des sermons, exhortations et autres œuvres du même genre de Lazare *Baranovitch,* archevêque de Tchernigof, ainsi que des archimandrites Zacharie *Kopouistienski*, de *Kiévo-pestscherski,* Ignace *Iovlévitch,* de Polotsk, Joanniski *Goliatofski* de Novgorod-Siéverski, et Cyrille *Tranquillion* de Tchernigof. Tous ces auteurs ont écrit partie en demi-slavon, partie en demi-polonais. Quant aux écrits profanes de ce temps, on peut encore citer : le *Syllabaire* slave de Vassilli *Boursof,* diacre du patriarche, imprimé à Moscou en 1637. La vie du patriarche *Nicon,* par l'archidiacre Jean *Schouschérine,* imprimée en 1784; l'*Histoire de la révolte d'Astrakhan,*

commandée par le cosaque Stienka Razine, composée en 1669 par le fils de Boyard Pierre *Zolotariof;* Annales sibériennes par Sawa *Iessipof* et Sémen *Rémézof,* habitants de Tobolsk. *Description de l'empire de la Chine, des contrées de l'Oby et autres limitrophes, des hordes errantes du fleuve Oby et des grandes routes du pays,* par Ivan *Petline,* cosaque sibérien, envoyé en 1620, de la ville de Tomsk pour explorer les contrées sibériennes.

Pendant cette période, on composa également un grand nombre de contes et de chants populaires dans lesquels on retraçait les événements politiques et autres de l'époque.

CHAPITRE DEUXIÈME

SECONDE PÉRIODE.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE DE PIERRE Ier JUSQU'A NOS JOURS

PREMIÈRE SECTION.

Depuis le commencement de la seconde période jusqu'à l'avénement au trône d'Elisabeth Ire.

Pierre Ier assigna à la Russie un rang parmi les puissances européennes. En établissant ses rapports avec les contrées occidentales de l'Europe, au moyen de la navigation, en organisant une armée régulière, en créant une flotte, en conquérant de vastes provinces, il assura au dehors son existence, sa prospérité, sa gloire. Au dedans, il institua des tribunaux respectables, rétablit l'ordre dans toutes les affaires, encouragea l'industrie, l'établissement des fabriques et des manufactures, et sut appeler en Russie les sciences et les arts. Ses successeurs ont dignement continué ce qu'il avait si bien su commencer.

Pendant son règne, ce prince fonda, tant dans les villes de gouvernement que dans celles de province, cinquante et une écoles publiques, cinquante-six Écoles de garnison, vingt-six séminaires, les Écoles d'artillerie et du génie ainsi que l'Académie de marine. L'em-

pereur traça encore le plan de l'Académie des sciences ; mais elle ne fut ouverte qu'après sa mort, le 29 décembre 1725. Le Musée d'histoire naturelle, également fondé par lui, fut réuni à l'Académie, à laquelle on attacha un gymnase qui porta dans le principe le nom d'université. Sous le règne de l'impératrice Anna Ivanovna fut fondé le premier *Corps des Cadets* pour les troupes de terre, que, depuis, la grande Catherine nomma la pépinière des grands hommes.

Ce fut Pierre le Grand lui-même qui, vers l'année 1704, inventa les caractères cursifs et imprimés russes proprement dits qu'il rapprocha le plus possible des caractères latins, et dont il élagua les lettres et les accents superflus. C'est de là que date la distinction entre l'ancienne littérature slavone et la littérature russe.

La langue ne fit cependant pas de très-grands progrès pendant cette époque. Les Russes ayant adopté les usages, le costume et les amusements européens, il s'introduisit nécessairement dans leur langue un grand nombre de mots allemands, français, anglais, hollandais et autres. Le style était généralement inégal et irrégulier ; la versification était syllabique. Les grammairiens enseignaient l'usage de ce style, et non pas celui du véritable russe.

Liste des écrivains les plus célèbres de ce temps :

AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES.

TRIPTALO SAINT-DMITRI, métropolitain de Rostof, né en 1651 près de Kirf, mort à Rostof en 1709. On a de lui : les Vies des Saints reconnus par l'Église grecque-russe, 4 vol. in-fol.; Recherches sur la doctrine des hérétiques de Brinsk, Moscou, 1745; Légende ou Histoire de l'Église biblique, jusqu'à l'année 1600, imprimée à Moscou en 1784; Instructions et Raisonnements théologiques dont quelques-uns furent imprimés à Moscou à différentes époques. Outre cela, il composa plusieurs drames sacrés qui furent joués dans son palais de Rostof par de jeunes étudiants; des Psaumes et des Chants sacrés. Les ouvrages de Saint-Dmitri sont écrits en langue slavone, dans un style lucide, agréable et régulier.

ÉTIENNE JAVROSKI, métropolitain de Rézan et président du saint synode, né en 1658 à Lvof, mort à Moscou en 1722, fut un des auteurs

ecclésiastiques les plus distingués de ce temps. Son principal ouvrage est intitulé : Pierre de la religion de l'Église orthodoxe-catholique d'Orient.

Gabriel BOUJINSKI, évêque de Rézan et de Mourom, directeur de toutes les écoles ecclésiastiques et de l'imprimerie, né en petite Russie, mort à Moscou en 1731, se rendit célèbre par ses sermons et fut chargé par l'empereur Pierre Ier de la traduction de plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont les œuvres de Püffendorf : Introduction à l'histoire des puissances européennes (Saint-Pétersbourg, 1718), et du Devoir de l'homme et du citoyen (Saint-Pétersbourg, 1726).

Théophane PROKOPOVITCH, archevêque de Novgorod et premier membre du saint synode, né à Kief en 1681, mort à Saint-Pétersbourg en 1736. Il occupe une place distinguée parmi les collaborateurs de Pierre le Grand. Il composa un règlement ecclésiastique (1709), ainsi qu'un grand nombre d'autres instructions du même genre. On a de lui des ouvrages de théologie, de politique, d'histoire, et il a même laissé des poésies spirituelles et agréables. Ses sermons, dégagés du mauvais goût et de l'irrégularité de l'époque, sont encore aujourd'hui cités comme des modèles. Son discours à l'occasion de la mort de Pierre le Grand est surtout fort remarquable.

AUTEURS PROFANES.

Le prince Antiochus KANTÉMIR, fils de l'hospodar de Moldavie, conseiller privé, ambassadeur de Russie à Londres, puis à la cour de France, né à Constantinople en 1708, mort à Paris en 1744, est le premier poëte russe de ce temps. Il écrivit en vers syllabiques (Saint-Pétersbourg, 1762), des satires qui n'ont point perdu de leur mérite encore aujourd'hui ; il a de plus traduit en vers blancs les épîtres d'Horace, (Saint-Pétersbourg, 1744), et en prose les Dialogues de Fontenelle sur la pluralité des mondes (Saint-Pétersbourg, 1730). Les ouvrages du prince Kantémir prouvèrent, et le parti qu'on pouvait tirer d'une langue harmonieuse, quoique non encore cultivée, et la propagation des idées généreuses dans un pays où la vérité n'avait pas encore osé se faire entendre.

Wassili TATISTCHEF, conseiller privé, né en 1686, mort en 1750, a laissé une histoire de Russie ou plutôt un recueil de chroniques russes avec des remarques. Cet ouvrage, digne d'attention pour le temps où il fut écrit, a été imprimé de 1769 à 1784 à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Tatistchef a enrichi de notes le droit russe et le Code criminel.

Stiépane ou Étienne KRASCHENNINIKOF, professeur de botanique à l'Académie des sciences, naquit à Moscou en 1713 et mourut à Saint-Pétersbourg en 1755. Il fit un voyage dans le Kamtchatka, et publia une description de cette contrée (Saint-Pétersbourg, 1755). Sa traduction de la vie d'Alexandre le Grand de Quinte-Curce, est remarquable par la pureté et la régularité du style.

Wassili TRÉDIAKOFSKI, professeur d'éloquence, naquit à Astrakhan en 1703, et mourut à Saint-Pétersbourg en 1769. C'était un homme instruit et laborieux. Il a composé des ouvrages sur différents sujets, tels que la grammaire russe et les antiquités ; il traduisit en outre sous le titre de Télémachide et en vers hexamètres le Télémaque de Fénelon. Il traduisit également l'Histoire ancienne et l'Histoire romaine de son maître Rollin, en 26 volumes in-4°.

Trédiakofski contribua beaucoup à la propagation des lumières et des connaissances utiles par ses ouvrages en prose et par ses traductions ; mais il ne fit pas faire un grand pas à la littérature. Sa prose est lourde et sans couleur; ses vers sont forcés et monstrueux. De vastes connaissances et une ardeur infatigable pour le travail ne peuvent remplacer chez lui le talent poétique. C'est avec raison qu'il vantait le rhythme grec qu'il a employé pour sa Télémachide; mais il a renversé par son propre exemple les éloges qu'il ne cessait de lui prodiguer, et pendant longtemps les hexamètres russes ont passé pour chose ridicule et impossible, parce qu'ils rappelaient la poésie de Trédiakofski.

Nous ferons encore mention du prince André KILKOF, mort en 1718, qui a écrit le Globe de l'Histoire de Russie.

De Séméne KLIMOFSKI, cosaque petit-russien, qui composa en rhythme syllabique de jolies chansons nationales et autres poésies légères (1724).

Un autre cosaque, KLISCHA ou DANILOF (Cyrille), habitant la

Sibérie, a laissé pareillement des nouvelles, des contes, et des chansons populaires.

Enfin Léon MAGUENITSKI, mort en 1739, et le premier d'entre les Russes qui ait enseigné les mathématiques, publia en 1703, et en chiffres arabes, la première arithmétique, en langue russe.

SECONDE SECTION.

Règnes d'Elisabeth Ire, de Catherine II, de Paul Ier, ou depuis Lomonossof jusqu'à Karamzine.

Le règne d'Elisabeth Ire se distingua par la douceur du gouvernement au dedans de l'empire, et par de brillantes victoires sur les Suédois et les Prussiens au dehors. Mais la Russie acquit incontestablement bien plus de gloire et de puissance sous Catherine II, véritable héritière du sceptre de Pierre le Grand. Cette souveraine étendit les limites de ses Etats en y incorporant la Russie Blanche, la Crimée, la principauté d'Otchakof, la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie, la Courlande; elle organisa l'administration intérieure de la Russie, fonda nombre d'établissements de bienfaisance, donna l'essor au commerce et à l'industrie, et en nommant une commission chargée du projet d'un nouveau code, elle établit les bases de la législation russe.

Les exploits de Souvarof ont immortalisé le règne de Paul Ier.

Sous Elisabeth Ire, le gouvernement fit beaucoup en faveur de l'instruction : il augmenta les revenus de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et y annexa la section des arts; l'École navale, fondée par Pierre le Grand, reçut de grands développements et prit le nom de Corps des Cadets de la marine (1752); fondation de l'université de Moscou et de deux gymnases (1755); établissement de l'Académie des arts. Ce fut le conseiller d'Etat privé actuel Schouvalof, mort en 1798, qui fut chargé par sa souveraine de surveiller la création de ces belles institutions.

L'Impératrice Catherine II fonda, en 1762, le corps d'artillerie et celui du génie, aujourd'hui deuxième corps des cadets; en 1764, la maison des Enfants-Trouvés de Moscou, et en 1765, la maison d'édu-

cation des demoiselles nobles et bourgeoises (monastère de Smolni). Alors aussi, l'Académie des arts reçut un nouveau règlement; en 1766, le corps des cadets pour l'armée de terre fut entièrement organisé. La fondation du corps des mines et du corps grec ou gymnase des coreligionnaires étrangers eurent lieu en 1772.

L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et l'Université de Moscou reçurent de nouveaux moyens de contribuer à la civilisation nationale. Au commencement de son règne, l'Impératrice avait fondé le département des traductions qui, dans l'année 1783, fut transformé en académie et dont le but était de perfectionner et d'enrichir la langue russe. En 1765, fut instituée la Société libre économique de Saint-Pétersbourg, et en 1783 l'Ecole de chirurgie de la même ville. En cette année, autorisation fut accordée d'établir des imprimeries particulières, et l'on créa une commission chargée de fonder des écoles primaires, et à laquelle on doit la publication d'une foule de bons livres, l'instruction des professeurs et l'établissement de plusieurs maisons d'éducation dans l'empire. Le général Zoritch fonda, sous le règne de Catherine II, le corps des cadets de Schklof, aujourd'hui de Moscou.

L'Empereur Paul Ier institua l'Université de Dorpat, l'Ecole des cornettes, annexée au Sénat et qui avait pour but de former les fonctionnaires civils; l'Ecole d'agriculture, celle des Orphelins militaires ou de Pavlovsk, et l'Institut des demoiselles nobles de Sainte-Catherine. Il confia la maison des Enfants-Trouvés et tous les établissements d'instruction de demoiselles à la bienfaisante surveillance de son épouse, l'impératrice Marie Féodorovna.

Au commencement de cette section de la seconde période de la littérature russe, naquit la langue russe proprement dite, telle qu'on la parle aujourd'hui. Un jeune pêcheur, né à peu de distance de Kholmogore et d'Archangel sur le bord de la mer Blanche, Lomonossof, était destiné à devenir le premier poëte lyrique dont la Russie eût à s'enorgueillir. Doué d'une intelligence qui triomphe de tous les obstacles, maîtrisé par la fièvre du génie à laquelle rien ne peut résister, le désir de s'instruire fut le seul auquel il ne cessa d'obéir. Heureux d'avoir pu se procurer une grammaire slavone et un psautier, il lut avec l'avidité de l'imagination, ces deux livres, seuls répertoires des

lettres russes. Enfin, cédant à la voix intérieure qui l'appelait à se rapprocher du centre de la civilisation, il abandonne Kholmogore, traverse à pied l'espace de plus de mille verstes qui séparent Archangel de Moscou, et arrive dans la capitale. Il se jette aux pieds d'un évêque, le conjure de l'admettre au nombre des élèves d'un séminaire. Cette faveur si désirée lui est accordée par le prélat; ses progrès furent tels dans toutes les sciences, surtout dans les mathématiques, que le gouvernement se décida bientôt à encourager ses efforts. On le fit voyager en Germanie, où il se perfectionna dans la langue allemande, l'art des mines et la métallurgie pratique. De retour dans sa patrie en 1741, il fut comblé d'honneurs par l'Impératrice Elisabeth, mais la fortune, loin de produire sur lui l'effet ordinaire, sembla donner plus d'essor à son imagination, et sa muse féconde offrit des modèles dans tous les genres depuis l'épopée jusqu'à l'idylle. Il est encore aujourd'hui considéré comme le père de la poésie russe ; c'est plus que le Malherbe du Nord. Le premier il commença à écrire régulièrement en prose russe pure ; il introduisit le rhythme propre à la poésie lyrique, et détermina les principes de la grammaire russe. Dans le même temps, Soumarokof employait dans ses tragédies les iambes hexamètres. Il fut surnommé le père de la tragédie russe. Sa pièce intitulée Khoref fut représentée en 1750, et les Russes purent enfin goûter le plaisir d'entendre réciter en vers harmonieux un drame représentant un sujet national. Jusqu'alors les hommes avaient rempli les rôles de femme, Elisabeth fit justice d'un préjugé aussi contraire à la vérité que nuisible aux progrès de l'art, et les actrices furent désormais admises à augmenter les illusions théâtrales. Tout semblait concourir aux progrès rapides des conceptions dramatiques. Soumarakof fut nommé directeur du théâtre naissant, et Volkof son premier acteur. Moscou voulut également avoir une salle de spectacle. Dmitriefski (1), le plus grand comédien qu'ait possédé le Russie, débutait avec éclat, et devenait pour ses camarades un modèle de bonne déclamation.

L'Impératrice Elisabeth était puissamment secondée dans la pro-

(1) Cet acteur célèbre était élève de Lekain et du fameux Garrick; il fit même un second voyage en France pour étudier le jeu de Talma. Dmitriefski est mort presque centenaire, à Saint-Pétersbourg, au mois de décembre 1821.

tection qu'elle accordait aux écrivains par son ministre, le lieutenant général Schouvalof (1), mais son règne n'était que l'aurore d'une époque plus brillante.

Bientôt on songea à former le style des affaires et celui de la diplomatie, comme aussi la prose profane et sacrée. Le langage de la poésie s'épura aussi sensiblement; il devint sonore et cadencé. Dans la théorie de la langue russe, outre les grammairiens Lomonossof et Schlëzer, il faut également faire mention du Dictionnaire de l'Académie russe (1787-1794).

Le règne de l'Impératrice Elisabeth vit donc éclore la poésie lyrique dans les odes sacrées et solennelles de Lomonossof. En 1755, parut le premier journal littéraire (ouvrages mensuels réunissant l'utile et l'agréable publiés par l'académicien Müller). Dès l'année 1756 commença à paraître l'*Abeille laborieuse* de Soumarokof, et dès 1756 la *Gazette de Moscou.* C'est à cette même époque, 1756, que fut établi le théâtre de la cour. Celui de Moscou ne le fut qu'en 1759.

Catherine II donna une nouvelle vie à la littérature qu'elle se plut à encourager et à enrichir par son propre exemple. Au nombre des poëtes du temps d'Elisabeth, il faut ajouter les lyriques Pétrof et l'immortel Dierjavine. Khéraskof composa plusieurs poëmes épiques, Bogdanovitch un poëme romantique; Von-Vizine créa la comédie russe, et l'on doit à Khemnitser d'excellentes fables. Les journaux littéraires se multiplièrent; les plus estimés furent le *Courrier de Saint-Pétersbourg* et celui des *Amateurs de la langue russe,* auquel travaillait l'Impératrice elle-même. L'Académie russe et l'Université de Moscou contribuèrent à perfectionner la littérature nationale. Novikof fit naître l'amour de la lecture et la passion des voyages dans les pays étrangers. C'est à la grande Catherine que l'histoire de Russie doit également son existence. Jusqu'à elle, les annales de la patrie avaient été considérées comme un des secrets de l'Etat. Quelques essais de Müller, de Schlëzer et de Lomonossof avaient été insignifiants; mais Catherine, qui consacrait chaque jour quelques heures à l'histoire de Russie, composa elle-même des mémoires relatifs à

(1) Ce ministre était oncle du comte Schouvalof, célèbre par les grâces de l'esprit et que Voltaire appelait l'aimable Russe. Sa charmante épître à Ninon de l'Enclos se trouve dans l'*Encyclopédie poétique.*

l'empire russe, et sous son règne parurent un grand nombre de chroniques et d'autres documents historiques, sous l'inspection de Müller, Schlëzer, Baschilof et Stritter. Le prince Stscherbatof fut muni de tous les matériaux nécessaires pour composer une histoire de Russie. Boltine publia des observations sur Leclerc et Stscherbatof. Novikof donna au public l'ancienne bibliothèque russe, et Golikof décrivit les actions mémorables de Pierre le Grand. Le théâtre russe qui, jusqu'alors, avait été exclusivement destiné aux plaisirs de la cour devint populaire. L'Impératrice elle-même écrivit plusieurs pièces dont les sujets étaient tirés de l'histoire de Russie ou des anciens contes russes.

Les plus célèbres écrivains de cette époque sont :

AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES.

Gédéon KRINOFSKI, évêque de Pskof, né en 1726 à Kazan, mort en 1763, prédicateur de la cour et de l'impératrice Elisabeth Petrovna, composa deux volumes de sermons remplis de piété chrétienne, de raisonnements solides, de vérités morales et d'élégantes inspirations. Son style est pur et assez harmonieux quoique fort inégal.

Dmitri SÉTCHENOF, métropolitain de Novgorod, né en 1708, mort en 1767 ; s'est rendu célèbre par des exhortations pastorales qui dans leur temps eurent une grande réputation, à cause de la clarté du style, de la force, de la hardiesse et du tranchant des pensées.

Georges KONISSKI, archevêque de la Russie blanche, né en 1717 à Nièjnie, mort en 1795, a écrit plusieurs ouvrages historiques et théoriques en langues latine, polonaise et russe. Ses discours de félicitation attestent le talent oratoire extraordinaire qu'il possédait.

Platon LIÉFSCHINE, métropolitain de Novgorod, né près de Moscou en 1737, mort en 1812 ; doit être mis au nombre des écrivains les plus féconds et des prédicateurs russes les plus éloquents. Voici les titres de ses principaux ouvrages : Exhortation aux hérétiques, 1766; Instruction adressée aux prêtres orthodoxes, 1755; Grand et Petit catéchismes ; Doctrine orthodoxe, ou Abrégé de la théologie

chrétienne à l'usage du grand-duc Paul Pétrovitch ; Vie du bienheureux saint Serge, thaumaturge de Radonège ; Abrégé de l'histoire de l'Eglise russe, 2 volumes, 1805 ; Mémoires sur un voyage fait en 1804 dans les gouvernements de la Russie blanche et de la petite Russie jusqu'à Kief ; Sermons, discours d'apparat, discours théologiques en 16 volumes.

ANASTASE BRATANOFSKI, archevêque d'Astrakhan, né près de Kief en 1761, mort en 1806, s'illustra par ses excellentes lettres pastorales en 4 volumes, qu'il publia et débita en diverses occasions solennelles. Il surpassa tous ses devanciers et tous ses contemporains par son style, qui se rapprochait de l'élégance de la diction moderne.

JEAN LÉVANDA, archiprêtre de la cathédrale de Sainte-Sophie à Kief, où il est né en 1736, mort en 1814 ; il composa un grand nombre d'instructions pastorales et de discours d'apparat, qui abondent en sentiments énergiques et en pensées peu communes et incisives. Quant à la diction, il est inférieur aux autres prédicateurs plus modernes.

AUTEURS PROFANES.

MICHEL LOMONOSSOF, dont nous avons parlé plus haut, conseiller d'Etat et professeur de l'Académie des siences de Saint-Pétersbourg, naquit en 1711, près de Kholmogore et mourut en 1765. Il écrivit en prose : l'Abrégé de la chronique russe ; l'Histoire ancienne de Russie jusqu'en 1054 ; une Grammaire russe ; une Introduction succincte à l'éloquence, dont la première partie contient la rhétorique ; une Lettre sur les principes de la versification russe ; de l'Utilité des livres d'église ; un Eloge de l'impératrice Elisabeth Ire et de Pierre le Grand.

En vers : un Poëme héroïque non terminé sur Pierre le Grand, dont il ne reste que les deux premiers chants ; deux tragédies, Tamira et Sélim, Démophante ; une Epître sur l'utilité du verre ; onze Odes sacrées ; dix-neuf Odes profanes ou de félicitation ; des Inscriptions, des Idylles et autres poésies fugitives.

Voici comment le poëte Batiouschkoff s'exprime sur les services rendus à la littérature nationale par Lomonossof :

« Lomonossof réforma notre langue en créant des modèles dans
» tous les genres ; il sut opérer dans la carrière littéraire la même
» révolution que Pierre le Grand avait opérée en politique. Pierre
» avait réveillé le peuple endormi dans les fers de l'esclavage ; il lui
» créa des lois, une force militaire et de la gloire ; Lomonossof fixa
» la langue d'une nation qui se levait après un long sommeil ; il lui
» donna une éloquence, une poésie, et prépara aux talents qui de-
» vaient naître des armes sûres pour prospérer. Il porta la langue
» russe au plus haut degré de perfectionnement qu'elle était sus-
» ceptible d'atteindre à cette époque, nous disons au plus haut de-
» gré, parce qu'une langue ne marche jamais qu'avec les succès mi-
» litaires, les gloires nationales, la civilisation, les besoins de la
» société, l'amélioration sociale et l'urbanité des relations réci-
» proques. »

Alexandre SOUMAROKOF, conseiller d'Etat actuel, né en 1718, mort en 1777, fut le premier auteur dramatique russe et le premier directeur du Théâtre-National. Inférieur à Lomonossof sous le rapport de la connaissance du langage, du talent poétique et du génie, il le surpassa dans ses tragédies par la manière dont il sut peindre les passions. Ses comédies sont faibles. Ses contes eurent de la vogue de son temps. Aujourd'hui la prose et les vers de Soumarokof ont vieilli, mais la postérité reconnaissante doit honorer en lui un des créateurs les plus puissants de la littérature moscovite. Tous ses ouvrages peuvent être rangés en dix classes : neuf tragédies, Koref, Hamlet, Sinéous et Trouvor, Artistona, Sémire, Yaropolk et Démiza, Wonischéslaf, le faux Dmitri, Mstislaf. Sinéous et Trouvor, Sémire et le faux Dmitri sont les seules qui se soient conservées au théâtre ; dix comédies, quelques opéras, six livres de contes allégoriques, des poésies diverses, telles que paraphrases des Psaumes de David, Odes solennelles, inscriptions, satires, élégies, chansons, épigrammes; et en prose : des Essais historiques, satiriques et moraux, des Dialogues des morts.

Michel KHÉRASKOF, conseiller d'Etat actuel, né en 1733, mort en 1807, l'un des écrivains russes les plus féconds, mérite les hommages de la postérité, moins par le progrès qu'il a fait faire à la littérature, que par le zèle de ses efforts pour lui faire atteindre un haut degré

de perfection. Khéraskof est principalement célèbre par deux poëmes épiques : la Rossiade et Vladimir. Des tragédies, des drames, des nouvelles en prose et des odes témoignent de son amour pour le travail, de ses hautes connaissances, de son goût et de sa passion pour les belles-lettres. Mais toutes ses œuvres sont dépourvues de ce talent poétique qui seul est garant de l'immortalité des poëtes. Quoi qu'il en soit, Khéraskof vivra toujours dans la mémoire des amis des sciences et des arts par la sollicitude qui l'anima constamment pour l'Université de Moscou, dont il était curateur, comme aussi pour les encouragements qu'il ne cessa de prodiguer aux jeunes gens qui annonçaient des dispositions pour briller dans la carrière littéraire.

Vassili PÉTROF, conseiller d'Etat, né en 1736, mort en 1799 ; fut un des poëtes lyriques les plus distingués de son temps. Ses odes se font remarquer par de belles peintures ainsi que par la force des pensées et des sentiments ; mais sous le rapport du style il est resté bien en arrière de Lomonossof. Sa traduction en vers de l'Enéïde de Virgile lui assure une place remarquable parmi les littérateurs russes.

Hippolyte BOGDANOVITCH, conseiller de collége, né en 1743, mort en 1803, s'est illustré par son charmant poëme romantique de Psyché, le seul de ce genre qui existât dans son siècle. C'est une traduction de la Psyché de La Fontaine, mais digne de l'original et qui le surpasse quelquefois par de véritables beautés poétiques.

Jean KHEMNITZER, conseiller de collége, né en 1744, mort en 1784, enrichit la littérature nationale d'un recueil de fables qui se distinguent par la finesse, l'originalité et le tour le plus simple et le plus naïf ; c'est le Phèdre russe. Sous le rapport de la facture du vers, il le cède aux fabulistes qui sont venus après lui.

Denis VON-WIZINE, conseiller d'Etat, né en 1745, mort en 1792, et le premier des comiques russes, a composé deux comédies restées au théâtre : le Brigadier et le Dadais. Dans cette dernière, il s'est appliqué à peindre les résultats d'une mauvaise éducation et la manie de gâter les jeunes gens. Sa manière est forte et tranchante. Il a en outre laissé plusieurs poésies satiriques et des articles en prose bien pensés et fort piquants. Parmi un grand nombre de traductions, celle qui lui fit le plus d'honneur pendant fort longtemps, est celle

de l'Eloge de Marc-Aurèle par Thomas ; mais aujourd'hui sa prose a considérablement vieilli et n'a conservé d'autre mérite que celui de l'originalité. On ne peut s'empêcher de reprocher à Von-Wizine d'avoir servilement flatté les Russes pour se faire pardonner son origine allemande, et d'avoir excité leur hilarité aux dépens des Français, par l'esprit desquels il redoutait sans doute d'être écrasé. Il y avait jalousie de métier dans son affaire, et la prédilection que Catherine accordait aux Français était pour lui un motif continuel d'irritation.

Gabriel DIERJAVINE, conseiller privé actuel, né en 1743, mort en 1816, le premier poëte russe du XVIIIe siècle, peut rivaliser avec les plus célèbres lyriques. En 1760, il entra au corps du génie, et l'année suivante il fut admis au régiment de Préobrajensky. Lieutenant en 1774, il se distingua par son courage dans le corps envoyé contre le rebelle Pougatchoff. Enfin, il fut nommé secrétaire d'Etat, conseiller privé, sénateur, devint caissier de l'Empire, et en 1802, il eut le portefeuille du ministère de la justice.

Les odes de Dierjavine occupent un rang distingué parmi les monuments littéraires du règne de Catherine. Les victoires remportées sur terre et sur mer, l'abaissement de la Sublime-Porte, les progrès de la civilisation, le goût et l'urbanité d'une cour magnifique et spirituelle, tels furent les sujets que traita Dierjavine. Il fut l'Horace de sa souveraine qui, pour lui surtout, était un Mécène. Il décrit tour à tour les nobles loisirs, les sites qu'elle affectionnait ; car, s'il y avait du Louis XIV dans Catherine, il y avait du Racine et du Boileau dans le poëte dont nous parlons ; sous son pinceau, tous les sujets prennent la couleur d'enchantement qui caractérisent cette époque mémorable. On y remarque seulement une teinte trop adulatrice. Il n'est véritablement magnifique que dans ses odes sacrées.

La carrière lyrique s'est agrandie sous les pas de ce poëte dans ses odes sacrées, héroïques, philosophiques et anacréontiques. Ses ouvrages sont semés de mots nouveaux dont son génie a doté la langue russe ; il en a ressuscité qui étaient tombés dans l'oubli, il a su ennoblir des expressions dérobées avec art au langage vulgaire. Lomonossof, son prédécesseur, fut souvent l'esclave de son sujet, Dierjavine le subjugue. On peut comparer l'un à un fleuve qui roule paisiblement ses ondes majestueuses, et l'autre à cette cataracte impétueuse si

bien décrite par lui-même, et qui imprime un aspect sauvage aux lieux qu'elle étonne du fracas de ses eaux. Le prince Viazemski le compare avec raison à Pindare. Dierjavine s'est exercé dans différents genres, mais c'est surtout par ses odes d'apparat, morales et anacréontiques qu'il s'est rendu digne de l'immortalité.

Iermil KASTROF, mort en 1796, a traduit neuf chants de l'Iliade d'Homère en vers alexandrins, et les poésies d'Ossian en prose. Ces traductions font regretter que le sort et les circonstances ne lui aient pas permis de donner un libre essor à son talent poétique.

Jacques KNIAJNINE, conseiller de cour, né en 1742, mort en 1791, fut un des auteurs dramatiques les plus distingués de son temps. Ses meilleures tragédies sont Didon et Rosslaf; ses comédies, le Fanfaron et les Originaux. Son style est bien préférable à celui de Soumarokof, mais il lui est inférieur sous le rapport de l'invention et de la disposition de ses tragédies, et de plus on lui reproche d'avoir imité trop servilement les tragédies françaises. Ses comédies sont ingénieuses et agréables, mais son style et ses vers sont tant soit peu surannés.

Youri NÉLÉDINSKI-MÉLETSKI, conseiller privé, né en 1751, mort en 1829, est fort connu dans la littérature russe par ses chansons et des romances remplies de délicatesse et de sentiment. C'était le Laujon du Nord. Vieillard aimable, rempli de gaieté, de talent, d'indulgence, homme du meilleur ton.

Séméne BOBROF, assesseur de collége, mort en 1810, auteur d'un poëme descriptif intitulé : La Khersonide, ou un Jour d'été dans la presqu'île de Tauride. On lui doit aussi un grand nombre de poésies lyriques, pleines de vigueur et de belles pensées, mais écrites dans un style qui n'est pas toujours régulier.

Le comte DMITRI KHVASTOF, sénateur, conseiller privé, né en 1753. C'est un écrivain laborieux, offrant l'exemple rare d'avoir, pendant plus d'un demi-siècle, cultivé les lettres nationales avec un zèle et une persévérance infatigables. Ses ouvrages, que connaissent toutes les personnes qui s'occupent de la littérature russe, sont des odes d'apparat, sacrées et morales ; des épîtres, des contes, des épigrammes, une traduction de l'Andromaque de Racine, une autre de l'Art poétique de Boileau. Il a des titres à l'estime publique ; mais on

lui reproche un style trop négligé, dépourvu de goût et surtout trop de fécondité. Il avait les poches constamment garnies de ses propres œuvres, et ne pouvant les vendre, il les donnait, et malheur à celui qui les refusait. C'était un bien honnête homme que M. Khvastof.

Au nombre des historiens qui ont illustré la littérature russe, durant ce laps de temps, il faut citer :

Hérard-Frédéric MULLER, conseiller d'Etat actuel, directeur des archives de Moscou au collége des affaires étrangères. Il naquit en 1705 et mourut en 1783. Cet écrivain occupe une place distinguée parmi les étrangers qui ont rendu des services à la Russie. Il a composé une Histoire de la Sibérie, dont la première partie seulement a été imprimée et publiée ; le Code judiciaire du tsar Jean Wassélié-vitch ; l'histoire russe de Tatistchef ; le Globe de l'histoire de Russie du prince Khilkof ; le Livre des degrés, et plusieurs autres productions historiques. Il écrivit de plus, en Allemagne, un recueil d'articles relatifs à l'histoire de Russie (1732-1764) et en russe : des œuvres périodiques paraissant tous les mois, et dont le but était d'être utile et agréable à la fois.

Le prince Michel STSCHERBATOF, conseiller privé, né en 1733, mort en 1790, a composé une Histoire de Russie en quinze volumes in-4° qui va jusqu'à l'avénement de la maison des Romanoff au trône. Cette histoire, écrite sans esprit de critique et dans un style fort lourd, a donné lieu à beaucoup de discussions, et peut être rangée aujourd'hui au nombre des livres tombés dans l'oubli. Le prince Stscherbatof a aussi publié plusieurs autres ouvrages historiques dont les plus importants sont : les Mémoires de Pierre le Grand et quelques chroniques.

Jean BOLTINE, général-major, né en 1792, a mérité l'attention du monde savant par ses observations critiques sur l'histoire du médecin français Leclerc, et sur celle du prince Stscherbatof dont il a été question ci-dessus.

Jean GOLIKOF, conseiller de cour, mort en 1801, a rassemblé des matériaux relatifs à l'histoire de Pierre le Grand, et les a publiés sous le titre de : Faits et Gestes de Pierre le Grand, en 12 volumes auxquels il a ajouté dix-huit autres volumes supplémentaires.

Jean IÉLAGUINE, conseiller d'Etat actuel privé, né en 1728, mort

en 1796, a écrit une histoire assez médiocre, sous le titre d'Essai sur l'histoire de Russie, jusqu'à l'an 1389. Il se rendit célèbre dans son temps, par ses traductions de la tragédie l'Impie, du Misanthrope de Molière et de plusieurs romans; mais aujourd'hui son style inégal et rocailleux ne saurait plus trouver de lecteurs.

Auguste-Louis SCHLOZER, professeur de l'université de Gottinguen, né en 1735, mort en 1809, a rendu les plus grands services à l'histoire de Russie, en publiant le Droit russe, la Chronique de Nestor d'après le texte de Nicon, et enfin l'examen critique de la même chronique. La publication de cet examen fut, pour les Russes, l'époque d'une nouvelle période de la critique historique.

Au nombre des littérateurs russes du xviiie siècle, il faut mentionner avec reconnaissance Nicolas NOVIKOF, né en 1744, mort en 1818. On lui doit un Essai du dictionnaire historique des écrivains russes (1772); l'ancienne bibliothèque russe (1773-1793); et quelques journaux : le Peintre (1770); le Point du jour (1778); l'Aurore du soir (1782). C'est un écrivain qui, par la publication d'un grand nombre d'ouvrages utiles et agréables, a beaucoup contribué à répandre l'amour de la lecture en Russie. Les Russes lui sont en partie redevables de l'impulsion, de la nouvelle vie que reçut la littérature à la fin du xviiie siècle.

TROISIÈME SECTION.

Siècle d'Alexandre et de Nicolas Ier, ou depuis Karamsine jusqu'à nos jours.

Alexandre Ier, pendant un règne de vingt-cinq ans, règne à la fois calme et terrible, bienfaisant et illustre, étendit les frontières de l'Empire, enrichit ses annales de victoires éclatantes, rétablit l'ordre et la paix en Europe, et porta sa patrie au plus haut degré de gloire et de prospérité. De grandes et utiles institutions à l'intérieur, des lois sages et philanthropiques, un gouvernement de douceur et de modération, contribuèrent à augmenter la population, à étendre le commerce intérieur et extérieur, les fabriques et tous les genres d'industrie, et généralement à consolider le bien-être national. Sous le

règne de Nicolas Ier non moins illustre, la prospérité et la richesse du peuple, la sûreté extérieure et l'activité commerciale à l'intérieur, ne cessent d'acquérir un nouveau degré de solidité.

Les sciences, les arts et la civilisation doivent au règne d'Alexandre : le ministère de l'instruction publique, fondé en 1802, duquel ressortent tous les établissements scolaires de Russie, à l'exception des écoles ecclésiastiques, militaires, des mines, qui toutes se trouvaient sous la protection immédiate de l'impératrice-douairière Marie Féodorowna. D'après la base du système général d'instruction publique, adopté par ce ministère, la Russie a été divisée en six arrondissements scolaires : Moscou, Saint-Pétersbourg, Kharkof, Dorpat, Kazan et Wilna. Il fut arrêté que le chef-lieu, dans chacun de ces arrondissements, aurait une université ; chaque ville de gouvernement un gymnase ; chaque district un école primaire, et chaque village une école paroissiale. En conséquence, on créa l'université de Kharkof en 1805, et celle de Kazan en 1814, celle de Saint-Pétersbourg en 1819, et à chacune de ces universités furent annexées des écoles secondaires. On fonda pareillement le Lycée impérial de Tsarskoïé-Célo, avec une pension noble ; les pensions nobles des universités de Moscou et de Saint-Pétersbourg, le Lycée Richelieu à Odessa, et un grand nombre d'autres établissements du même genre. En 1807, eut lieu la réorganisation des séminaires et des écoles ecclésiastiques ; en 1808, l'ouverture de l'Académie de médecine et de chirurgie ; en 1810, l'établissement de l'Institut du corps des ponts et chaussées, et celui de l'Institut impérial des sourds-muets, fondé sous les auspices de feu S. M. l'impératrice-mère ; en 1817, celui des ingénieurs, et en 1821 l'Ecole d'artillerie.

Plusieurs particuliers ont également fondé des écoles. En 1805, le conseiller d'Etat Nicolas Nikitich de Démidoff (1) créa l'Ecole des sciences transcendantes à Yaroslaf ; le comte de Bezborodko, le Gym-

(1) Son père, Prokofy Demidoff, dont le nom mérite de passer à la postérité, fit, en 1764, des actes de munificence qui sont dignes d'un souverain. Il se chargea d'achever à ses frais l'immense maison des Enfants-trouvés, entreprise évaluée à plus d'un million de roubles. Il donna 255,000 roubles pour fonder un Gymnase de commerce, où seraient élevés cent jeunes gens, fils de marchands ; 200,000 roubles pour former les premiers fonds d'un Lombard ;

nase des hautes sciences à Nijni. On doit aussi à la noblesse (1) deux écoles d'enseignement : celle d'Alexandre à Toula, et celle de Tambof.

On a vu naître pendant ce règne un grand nombre de sociétés savantes et littéraires : la Société de littérature et de pratique à Riga (1802) ; celle des Amis de la littérature, des sciences et des arts de Saint-Pétersbourg (1803) ; celle d'Histoire et d'Antiquités russes, annexée à l'université de Moscou (1804) ; la Société des observateurs de la nature à Moscou (1805) ; celle de Médecine de Wilna ; la Société d'encouragement des sciences médicales et physiques de Moscou ; la Société des amis de la littérature nationale de Kazan (1808) ; l'Athénée des amateurs de la langue russe, annexé à l'université de Moscou (1810) ; et un semblable annexé à l'Ecole Démidoff à Yaroslaf ; la Société des sciences, dépendant de l'université de Kharkof ; plus la Société des amis de la littérature russe (1810) ; celle de minéralogie (1818) ; celle de Pharmacie (1818) ; et les écoles d'enseignement mutuel à Saint-Pétersbourg.

Nous ne parlerons pas ici de la publication de l'ordonnance sur la censure, en 1804 ; amis du progrès, nous ne pouvons faire l'éloge d'une mesure singée sur celle du Consulat et de l'Empire ; mais nous accorderons des éloges mérités à l'ouverture de la Bibliothèque publique impériale à Saint-Pétersbourg en 1811, et à la réorganisation de l'Académie russe en 1816. Nous dirons même qu'aujourd'hui, sous le règne sévère de l'empereur Nicolas Ier, nous voyons avec plaisir les établissements d'enseignement, les écoles militaires et civiles recevoir

20,000 roubles pour l'entretien d'un Hospice d'accouchement à Saint-Pétersbourg.

(1) M. de Gouroff, conseiller d'État actuel, ancien recteur de l'université de Saint-Pétersbourg, dans son ouvrage intitulé : *Recherches sur les enfants trouvés*, page 347, s'exprime ainsi à ce sujet :

« Trente-deux ans de séjour en Russie m'ont convaincu qu'elle n'est, pas plus que les autres pays, privée d'hommes modestes et généreux, vraiment animés de l'esprit du christianisme. La charité est même une des vertus caractéristiques de la nation, et beaucoup sont portés à l'exercer sans ostentation, pour le seul plaisir de remplir un devoir de l'humanité. J'en appelle aux Schérémetieff, aux Galitzin, aux Demidoff, aux Bezborodko, qui ont fondé avec tant de désintéressement, les uns de vastes et magnifiques hôpitaux, les autres des colléges et des lycées. »

une impulsion plus généreuse, des règlements plus larges, une nouvelle vie enfin par les soins de ce monarque.

Dès les dernières années du règne de Catherine, les Russes commencèrent à recueillir les fruits de l'établissement de l'Université de Moscou, de l'Académie russe et des autres institutions qui avaient pour but de perfectionner le langage russe et d'enrichir la littérature. Lomonossof avait créé la langue d'une poésie mâle et sonore : sous l'influence de son étoile, on possédait déjà le style de la prose oratoire; mais on ignorait encore la langue de la conversation, le style épistolaire, celui de la narration. Il n'y avait pas encore de diction légère, convenable à la poésie didactique et récitative.

Karamzine parut. Dans le journal de Moscou (1791-1792), le public trouva ce que depuis longtemps recherchait son instinct : un langage facile, agréable, régulier, d'une diction noble, des tournures intelligibles, une syntaxe naturelle. A la vérité, Karamsine préféra le génie des langues française et anglaise aux périodes grecques et latines sur lesquelles, jusqu'alors, on avait écrit et parlé en russe. Il avait reconnu que cette langue en se servant, dans la poésie et dans la haute éloquence, de la liberté des idiomes anciens, devait dans la prose didactique, récitative et familière se conformer aux expressions nationales, et suivre l'ordre logique qui domine dans les langues modernes de l'Europe. Le brillant exemple de Karamzine fit naître un grand nombre d'imitateurs, dont fort peu réussirent cependant. Dépourvus du talent, du génie et des connaissances de leur guide, ils imaginèrent de compléter la réformation de la langue russe. Ils commencèrent par la remplir d'expressions monstrueuses et de tournures qui lui sont absolument étrangères. En 1802, Schischkof attaqua vigoureusement ces abus; il irrita les novateurs, convertit ceux qui s'étaient égarés, et ses efforts rendirent un service éminent aux lettres. C'est ainsi que s'établit peu à peu la prose russe actuelle dont le modèle le plus parfait, sous le rapport du style, est l'Histoire de l'Empire de Russie.

En même temps que Karamzine, Dmitrief composait des vers russes dans le genre narratif et didactique : ses contes, ses fables, ses satires et ses chansons prouvèrent qu'il était possible d'appliquer à la langue poétique russe, la finesse et la légèreté du français. Plus tard le

style de la poésie devait avoir les plus grandes obligations à Ozéroff, dans ses tragédies, à Joukofski, dans ses ballades, à Batiouschkof, dans ses élégies et ses épîtres, à Krilof, dans ses fables inimitables. Enfin la poésie a reçu une forme toute nouvelle sous la plume originale d'Alexandre Pouschkine.

Dès le commencement du règne d'Alexandre I[er] le style de la haute diplomatie éprouva une véritable métamorphose, et la langue judiciaire et bureaucratique devint plus claire, plus facile, plus régulière. Cet heureux changement est principalement dû aux efforts de M. le conseiller d'Etat Spéranski.

Les rhythmes des vers de Lomonossof et de Dierjavine se soutinrent jusqu'au XIX[e] siècle. Ce ne fut qu'en 1817 que Vostokof tenta l'essai des mètres de Sapho, d'Horace et des autres poëtes de l'antiquité. En 1813, Gniéditch réussit d'une manière surprenante à imiter, dans des traductions de plusieurs passages d'Homère, le rhythme de l'original, et c'est depuis cette époque que l'hexamètre s'est introduit en Russie.

La littérature russe s'est singulièrement enrichie pendant ce demi-siècle. Déjà nous avons fait mention des heureux résultats qu'avait amenés l'établissement de l'Université de Moscou et de l'Académie russe; déjà nous avons rendu justice aux travaux si utiles du laborieux Novikof. Les fruits de ces institutions et de ces efforts commencèrent à se faire sentir dans les dix dernières années du XVIII[e] siècle. Karamzine attira sur lui l'attention de tout le public lisant ses publications périodiques dans le Journal de Moscou (1791-1792), et le Courrier de l'Europe (1802-1803). En 1803, parurent les belles tragédies d'Ozéroff, qui réveillèrent la muse tragique qui, depuis Kniajnine, était plongée dans un profond sommeil; et dès l'année 1805, on vit paraître les poésies de Joukofsky et de Batiouschkof, remplies de sentiments profonds, écrites en vers pleins de charme, et dans un style à la fois noble et naturel. La haute société commença à prendre une part active aux progrès de la littérature nationale. En 1809, la Société des amis des lettres russes entama ses travaux à Saint-Pétersbourg, et en 1810, Moscou vit naître celle des Amis de la littérature. En 1809, Krilof publia la première édition de ses fables, et en 1817 l'horizon de la poésie nationale étincela des premières productions de Pousch-

kine qui se rangea rapidement parmi les écrivains russes les plus illustres.

L'éloquence de la chaire brilla de tout son éclat dans les ouvrages de Philarète, d'Ambroise et d'autres prélats.

L'histoire de Russie reçut une nouvelle vie, grâce aux travaux de Schlözer à qui les Russes sont redevables du commencement et de la réforme de la critique historique. Plusieurs écrivains se sont occupés avec succès de l'histoire russe dans toutes ses parties, mais Karamzine a légué un monument éternel à la postérité en publiant son Histoire de l'Empire de Russie.

Les écrivains les plus distingués de cette époque sont:

AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES.

MICHEL DIESNITSKI, métropolitain de Saint-Pétersbourg, né dans le gouvernement de Moscou en 1752, mort en 1821, est un des premiers prédicateurs russes. Ses œuvres ont été imprimées en dix volumes, sous le titre de: Sermons prononcés en divers lieux et à diverses époques.

PHILARÈTE DROZDOF, métropolitain de Moscou, né à Kolomna en 1782, a composé des Dialogues sur l'orthodoxie de l'Eglise greco-russe (1815); une esquisse de l'histoire ecclésiastique biblique (1816-1819); des commentaires sur le livre de la Genèse (1819); et des discours moraux pleins de hautes vérités, exposées et développées avec tout l'éclat et tout le brillant de l'éloquence.

AMBROISE PROTASSOF, archevêque de Tver, naquit dans le gouvernement de Moscou en 1769; pendant tout le temps que dura sa carrière apostolique, il prononça dans différents endroits des sermons et des discours, qui tous se distinguent par la dignité de la conception et la perfection du style.

EUGÈNE BOLKHOVITINOF, métropolitain de Kief, né en 1767, occupe une place distinguée parmi les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de Russie. On lui doit surtout un Dictionnaire historique des écrivains ecclésiastiques russes, et une Histoire du monastère de Kievopéstschersky. Plusieurs de ses investigations historiques se trouvent disséminées dans les journaux.

AUTEURS PROFANES.

NICOLAS KARAMZINE, historiographe de l'Empire, conseiller d'Etat actuel, né dans le gouvernement de Simbirsk en 1765, et mort en 1826, est le premier des écrivains russes des temps modernes. C'est à lui que les Russes sont redevables d'une prose nouvelle, régulière, pure, légère et noble. Son style n'est pas une capricieuse imitation des modèles étrangers; il est fondé sur une profonde connaissance du génie de la langue russe, épuré par un goût exquis, et repose sur les principes de la grammaire générale. Le nom et les ouvrages de Karamzine brilleront dans la postérité la plus reculée, à côté du nom de Kantémir et de Lomonossof. Les œuvres de ce grand écrivain ont influé sensiblement sur ses contemporains; et en inspirant aux femmes mêmes le désir de s'adonner à la littérature nationale, elles ont préparé la réforme du goût chez la génération présente. Ses principales productions sont : des poésies, en grande partie lyriques; les Lettres d'un Voyageur russe, 4 volumes; l'Eloge de Catherine II; des Fragments historiques, et enfin l'Histoire de l'Empire de Russie, en 12 volumes in-8°. Il a ensuite publié séparément des Nouvelles et d'autres articles, traduits par lui et insérés dans les divers journaux dont il était rédacteur.

JEAN DMITRIEF, conseiller privé actuel, né en 1760 dans le gouvernement de Simbirsk, et l'un des premiers poëtes russes, a écrit des odes sacrées, profanes et d'apparat; des épîtres, des satires, des contes, des fables, des chansons, des épitaphes, des épigrammes. C'est un des écrivains qui, avec Karamzine, ont le plus contribué à réformer la langue. Il opéra une véritable révolution dans la république des lettres. Ses poésies fugitives obtinrent le droit d'entrée dans les salons et les boudoirs, parce qu'il sut le premier affranchir ses pensés de l'enflure que l'on reprochait avec raison à ses devanciers, et assujettir son lecteur aux accents d'une mélodie jusqu'alors inconnue dans des sujets qui semblaient ne pas être du domaine de la poésie.

MICHEL MOURAVIEF, conseiller privé, naquit à Smolensk en 1757, et mourut en 1807. Il a laissé trois volumes de fort beaux articles en prose à l'usage des grands-ducs Alexandre et Constantin Pawlo-

witch, auxquels il enseignait la morale, la littérature russe et l'histoire de Russie. Les œuvres de Mouravief présentent des exemples exquis de style historique, narratif et didactique.

Vladislaf OZÉROF, général-major, né dans le gouvernement de Tver en 1770, et mort en 1816, a légué à ses compatriotes quatre tragédies : Œdipe à Athènes (1804); Fingal (1805); Dmitri Donskoï (1807); et Polyxène (1809). Il laissa bien loin ses devanciers dans cette carrière et, jusqu'à présent, il n'a pu trouver de digne successeur. En abandonnant la servile imitation des tragédies françaises, il a donné au drame versifié une nouvelle vie, de nouvelles couleurs; il en a fait parler et agir les personnages conformément à la nature, au caractère et à la nationalité; et il a su, d'une manière délicate et vive tout à la fois, représenter les sentiments et les passions de ses héros.

Alexandre SCHISCHKOF, amiral, président de l'Académie russe, né en 1754, a beaucoup contribué au perfectionnement de la littérature en publiant, en 1802, son livre intitulé : Réflexions sur l'ancien et le nouveau langage russe. Dans cet ouvrage, il révèle tout le mérite, toutes les beautés de sa langue, et prouve combien il est nuisible d'imiter inconsidérément les modèles étrangers. Outre une traduction de la Bibliothèque des enfants par Kampe, et une autre de la Jérusalem délivrée du Tasse, M. Schischkof a publié un grand nombre de réflexions critiques fort judicieuses sur le génie et l'origine de la langue russe; s'appliquant surtout à démontrer la racine et l'étymologie des mots. Parmi les œuvres diplomatiques qu'il composa pendant qu'il était secrétaire d'Etat, il faut distinguer son Récit de l'occupation de Moscou par l'ennemi. Cet écrit se fait remarquer par des traits d'une véritable éloquence et un profond sentiment de patriotisme. C'est un souvenir bien flatteur pour moi que l'accueil dont il a bien voulu m'honorer pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg en 1828. J'ai eu mille occasions de reconnaître que son cœur était en parfaite harmonie avec l'esprit supérieur qui le distingue.

Jean KRILOF, conseiller de cour, né en 1768, mort en 1844, a composé plusieurs comédies fort agréables : le Magasin de modes, l'Ecole des filles, mais il s'est principalement illustré par des fables inimitables. L'originalité de l'invention, la simplicité, le naturel de la dispo-

sition et du récit, la finesse et, fort souvent, le piquant de ses morales, une diction véritablement russe, pure, régulière et facile, parsemée d'expressions que l'auteur a surprises à l'ingénieux peuple russe, tels sont les principaux caractères qui distinguent ses apologues. Les autres fabulistes russes ont su parfaitement imiter les modèles étrangers, et luttent parfois victorieusement avec eux; Krilof seul est devenu lui-même un modèle pour les étrangers, qui traduisent ses fables, pour familiariser leurs compatriotes avec les jeux de l'esprit russe.

Basile JOUKOFSKY, conseiller d'Etat actuel, né en 1783, auteur des charmantes ballades Lioudmila, les Douze Vierges dormant, Svétlana, etc.; des poésies lyriques: le Troubadour dans le camp des guerriers russes, Epître à l'empereur Alexandre; de plusieurs chansons, élégies et poésies légères. Traducteur de la Pucelle d'Orléans de Schiller, il appartient à la nouvelle école des poëtes russes du XIXe siècle. La pureté, le naturel et l'harmonie du langage poétique sont les qualités qui distinguent les poésies de Joukofsky, toutes empreintes d'un sentiment profond et de la morale la plus pure. Joukofsky est le premier poëte romantique russe; c'est lui qui, en familiarisant ses compatriotes avec les productions allemandes, a su étendre la sphère de la poésie nationale.

Constantin BATIOUSCHKOF, conseiller de collége, né en 1787, a enrichi la littérature d'un grand nombre d'excellentes poésies dans le genre lyrique et descriptif. Il n'a point la vaporeuse imagination des romantiques; il est modéré dans son essor, sévère dans la disposition, habile dans l'exécution, riche de sentiments et de pensées, et il se distingue surtout par une diction régulière, solide et noble. Ses œuvres, non poétiques, intitulées: Discours sur l'influence de la poésie légère sur le langage; Caractère de Lomonossof; de la Morale fondée sur la philosophie et la religion, une Soirée chez Kantémir, et plusieurs autres encore, lui assurent une place honorable parmi les meilleurs prosateurs.

Alexandre POUSCHKINE, secrétaire de collége, né en 1799, mort en 1838, et sans contredit le premier des poëtes russes, a achevé par ses excellentes productions la formation de la langue poétique et assuré le triomphe du romantisme. Ses poëmes respirent je ne sais quel parfum ossianique, quelle atmosphère scandinave qui doit plaire

dans un siècle où l'allégorie étant passée de mode, on aime à voir la nature nue, escarpée et rocailleuse. Ce grand poëte fit ses études au lycée de Tsarskoié-Célo. Son entraînement pour la poésie le rendit indépendant. Ses idées de liberté inspirèrent des craintes à l'Empereur Alexandre qui l'envoya au Caucase. Il y fut bien accueilli par le général Yermolof, commandant en chef des troupes russes.

C'est pendant son séjour dans ces contrées qu'il composa le Prisonnier du Caucase; il faut croire qu'il fut inspiré par les tortures traditionnelles de Prométhée, car rien n'égale la vérité des tableaux tracés dans ce charmant poëme.

Pauvre Pouschkine ! ta vie a été une lutte, tu devais mourir en combattant, mais tes cendres, et ton nom, glorieux poëte, ne périront point ! Tu ne fus ni courtisan, ni adulateur; il y avait dans ta belle âme de l'Ovide, de l'Ossian, du Byron, du Lamartine et du Victor Hugo.

Nicolas GNIÉDITCH, conseiller d'État, né en 1784, a fait un riche présent à son pays par son excellente traduction de l'Iliade d'Homère dans le rhythme original (Saint-Pétersbourg 1829). Ses autres ouvrages : la Naissance d'Homère, poëme lyrique; les Pêcheurs, idylle; des réflexions, des articles critiques, de légères poésies lyriques. Ses traductions du Roi Lear, de Shakspeare, en prose, et du Tancrède, de Voltaire, en vers, jouissent d'une considération méritée. Une imagination brillante, la profondeur des sentiments, la noblesse des pensées, un style sévère, expressif et nourri des modèles de l'antiquité, quoique original, telles sont les qualités distinctives de cet écrivain.

Le prince Alexandre SCHÉKHAFSKOI, conseiller d'Etat actuel, né en 1777, est un des écrivains dramatiques les plus distingués et les plus féconds. Il a enrichi la scène et la littérature nationale d'une foule d'ouvrages et de traductions dans le genre dramatique. Ses meilleures productions sont : Delbora, tragédie en vers; Aristophane, les Eaux de Lipetsk, Si Cela ne vous va pas, Faites le sourd, Kakadou en vers; le Nouveau Sterne, la Querelle, comédies; la Poste amoureuse, Jean Soussanine, opéras; les Paysans, le Cosaque poëte, Lomonossof, vaudevilles.

On lui doit, en outre, les traductions de l'Orphelin de la Chine et d'Abufar, ainsi que d'une foule de petites pièces de théâtre. Il a

également composé un poëme comique, intitulé les Pelisses enlevées, et quelques satires.

ALEXANDRE GRIBOIEDOF, conseiller d'Etat, né en 1792, mort en 1829, s'est fait un nom immortel en Russie par sa comédie originale : Trop d'esprit nuit. Il a de plus traduit la comédie des Jeunes Epoux, et composé plusieurs poésies lyriques fort agréables. Sa tragédie intitulée Grouzinka a été perdue lors de l'accident funeste qui a coûté la vie à l'auteur.

NICOLAS GRETSCH, conseiller d'Etat actuel, fondateur du journal politique le Fils de la Patrie en 1812, et plus tard avec M. Boulgarine, de l'Abeille du Nord, journal politique, littéraire et scientifique, est un des écrivains russes les plus remarquables comme critique. Il s'est fait connaître en France, en 1844, par sa réfutation de l'ouvrage de M. de Custine, et par ses réponses à l'article de M. Saint-Marc de Girardin, inséré dans le Journal des Débats. La grammaire russe de M. Gretsch est adoptée dans plusieurs établissements d'instruction.

THADDÉE BOULGARINE, ex-rédacteur, avec M. Gretsch, de l'Abeille du Nord, a composé plusieurs romans originaux : Ivan Wouyjéguine, le Faux Dmitri, Mazeppa, qui ont obtenu un succès brillant et mérité tant en Russie que dans les pays étrangers. Il s'est acquis une grande réputation par des articles fort spirituels insérés dans les journaux, mais sa rivalité avec d'autres écrivains l'empêche de jouir de tous les éloges qu'il mérite.

NICOLAS KHMELNITSKI, né en 1792, l'un des écrivains dramatiques les plus recommandables, a composé les Châteaux en Espagne et l'Irrésolu, comédies en vers, plus les vaudevilles la Quarantaine et les Acteurs entre eux. Il a en outre traduit plusieurs comédies, telles que : les Folies amoureuses, le Babillard, l'Ecole des femmes, la Parodie des Folies renouvelées des Grecs, les Perroquets de la grand'mère. Les productions de Khmelnitsky se font remarquer par leur pureté facile et leur naturel, tant en vers qu'en prose.

FÉODOR GLINNKA, né en 1788, a publié les Lettres d'un officier russe sur la campagne de 1805, 1806, 1813 et 1814, les principaux traits de la Vie de Taddioutcha Kostiouschki; Khmelnitsky ou la Petite Russie délivrée; des essais allégoriques et le poëme descriptif Karélia. Les poésies de cet auteur, imprimées dans divers journaux

littéraires, sont attrayantes par l'énergie du sentiment, la beauté des peintures et la vivacité du style.

ALEXANDRE YZMAILOF, conseiller de collége, né en 1799, a écrit plusieurs fables et contes pleins d'originalité, où l'on remarque avec plaisir la peinture exacte des dernières classes de la société.

Indépendamment de ces auteurs, l'impartialité exige que nous mentionnions plusieurs écrivains fort estimables qui appartiennent à cette période.

VASILI PODSCHIVALOF, conseiller d'Etat, mort en 1813, éditeur du journal intitulé : le Passe-Temps utile et agréable, qui date de 1794, et où l'on trouve un très-heureux choix d'articles fort bien écrits. Il a traduit la Psychologie de Kampe, les romans et les nouvelles de Meisner, et a beaucoup contribué, dans son temps, au perfectionnement de la langue.

ALEXIS MERZLIAKOF, né en 1778, mort en 1830, a traduit avec succès l'Epître d'Horace sur l'art poétique, les Eglogues de Virgile, des scènes choisies des tragiques grecs, la Jérusalem délivrée du Tasse, la Poétique d'Aristote, et de plus, il a composé un cours de littérature qui n'a pas encore paru en entier.

IVAN PNINE, conseiller de collége, né en 1773, mort en 1805, est l'auteur de fort belles odes et de diverses poésies fugitives.

PANCRACE SOUMAROKOF a composé plusieurs nouvelles comiques fort jolies, en vers, entre autres l'Amour devenu aveugle et Almaxar.

PIERRE MAKAROF, mort en 1804, bon prosateur, critique spirituel et éditeur en 1803 du journal intitulé : le Mercure moscovite.

ZACHARIE BOUZINSKY, né en 1788, mort en 1808, a traduit l'éloge de la vie champêtre par Virgile, et a publié plusieurs poésies lyriques qui révèlent un talent supérieur.

MICHEL MILONOF, né en 1792, mort en 1821, poëte distingué, a composé plusieurs satires, des épîtres et des élégies. Tous ses ouvrages se font remarquer par beaucoup d'âme, de finesse d'esprit et par un style parfait.

ANNA BOUNINA, morte en 1829, est sans contredit la première femme de mérite que les Russes puissent citer au nombre de leurs écrivains. Ses poésies lyriques et didactiques forment trois volumes qui ont été imprimés en 1821.

Si les Russes n'ont point encore leur Sévigné, leur Deshoulières, leur Staël, leur Delphine Gay, leur Amable Tastu, plusieurs de leurs dames se sont distinguées dans les lettres : mademoiselle Poutshkof, la princesse Ouronssof, les demoiselles Svinine, la princesse Gallitsin, mademoiselle Volkof, madame Bédriaga née Yzvékof, enfin les demoiselles Maguenitsky et mademoiselle Elisabeth Coulmann se sont fait connaître par des ouvrages ingénieux en vers et en prose.

MATHIEU KRIOUKOFSKOI, né en 1781, mort en 1811, est auteur de la tragédie de Pojarski représentée avec succès.

VASSILI POUSCHKINE, né en 1770, mort en 1830, a composé diverses poésies lyriques et didactiques, mais surtout des fables et des épîtres dont le style est agréable et facile.

NICOLAS ILINE, conseiller d'État, né en 1773, mort en 1822, a laissé deux drames : Lise ou le Triomphe de la reconnaissance, et la Grandeur d'âme ou le Recrue.

VLADIMIR IZMAILOF, major, né en 1773, mort en 1830, a écrit un Voyage dans la Russie méridionale, et traduit le Tableau de l'Europe, de Ségur, les Lettres sur la botanique, de Rousseau.

FÉODOR IVANOF, conseiller de collége, né en 1777, mort en 1816, a composé plusieurs drames, dont quelques-uns ont obtenu un brillant succès, tels que la Vertu récompensée ou la Femme comme il y en a peu, et la Famille des Staritchkof.

DMITRI VÉNIÉVITINOF. Ce poëte, doué du plus rare talent, est mort en 1828, à la fleur de l'âge, au moment où il faisait naître les plus belles espérances.

Parmi les auteurs vivants nous citerons encore :

Le prince PIERRE VIAZEMSKY, né en 1792. Il s'est distingué par ses épîtres, ses satires et ses épigrammes. Il a composé plusieurs morceaux en prose dans un style très-spirituel et très-ingénieux.

DENIS DAVIDOF, né en 1784, est connu dans la littérature par de charmantes épîtres et des chansons fort agréables. Il a écrit en prose une Théorie de la guerre de partisans, et un Recueil de trois Episodes tirés de la vie de Napoléon.

ALEXANDRE VOIEIKOF a donné une excellente traduction du poëme des Jardins, de Delille, et composé plusieurs épîtres fort estimées.

VLADIMIR PANAIEF, né en 1792, est l'auteur des plus jolies idylles qui existent en langue russe.

MICHEL LABANOF, né en 1787, a composé plusieurs poésies lyriques généralement admirées, et traduit d'une manière supérieure la Phèdre et l'Iphigénie de Racine.

FÉDOR KAKOSCHKINE, né en 1773, a traduit le Misanthrope de Molière, l'Ecole des Vieillards de Delavigne, et composé plusieurs petites comédies originales.

PAUL KATIÉNINE a traduit l'Ariane de Thomas Corneille, l'Esther de Racine, la Gageure imprévue de Sedaine; il a de plus composé une tragédie intitulée : la Mort d'Andromaque.

MICHEL ZAGOZKINE. On lui doit plusieurs bonnes comédies : le Théâtre noble, le Bon Garçon. Il a pareillement écrit un roman national : Youri Miloslafski, qui a eu beaucoup de succès.

Un inconnu, qui s'est fait connaître sous le nom supposé d'ANTOINE POGORELSKI, a publié, il n'y a pas longtemps, plusieurs nouvelles intitulées : Soirée en Petite-Russie, un Conte d'Enfant, la Poule noire, et la première partie du roman la Religieuse.

EUGÈNE BARATINSKI, poëte d'un talent supérieur, a composé des épîtres, des nouvelles, des contes, des épigrammes et autres poésies fugitives. — Mort en 1844.

Le baron DELVIG s'est fait connaître par de charmantes chansons et des idylles remplies de grâce.

BARKOF, le plus licencieux des poëtes russes; il surpasse le cynisme de Piron.

NÉLÉDINSKI-MÉLETSKI, c'est le Nestor des chansonniers russes; il est plein de grâce et d'amabilité.

KLIMOFSKI, cosaque petit-russien, a composé en rhythme syllabique de jolies chansons nationales et autres poésies légères.

KOLKOFF. C'est un paysan qui s'est distingué par un volume de poésies charmantes (chansons populaires).

MICHEL MILONOF, né en 1792, mort en 1821, ses satires se distinguent par l'agrément du style et la finesse des pensées.

LERMONTOFF, ex-officier de hussards, tué en duel, a laissé deux volumes de poésies et un roman des plus intéressants, intitulé : les Héros de notre temps.

Ivan KOZLOF. Ce poëte aveugle a écrit d'excellentes nouvelles en vers; entre autres le Nègre.

La princesse Natalie DOLGOROUKI a écrit la Folle, et des poésies lyriques, pleines de sentiments et de peintures vraiment poétiques.

L'éloquence sacrée a fait de grands progrès dans ces derniers temps; le clergé, devenu plus instruit, a publié de bons écrits. On cite avec raison les sermons de Philarète, archevêque-métropolitain de Moscou, surnommé le Massillon russe, ainsi que de plusieurs autres prélats dont le plus célèbre est Michel Diesnitski, métropolitain de Novgorod et de Saint-Pétersbourg.

Au nombre des meilleurs prosateurs et traducteurs nous nommerons :

Ivan YASTREBTSOF, traducteur des sermons de Massillon.

Jean MARTINOF, traducteur des classiques grecs, des voyages de Dupaty.

Spiridon DIESTOUNISSE, traducteur de Plutarque.

Jean MOURAVIEF, apostol, traducteur des satires d'Horace, de la comédie les Nuées, d'Aristophane.

Vassili GOLOVNINE, qui a donné la description de son voyage autour du monde et de sa captivité dans le Japon.

Vladimir BRONIEFSKI, auteur des Mémoires d'un officier russe, d'un voyage de Trieste à Saint-Pétersbourg.

Alexandre PISSAREF, traducteur habile d'un grand nombre de vaudevilles français.

Outre Karamzine, le métropolitain Eugène et beaucoup d'autres se sont spécialement occupés de l'histoire de Russie dans ces dernières années.

Serge GLINNKA, auteur de l'Histoire de Russie à l'usage des écoles, a composé, traduit et publié un grand nombre d'ouvrages d'éducation et de morale.

Michel KATCHÉNOFSKI.

Roman TIMKOSKI, éditeur de Nestor.

Wilhelm RICHTER, auteur de l'Histoire de la médecine en Russie.

Dmitri BOUTOURLINE, auteur de l'histoire militaire des Russes au XVIIIe siècle, et de l'Histoire de la guerre de 1812.

JEAN EVERS, auteur d'un grand nombre d'ouvrages remarquables sur l'ancienne histoire de Russie.

PHILIPPE KRUG, auteur du livre intitulé : des Anciennes Monnaies russes, et investigateur de la Chronologie bysantine.

DMITRI YAZIKOF, traducteur de Schlozer et de Lerberg.

FÉDOR ADELUNG, éditeur de la Vie de Herberstein, du Voyage de Meyerberg.

PAUL STROIEF, l'un des premiers archéologues russes.

MICHEL BAGODINE, auteur et traducteur d'un grand nombre d'articles concernant l'histoire de Russie.

NICOLAS POLÉVOI, auteur de l'Histoire du Peuple russe.

ANDRÉ STORCH,

EUDOXE ZIABLOFSKI,

CHARLES HERMANN,

CONSTANTIN ARSÉNIEF,

ANDROSSOF, se sont occupés avec succès de la statistique de la Russie.

On ne saurait oublier que l'histoire de Russie a les plus grandes obligations aux généreux encouragements de feu le comte NICOLAS DE ROUMIANTSOF.

Le comte de SPÉRANSKI a travaillé pendant longues années au code civil de Russie, traduit en français par un jurisconsulte russe, et précédé d'un aperçu historique sur la législation de Russie, par Victor Foucher, avocat général du roi, en 1842.

La critique et la biographie ont fait l'objet des études et des travaux d'un grand nombre de littérateurs ci-dessus mentionnés, et, sous ce rapport, on ne saurait refuser une place honorable à MM. VON WICHMAN, VASSILI SOPIKOF et PIERRE KEPPEN.

Pour la lexicographie et la grammaire russe, nous citerons ALEXANDRE VOSTOKOF, auteur d'un Essai sur la prosodie russe, et qui s'est occupé de la composition d'un Dictionnaire comparatif de tous les idiomes slaves.

JEAN BORN, auteur d'une Introduction à la littérature russe.

ALEXANDRE NIKOLSKI, auteur des Principes de la littérature.

PIERRE SOKOLOF, auteur d'une Grammaire russe.

PHILIPPE REIF, auteur d'une Grammaire russe à l'usage des Français.

NICOLAS KOSCHANSKI, éditeur de la Grammaire latine de Bréder, de l'Archéologie d'Eschenbourg, et auteur d'une Rhétorique générale.

NICOLAS OSTOLOPOF, éditeur du Dictionnaire de poésie ancienne et moderne.

IVAN KALAIDOVITCH, auteur d'un grand nombre d'articles sur la langue russe.

Un homme encore que je ne saurais oublier, et qui possède un talent vrai, c'est M. BOUTIRSKI, qui était professeur de rhétorique dans plusieurs établissements impériaux, en 1825. Rien n'égale le mérite de cet écrivain, de cet habile traducteur, si ce n'est sa modestie.

Le prince ELIME MESTSCHERSKI, enlevé à l'âge de trente-six ans, à Paris, le 18 novembre 1844, auteur des Boréales et des Roses noires, poésies qui lui assurent un rang distingué parmi les écrivains de notre époque. Ces poésies sont écrites en français.

NICOLAS GOGOL, auteur dramatique très-estimé, a été traduit par M. Louis Viardot. Il a écrit des romans remarquables, entre autres : les Ames mortes, ouvrage qui a eu le plus grand succès.

Le prince DE DEMIDOFF a écrit en français et publié en 1839 un livre intitulé : Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie. Cet ouvrage, d'un puissant intérêt, vif, piquant et fait avec goût, a été traduit en italien, en anglais et en allemand.

Tel est à peu près l'aperçu de l'histoire littéraire de Russie ; elle ne présente pas sans doute autant d'attraits que celle des peuples occidentaux, ni même que celle des Scandinaves. Imitratrice par la force des circonstances, et condamnée à l'être pendant longtemps encore, la littérature russe ne peut prétendre à cette admiration que commande l'originalité des conceptions; mais on ne peut s'empêcher de convenir qu'elle a suivi les pas rapides de sa civilisation improvisée et que les Russes nous offrent un exemple, unique dans les annales du monde, d'un peuple qui, franchissant d'un seul bond, l'intervalle de plusieurs siècles, et dépouillant, à la voix d'un grand homme, son enveloppe

orientale, a dû comprendre la nécessité de se mettre au niveau des nations les plus éclairées. Où trouver, dans l'histoire, des hommes plus façonnés aux besoins des idées nouvelles, plus ardents à marcher sur les traces de ceux qu'ils ont pris pour modèles ?

Nous aimons à rendre cette justice aux Russes, qu'ils ont vaincu de grandes difficultés, surmonté des obstacles réputés jusqu'alors invincibles. Mais quelle que soit notre admiration pour l'étonnante métamorphose qu'ils ont si heureusement subie, dans un espace de cent cinquante ans, nous désirerions chez eux un peu moins de cette présomption, que la plupart de leurs auteurs décorent du nom d'orgueil national. Ils possèdent tous les éléments de la grandeur, ils ont l'ambition et le sentiment des belles choses; mais l'amour-propre, ce noble mobile des actions humaines, ne doit pas les aveugler. Dans les sciences, dans les arts surtout, il leur reste beaucoup à faire, beaucoup à étudier. Espérons qu'ils mettront à profit l'immense avenir que de grands monarques ont su leur tracer, et que, laissant derrière les Monts-Ourals leurs préjugés, ils comprendront le chemin qui leur reste encore à parcourir avant d'arriver à la célébrité véritable.

Ils possèdent encore d'autres éléments de succès: orientalisme, langue riche, sonore, harmonieuse; moyens d'instruction solide pour les classes noble et intermédiaire; glorieux souvenirs : de toutes parts, d'illustres exemples à suivre : avec cela où ne peut-on pas aller dans le champ des lettres? Mais jusqu'ici les Russes n'ont encore imité que le classique et le romantique. Ce qui leur manque, c'est de mettre dans les œuvres littéraires, de quelque nature qu'elles soient, cette verve philosophique et cette force d'imagination qui font vivre le génie : Ils nous séduiront alors par l'originalité des conceptions et du style, sans lesquelles avortent les plus belles pensées. Pouschkine leur a ouvert la voie; c'est à eux à suivre cet aigle qui a si malheureusement succombé au milieu de sa course.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

POÉSIES LÉGÈRES.

PROSE.

ÉLOQUENCE SACRÉE.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES.

DESCRIPTIONS.

NARRATIONS.

NOUVELLES.

BIOGRAPHIES ET CARACTÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Poissy. — Typographie Arbieu.